

Nº 661

HEMEROTECA MUNICIPAL

Número del registro 1270

Estante A. H. 3

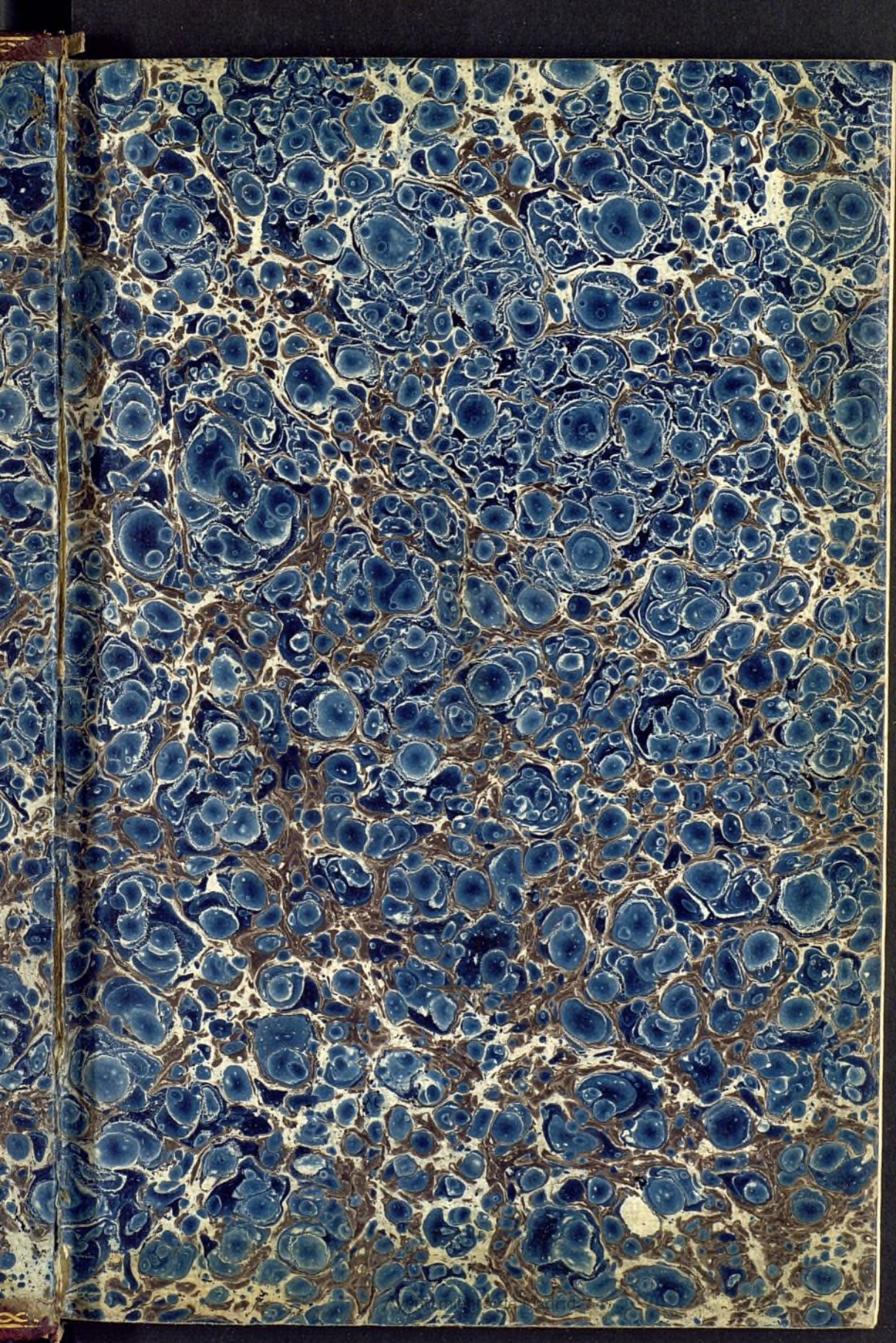
Tabla 7

Número de volúmenes 1

Encuadernación

I. M.—2032.





500 pts.

38/6/4

AYUNTAMIENTO DE MADRID
REGISTRO DE LA CIUDAD
26 JUL 2006
ST. JACINTO
MICHANGUELO

Mercure

DES SALONS.

IMPRIMERIE DE CH. DEZAUCHE,
FAUBOURG MONTMARTRE, N. 4.

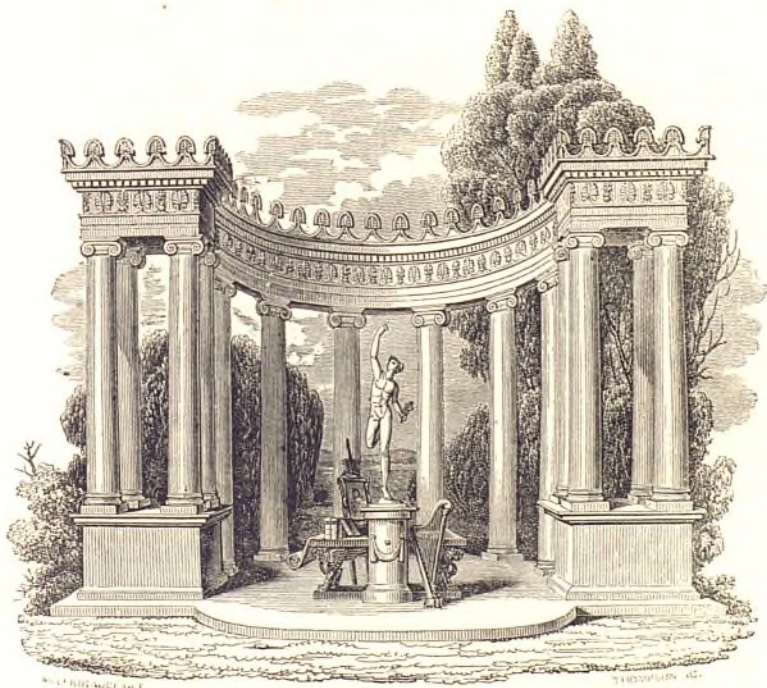
MERCURE

des Salons,

REVUE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

Album des Modes.

PREMIER VOLUME.



PARIS.

BOULEVART DES ITALIENS, N° 2 L.

PREMIER TRIMESTRE 1850.

SEPTIEMBRE

AYUNTAMIENTO DE MADRID
CONSEJO DE ADMINISTRACIÓN

PLAZA DE SAN JUAN DE LOS RIOS, 1

MADRID



LE MERCURE

des Salons.

Il n'est aujourd'hui donné à personne de pouvoir lire tout ce qui se publie chaque année : réimpressions d'ouvrages anciens, publications de livres nouveaux, mémoires, romans, histoires, voyages, œuvres dramatiques, tout est reproduit avec une inépuisable fécondité. Rien n'échappe à la presse ; grâce au secours de la sténographie, les improvisations de la tribune, du barreau, de nos séances académiques, tombent sous son domaine, et la liberté de nos nouvelles institutions lui abandonne même notre existence privée et tous les événemens journaliers de la vie.

Cet état de choses appelle une réforme dans nos habitudes : déjà de toutes parts de nouvelles méthodes d'éducation tendent à abréger la longueur de nos routines scolastiques, et chacun reconnaît qu'au milieu de tant d'objets d'études, il est trop long de passer dix ans à se mettre en état de traduire les Églogues de Virgile et les Dialogues de Lucien.

Les journaux eux-mêmes se sont multipliés à un tel point qu'ils reproduisent l'inconvénient qu'ils étaient destinés à détruire : créés pour épargner le tems des amis des lettres, ils ont cessé de remplir leur destination.

L'homme du monde qui se plaît dans les frivolités de la civilisation, le grand propriétaire retiré pendant huit mois de l'année au fond d'un château, les femmes que nos mœurs

nouvelles ont appelées au partage des goûts littéraires et des études sérieuses, ont besoin d'une publication qui réunisse, dans un cadre assez étendu pour n'être point trop froid, assez resserré pour n'être pas fastidieux, les productions les plus remarquables de la littérature française et de la littérature étrangère, le résumé des principaux événemens littéraires, les tableaux brillans du grand monde, les esquisses animées de la vie réelle, tout ce qui peut plaire en un mot aux esprits éclairés, tout ce qui peut charmer l'imagination et occuper les loisirs de la vie.

Cette pensée a fait créer le *Mercur des Salons*.

Un de nos premiers journaux littéraires parut sous le nom de *Mercur de France* ; beaucoup de gens ne le connaissent plus que par la comédie si caustique de Boursault, mais les vieux amis des lettres aiment encore à retrouver dans ses feuilles oubliées des pages empreintes d'un talent distingué, et nos grand'mères se souviennent que là parurent pour la première fois les *Contes moraux de Marmontel*, si agréables par le charme de la narration et la facilité du style.

Le nouveau *Mercur* n'a pas la prétention d'appartenir à toute la *France* comme son aîné ; il se consacre principalement aux *salons* : c'est là qu'il veut entrer ; c'est assez dire qu'il fuira les discussions graves et pédantes. Il faut que, placé sur la causeuse du boudoir ou la cheminée du salon, ses compositions variées puissent être lues avec le même plaisir par le diplomate désœuvré et la jeune femme prête à se rendre au bal.

Si *Mercur* présidait aux arts, il était aussi le dieu des vœux, et en littérature un vol heureux vaut cent fois mieux qu'une invention froide. Pénétré de cette idée, le *Mercur des Salons* n'aspirera point exclusivement aux honneurs des compositions originales ; il empruntera à l'Angleterre les meilleurs articles de sa presse périodique, à l'Allemagne ses nouvelles parfois si touchantes, à l'Italie ses peintures animées, et à l'Espagne ses souvenirs héroïques. Il choisira dans les publications françaises les morceaux qui pourront le mieux plaire par le mérite littéraire ou l'intérêt du sujet. A ces emprunts, il joindra le résumé de toutes les nouvelles de la cour et de la ville, la

revue raisonnée des meilleurs ouvrages, la chronique de la littérature, du théâtre et des arts.

Si le *Mercur des Salons* aborde quelquefois des sujets graves, il se fera pardonner ces excursions par son exactitude à rendre compte des événemens de la mode. Il cherchera à surprendre à l'avance le secret d'un costume nouveau, son regard s'étendra au-delà du salon pour pénétrer dans ces asiles mystérieux où se préparent les chefs-d'œuvre du bon goût qui brillent dans une fête, font l'ornement d'un bal et rehaussent la beauté par tout l'attrait du luxe et de l'élégance.

Par la réunion de ces divers sujets, qu'aucune publication n'a présentée jusqu'ici, le *Mercur des Salons* doit espérer de n'avoir point d'ennemis : aux hommes il offrira un utile délassement, aux femmes une lecture piquante ; il n'a pas à craindre le sort de ces feuilles qu'un mari sérieux repousse à cause de leur futilité, ou dont le ton sévère et grave jette l'épouvante dans le boudoir d'une jeune épouse. Il présentera ainsi un ensemble qui ne se trouve point ailleurs, et qui lui permet d'espérer l'approbation de ses lecteurs.



LA MORT

du Prince Caraccioli,

Raccontée par un vieux Marin de l'hôpital de Greenwich.

« Une insurrection populaire éclata à Naples, et le prince Caraccioli entra dans l'un des partis formés contre la cour. Quelque tems après, une espèce d'amnistie fut publiée. Sur la foi du pardon qui leur était offert, la plupart des rebelles se rendirent; mais on les plongea dans les cachots, et un assez grand nombre d'entre eux furent exécutés.

» Un jour que j'étais sur le passe-avant *, occupé à préparer la voile du grand canot, un bateau de la côte, chargé d'une foule de gens poussant d'effrayantes clameurs, vint se placer le long du bord. Un vénérable vieillard fut hissé par eux sur le pont. Ses habits étaient ceux d'un paysan; il avait les mains attachées derrière le dos, et l'on avait tellement serré ses liens qu'il paraissait éprouver de très-vives souffrances. Toute la populace qui l'accompagnait monta après lui sur le pont, et l'entoura. Les uns l'accablaient d'injures, les autres lui donnaient des soufflets; un de ces misérables, oubliant tout-à-fait le respect qu'il devait à ses cheveux blancs, alla même jusqu'à cracher sur lui. Ce dernier outrage acheva de m'enlever le peu de sang-froid qui me restait. J'assénai sur le coquin un coup de ce poing qui, comme vous voyez, n'est pas trop faible (en disant cela, le vieux matelot montrait un bras et une main qui

* L'une des parties du pont d'un vaisseau.

auraient pu rivaliser avec le plus lourd marteau d'enclume), et je l'envoyai tomber dans le bateau qui l'avait amené.

» Durant ce tems, le vieillard, dont la tête était découverte, se montrait aussi ferme et aussi impassible que le rocher de Gibraltar. Aucun de ses traits ne trahissait les angoisses que de pareils traitemens devaient lui faire intérieurement éprouver.

» Attiré par les bruyans éclats de voix des Napolitains, le premier lieutenant se présenta sur le passe-avant. Il aperçut le prisonnier, et se dirigea vers lui en forçant rudement la canaille qui obstruait le pont à se ranger pour lui faire place, et en lui reprochant sa cruauté avec des juremens énergiques. Cela ne l'empêcha pas pourtant de saisir brusquement le vieillard, qui tournait alors le dos au gaillard d'arrière, et dont il ne pouvait par conséquent voir le visage, de le contraindre à se retourner de son côté, et de dire avec dureté : « Quel est le » traître qu'on nous a amené ici ? » A l'aspect de la douce physionomie du prisonnier, il se tut tout-à-coup, et se mit à le regarder avec plus d'attention. « Mais non, reprit-il, cela ne se » peut pas..... cependant..... je ne me trompe point : c'est le » prince lui-même. » Et en disant ces derniers mots, il ôta son chapeau avec toutes les marques du respect.

» Le vieillard, inclinant sa tête blanchie, lui rendit son salut avec dignité. En ce moment, Nelson, qui de sa chambre avait également entendu les clameurs que poussaient les Napolitains, parut sur le tillac. Il s'avança vers le lieu de la scène, marchant à pas précipités selon sa coutume quand quelque chose le contrariait. « Serai-je donc sans cesse importuné par le tapage » qui se fait ici ? Qu'y a-t-il ? » Les traits du vieillard, quoique altérés par l'âge et les fatigues, n'eurent pas plus tôt frappés ses yeux, qu'il s'élança vers lui et se mit à détacher de ses propres mains les liens qui le retenaient captif. « Monstres, » dit-il aux Napolitains, est-ce ainsi que l'on doit traiter la » vieillesse ? Seriez-vous assez lâches pour avoir peur d'un » vieillard faible et désarmé ? O noble prince, combien il m'est » pénible de vous voir en butte aux injures et aux violences » d'hommes aussi vils ! Soyez libre, mon cher Caraccioli, » ajouta-t-il en défaisant le dernier nœud des liens du prince. » Il me sembla voir, en ce moment, une larme couler sur le

visage de Nelson. L'amiral prit le prince par la main, et tous deux commencèrent à se promener sur le gaillard d'arrière.

» On dit que le malin esprit est toujours instruit du moment précis où il y a le plus de mal à faire parmi les hommes; cela se vérifia dans cette circonstance. Une jeune femme vint rejoindre Nelson sur le tillac. En l'abordant, elle avait, comme à l'ordinaire, le sourire le plus enchanteur sur les lèvres; mais, dès qu'elle eut reconnu le prince sous son travestissement, ce sourire disparut et sa figure prit une expression sombre et infernale. Le prince avait autrefois contrarié quelques-unes de ses intrigues à la cour de Naples; il avait même été jusqu'à lui témoigner du mépris. Ce souvenir n'était jamais sorti de sa mémoire, et maintenant elle avait le prince en son pouvoir!..... Elle força Nelson à lui donner le bras et l'emmena dans sa chambre.

« C'en est fait, dit à voix basse un des lieutenans à un autre officier du bord; son arrêt est prononcé. Il n'y a plus désormais de puissance sur la terre capable de le sauver.

» — Pas de puissance sur la terre! repartit l'officier.

» — Non, continua le lieutenant; et l'air et l'Océan ne seraient pas moins impuissans; car il est certain pour moi maintenant que le premier servira de théâtre à sa mort, et que le second deviendra son tombeau.

» — Croyez-vous donc, dit le chirurgien du vaisseau qui survint en cet instant, croyez-vous que Nelson puisse oublier que le prince est son ami, qu'il a autrefois servi sous ses ordres avec honneur? Tous les sentimens auxquels une ame noble est accessible se réuniront, j'en suis sûr, pour détourner le coup fatal.

» — Toutes les ressources de votre art, docteur, répondit le lieutenant, ne retarderaient pas d'un seul instant le sort réservé au prince, à moins pourtant que, par quelque médicament infallible, vous ne parveniez à assoupir la mortelle méchanceté de..... * » Ici le lieutenant mit son doigt sur sa bouche et s'en alla.

* NOTE DU TR. Lady Hamilton (Emma Hart), femme de William Hamilton, ambassadeur anglais à Naples.

» Le vieillard était entre les mains de ses ennemis les plus acharnés. On les choisit pour composer une cour martiale. Quelle amère et cruelle raillerie, puisque la condamnation du prince était décidée avant même que son jugement ne commençât ! En vain le malheureux Caraccioli implora la merci de ses juges ; en vain il invoqua la proclamation qui l'amnistiait ; en vain il montra ses cheveux blancs ; en vain il supplia Nelson d'employer sa médiation pour le sauver : une furie dévorée du désir de la vengeance avait su s'emparer de l'âme du héros et comprimait les élans de sa générosité naturelle ; en vain même le vieillard, en demandant son pardon, sollicita l'intercession de..... Ici je suis l'exemple de mon officier : je mets mon doigt sur ma bouche.

» Quelques heures après, on voyait le noble vieillard, le vénérable prince, pendu, malgré ses quatre-vingts ans, à la vergue de misaine, sur un vaisseau qu'il avait autrefois commandé. Non, je n'oublierai jamais le mouvement d'indignation qui échappa à tout l'équipage, en entendant le coup de canon, signal de l'exécution, ni les cris de malédiction qui partirent simultanément de l'avant et de l'arrière du bâtiment.

» Pendant ce tems, Nelson se promenait sur le pont d'un pas plus rapide qu'à l'ordinaire ; on aurait pu croire même qu'il courait ; tous ses membres paraissaient dans une agitation violente. Il entendit les murmures à demi étouffés des hommes du bord, et la conviction du déshonneur sembla pénétrer dans son âme. Mais cette pitié, ces doux sentimens, apanage de la femme, qu'étaient-ils devenus ? De l'air le plus séduisant, la jeune dame s'approcha de Nelson, et chercha à attirer son attention. Nelson s'arrêta, la regarda un moment d'un œil sombre et sévère, et se remit à marcher.

« Qu'avez-vous, mon ami ? lui dit-elle, vous paraissez souffrant. » Le charme irrésistible de son regard parvint à dissiper l'expression dure qu'avaient contractée les traits de Nelson. Il la contempla et redevint calme.

« Regardez, ajouta-t-elle en montrant du doigt la vergue » où, dans une agonie convulsive, l'infortuné Caraccioli se » débattait encore ; regardez : le terme de ses souffrances » approche. Pauvre prince ! combien je regrette qu'il ne nous ait

» pas été possible de le sauver ! Faites préparer le canot, mon ami ; éloignons-nous d'ici, mais adressons en partant un regard d'adieu à notre vieil ami. »

» Ces mots me firent frémir d'indignation. J'eus peine à me contenir.

» Le grand canot fut mis à la mer ; Nelson et la jeune dame y descendirent. L'embarcation s'éloigna, et nous fîmes le tour de la frégate aux vergues de laquelle pendait le corps de Caraccioli. On avait négligé de lui voiler la tête et le visage ; mais la brise avait rejeté sur sa face livide et défigurée par la souffrance les cheveux blancs qui tombaient de son front. Les Napolitains poussaient des cris de joie en insultant à la mémoire du prince. Les lâches ! la vengeance de l'homme vraiment brave s'exerçait-elle jamais sur un ennemi mort !

» Nelson et la jeune dame s'entretenaient à voix basse. Il était facile néanmoins de s'apercevoir que l'amiral avait l'esprit troublé, et que sa belle mais cruelle compagne faisait tous ses efforts pour le calmer. Quoiqu'elle affectât de verser des larmes, un éclair de satisfaction brillait dans ses yeux lorsque ses regards rencontraient le cadavre du prince, ce qui n'échappa point aux hommes du canot, dont l'indignation fut sur le point de l'emporter sur le sentiment du devoir. Nelson, qui, mieux que personne, connaissait les impressions et le caractère des marins, devina ce qui se passait en eux, et donna l'ordre de ramer pour revenir à bord. La jeune dame appela cet ordre un acte de faiblesse, et chercha à le lui faire révoquer ; mais l'âme de Nelson était en ce moment bien au-dessus de son influence, et le blâme qu'elle exprimait ne fit aucun effet sur lui.

» Peu de jours après, la noblesse de Naples, voulant se divertir, arrangea une promenade sur l'eau. Nelson et sa maîtresse y furent invités ; ils s'embarquèrent dans le grand canot. Les galères dorées, avec leurs pavillons de soie et leurs banderoles flottantes, s'avançaient sur les flots paisibles, tandis que le mouvement cadencé des rames se mariait aux accords d'une douce musique. Le ciel n'était voilé d'aucun nuage : tout respirait le contentement et la joie.

» Après nous être éloignés de quelques milles de l'entrée de la baie, nous revenions vers le rivage lorsque nous aperçûmes,

à quelque distance de l'avant du canot, un objet de couleur foncée, semblable à un ballot de marchandises flottant à la surface de l'eau. Dès que nous en fûmes près, plusieurs de nos hommes lancèrent des grapins pour le saisir ; mais tout-à-coup ils dégagèrent leurs grapins et s'écrièrent en les ramenant à eux : « Un cadavre ! »

» Le canot continua sa route. En passant le long du bord, le cadavre se retourna, et l'arrière du canot ne l'avait pas encore dépassé, que déjà nous avions reconnu le pauvre prince Caraccioli. Le lieutenant ne s'était pas trompé : la vie de ce noble vieillard s'était en effet terminée dans l'air, et l'Océan était devenu son tombeau ; mais ce tombeau rejetait sa proie. Depuis ce moment, un sourire parut bien rarement sur les lèvres de la maîtresse de Nelson.

» Nelson, ayant hélé une des embarcations du port, ordonna de prendre le corps de Caraccioli, et de lui faire des funérailles dignes du rang qu'il avait occupé pendant sa vie. Les musiciens remplacèrent leurs joyeux concerts par de lugubres accords, et de tristes lamentations succédèrent aux accens de la joie.

» Les années s'écoulèrent. Nelson tomba au jour de la victoire. Mais la jeune femme ! sa fin fut terrible. Le prince Caraccioli était sans cesse présent à sa pensée. Elle est morte hors de sa patrie, sans avoir près d'elle un seul ami pour lui fermer les yeux ; sa tombe a été creusée dans une terre étrangère, et jamais personne n'est venu répandre des larmes sur le tertre qui recouvre sa dépouille mortelle. »

Forget me not, 1830.



LES VOYAGEURS EN SUISSE.

Genève et Schaffouse sont comme les deux portes de la Suisse, l'une au midi, et l'autre au nord. C'est là que se rencontrent les voyageurs qui entrent et les voyageurs qui sortent, ceux qui ont encore toute la curiosité, toute l'inexpérience des novices, et ceux qui savent déjà ce que c'est qu'un voyage en Suisse. Je me souviens toujours à ce sujet d'un souper que nous fîmes à Schaffouse, l'année dernière. C'était à table d'hôte, entre gens qui, la plupart, avaient fini leurs courses. Voici qu'entre dans la salle à manger un jeune homme, la valise sur le dos, le bâton ferré à la main, ayant l'air d'un homme qui se prépare aux aventures, et qui s'émerveille d'avance du courage qu'il va déployer. Chacun de ses gestes, chacun des traits de sa figure semblait dire : N'est-il pas étonnant que je sois ici, le sac sur le dos, le bâton à la main, moi Parisien, moi homme de ville et de salon ? A peine prit-il le tems de se mettre à table ; il voulait aller dès le soir à la chute du Rhin ; et remettant aussitôt sa valise sur son dos, il quitta la salle à manger avec la contenance d'un homme qui va commencer quelque grande entreprise, et qui en a déjà le sentiment sur le visage.

Nous ne manquâmes pas de rire de ce bon jeune homme qui se croyait déjà un peu héros, et qui se préparait intrépidement aux aventures. Il n'est pourtant personne qui, à son entrée en Suisse, n'ait eu un peu les mêmes idées et les mêmes sentimens ; personne aussi, à Paris, qui, si on lui parle du voyage de Suisse, ne se figure des précipices, des torrens, quelque chose enfin de beau et d'admirable, mais qui a ses dangers, et qu'il y a du courage ensemble et du plaisir à affronter. J'ai vu à Berne, à la veille du voyage de *Thun*, et près d'entrer dans les Alpes de l'Oberland, j'ai vu des jeunes femmes qui s'ap-

plaudissaient d'avance des périls qu'elles allaient braver, des mauvais chalets où il leur faudrait coucher. Quel plaisir, quand ce n'est pas habitude, de coucher sur un lit un peu dur; de manger, pour toute nourriture, du pain et du lait; de marcher à pied, appuyé sur un grand bâton ferré! et, qui sait même? il y en a qui ont eu le bonheur de recevoir une averse de neige sur la montagne! Ajoutez à cela les glaciers, les crevasses, les avalanches, tout ce qui effraie, tout ce qui charme à l'idée d'être protégée dans le péril par un jeune mari; car le voyage de Suisse est souvent le voyage de la lune de miel. Souvent même, dans un mauvais pas, quand la pluie arrive en tourbillon, quand les chevaux perdent pied, vous voyez tout-à-coup survenir un ou deux jeunes gens en blouse et le sac sur le dos; mais ne vous y trompez pas: c'est en Suisse l'habit de bon ton. L'un est Français, l'autre Anglais, et ils portent secours à quelque jeune Allemande (ce pays est un rendez-vous de toutes les nations); ils arrêtent les chevaux, ils les conduisent en bride, ils rassurent les voyageuses. J'ai vu des intrigues commencer sur la montagne, et s'achever dans la vallée. De ce côté, la Suisse ressemble un peu au bal de l'Opéra. Tout le monde s'aborde, se parle sans se connaître, sans se demander son nom, sans croire qu'on se reverra jamais. C'est un incognito et comme un tutoiement général.

Suivons une caravane qui part pour Thun. — Eh bien, où sont donc les précipices? — Patience, mesdames, patience! Cependant la route est belle, presque sablée comme une allée de jardin, et animée par je ne sais combien de voitures légères qui vont et qui reviennent. Jusqu'ici, c'est plutôt la route du bois de Boulogne, un des jours de Longchamp, que la route qui mène aux avalanches et aux glaciers. Du reste, les Alpes en perspective, rangées en amphithéâtre; et par-dessus leurs sommets blancs ou gris, selon que l'été a découvert le rocher, ou que la neige le couvre encore, apparaît le sommet toujours glacé de la Jung-Frau.

Jusqu'ici tout est admirable et rien n'est dangereux. C'est du plaisir sans péril. On arrive à Thun. C'est ici que commencent les montagnes; c'est, pour ainsi dire, la porte des Alpes bernoises. Bon Dieu! que de voitures arrêtées et rangées en file

comme un jour d'Opéra ! On descend dans un hôtel du meilleur ton ; on s'assied à une table servie avec beaucoup d'élégance : voilà un voyage de périls qui s'ouvre d'une manière commode. A demain, je l'espère, à demain les dangers, les mauvais repas et les mauvais couchers ! Le lendemain on s'embarque sur le lac de Thun, dans des bateaux numérotés, comme nos cabriolets de Paris ; à la sortie des bateaux, des cochers de petites voitures se disputent à qui vous mènera à Unterseen. De là jusqu'à Interlachen, de jolies maisons, en vue du lac, qui se louent par appartemens garnis. Le soir, à Interlachen, sur une vaste pelouse, des sociétés assises, comme au boulevard de Gand, des chanteurs italiens, des musiciens, toutes les habitudes enfin de Paris, en face des Alpes.

Ce n'est pas là encore ce que nous croyions : allons plus loin, et nous voilà dans la vallée de Lauterbrun, une vallée d'à peine un quart de lieue de largeur, entre des rochers de trois à quatre mille pieds de haut, les uns taillés à pic et nus comme un mur, les autres chargés de forêts suspendues, on ne sait comment, sur leurs pentes escarpées. De là tombent dans la vallée des cascades de mille sortes, les unes en nappes immenses, avec des rebonds admirables de rochers en rochers ; les autres se dispersant en l'air et flottant comme des écharpes nuancées de toutes couleurs. Au fond de la vallée, et, pour fermer le tableau, les neiges de la Jung-Frau. Ah ! voici enfin la Suisse avec ses horreurs et ses déserts ; voici la belle nature sauvage. — Prenez garde : la civilisation s'est glissée aussi dans cette vallée, dans cette fente étroite de rochers ; elle a numéroté les chars qui vous y portent, aplani la route qui vous y mène et où vous vous étonnez de rouler doucement comme dans les allées d'un beau parc ; elle a placé des jeunes filles sur la route pour vous vendre des bouquets, des mendiants pour vous demander l'aumône ; elle a grimpé sur ces rochers, bâti des escaliers et des balcons près de ces cascades, afin qu'on puisse en avoir à son aise le spectacle : il n'y manque presque que des premières et des secondes loges ; surtout il n'y manque ni ouvreurs ni ouvreuses. Les uns ont fait bâtir l'escalier, les autres ont taillé le rocher ; ceux-ci vous soutiennent, ceux là portent votre bâton. Il y en a pour vous offrir un verre de lait au premier repos,

pour vous avertir de regarder quand il faut, quelques-uns aussi qui ne font autre chose que de vous regarder, et tous demandent quelque chose pour leur peine. Ne croyez pas que toutes ces exploitations de la curiosité des voyageurs se fassent sans règles et au hasard, que les grottes, les cascades et les glaciers soient au premier occupant. A Dieu ne plaise ! Ce sont des choses que les communes louent et afferment ; il y a des enchères pour les grottes, des baux pour les glaciers. A tant la cascade ! Personne ne dit mot ; adjudgé ! Voilà la belle nature sauvage !

Admirons-la donc, et commodément, pendant que dure le jour ; le soir venu, nous rentrons à l'hôtel. On soupe. Il y a de la recherche et de l'élégance à ces soupers faits dans les montagnes. Toute la matinée on a couru de cascades en cascades. Le soir, on fait sa toilette, les femmes surtout. Il y a des négligés pour ces occasions. La familiarité est vite établie entre gens qui sont venus dans le même but, pour s'amuser ; qui, dans la journée, ont vu les mêmes choses ; qui se sont déjà rencontrés à Interlachen, et qui se rencontreront à Grindelwald et à Mayringen. Car on voyage, en quelque sorte, par caravanes ; on se retrouve tous les soirs, et cela pendant les cinq ou six jours que dure le voyage de l'Oberland. Si quelqu'un reste un jour de plus quelque part, il passe dans une autre caravane, et le voilà membre d'une autre société, composée à peu près comme la première ; car toutes se ressemblent : des artistes français, des oisifs de toute nation, et parfois, et par malheur, des étudiants allemands. Je dis par malheur ; car les étudiants allemands portent, dans leur voyage de Suisse, la rusticité systématique des mœurs universitaires.

Arrivent-ils dans une auberge ? ils s'emparent de la salle commune par leurs chants et par l'odeur de leurs pipes. Bientôt les dames désertent, et l'hôtel ressemble alors à quelque auberge du tems de la guerre de Trente ans. Pauvre triomphe du moyen âge sur la civilisation, mais qui plaît à l'imagination de nos étudiants : ils poussent alors joyeusement sous leurs longues moustaches les bouffées de fumée de leurs pipes ; ils s'en croient plus énergiques. Si l'esprit romanesque de ces jeunes gens visait à la grâce et à la délicatesse, ils se feraient Céladons et

prendraient les mœurs de l'Astrée : comme ils visent à la force et à l'énergie, ils se font barbares, et pour cela, en attendant la vigueur de caractère, ils laissent croître leur barbe, afin de fortifier leur âme.

Il y a beaucoup de choses en Suisse que je préfère à la rencontre des étudiants allemands ; par exemple, j'aime mieux la pluie. La pluie sur la montagne amène les scènes du monde les plus piquantes. Tantôt c'est une caravane que vous voyez passer ; et, au seul aspect, vous pouvez dire quelle nation y est en majorité. Si elle est calme et résignée ; si chaque voyageuse est enveloppée dans son manteau, ne pressant point le pas de son mulet qui, la tête baissée sous la pluie, suit doucement la trace des montures qui ont passé le matin ; si personne ne dit mot ni pour s'encourager, ni pour rire du mauvais tems ; si les hommes marchent gravement à pied, appuyés sur leurs longs bâtons, de l'air de gens qui accomplissent un devoir et ne s'en plaignent pas, à ces signes, soyez-en sûrs, c'est une caravane anglaise. Les Anglais semblent parfois voyager, moins par plaisir que par acquit de conscience. D'ailleurs, tenant à honneur d'être le peuple qui sait le mieux voyager, comme il est aussi celui qui sait le mieux jouer au whist, ils prennent en patience les accidens de la route. Ils ont là-dessus une espèce de fatalisme oriental. *Dieu le veut*, dit le musulman quand il arrive quelque malheur ; cela répond à tout. *Que voulez-vous ?* dit l'Anglais assailli par la pluie, *quand on est en voyage !* et cela répond aussi à tout. La caravane est-elle gaie jusqu'à la folie, ou maussade jusqu'au ridicule ? Entendez-vous rire jusqu'aux larmes ou protester en grondant qu'on ne reviendra plus dans ce maudit pays ? La caravane est française. Enfin a-t-elle l'air de défier l'intempérie du ciel, prenant la chose en vrais héros, et se disant tout bas qu'on en voyait bien d'autres au moyen-âge ? Ce sont des Allemands.

Parfois les trois nations mouillées et trempées se rencontrent dans un mauvais chalet de bergers. Alors c'est le plus singulier mélange de résignation méthodiste, de gaieté extravagante, et de magnanimité héroïque. Tous ces sentimens divers se confondent et s'exhalent en exclamations de toutes sortes. Tantôt la familiarité s'établit, et chacun raconte son histoire de la ma-

tinée. Les uns se sont égarés, et se sont tout-à-coup trouvés emprisonnés dans une vallée fermée de glaces et de rochers; d'autres n'ont point perdu leur route, mais ils racontent avec une sorte d'orgueil les soins qu'ils ont pris pour ne pas perdre la trace. Chacun enfin a eu ses petites aventures. Pendant ce tems, de gros quartiers de sapin brûlent dans la cheminée et éclairent la cabane; les femmes, rangées auprès du feu, ont ôté leurs manteaux, et réparent un peu le désordre de leur toilette. La flamme se réfléchit de mille manières sur leurs visages, ranime leurs traits que la pluie a pâlis. Les hommes vont de tems en tems à la porte, voir si le ciel s'éclaircit. — Il va faire beau; car le tems devient plus clair dans la vallée. — Oh! oh! mauvais signe! C'est quand les montagnes commencent à se montrer que le beau tems est près de venir. — N'est-ce pas? Et l'on consulte là-dessus le berger; mais le berger, en homme qui sait vivre et qui ne veut mécontenter personne, répond oui à toutes les questions.

Enfin, malgré la pluie, on se remet en route, et on arrive au gîte. C'est une scène nouvelle que l'arrivée des caravanes. Les voyageurs que le mauvais tems a retenus à l'hôtel observent avec une sorte de joie maligne les voyageurs qui descendent de la montagne, tout trempés de pluie et brisés de fatigue. Voilà pourtant, disent-ils, comme nous serions, si nous n'avions eu le bon esprit de rester. Ne leur envions pas cette joie, car c'est de toute leur journée la première distraction qu'ils aient. Je me souviens d'avoir eu à Chamouny le spectacle du désœuvrement de vingt ou trente voyageurs arrêtés par la pluie. C'était un tableau curieux: le matin, d'abord incertitude générale; délibérations dans chaque coin de la salle commune: partira-t-on, ne partira-t-on pas? On va à la fenêtre. Voyez-vous le Mont-Blanc? — Non. — Oh! la journée sera mauvaise. On consulte les guides. Il fera beau, disent-ils; je le crois bien, s'il ne faisait pas beau, ce serait une journée de perdue. Les garçons d'auberge sont là-dessus d'un avis différent: les voyageurs partiront s'ils veulent, mais il pleuvra toute la journée. Cependant, là comme ailleurs, la séparation se fait entre les timides et les hardis. Les timides attendent l'heure de midi; à cette heure, disent-ils, nous verrons. Les gens hardis partent,

la tête haute, quelques-uns pourtant le parapluie sur l'épaule. A midi même tems, même pluie, même obscurité sur les montagnes. Alors chacun s'arrange pour sa journée. Les uns se mettent au coin du feu et lisent le livre des voyageurs; singulier recueil de niaiseries à l'occasion du Mont-Blanc et de la mer de glace. Il y a là des sottises en toute langue; en vérité, pour être petit à côté des Alpes, l'homme n'avait pas besoin d'écrire les pensées qu'elles lui inspirent. Cependant, ce livre, tout niais qu'il est, n'est pas dépourvu, qui le croirait? d'une sorte d'intérêt historique. La révolution française a trouvé le moyen de marquer sa trace, là comme partout ailleurs. Ainsi, en 1794, les pages se remplissent des pensées d'officiers et de soldats français qui envahissent la Savoie, et qui, en passant, viennent voir une de leurs conquêtes, le Mont-Blanc! Plus tard, ce sont des administrateurs qui passent en Italie, pour aller gouverner. Enfin arrive 1814, et le livre, jusqu'alors écrit presque exclusivement en français, devient une espèce de recueil polyglotte: l'Anglais, l'Allemand viennent y déposer leurs pensées. Ce recueil, le plus fastidieux du monde, devient ainsi une espèce de journal européen, où se lit l'histoire de notre siècle.

Les jours de pluie on dine de meilleure heure, car c'est un moyen d'occuper la journée. Aussi, dès quatre heures la table se met; le soir, même désœuvrement que tout le long du jour. Cependant il y a moins de mauvaise humeur sur les visages; la journée est passée, on a pris son parti; puis, pendant la nuit, le tems changera, il fera beau demain, et chacun se retire dans sa chambre avec l'espérance de voir au matin le soleil briller sur les neiges du Mont-Blanc.

Si les premiers voyageurs qui ont parcouru la Suisse, et qui ont mis en réputation ses lacs, ses montagnes et ses vallées, revenaient au monde, et recommençaient leur voyage, ils seraient, j'imagine, bien étonnés; ils trouveraient leur Suisse singulièrement changée, et peut-être s'en plaindraient-ils, peut-être diraient-ils qu'ils l'aimaient mieux telle qu'elle était autrefois: sauvage et agreste. Aujourd'hui, semée d'auberges excellentes, traversée jusque dans ses plus étroites vallées par des chemins entretenus avec soin, familiarisée avec le monde,

habitée au goût facile que procure la curiosité des oisifs, une partie de la Suisse a perdu sa physionomie originale. Quelques-uns même de ses cantons ne sont plus, pendant quatre mois de l'année, qu'une espèce de jardin public où l'on vient de toute l'Europe ; une guinguette enfin de bonne compagnie, passez-moi le mot. L'imagination, nous l'avouons volontiers, peut se plaindre de cette métamorphose ; quant à nous, nous sommes prêts à nous en applaudir ; car, n'est-ce pas une grande et belle chose qu'un honnête bourgeois de Paris ou de Londres puisse quitter sa maison, faire deux cents lieues, voir le Mont-Blanc face à face, fouler la mer des glaces, visiter les cascades les plus sauvages, et revenir enfin chez lui, le tout commodément et sans avoir dérangé ses habitudes, sans presque même s'être déshéuré ! N'est-ce pas là, après tout, une des fins de la civilisation ?

(*Journal des Débats.*)



APPARITION

d'un Nouveau Prophète

EN AFRIQUE.

Une tradition attribuée à Mahomet une prophétie d'après laquelle l'Afrique occidentale est désignée comme le théâtre futur d'une révolution remarquable; elle annonce en effet qu'un jour *un soleil se lèvera au couchant*; et, pour les Arabes, le couchant, c'est l'Afrique occidentale: aussi est-ce dans ces contrées qu'ont apparu à diverses fois de prétendus prophètes, dont quelques-uns ont bouleversé les gouvernemens établis, pour s'élever à leur place, et sont devenus les fondateurs de puissantes dynasties.

Il y a dix ans, l'émir Yousef fut déposé. Après quelques mois d'anarchie, l'émir Ibrahim obtint le sceptre; mais il fut bientôt déposé lui-même. Une nouvelle lutte s'engagea, dans laquelle le parti de l'émir Yousef eut le dessus, et depuis lors il régna sans partage, malgré les menées sourdes ou les tentatives ouvertes de son compétiteur Ibrahim, moins puissant et moins redouté que lui. C'est au milieu de ce conflit mal éteint de prétentions et de droits, au sein d'une nation où la ferveur religieuse conserve encore une partie de son enthousiasme, qu'est venu se montrer le nouveau prophète.

Mohammed ben A'mar ben Ahmèd, est né vers 1803, à Souymah, dans le voisinage de la ville de Podor, où la compagnie française d'Afrique avait autrefois un poste fortifié. Il

montra de bonne heure cette ardeur des études théologiques qui distingue en général les habitans du Toro. En 1819, il passa à l'école des marabouts, les plus renommés parmi les tribus maures qui errent dans le Sahhrà. On dit qu'il parcourut aussi, avide d'instruction et de science, diverses contrées de l'Afrique; mais il ne paraît point qu'il ait fait le saint pèlerinage de la Mecque.

C'est au mois d'avril 1828, c'est-à-dire pendant la lune sainte de Ramadhàn, de l'année musulmane 1243, que Mohammed arriva à Souyamah. L'austérité de ses formes, son goût pour la retraite, tout l'ensemble de sa physionomie, accusaient en lui l'existence de pensées extraordinaires, de mouvemens intérieurs incompréhensibles. Ses concitoyens étonnés le crurent en démente, et, d'après l'antique usage, lui élevèrent une case en dehors de l'enceinte commune. Mohammed, livré à ses méditations, alla prendre possession de son habitation nouvelle. Quand il fut entré dans la hutte, il frappa la terre de son front, et demeura douze jours entiers en prières, observant le jeûne le plus absolu.

Le treizième jour il reparut à Souyamah : c'était l'heure de la prière (3 heures du soir); ses traits beaux et imposans, sa démarche noble et grave, tout en lui appelait l'attention. Il prit la parole : sa voix était tonnante, son éloquence irrésistible; il prêcha la réforme; et les imans, les marabouts de tout âge, de tout rang, saisis d'enthousiasme et de respect, se déclarèrent ses disciples; le peuple transporté s'écria qu'il était le prophète si long-tems annoncé, si long-tems attendu, et de nombreuses offrandes furent déposées devant lui.

Les partis politiques, qu'une rivalité constante tenait en présence, recherchèrent l'appui de cet homme dont la voix subjuguait des populations entières. Ibrahim mit à sa disposition tout ce qu'il put réunir de soldats, d'armes, de chevaux : il marcha lui-même sous ses ordres, et s'avança contre l'émir Yousef. Cette expédition semblait plutôt aller à un triomphe que se préparer au combat : le prophète avait promis la victoire aux musulmans réformés. Cependant Yousef marcha à la rencontre d'Ibrahim, et bientôt l'armée commandée par le prophète fut en pleine déroute.

mot de *paix* en quatre langues : l'anglais, le français, le russe et l'allemand.

Vers les sept heures arrivèrent tous les grands de l'empire et les ministres de la Porte accompagnés d'une suite nombreuse. Il est inutile de parler ici de la profusion de rafraichissemens de toutes espèces qui furent offerts. A dix heures le souper fut servi ; chaque dame était conduite par deux cavaliers, un Franc et un Turc : la femme de l'internonce autrichien donnait d'un côté le bras à sir Robert, et de l'autre au Selichtdar ; M^{me} Hubsch au général Guillemot et au Devlet-Nasiri, chef du ministère, et ainsi de suite. A la fin du souper, M. Gordon proposa la santé du sultan. Elle fut bue avec joie par tous les Turcs ; le seul reiss-effendi hésita un instant, mais d'après un signe du chef du ministère il fit au moins semblant de boire comme les autres, et ainsi furent vidés par les bons Musulmans 250 bouteilles de vin de Champagne en honneur des différens monarques de l'Europe. Après le souper, le bal commença ; on dansa d'abord une polonaise où chaque Turc conduisait une dame. Une partie de la société se plaça à des tables de jeu, la conversation fut très-animée, et toute la gravité ottomane avait entièrement disparu. Les Européens étaient tous dans le plus grand étonnement. La société se sépara après minuit. Le reiss-effendi, homme très-pieux, avant de rentrer chez lui, alla changer de vêtemens et se purifier dans une maison de bains. Le lendemain, dès le matin, le sultan envoya complimenter sir Robert Gordon et s'informer de sa santé, en le faisant remercier de l'honneur qu'il avait fait à ses ministres.



Anecdotes

SUR LE COMTE DARU,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Dans la guerre de la Vendée, où tout, jusqu'aux succès, était si déplorable, M. Daru reçut de son général l'ordre d'abandonner et de brûler auparavant un village qu'il avait pris. Aussitôt il fit réveiller la dame du château dans lequel il était logé, pour l'engager à le quitter immédiatement ainsi que sa famille. Cet avis est reçu avec indignation, surtout par le maître de la maison, gisant fort malade dans son lit, et niant que son parti pût avoir le moindre revers. Impossible de le persuader. M. Daru le fait aussitôt enlever avec ses effets les plus précieux, et on le transporte dans une ferme isolée, d'où bientôt il put voir que l'avis n'était que trop bien fondé. Sa malheureuse femme, mère d'une jeune fille charmante, ne tremblait plus que pour celle-ci. Dans son trouble et sa reconnaissance, elle croit ne pouvoir prendre de meilleur parti que de la confier au jeune officier, pour l'emmener chez une de ses tantes à Paris. M. Daru se rendait en effet, la nuit même, pour mission secrète, près du gouvernement. Cependant la jeune fille n'est pas plus tôt partie avec son jeune protecteur, que la mère s'alarme de sa propre imprudence. Elle écrit une lettre suppliante à M. Daru, qui lui répond : « Votre messenger m'a trouvé à cheval, trottant » à la portière de ma voiture ; je m'étais aperçu comme vous, » madame, qu'il y avait par trop d'imprudence à risquer plus » long-tems un si dangereux tête à tête. » Il fit ainsi quarante lieues, et remit son dépôt sain et sauf dans les bras de la

vieille tante, qui, disait-il, manqua mourir de frayeur en voyant le dépositaire.

Un mérite de M. Daru, bien rare à l'époque où il occupa des emplois publics, et même en tout tems, c'est qu'il conserva toujours son franc-parler et l'indépendance de ses opinions, même avec ceux auprès desquels cette qualité était un défaut. Lorsqu'il était secrétaire-général du ministère de la guerre, il eut avec Berthier, alors ministre, une explication sérieuse pour refaire sur d'autres bases un immense travail qui devait contrarier en tout point les idées du premier consul. Berthier se rangea assez promptement de l'avis de son secrétaire; mais Napoléon n'était pas si commode. M. Daru, appelé devant lui, soutint vivement ses idées. Napoléon défendit les siennes, et la discussion durait depuis cinq heures; enfin elle fut interrompue, parce que les deux interlocuteurs ne trouvèrent plus de voix. M. Daru surtout, exténué de fatigue, ne pouvait plus articuler que ces deux mots : *Je persiste*. L'heure du dîner arrive, et Napoléon présente son antagoniste à Joséphine. Celle-ci, inquiète de trouver la voix de son mari si altérée, lui en demande la cause : « Prenez-vous-en à cet homme, répond le » premier consul; mais le voilà réduit au silence, et mainte- » nant il faut bien qu'il m'écoute sans répliquer. » La-dessus Napoléon reprend ses argumens un à un, en répétant au pauvre muet : « Répondez, Daru, répondez, si vous pouvez! » Celui-ci, poussé à bout, rassemble enfin tout ce qui lui reste de poumons, pour s'écrier d'une voix enrhumée : *Je persiste!* Et Napoléon de rire aux éclats de cette sortie inattendue. Depuis ce moment, et dans les différentes discussions qu'ils avaient ensemble, l'empereur, se rappelant cette scène, lui répétait souvent : « Daru, vous savez qu'il n'y a qu'un mot à dire : » *Persistez-vous?* »

M. Daru sut garder cette liberté de contradiction, lors même que tout le monde l'eût perdue autour de lui. Consulté par l'empereur sur plusieurs de ses projets, il s'y opposa fortement. Mais, par une délicatesse digne d'éloges, ces mêmes résolutions, adoptées malgré ses conseils, après les avoir combattues en secret, il les défendait en public.

aperçu historique

SUR LES MODES FRANÇAISES*.

Il est une déesse inconstante, incommode,
Bizarre dans ses goûts, folle en ses ornemens,
Qui paraît, fuit, revient, et naît dans tous les tems;
Protée était son père, et son nom c'est *la Mode*.

VOLTAIRE.

Cette royne et grande impératrice du monde, comme dit Montaigne, est une ennemie constante et presque toujours victorieuse de la raison; celle-ci dit aux hommes: *Faites ce que vous devez faire*. La mode, au contraire, leur donne cet ordre: *Faites ce que les autres font*.

Nous devons moins désirer qu'un autre peuple de secouer le joug de cette divinité capricieuse: nous changeons si souvent de coutumes, de goûts et d'opinions, que cette chaîne est peu pesante pour nous; et si une mode nous paraît trop ridicule, trop incommode ou trop assujétissante, nous avons au moins une consolation, c'est de penser que bientôt nous en serons débarrassés par une mode nouvelle.

Nos dames françaises furent d'abord vêtues en religieuses; elles prirent ensuite un costume assez semblable à celui des

(*) La première partie de cet article appartient à M. le Comte de Ségur.

dames romaines : bientôt la coiffure en forme de cœur fut d'usage ; les cornes les plus ridicules vinrent après ; les pyramides et les cônes leur succédèrent ; ils furent bientôt remplacés par des bonnets assez bas, et peu après par des chapeaux ornés de plumes, et faits comme ceux des hommes. La nudité des épaules et du sein fut en faveur à la cour d'Isabeau de Bavière. Anne de Bretagne changea en noir le deuil, qui jusque-là avait été porté en blanc. Sous François I^{er}, on vit naître les vertugadins, ces cerceaux monstrueux qui transformaient les femmes en tours pyramidales. François II mit en faveur les ventres postiches. Les femmes de cour inventèrent une autre sorte d'attraits factices, tout opposés, qu'il est peu convenable de nommer.

Catherine de Médicis porta jusqu'à l'excès la magnificence des vêtements ; elle fit connaître le fard aux Françaises, comme l'artifice aux Français. L'étrange usage qu'on fit alors des tresses accuse assez les mœurs de la cour.

Henri IV ramena le bon goût et la simplicité ; il ne permit les riches vêtements qu'aux filous et aux filles de joie, et si on trouve quelque chose de trop guindé dans les collets montés et les fraises de son tems, tant de doux souvenirs s'y attachent, qu'ils sont à l'abri de la censure ; et on ne peut se décider à trouver quelque ridicule à des parures qu'aimait Henri IV, et que portait Gabrielle.

Bientôt les modes du bon Henri disparurent, ainsi que sa politique franche et sa joyeuseté chevaleresque : on quitta la barbe, le manteau ; on vit paraître ces canons ornés de rubans, ces longs et larges habits, boutonnés d'un bout à l'autre, ces bas rouges et roulés, ces souliers carrés qui formaient un ensemble si lourd et si ridicule, et ces énormes perruques qui auraient défiguré les têtes des courtisans de Louis XIV si elles n'avaient pas été noblement ornées de tant de palmes, de myrtes et de lauriers.

Les dames, rivalisant d'excès dans leurs parures avec les hommes, reprirent les immenses vertugadins sous le nom de *paniers*, et surchargèrent leur front d'un édifice colossal nommé *fontange*, dont les divers étages étaient remplis d'ornemens aussi bizarres que variés.

Sous Louis XV, les modes varièrent encore ; mais elles furent à la fois dépourvues de grandeur et de grâce : les cheveux crépés et poudrés, les grosses boucles, le rouge le plus foncé sur les joues, les mouches éparses sur la figure, les talons hauts, les tailles longues et pointues, les paniers boursoufflés, désolaient le peintre, choquaient le goût, et auraient dû effrayer et bannir l'amour.

Les hommes n'étaient pas alors plus convenablement vêtus ; leurs grands toupets en gouttière, leurs petits chapeaux plats sous le bras, leurs vêtemens étriqués, trop longs pour des vestes, trop courts pour des habits, leurs longues poches et leurs talons rouges étaient également dénués de noblesse, d'élégance et de commodité.

Sous Louis XVI on ne fit en ce genre que des progrès ridicules ; la mode des voitures basses et des coiffures hautes s'établit en même tems, de sorte que nos dames étaient à genoux dans leurs voitures.

Le bon roi Louis XVI avait des goûts simples, il aimait l'économie et haïssait le luxe : la cour cessa d'être vêtue richement. La mode, ne pouvant rester oisive, exerça son influence sur les couleurs ; et, ne pouvant en inventer de nouvelles, elle en varia les nuances et en changea les noms. On vit bientôt des vêtemens de couleur puce, couleur soupirs étouffés, de larmes indiscretes, couleur de nymphe émue, couleur boue de Paris, etc.

La fureur d'imiter les Anglais s'empara ensuite de nous ; leurs épées d'acier, leurs chapeaux ronds, leurs selles rases, leurs wiskis fragiles, leurs fracs écourtés, leurs jokeys légers, vinrent remplacer et corrompre le goût français ; aucune distinction d'état, de fortune, de rang, ne fut plus observée parmi nous, et l'égalité des costumes précéda, annonça et introduisit cette égalité de conditions qui, depuis, a tant changé la face du monde, et tant fait de prosélytes, de martyrs et de victimes.

Enfin, la révolution qui bouleversa la France créa de nouveaux moyens de plaire et de se distinguer : les hommes se coiffèrent à la romaine, les femmes s'habillèrent à la grecque, les cothurnes, les ceintures, les draperies légères, les coiffures à la Titus, furent les délices des uns, le bonnet phrygien devint la parure des autres, la nudité fut même au moment de devenir

la mode favorite des dames, et la transparence de leurs vêtements rappela cette robe antique qu'on nommait *toga vitrea*, la tunique de verre, parce qu'elle ne cachait aucun des charmes qu'à peine on doit laisser deviner.

M^{me} T*** et M^{me} R***, éblouissantes par la beauté de leurs formes, la régularité de leurs traits, la blancheur de leur peau, l'élégance de leur taille, s'habillent un jour à la grecque et nous déroberent peu de leurs attraits. On les suit aux promenades publiques, on les entoure dans les cercles, on les applaudit aux spectacles; l'admiration, l'ivresse sont au comble. Le lendemain, Paris est rempli de femmes longues, maigres, grosses, courtes, sèches, jaunes ou noircies, le cou nu, les bras sans manches et la gorge découverte, qui bravent le ridicule et se croient des Aspasiés.

Sous l'empire, le célèbre Leroy, proclamé l'astre de la mode, multiplia par son génie toutes les variations de la toilette. On a cité le tact avec lequel il savait donner aux costumes le caractère des solennités où ils devaient figurer : un contrat, un mariage, une fête militaire, laissaient connaître leurs emblèmes sur une ceinture, une robe ou une écharpe. Ce fut lui qui donna la vogue à ces riches cachemires des Indes qui tantôt jetés sur les épaules, tournés en turbans, ou drapés en tuniques, devinrent la folie de la cour et de la ville. Il inventa les toques juives, les robes rondes, les diadèmes de roses; fit renaître les coiffures à la grecque, avec bandelettes rouges; indiqua tout le charme qu'on peut donner aux plis d'une mousseline, et arriva à l'apogée de sa gloire, lorsque la triste influence de la politique, s'introduisant jusque dans les salons et les boudoirs, fit un instant pâlir le règne de la mode. La grâce fut négligée, et les tailles montées sous les épaules; les coiffures, ridiculement élevées, furent sur le point de marquer en France la décadence du goût.

Rien de plus piquant que le contraste des costumes français et anglais à l'époque de la restauration. Les dames françaises allaient étonner les bords de la Tamise par leurs tailles si courtes, qu'elles comprimaient leurs seins, leurs robes si longues, qu'elles entravaient leur marche, et leurs chapeaux tellement élevés, qu'ils dénaturaient les proportions de leur taille;

tandis que les élégantes de Grosvenor-Square venaient exposer à la publicité des Tuileries, leurs corsages longs et serrés, leurs jupons courts bordés de couleurs tranchantes, et leurs petits chapeaux aplatis sur le front.

De ces deux exagérations vint bientôt la combinaison de modes plus gracieuses, et le goût, empruntant à chaque nation ce qu'elle offrait de plus séduisant, y trouva l'origine de ces toilettes simples et élégantes, qui, depuis plusieurs années, justifient la suprématie française dans les modes. Nos manufactures reproduisent les palmes des Indes, les grotesques dessins des Chinois, les riches arabesques de la Turquie, les figures emblématiques de l'Égypte, et jusque sur la robe du roi de Siam on est allé enlever la fleur dorée qui doit parer des gazes destinées cet hiver aux salons de la Chaussée-d'Antin.

L'année 1829 a été remarquable par le luxe de ses étoffes sur lesquelles les broderies, les peintures, l'or et l'argent sont venus rappeler la splendeur des costumes antiques. Les manteaux pour femmes y ont acquis une élégance qui a déterminé leur vogue et en a fait une partie essentielle de la toilette. Les manches, après avoir subi vingt dénominations, ont passé d'une largeur énorme à cette coupe étroite et serrée connue sous le nom d'*amadis*. Vers le milieu de l'été, on a vu paraître à côté des jolis chapeaux évasés, dont la coupe s'adaptait si bien à la grâce et à la coquetterie nationales, ces capotes dites anglaises, sous lesquelles vinrent s'enterrer les plus piquantes physionomies, et que le goût n'admit, sans doute, qu'en faveur de leur utilité les jours de pluie, de migraine ou de mystère.

Le gothique a été de mode pour les bijoux, et une grosse chaîne d'or à la chevalière est devenue l'ornement indispensable de toutes les toilettes. La coiffure, abandonnant une règle générale, a été variée avec art selon la physionomie. Les boucles anglaises ont paru à côté des coques relevées à la chinoise. L'élégant oiseau de paradis s'est incliné sur les tresses et les nœuds de cheveux, et des faisceaux de plumes, se balançant au sommet de la tête, sont venus contraster avec la guirlande de fleurs abaissée sur le front. Ce système d'adopter pour parure tout ce qui va bien, et de ne point subir la mode, comme une loi tyrannique et uniforme, est un des progrès des lumières les plus favorables

aux femmes; puisqu'il leur permet de choisir ce qui les rend jolies; il présage toutes les innovations que l'on peut attendre dans l'intérêt du goût et des arts, et promet des matériaux non moins variés que piquans aux détails que le *Mercur des Salons* s'engage à donner, chaque semaine, sur toutes les apparitions de la mode.



Revue des Modes.

On voit beaucoup de pelisses doublées en fourrures ; elles ont de larges manches pendantes. Souvent une pélerine de fourrure retombe sur les épaules. On y ajoute un boa, un manchon, des souliers fourrés, et souvent de jolis petits gants doublés en tricot et ayant les mêmes fourrures.

— Presque toutes les femmes portent, pour sortir, des pantalons arrêtés au-dessus de la cheville par un poignet entouré d'une petite garniture de mousseline au bord de laquelle est une valenciennes. Les pantalons à sous-pieds attachés par des petits boutons d'or sont moins nombreux.

— Les chapeaux en velours ont, pour les demi-toilettes, une forme demi-capote entourée de blondes. Pour costumes habillés, ils sont très-courts des oreilles, ont la passe évasée et inclinée d'un côté, et la forme très-petite.

— Les franges sont les ornemens les plus employés pour robes de bal. On en fait en soie, en chenille, en plume, en or et en argent. Elles se placent au-dessus des ourlets et forment la garniture du corsage et celle des manches.

— Aux loges d'avant-scène, dans les salles de spectacles, nos élégans prêtent aux dames, comme préservatif contre les lumières étincelantes de la rampe, des écrans à éventails circulaires, qui sortent à l'improviste d'une petite canne nommée *baguenaudine*, composée de trois minces tuyaux de fer vernis.

Ces tuyaux rentrent l'un dans l'autre par le même mécanisme que les compartimens d'une lorgnette.

— Les chapeaux claques en velours se propagent dans les bals; on a substitué l'argent à l'or dans les torsades et les glands qui les garnissent. Dans quelques soirées on remarque des habits à demi-revers en velours.

— Dans le jour on voit beaucoup de cache-nez en soie et en mérinos. Le froid a prévalu sur l'inélégance des gants en laine verts. Les jeunes gens ont remis en circulation ce modeste protecteur des mains qui tiennent les rênes d'un cheval. Il y a long-tems que l'on n'a vu la mode sacrifier à la rigueur d'une saison son dédain aristocratique, pour des choses d'un usage si populaire. C'est un progrès de bon sens qu'il faut enregistrer.



Le Représentant du Peuple

AUX ARMÉES.

Les Mémoires du conventionnel Levasseur (de la Sarthe) qui viennent d'être publiés, et qui ont été presque aussitôt saisis, contiennent des détails pleins d'intérêt sur la révolution. Ceux qui suivent donnent une idée fort curieuse du rôle que jouaient, au milieu des armées, les représentans que la Convention y envoyait en mission.

La nouvelle de l'arrestation de Custine avait répandu dans l'armée une véritable consternation, qui fut bientôt suivie de mouvemens presque séditeux. Le comité de salut public se décida à envoyer au camp de César un représentant du peuple investi de pouvoirs illimités et réunissant dans ses mains toute l'autorité de la Convention.

Cette décision prise, le comité de salut public me manda dans son sein. Je n'y rencontrai que Carnot, chargé spécialement de la direction des armées. « L'armée du nord, me dit-il, est en révolte ouverte; il nous faut une main ferme pour étouffer cette rébellion, et c'est toi que nous avons choisi. — Ce choix m'honore, Carnot, mais la fermeté ne suffit pas, il faut encore de l'expérience, des talens militaires, et ces moyens essentiels me manquent. — Nous te connaissons et savons t'apprécier. — Mais en vérité, Carnot, les moyens physiques me manquent; vois cette petite taille, et dis-moi comment, avec un tel extérieur, je pourrai imposer le respect à tes grenadiers. —

Magnus Alexander corpore parvus erat, reprit Carnot. — Eh bien, quand faut-il partir? — Demain. — Je serai prêt. »

Quand j'arrivai à Cambrai, tout l'état-major me rendit la visite d'usage; je reçus les complimens des chefs avec assurance, comme un homme qui a le sentiment de sa dignité. Tous ces officiers supérieurs m'accueillaient avec un sourire sardonique sur les lèvres. « D'où vient le mécontentement de l'armée? demandai-je. — Vous le savez bien, représentant. — Répondez, je veux le savoir de vous... » On se regarde... « Le soldat redemande Custine, me répond le général temporaire. — Et de quel droit une armée oserait-elle prétendre imposer des lois à la Convention Nationale? Le soldat connaît son devoir, mais ses chefs tendent à le pervertir. C'est vous qui me répondez de l'insubordination de vos troupes!... » On se regarde de nouveau sans dire une parole, mais le sourire sardonique a disparu... « Vous me répondez de l'obéissance des troupes sur votre tête! » En disant ces mots, j'observais les visages de mes interlocuteurs : les principaux chefs paraissaient interdits, mais la masse des officiers témoignait peu de respect et de crainte pour un homme qui n'avait point de sabre au côté et d'épaisses moustaches sur les lèvres; j'aperçus aussi quelques officiers qui se heurtaient le coude en signe de mépris. Sans paraître m'apercevoir de ces divers mouvemens, je pris tranquillement la plume, et j'écrivis :

« Le représentant du peuple arrête que demain, à huit heures précises du matin, il passera l'armée en revue. » Je remis aussitôt mon arrêté au général temporaire en lui disant : « Demain, à huit heures précises, général Kilmaine, je ne fais pas grâce d'une minute. » M'adressant ensuite aux officiers : « Allez, et demain vous me connaîtrez. » Tous passent devant moi, la contenance un peu embarrassée. Je conserve un regard fier et un maintien assuré. Cependant, tandis qu'ils sortaient, j'entendis quelques paroles ironiques. « Mais voyez, disait l'un, comme ce petit homme a joué le rôle d'un grand personnage! — Comment s'en tirera-t-il demain? » dit un autre. Et la porte se ferma.

Le lendemain, à l'heure indiquée, je me rendis au camp. Quarante mille hommes étaient sous les armes. « Vous allez me

faire passer devant les lignes, » dis-je au général. Et il obéit. J'avais déjà fait quelques pas : point d'honneurs militaires, point de fanfares guerrières. « Général, pourquoi ne bat-on pas au champ ? » Les tambours battent, et les trompettes sonnent. Je passe devant un enseigne, point de salut. « Nouvel oubli, général !... » Le drapeau s'incline, et tous les drapeaux de la ligne me saluent. Je continue ma route, et je trouve partout sur mon passage un silence dédaigneux ; pas un seul cri de *vive la république ! vive la Convention !* Le mécontentement est peint sur tous les visages. Je m'y attendais, et je comptais sur ma présence d'esprit pour changer ces dispositions hostiles. Enfin, j'arrive à la tête de la ligne, et j'ordonne au général de faire former le bataillon carré. Le carré se forme et je me place au centre, la contenance ferme et le regard assuré. Cependant plusieurs officiers de cavalerie voltigeaient autour du carré. Un grand nombre de fantassins avaient quitté leurs rangs et venaient se grouper autour de moi. « Soldats de la république ! dis-je d'une voix forte, le comité de salut public a fait arrêter Custine... » Ma voix est aussitôt couverte par un cri longtemps prolongé : « Qu'on nous rende Custine ! — Soldats ! » repris-je avec calme, et ma voix est encore étouffée par des clameurs plus sinistres. Je fais le signal d'un roulement. Les tambours battent et les cris ont cessé. « Général, faites ouvrir les rangs. » Et les rangs s'ouvrent. Je parcours la ligne, la pointe du sabre basse, l'œil en feu, et prêt à percer l'audacieux qui prononcerait de nouveau le nom de Custine, ou qui donnerait le moindre signe de mécontentement, et prêt à vendre chèrement ma vie à qui oserait m'attaquer. Tous comprirent mon intention non équivoque, tous restèrent immobiles. Les lignes ainsi parcourues, je fis fermer les rangs. Alors je leur adressai quelques phrases avec un accent de fermeté et de conviction ; l'effervescence fit place à un calme profond. Un silence prolongé m'apprit bientôt que les têtes étaient calmées et que le repentir entraînait dans les cœurs.

Quelque tems après, je me trouvai en rapport avec Macdonald, qu'une action d'éclat avait fait distinguer ; cependant ce jeune officier était accusé d'avoir, par son inaction, fait manquer la journée de Luiselles. Je le fis venir pour l'interroger,

et je reconnus à son langage qu'il n'avait fait qu'obéir aux ordres de ses chefs. J'eus occasion de le revoir encore une fois, et je conçus tant d'estime pour son caractère et ses talens que j'usai des pouvoirs qui m'étaient confiés pour l'élever au grade de général de brigade. Quand je le prévins de cette résolution : « Représentant, me dit-il, je suis étranger. — Qu'importe ? la république aura un homme de talent de plus pour la servir et la défendre. — Vous allez me faire des ennemis. — Vous leur répondrez par votre mérite. » Je ne m'étais pas trompé sur le compte de cet officier qui depuis s'est illustré par les plus grands talens militaires, et est devenu, par la seule protection de son mérite, duc de Tarente, maréchal de France, grand chancelier de la Légion-d'honneur et pair de France.

J'avais conçu des doutes sur le compte du général Houchard, une circonstance vint les aggraver. Un jour que je me trouvais avec lui et tout son état-major, il reçut une lettre de Paris qui annonçait la mort de Custine. « Custine guillotiné ! s'écria-t-il, c'est donc un parti pris, on veut guillotiner tous les généraux ? — Et toi aussi, répondis-je, si tu nous trahis. Il ne nous échappera pas un traître. Comment peux-tu tenir un pareil langage en présence de tous ces officiers ; voudrais-tu leur faire croire que la guillotine attend tous les défenseurs de la patrie ? Non, citoyens, ajoutai-je en m'adressant aux officiers, la Convention Nationale aura des récompenses pour les braves et des châtimens pour les traîtres. »

A quelques mois de là, je me trouvai à la prise de Charleroy.

Nous approchâmes le plus près possible de la place. Je demandai aux généraux comment ils trouvaient le gâteau. « Pas facile à entamer, me dit en riant l'un d'eux. — Il faut le prendre d'assaut. — Représentant, me dit le général Schérer, donnez-nous-en l'ordre. — Combien croyez-vous que nous perdrons d'hommes ? — Huit mille, et nous ne sommes pas sûrs de réussir. — Je ne veux point de Charleroy à ce prix ; l'armée de la Moselle arrivera dans trois jours. Une victoire donnera cette ville à meilleur marché. »

Cependant, l'annonce de la résolution que l'ennemi avait prise de nous attaquer nous décida à livrer le combat. Le feu devint terrible de part et d'autre. Mon collègue, Guyton de

Morveau, était présent ; ce respectable vieillard montrait le plus grand sang-froid. On sait qu'il était un des plus grands chimistes de l'Europe. Il était venu à l'armée pour essayer l'effet d'un aérostat, mais ses travaux scientifiques ne l'empêchaient point d'assister aux grandes affaires. Sa modestie et sa simplicité empêchaient que les généraux ne fissent attention à lui. J'étais peiné du dédain avec lequel on le traitait, et je tenais à honneur de lui faire rendre les honneurs qui étaient dûs à son caractère et à ses talents. Une plaisanterie suffit pour fixer sur lui l'attention et lui faire décerner des respects mérités. « Gardarmes, dis-je au plus fort de l'action, en désignant du doigt mon collègue, arrêtez cet homme-là et conduisez-le au quartier-général. » Les généraux étonnés me regarderent, Guyton ne disait rien. « Vous ne savez donc pas, ajoutai-je en riant, que nous avons parmi nous l'un des hommes les plus savans de France. Je veux empêcher qu'il ne soit frappé d'un boulet de canon, et c'est pour cela que je le fais emmener. » Guyton et les généraux se mirent à rire, et depuis lors on s'empessa autour de mon célèbre collègue et l'on ne manqua pas de lui rendre les honneurs qui lui étaient dus.



Arrestation d'un Ministre.

Le roi est parti de Saint-Germain, accompagné de M. le prince, de M. le duc de Saint-Aignan, premier gentilhomme de la chambre, de M. le duc de Gesvres, capitaine des gardes en quartier, du maréchal de Villeroy, de M. le duc de Beaufort, premier maître d'hôtel, de Peguillen et de plusieurs autres seigneurs. S. M. eut la singulière idée de faire la route à franc étrier, mais la partie de sa personne qui se trouvait le plus immédiatement intéressée dans l'exécution de ce projet ne put soutenir l'épreuve jusqu'au bout ; il fallut recourir à un carrosse, et comme il n'y en avait point à la suite, on dut prendre celui de l'évêque d'Angers. Une nouvelle mésaventure fut alors la conséquence du zèle moins heureux qu'empresé de M. de Beaufort qui, ayant voulu servir de cocher à Sa Majesté, eut l'honneur de verser le roi de France dans un fossé. Le duc de Saint-Aignan a fait une description en vers du voyage de Nantes. C'est de la poésie de grand seigneur ; l'auteur s'est conduit sans façon avec le dieu du Pinde, pour la gloire des premiers gentilshommes de la chambre présents et futurs. Je ne copie point la narration rimée de M. de Beauvilliers.

Le roi était descendu au château de Nantes, vieux édifice dont la construction date du tems des croisades au moins. Sa Majesté n'occupait pas un appartement, mais une seule chambre, à laquelle on arrivait par une terrasse découverte garnie de ces giroflées qui poussent d'elles-mêmes sur les vieilles murailles, et aboutissant à un corridor fort étroit pratiqué dans l'épaisseur du mur. C'était là l'antichambre : le duc de Saint-Aignan s'y tenait assis sur une chaise de paille, ainsi que Rose, secrétaire du cabinet. Dans la pièce voisine, on voyait la toilette de Sa Majesté, une grande table couverte de papiers, quelques chaises sur lesquelles étaient jetés pêle-mêle les habits du

roi, et un vilain lit de damas jaune ordinairement fort en désordre, parce que les valets de la chambre n'avaient la permission de le faire qu'en l'absence de Sa Majesté.

Cependant le roi paraissait prendre un vif intérêt à la santé de M. Fouquet qui était arrivé à Nantes avec une fièvre tierce; il envoyait tous les jours Brienne auprès de ce ministre pour s'informer de son état et lui en rendre compte. Trompé par ces marques d'attention, le pauvre surintendant, que ses amis avaient averti des risques que courait sa liberté, finit par ne plus croire au danger qu'on lui faisait pressentir, et poussa même l'erreur jusqu'à se flatter qu'il conservait assez de pouvoir pour faire arrêter M. Colbert.

Ainsi rassuré sur son avenir et guéri de sa fièvre, il voulut voir danser des paysannes de Belle-Isle qui étaient venues contempler leur seigneur et M^{me} la surintendante, à demi couchée sur son lit, enveloppée de sa robe de chambre et le dos appuyé contre une pile de carreaux de damas verts; le convalescent fit ouvrir la porte de la salle où se trouvaient ces villageoises dont les pas, vraiment gracieux, le charmèrent. Ces jeunes insulaires, toutes fort jolies, étaient habillées d'écarlate avec des bandes de velours noir cousues en zigzag au bas de leurs jupes, qui, généralement courtes, découvraient à moitié des jambes bien tournées et d'assez petits pieds. Ces fillettes portaient des corps très-étroits auxquels s'attachaient de petites manches amaranthes aussi garnies de velours noir mêlé d'or, et longues de quatre ou cinq travers de doigt au plus; elles avaient la gorge et les bras nus. Enfin, des yeux vifs et un teint animé, des dents blanches et cet embonpoint qui annonce une santé florissante, donnaient à ces danseuses un air mutin, agaçant: plusieurs jeunes courtisans ont assuré depuis que cet enseigne ne trompait point.

Le lendemain du jour où M. Fouquet s'était amusé de ce ballet champêtre, il dut revenir cruellement de sa sécurité prématurée. Il venait d'assister au conseil durant lequel S. M. lui avait adressé souvent la parole, et s'était fait donner par lui plusieurs renseignemens qu'elle craignait de ne pouvoir obtenir plus tard. Le surintendant, entouré de plusieurs gentilshommes, touchait le marche-pied de son carrosse, lorsque

d'Artagan, sous-lieutenant de mousquetaires, se présenta devant lui.

« Ce n'est pas là, monsieur, qu'il faut monter, dit cet officier, mais dans cette chaise aux portières grillées que vous voyez à quatre pas.

— Quoi donc ! que signifie ceci ? répondit Fouquet, pâle et tremblant.

— Que je vous arrête au nom du roi.

— Le roi est bien le maître, répliqua le surintendant déjà remis ; mais j'aurais désiré pour sa gloire qu'il eût agi plus ouvertement. »

Pendant que cette scène se passait au pied de l'escalier du château, et que la foule de seigneurs dont M. Fouquet était environné se dissipait, sans qu'aucun d'eux lui eût dit un seul mot, M. de Boucherat était chez ce ministre, et faisait main basse sur tous ses papiers. On le fouilla lui-même ; et dans l'une de ses poches se trouvèrent pour treize ou quatorze cent mille livres de rescriptions des aides, avec la reconnaissance d'une somme de sept cent mille livres et dont il avait fait le dépôt entre les mains de M. Chanut.

Dans la journée, le grand-prévôt de l'hôtel arrêta les commis qui avaient suivi à Nantes M. Fouquet. Tous les parens du surintendant eurent part à sa disgrâce : M. de Béthune, son gendre, fut exilé avec sa femme, l'archevêque de Narbonne, l'évêque d'Agde, l'abbé Fouquet et l'écuyer du roi, frères du ministre disgrâcié, furent également envoyés en exil.

Le duc de Lafeuillade, ayant appris l'arrestation du surintendant, jeta les hauts cris et dit qu'il *resterait son ami à la vie et à la mort*. Mais, appelé devant le roi pour s'expliquer sur ces grands témoignages d'attachement, cet ami si dévoué, si chaud, ne fut plus qu'un véritable pasquin qui, plaisantant sur ce qu'il avait dit, désarma S. M. « Sire, répondit-il aux interpellations du monarque, c'est bien le moins que je puisse donner quelques mots de consolation à Fouquet en échange des beaux louis que j'en ai reçus. Si M. Colbert veut m'en compter autant, je suis prêt à l'assurer que je lui ferai semblable compliment s'il se trouve jamais en pareille situation. »

Le roi qui savait très-bien que Fouquet entretenait à la cour

beaucoup de pensionnaires, parmi les plus grands seigneurs, avait craint que le duc de Gesvres ne fût du nombre; par cette raison, il ne l'avait point chargé de l'arrestation, et s'était adressé à d'Artagan, militaire parvenu, qui ne jouissait pas d'assez de crédit pour avoir part aux largesses du surintendant. Le capitaine des gardes, au désespoir de la défiance dont il venait d'être l'objet, jura et pleura tout à la fois; on assure même qu'il s'arracha quelques cheveux. « Pourquoi me déshonorer! s'écriait-il; sans doute Fouquet est mon plus intime ami, mais j'aurais arrêté mon père pour être agréable au roi... Est-ce qu'il soupçonne ma fidélité? qu'il prenne ma tête, je vais la lui porter... » M. de Gesvres conserva sa charge, et cela le consola d'avoir gardé sa tête dont le roi ne voulut point.

Il n'est bruit à la cour que du résultat des perquisitions faites dans les papiers trouvés à l'hôtel du surintendant à Paris: on y a trouvé des preuves attestant que Fouquet payait annuellement quatre millions aux courtisans qu'il appelait ses amis, et sur lesquels il avait la faiblesse de compter pour le soutenir dans un changement de fortune. On a vu lors de son arrestation la mesure de leur dévouement, car il est bon de remarquer que moitié des seigneurs qui l'entouraient en ce moment n'étaient venus à Nantes qu'avec l'argent qu'il leur avait donné, indépendamment du quartier échu de leur pension. Dans d'autres circonstances, ce système de corruption lui avait mieux réussi: Gourville a souvent raconté, sans beaucoup de mystère, de quelle façon et à quel taux le surintendant avait, suivant les occasions, acheté l'appui, les suffrages ou le silence des principaux chefs du parlement. Voilà pour les affaires; passons maintenant au dépouillement des archives du plaisir.

On a trouvé dans le cabinet de M. Fouquet un journal sur lequel étaient inscrites, avec le plus grand soin, par noms, prénoms, surnoms, toutes les filles ou femmes de condition qu'il avait débauchées. Ce registre mentionnait non-seulement les dates des victoires remportées sur ces beautés, mais encore les sommes qu'il en avait coûté pour obtenir leurs faveurs. Près de ce monument de galanterie financière, on découvrit une cassette remplie de lettres d'amour, de portraits, de che-

veux d'espèces diverses, noirs, blonds, châains, bruns : le tout étiqueté avec un ordre scrupuleux que l'ex-ministre n'a malheureusement montré que là.

Quand cette découverte fut divulguée, on s'aperçut qu'un grand nombre de dames et demoiselles fort bien nées manquaient dans les cercles de la cour et de la capitale. C'étaient évidemment celles dont la correspondance ou l'image venait d'être trouvée chez Fouquet, avec des échantillons de leurs charmes. Une fille d'honneur de la reine-mère était inscrite sur le journal en question, si souvent, et dans des termes si particuliers, que S. M. se vit forcée de la chasser. Je dois dire, pour être exact, que M^{lle} de la Vallière avait été couchée sur le livre du ministre déchu ; mais je me hâte d'ajouter que l'inscription était demeurée incomplète ; ce qui prouve qu'on avait prétendu à ses bonnes grâces, mais que le marché ne fut point conclu.

Le pauvre surintendant entra hier à la Bastille, après être resté quelques jours au château d'Angers. D'Artagan doit conserver la parole de son prisonnier ; ce qui ne plait ni à cet officier des mousquetaires, ni à M. Besmaux, gouverneur de la Bastille. Le premier, cavalier très-galant, préférerait son service du Louvre, qui le met en rapport journalier avec des femmes charmantes, à la triste obligation de garder un ministre emprisonné ; le second, geolier par goût et par caractère, est mécontent de voir soustraire ce captif à son autorité. Il est accordé cent francs par jour pour la dépense de M. Fouquet : c'est peu, comparativement au train de sa maison ; mais avec cela le nécessaire ne manque pas.



PRISE DU VOILE

Par M^{lle} de la Vallière.

.....
Ce même soir, M^{lle} de la Vallière reçut les adieux de la cour chez la marquise, où elle soupa. Le lendemain, elle entendit l'office divin dans la chapelle du roi ; lorsqu'elle en sortit, elle prit de nouveau congé de S. M., qui la vit partir d'un œil sec... La duchesse se rendit ensuite chez la reine ; elle se jeta à ses pieds, et lui demanda pardon de toutes les peines qu'elle lui avait causées. « Allez, duchesse, lui répondit Marie-Thérèse, je ne vous en veux pas, vous l'avez réparé par vos bons procédés, et vous l'expiez depuis long-tems par de longues souffrances. Hélas ! j'en connais moi-même l'amertume... Je vous pardonne, vous aime... je prierai pour vous. »

En sortant des appartemens de la reine, Louise de la Vallière ne vit plus personne ; elle monta dans son carrosse, se fit conduire rapidement à Paris, et se rendit au couvent des Carmélites du faubourg St.-Jacques, dont la lourde porte, ornée de chérubins et de nuages sculptés, se ferma pour jamais sur cette pénitente qui n'a pas encore trente ans.

Lundi, toute la cour a voulu assister à la prise d'habits de la duchesse : le faible jour qui pénètre dans l'église des Carmélites, à travers des vitraux colorés, éclairait les plus riches parures dont l'éclat contrastait avec la triste cérémonie qui se préparait. Les dames portaient des robes de brocart d'or, d'argent ou d'azur, par-dessus lesquelles étaient jetées d'autres

robes de dentelle noire transparentes*, et laissant apercevoir le reflet des riches étoffes qu'elles recouvraient. Tels sont les nouveaux habits qu'on nomme des *transparens*.

L'orgue, aux sons graves et solennels, résonnait sous la voûte noircie de cette vieille enceinte, tandis que les accens angéliques des jeunes novices s'élevaient, comme un doux murmure, vers les arceaux gothiques qui leur prêtaient un écho plaintif. Une foule avide se pressait contre la grille aux ornemens contournés, et que surmonte un crucifix de bronze rehaussé d'or. Tout le monde voulait voir de près cette beauté illustrée par l'amour, qui ne sembla l'élever aux plus hautes dignités que pour sacrifier une plus grande victime. Elle parut environnée de religieuses, qui guidaient sa démarche incertaine et lente : on lui montra la place qu'elle devait occuper ; elle s'y rendit, repoussa doucement le coussin posé devant son siège, et s'agenouilla sur les dalles du chœur. Soit hasard, soit intention, la duchesse était placée devant un tableau de Lebrun, représentant la Madeleine. L'intéressante créature, en priant, ne perdit pas de vue cette sainte pécheresse, dont le repentir, après des fautes que celles de la Vallière n'ont point égalées, retrouva cependant la voie du salut. Enfin arriva l'instant où Louise devait recevoir l'habit des novices ; on le lui présenta suivant les usages de l'ordre. En ce moment, la nouvelle sœur, ayant enlevé sa coiffe, laissa tomber ses longs cheveux, sur lesquels se promenèrent tant de fois les baisers de l'amoureux Louis XIV, et qu'on vit se répandre en nombreux filets blonds sur ses vêtemens. Mais, à un signe de la récipiendaire, on entendit cette chevelure, jadis parfumée par l'amour, crier sous les ciseaux qui la séparaient de la tête qu'elle embellissait. . . . Le sacrifice était consommé, la duchesse de la Vallière n'existait plus que dans le souvenir ; il ne restait que l'humble sœur de la Miséricorde, sous une bure grossière, qui ne devait plus tomber que pour faire place au linceul.

(Chroniques de l'OEil-de-Bœuf.)

* M. le prince disait, en parlant de ces robes : « Les *transparens* de ces dames seraient beaucoup plus beaux, si elles voulaient les mettre à cru... » La plaisanterie est elle-même un peu crue.

Le Monstre Marin

ET LE PLONGEUR.

Rien n'égale l'intrépidité des plongeurs employés aux pêcheries de perles et de corail dans le golfe de Californie. Entourés de requins d'une taille énorme, menacés des étreintes mortelles des *mantas*, poursuivis par les *tintéréros*, les plus redoutables d'entre tous les monstres marins, ces hommes, qu'anime l'amour du gain, deviennent insensibles à tous dangers. N'ayant pour toute arme qu'un petit bâton de neuf pouces de long, époinaté par les deux bouts, le plongeur s'élançe au fond de la mer : lorsque le requin vient, la gueule béante, il place son bâton entre les deux formidables mâchoires, dans une position verticale ; le monstre, en voulant saisir sa victime, referme ses mâchoires sur les pointes aiguës, et le bâton lui sort de part en part. Bridé de cette manière, il ne peut plus nuire, et nage au loin en subissant son martyr. Le plongeur remonte alors pour se munir d'une nouvelle arme défensive, et n'hésite pas un instant à rentrer dans les domaines de la race écaillée.

Don Pablo Ochou, qui a été pendant plusieurs années surintendant des pêcheries, et qui est lui-même un très-habile plongeur, a fait au voyageur anglais auquel nous empruntons cette anecdote le récit suivant d'une de ses aventures océaniques :

« La roche sous-marine, Placer de la Piedra Negada, près de Loréto, était, à ce qu'on prétendait, riche en huîtres à perles de

la plus forte dimension, et cette supposition s'acréditait de plus en plus par la difficulté même d'y atteindre. Don Pablo y parvint cependant, et en cherchant des échantillons des plus grands et des plus vieux coquillages, il plongea jusqu'à onze brasses de profondeur. Le rocher n'a pas plus de 150 à 200 toises de circonférence, et notre audacieux aventurier nagea autour dans toutes les directions, mais sans rien découvrir qui pût le dédommager de ses peines. Convaincu qu'il ne se trouvait pas là d'huitres, il se disposait à remonter vers la surface de l'eau, après avoir, comme tous les plongeurs qui veulent éviter les gueules voraces des monstres marins sont obligés de le faire, porté ses regards en haut, pour reconnaître si le passage était libre. Au premier coup d'œil il aperçut un tintéréro qui avait pris position à trois ou quatre toises immédiatement au-dessus de lui, et qui probablement l'avait guetté pendant tout le tems qu'il plongeait à une plus grande profondeur. Un bâton époiné devient une défense inutile contre le tintéréro, dont l'embouchure est d'une dimension énorme, et qui peut avaler et l'homme et l'arme à la fois. Don Pablo avoue que ses nerfs furent vivement émus en trouvant ainsi sa retraite coupée; cependant, comme le tems est trop précieux sous l'eau, pour se livrer à de longues réflexions, il prit sur-le-champ le parti de nager horizontalement vers l'autre côté du roc, espérant échapper ainsi à la vigilance de son ennemi. Mais quel fut son effroi quand il vit l'obstiné tintéréro planant constamment au-dessus de lui, comme un vautour au-dessus de sa proie! Le monstre avait de grands yeux ronds et enflammés, qui paraissaient prêts à sortir de leurs orbites, et une gueule, au souvenir de laquelle Don Pablo frémissait encore; elle s'ouvrait et se fermait tour à tour, comme si le monstre mâchait en idée sa victime, ou comme si la vue seule lui en donnait déjà un avant-goût.

» Il ne se présentait plus que deux alternatives à l'esprit du malheureux plongeur, celle de se noyer ou d'être dévoré. Il était déjà resté si long-tems sous l'eau, qu'il lui devenait impossible de retenir deux minutes de plus sa respiration, et il était tout prêt à s'abandonner philosophiquement à une destinée qui paraissait irrévocable. Mais que n'entreprend pas

l'homme réduit même à la dernière extrémité, quand il s'agit de sauver sa pauvre vie ! Don Pablo se rappela tout d'un coup que d'un côté du roc il y avait un fond sablonneux, et il nagea vers ce point avec toute la vivacité dont il était capable, son *attentif* le suivant du même train et épiait tous ses mouvements. Arrivant enfin à cet endroit, il se mit à agiter le sable avec son bâton pointu, de manière à soulever les parties les plus menues, et il parvint ainsi à troubler l'eau au point de ne plus voir le monstre et de ne plus en être vu. Profitant alors du *nuage* sous-marin qu'il avait formé, il se relança vers la surface, qu'il atteignit au moment où ses forces étaient entièrement épuisées. Mais il se trouvait heureusement remonté assez près d'un des bateaux qui l'avaient accompagné dans son expédition ; les rameurs, le voyant en un aussi déplorable état, jugèrent d'abord qu'il était poursuivi par un ennemi, et sautèrent à l'instant par-dessus bord, faisant, comme il est d'usage en pareil cas, le plus grand bruit possible, en frappant l'eau avec leurs rames, pour effrayer et mettre en fuite le monstre. Don Pablo fut ensuite recueilli, mais plus mort que vif, dans la secourable barque. »

(*Annales des Voyages.*)



NOTICE SUR HOFFMANN,

AUTEUR DES CONTES FANTASTIQUES.

Hoffmann a bien manqué de rester pour nous dans les ténèbres de l'oubli. Depuis dix ans tantôt qu'il a cessé de souffrir et d'écrire, son nom avait à peine bourdonné parmi nous. Encore quelques années tombées sur ce nom, et l'Allemagne gardait le monopole de cette renommée comme tant d'autres; mais grâce à M. Loeve Veimars, à la plume élégante et facile de qui nous devons la traduction des *Contes fantastiques*, maintenant Hoffmann sera connu parmi nous.

Walter Scott, qui a fait une notice biographique sur Hoffmann, l'a traité bien sévèrement. A entendre le riche châtelain d'Abbotsford, s'étonner sur l'humeur triste et misanthrope du pauvre Hoffmann, lui reprocher cette crainte vague d'un mal imaginaire qui venait sans cesse empoisonner sa vie, détruire son avenir, et mettre à nu le néant des joies de la terre; à voir le bienheureux auteur de *Waverley*, tout fier de sa grosse santé, et joyeux au sortir de ses quatre repas, s'appesantir sans générosité sur les tristes faiblesses de l'auteur des *Contes fantastiques*, il me semble voir le vieux Sénèque regorgeant de superflu, grossoyant sur une table d'or son traité du mépris des richesses. Pour moi, j'ai suivi avec un douloureux intérêt les phases de l'existence d'Hoffmann. Je me suis apitoyé de bon cœur sur les écarts brillans mais pénibles de cette imagination malade. J'ai vu là un homme en proie à de sombres pensées, pour lequel il n'y a rien d'exact et de positif que la douleur. Sa vie de fait ne lui suffit pas, ou plutôt lui



répugne; il lui en faut une autre de convention, idéale, et il se la fait, n'importe comment : tantôt en évoquant autour de lui des intelligences d'une autre sphère, qui secouent sa fibre, montent ses idées et finissent par l'épouvanter lui-même; tantôt aussi, il faut bien le dire, en s'adonnant aux boissons fortes. Les tavernes de Rossi, de Treiber, de Mainoui, deviennent le temple de ses dieux; c'est là qu'il se crée une existence à lui, qu'il s'identifie avec des êtres chimériques. Le vin, c'est pour lui l'opium de l'Orient. Aussi, une fois sous l'influence de ces démons familiers, une fois rongé de cette fièvre magnétique, soit que peintre il saisisse ses pinceaux, soit que poète il chante, soit que musicien il cherche une harmonieuse rêverie, on sentira dans ses compositions une vigueur, un élan, une originalité qui annoncent le vrai génie. On a reproché amèrement à Hoffmann cette passion pour les caves de Leipsick. Je n'ai pas la force de blâmer un homme que le malheur seul de son imagination pousse vers ce vice, surtout lorsqu'il n'y cède qu'en secret, et alors que tous les heureux de la terre goûtent les joies du sommeil.

« On parle beaucoup, s'écrie-t-il dans son ivresse poétique, de l'exaltation que procure aux artistes l'usage des boissons fortes; on cite les poètes, les peintres, les musiciens, qui ne peuvent travailler que de la sorte. Je ne le crois pas : mais il est certain que dans l'heureuse disposition, je dirai presque dans la conjonction divine, où l'esprit passe de la conception à la production, une boisson généreuse excite l'accélération des idées. Ce n'est pas que l'on conçoive des pensées plus sublimes; mais je suis tenté de comparer cet état à une roue de moulin qu'une rivière gonflée fait tourner plus vite : ainsi les flots du vin poussent avec violence nos rouages intérieurs. C'est là ce que j'éprouve moi-même en ce moment, où le cristal de mon verre, troublé par une épaisse vapeur, me montre un ami mystérieux qui change partout de nom, être inconnu, génie céleste, qui ne se fait sentir que par ses bienfaits ! Je veux parler de cette liqueur qu'on obtient en versant de l'arak ou du rhum sur un lit de sucre, et en allumant le gaz alcoolique qui s'en échappe. La préparation et la jouissance modérée de cette liqueur me causent une béatitude extrême. Quand la flamme

bleue monte en pétillant, je crois voir de légères salamandres s'abattre en sifflant sur ma coupe, et venir combattre les esprits de la terre que renferme le sucre; ceux-ci soutiennent bravement la lutte: ils foudroient leurs ennemis de leurs petits jets de flammes jaunes, qui traversent en scintillant la vapeur bleuâtre; mais la puissance de leurs adversaires l'emporte: ils tombent et se décomposent en gémissant... Si donc il était vrai que l'on pût arroser le terrain de l'imagination, je conseillerais qu'on se versât du vin de France ou du Rhin pour écrire la musique sacrée; pour un opéra seria, le meilleur vin de Bourgogne; du vin de Champagne pour une pièce comique; mais, pour une création terrible et tendre comme *Don Juan*, je proposerais un verre de cette liqueur magique où se combattent les gnomes et les salamandres. »

Après une telle franchise d'aveu, on voit qu'il y aurait eu inhumanité à brusquer les habitudes d'Hoffmann. Il fallait l'accepter tel qu'il était, ou se priver de son talent si original, si varié, si plein. Aussi ses amis, car il en eut, supportaient-ils ses vices, qui étaient solidaires de ses écrits.

On raconte que l'une de ses misères, la plus terrible de ses douleurs, fut la mort de son chat... oui, de son chat... J'ai cherché à laver Hoffmann de son défaut de buveur impitoyable. J'aurais belle encore, si j'avais le tems, à empêcher de rire sur le tourment que peut endurer un misanthrope, un homme dégagé, par réflexion, de toute idée du monde, un homme courbé sous le poids de la fatalité, lorsqu'il voit périr entre ses bras un animal caressant et aimé. Cependant j'avouerai qu'Hoffmann n'était pas seul au monde, car il avait une femme. Toujours est-il qu'il pleura amèrement son pauvre *Murr*, dont il a écrit les *Opinions* et les *Méditations*, roman, dit-on, de la plus haute portée philosophique, et que, le jour de la mort de ce chat adoré, il écrivit à son ami Hirtig le billet suivant :

« Dans la nuit du 29 au 30 novembre, après une courte mais » pénible agonie, s'est endormi, *pour se réveiller dans un meilleur monde*, mon disciple chéri, le chat Murr, dans la quatrième année d'une vie pleine d'espérance. Ceux qui ont » connu le pauvre défunt approuveront ma douleur et l'honoreront par... le silence... » HOFFMANN.

Eh ! qu'on ne s'imagine pas que ce fut là une de ces plaisanteries comme en faisait M^{me} Deshouillères, de pédantesque et de sentimentale mémoire : non ! c'était de franc jeu ; Hoffmann pleurait son chat comme on pleure un ami ; et lorsque Hirtig voulut le soir l'aborder, le sourire sur les lèvres, Hoffmann lui dit les larmes aux yeux : « Accordez-moi une grâce ; venez avec moi dans cette cave, où nous pourrions causer sans être troublés... » Là il lui conta la mort de ce pauvre animal, ajoutant qu'on aurait pu le sauver, mais que les médecins qu'il avait fait appeler avaient manqué d'habileté ; et il se mit aussitôt à lui faire une peinture si terrible de l'agonie de son chat, que son auditeur, épouvanté, sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. « Dans la nuit, dit-il entre autres choses, le chat râlait d'une façon lamentable ; ma femme dormait profondément ; je me levai, avec précaution, d'auprès d'elle : je me glissai dans le cabinet où était le pauvre Murr, je soulevai la couverture qui était étendue sur lui, et il tourna vers moi des yeux pleins d'une intelligence humaine ; il semblait me supplier de prolonger sa vie, et il suspendit ses gémissemens, comme s'il eût trouvé quelque consolation dans mes regards. Je ne pus supporter plus long-tems ce spectacle, je laissai retomber la couverture et je regagnai mon lit. Vers le midi, il mourut ; et maintenant la maison me semble vide, ainsi qu'à ma femme. Je voulais aller chez Fiocati pour acheter un perroquet, mais elle ne veut pas de remplaçant, ni moi non plus. N'est-ce pas, mon ami, vous tenez que rien ne remplace un objet aimé ? » et il fondit en larmes...

Si ce n'est pas là du drame, qu'est-ce donc ? Napoléon a dit que le sublime était tout près du ridicule : si dans cette naïveté touchante, dans cette simplesse de douleur, on ne voit que du ridicule, ma foi, tant pis. Pour moi, je trouve ce récit aussi grand, aussi complet que le : *Madame se meurt ! Madame est morte !* de Bossuet ; et j'avoue qu'il ne faudrait pas plus que ces lignes pour m'inspirer la curiosité la plus vive sur tous les autres écrits du triste Hoffmann pleurant son chat.

(Extrait du *Messenger des Chambres*.)

LOUIS XV

ET LE MARCHAND DE COCO.

Un des sujets les plus distingués de la meute du duc de Fitz-James étant tombé malade, celui-ci ordonna à l'un de ses piqueurs de le conduire à Paris pour le faire soigner, et lui recommanda de prendre un cabriolet de l'hôtel pour ne pas fatiguer le malade. Le piqueur, qui avait une maîtresse, la prévient de son message et l'invite à l'accompagner. Ils partent et rencontrent Louis XV en chemin. Ce monarque lorgna la jeune personne et aperçut en même tems le malheureux chien attaché derrière le cabriolet. Le soir, il y eut jeu à la cour, et le roi, apercevant le duc à l'une des tables, lui demanda si son chien *Tayau* était malade. « Je l'ai aperçu, dit-il, derrière un cabriolet décoré de vos armes. — Sire, dit le duc, oserai-je demander à Votre Majesté si mon chien était dans le cabriolet ou derrière? — La belle demande! ajouta le roi, il était attaché derrière et remplacé par une jeune fille qui vaut tous les chiens du monde. » De retour à l'hôtel, le duc fit appeler le piqueur et lui demanda s'il avait conduit son chien à Paris. « Oui, monseigneur. — Était-il dans la voiture? — Oui, monseigneur. — Eh bien, coquin, démens donc le roi qui t'a rencontré avec ta maîtresse dans le cabriolet, et le pauvre *Tayau* attaché derrière. Pour m'avoir trompé et démenti le roi, je te chasse sans certificat. » Le piqueur quitta en effet l'hôtel, et, ayant vainement cherché une place, il finit par se faire marchand de tisane.

Un jour qu'il était à la grille du Dragon, le roi arrive et fait arrêter sa calèche. Il descend de voiture et passe devant

l'ex-piqueur, qui, le regardant avec dédain et le toisant de la tête aux pieds, dit à demi-voix : *Bavard ! vilain bavard ! exécration bavard !* Louis XV, qui n'avait porté qu'une légère attention à ces mots, les entend prononcer une seconde fois fort distinctement, en revenant pour monter en voiture. C'est bien à moi, se dit-il, que ce drôle-là en veut. Que peut-il donc y avoir de commun entre Louis XV et un marchand de coco ? Il finit enfin par se rappeler le piqueur du duc de Fitz-James, lui trouve de la ressemblance avec l'homme à l'apostrophe, et, dès-lors, tout est expliqué ; il ne doute plus que l'insolent ne soit le pauvre diable que, sans doute, il a fait chasser sans le vouloir. Après avoir inutilement engagé le duc à le reprendre à son service, pour ne pas s'exposer à un nouvel affront, il fait appeler l'inspecteur-général de ses bâtimens, et retient pour le piqueur une place de garde-bosquet, qui se trouvait vacante. On fit venir le pauvre diable, qui endossa de nouveau la livrée. Louis XV, l'apercevant quelques jours après dans les bosquets dont la garde lui était confiée, vint à sa rencontre et lui dit : « Tu vois, mon ami, que les bavards ne sont pas toujours de mauvaises gens. Je suis bonhomme, et, pour te le prouver, voilà vingt-cinq louis que je te donne pour te faire oublier tes chagrins ; mais, une autre fois, ne recommence pas, car tu pourrais bien ne pas t'en trouver aussi bon marchand. »

(*Le Furet de Paris.*)



Chronique.

Une brochure va paraître, dit-on, qui ferait supposer des complices à l'assassin Louvel et les désignerait. — Le Rhin est presque entièrement gelé ; la violence des glaçons a enlevé une partie du pont de Strasbourg dans la journée du 27 décembre, et toute communication avec la frontière se trouve momentanément interrompue. — La monnaie de platine, ou or blanc, commence à n'être pas rare dans la circulation. Pendant l'espace de 15 mois il en a été monnayé à Saint-Petersbourg 3890 livres, et il en a été reçu pour le même usage 1690. — On montre en ce moment à Berlin une poule à figure humaine, qui est très-privée, vit peu volontiers avec les animaux de son espèce et se plaît beaucoup dans la société des hommes. Il paraît que cette singulière conformation n'a d'autre cause qu'un développement monstrueux des diverses parties du crâne et de la face de la poule. — Le gouvernement français continue sa généreuse assistance aux enfans de la Grèce. Le 23 décembre il est parti de Toulon, pour ce malheureux pays, un vaisseau porteur de 500,000 fr., et le 24 un autre navire chargé de 14,000 chemises, et de cinq officiers supérieurs qui vont coopérer à l'organisation de troupes régulières. — La 3^e série de l'*Histoire d'Écosse*, par Walter Scott, paraîtra à Londres vers le milieu de ce mois. — D'après un rapport publié par le Monte-de-Piedad de Madrid, il résulte que ce précieux établissement a retiré du purgatoire 1,030,595 âmes pour la modique somme de 42,910,825 fr. 75 c. On serait damné à moins. — Un tableau historique de Vandyck, inappréciable, puisqu'il est peut-être le seul qui reste de ce grand peintre de portraits, a été acheté, ces jours derniers, à une vente publique, au prix de 80 fr. — *La Contemporaine* est arrivée à Smyrne, après avoir été dévalisée par des brigands

sur la route de Tchesmé. — Des nouvelles récentes de Milan ne laissent plus aucune crainte sur la santé de l'archiduchesse Marie-Louise. Une heureuse crise l'a sauvée et a décidé sa convalescence. — Une antiquité curieuse vient d'être découverte en Angleterre, sous les débris du monastère de Fufersham. C'est une espèce de caricature en bas-relief qui représente Henri VIII mangeant un moine. Cet énorme appétit fait allusion au pillage des biens du clergé, sous le règne de l'irrévérend monarque. — On voit en ce moment à Bordeaux une jeune personne, d'une beauté remarquable, née sans pieds et sans bras, qui écrit, dessine, tricote, charge un pistolet avec sa bouche, et touche avec son nez différentes walses sur le piano. — Une omnibus à vapeur circule dans la ville de Londres depuis le premier janvier. — M^{lle} Sontag, devenue comtesse de Rossi, est attendue à Berlin, où un superbe appartement lui est préparé dans un des plus brillans quartiers de la ville. — L'éléphant Djeck a été engagé au théâtre Adelphi, à Londres, moyennant 20 guinées par soirée et le droit de signer deux billets. — Lors de la réception du nouvel an, au château des Tuileries, M. Héricart de Thury s'était rendu à la cour, armé des 18 costumes représentant les 18 emplois qu'il cumule. Après avoir porté la parole comme président d'un corps, il sortait, mettait un autre costume et se représentait comme président d'un autre corps. Aussi l'on peut ranger M. Héricart de Thury dans la catégorie des in-18. — La recette faite, pendant l'année 1829, par la douane du Havre, s'est élevée à 25,876,535 fr. 44 c. — On raconte que MADAME, duchesse de Berri, étant allée visiter la *Galerie Bossange*, fut invitée par M. Bossange, après avoir examiné cet établissement avec intérêt, à entrer dans un petit salon particulier pour voir ce qu'il appelle ses *œuvres complètes*. MADAME y consentit; elle entra, et trouva réunies 22 personnes, enfans et petits-enfans du libraire-éditeur, auxquelles elle dit les choses les plus obligeantes. — « On vient de publier les mémoires de Samson. — L'acteur? — Non, le bourreau. — Ah! mon Dieu! »

Théâtres.

ODÉON. — *Une Fête de Néron*, tragédie en cinq actes, par MM. Soumet et Belmontet, a dignement terminé l'année pour ce théâtre, en lui promettant, par son succès, de nombreuses et lucratives représentations. Ce sujet, déjà si hideux par le nom seul de son héros, a été rendu plus odieux encore par l'amas de conspirations et de crimes que les auteurs n'ont pas craint d'amonceler. Il ne fallait rien moins que la réunion de deux talens distingués pour faire supporter les horribles détails d'une longue trame qui, parsemée d'assassinats accessoires, se termine par l'attentat le plus révoltant, la mort d'Agrippine poignardée sur la scène par ordre de son fils. Du reste, cette pièce, riche de belles pensées, abondante de vers brillans et harmonieux, est destinée à une vogue d'autant plus durable qu'elle présente une fusion des deux genres dont chacun suffirait à un succès exclusif. Elle offre aux âmes avides d'émotions fortes une source de sensations profondes, attendu qu'on y trouve une belle collection de scélérats. On doit citer, parmi ces derniers, M^{lle} Georges, qui est sublime aux quatrième et cinquième actes, et Ligier, dont le talent remarquable fait de plus en plus regretter son physique anti-tragique.

GYMNASÉ. — *La Cour d'Assises*. MM. Scribe et Varner, prévenus de s'être rendus coupables d'une pièce médiocre, ont été appelés au tribunal de l'opinion publique. Les débats ayant prouvé qu'ils avaient cherché à tourner en ridicule l'une de nos plus respectables institutions, le jury, ils ont été sifflés

en première instance. Convaincus de nouveau en appel, de nouveau ils ont été sifflés.

OPÉRA-COMIQUE. — *La Table et le Logement*. On est convenu de ne s'occuper du poème que comme chose secondaire dans un opéra, afin d'accorder exclusivement toute attention à la musique, point principal. Mais c'est quand la musique est bonne, et comme ici elle rivalise de médiocrité avec le dialogue, mieux vaut, pour l'honneur de M. Chelard, ne point s'en occuper. Nous ne parlerons donc pas plus de l'un que de l'autre. Acte de miséricorde.

VARIÉTÉS. — *La Czarine*. Plusieurs fois déjà la grande figure historique de Pierre-le-Grand avait fourni matière à nos compositeurs dramatiques ; plusieurs de nos salles de spectacles avaient été le théâtre de la gloire, de la cruauté, de la clémence, ou de l'amour du czar, et le vaudeville était le cadre qui convenait le moins à la peinture des actions de ce monarque. C'est cependant la tâche qu'ont entreprise MM. Achille Dartois et Masson, tâche dont les Variétés ont accepté les conséquences, quand c'est au contraire le théâtre qui, par le genre habituel de ses productions, devait le moins s'en charger. L'action est choisie au moment où Pierre, qui va s'unir à Catherine, découvre que celle qu'il aime est déjà mariée à l'un de ses soldats, déserteur. Pierre casse le mariage de son concurrent, le gracie, garde sa femme, et lui en donne une plus jeune à titre d'indemnité. Une situation comique, le jeu plein de naturel de Vernet et la jolie voix de M^{me} Lafond ont décidé d'un demi-succès.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *L'Agent Dramatique*. Ce malheureux théâtre semble avoir voulu personnifier sa triste situation dans le tableau des tribulations d'un agent dramatique criblé de dettes, et chargé de donner une brillante représentation sans comédiens, sans pièces, sans costumes, sans ressources. Mais les prévoyans auteurs, MM. Honoré et Anatole, lui envoient un ange tutélaire dans la personne d'un artiste en tous genres, pour le tirer d'embarras, et nous souhaitons sincèrement à la direction Saint-Martin de faire pareille emplette pour sortir du mauvais pas où elle se trouve maintenant. Succès.

— Le 31 décembre, la Comédie Française a donné, pour

l'anniversaire de la mort de Picard, *l'Agiotage* et *la Petite Ville*, de ce spirituel auteur. Entre les deux pièces, l'acteur Samson est venu réciter, en hommage rendu à Picard, des vers de sa composition, qui ont été très-bien accueillis par un public nombreux. — Volnys va, dit-on, débiter, par ordre, à l'Opéra-Comique. — Le théâtre de la Porte-Saint-Martin sera fermé pour cause de délabrement de ses finances, mais rouvrira bientôt sous une nouvelle et vivifiante direction. — Gobert est engagé aux Nouveautés, et M^{me} Dorval passe à l'Ambigu. — Le Cirque-Olympique retient chez lui la foule, grâce à la reprise de *l'Attaque du Convoi*, et à l'adresse surprenante que déploie le singe britannique dans *la Foire de Guibray*. — M^{me} Pasta est engagée à Copenhague pour tout l'hiver, à l'exception d'une partie du Carnaval, où elle chantera à Vérone dans les concerts d'une société de *pauvres dilettanti* qui ont fait entre eux la somme de 1300 napoléons pour obtenir sa présence.

— *Relevé exact des nouveautés représentées aux divers théâtres pendant l'année 1829.* Académie Royale de Musique, 2. — Théâtre Italien, 2. — Théâtre Français, 13. — Opéra-Comique, 8. — Odéon, 10. — Théâtre de Madame, 14. — Vaudeville, 26. — Nouveautés, 23. — Variétés, 24. — Gaité, 12. — Ambigu-Comique, 17. — Porte-St.-Martin, 12. — Cirque-Olympique, 12. — Théâtre de M. Comte, 12. — TOTAL, 187.



Revue des Modes.

Presque tous les manteaux de cour qui ont été faits à l'occasion du grand couvert du jour de l'an, étaient en velours orné de peintures mêlées d'or et d'argent ; le tour était bordé d'un chef à riches dessins, d'une torsade moitié or et argent, ou d'une frange torsadée. Beaucoup de robes étaient en gaze semée de petits dessins d'or ou d'argent. On en voyait aussi en lamée. Les plus nouvelles étaient en japonaise ou gaze *siam*. Pour coiffures, on n'apercevait que des plumes et des diamans ; un très-petit nombre de berrets ; quelques turbans laissant apercevoir beaucoup de cheveux.

— Parmi les bijoux donnés en présent par le roi à LL. AA. RR., on a remarqué une parure composée de pierreries fines, gravées en relief, représentant les rois et reines de France, et enrichie de brillans.

— On compte cette année, parmi les plus jolies étrennes destinées aux élégantes, les cassolettes suspendues à une bague par une petite chaîne. On en a fait en émail et semence de diamans, dont le travail est d'un effet délicieux. Ce bijou, qui se porte au-dessus du gant, est, cet hiver, le véritable cachet de l'élégance.

— Les bijoux en argent n'auront, à ce que l'on pressent, qu'un règne de courte durée ; déjà on les entremêle de travail d'or : on a même vu des chaînes à *la chevalière* où l'or, l'émail et l'argent formaient une espèce de mosaïque très-originale.

— On nomme *Ritta-Christina* une double épingle à tête de

pierreries, réunies par une petite chaînette, et *Siamois* des boutons en or ou en brillans réunis de la même manière.

— Les *fleurettes* sont un nouveau genre d'épingles à tête ouvragée, qui s'emploie pour fixer les chaînes-chevalières sur le corsage d'une robe, ou pour en retenir les draperies.

— On a remarqué à l'Opéra une dame dont la chaîne-chevalière était en aigue-marine et or; trois fleurettes à têtes de diamans la retenaient en feston sur le devant de la poitrine.

— Même sous les chapeaux de grandes toilettes on aperçoit sur le front des bandeaux en or ou en camées; beaucoup de ces bandeaux sont unis, au milieu du front, par une plaque de pierreries ou de brillans.

— Une des jolies toilettes remarquées cette semaine au Théâtre Italien, était une redingote de gros de Naples blanc dont les revers étaient doublés en satin blanc, et laissaient apercevoir une chemisette en blonde, fermée par cinq boutons d'or et par un collier de velours bleu, dont les coques des nœuds étaient séparées par un camée. Le devant du jupon de la redingote était garni, de chaque côté, d'un large revers de satin blanc s'élargissant vers le bas, découpé en festons et entouré d'une petite blonde froncée qui continuait autour des revers du corsage. Un chapeau en velours bleu plein, orné de quelques nœuds de rubans blancs, et entouré d'un demi-voile de blonde, complétait cette élégante demi-toilette.

— On porte des bas de soie blancs qui ont, jusqu'à la hauteur des cothurnes, et même quelquefois jusqu'à la jarretière, des raies d'un doigt de largeur, alternativement claires et opaques.

— Parmi les robes de bal qui ont été remarquées dernièrement, nous citerons une robe en crêpe soufre, sur laquelle étaient posées deux guirlandes de fleurs qui, partant de chaque côté de la ceinture, se prolongeaient en s'élargissant jusqu'à l'ourlet, figurant ainsi une espèce de tablier sur le devant de la robe.

— Une robe en gaze blanche à large ourlet, au-dessus duquel était posée une grosse rose mousseuse à peu près à la hauteur du genou droit: de ce point, et en remontant vers la ceinture, partait une guirlande très-légère, composée de bou-

tons et de tiges des mêmes roses; une seule rose formait le bouquet et l'ornement de la coiffure.

— La *gaze éolienne*, employée en turbans, est d'un effet délicieux. On les orne d'un oiseau de paradis.

— Le nom de *Marino* s'applique depuis la garniture de la robe jusqu'à celle du bonnet. On a vu une jolie coiffure formée d'une blonde, relevée par deux bouquets de fleurs montées en aigrettes, et séparés par un nœud de satin, à laquelle on donnait le nom de bonnet à *la Marino*.

— Les *calèches* prennent faveur; cette espèce de capuchon, soutenu par des baleines qui l'empêchent de froisser la coiffure, est d'un avantage inappréciable pour sortir des soirées, où l'atmosphère glaciale des antichambres est quelquefois si funeste. On voit déjà beaucoup de ces calèches en satin, doublées en taffetas.

— Jamais les manufactures de la Savonnerie n'ont confectionné d'étoffes plus riches et de meilleur goût que celles employées cet hiver pour manteaux: on varie leurs dénominations selon le tissu ou les dessins; ceux solitaire et ponceau, vert malachite et violet, vanturine et vert, s'appellent à *la Walter Scott*. Les manteaux *Médis* sont en tissu rayé bleu turquoise broché en noir, ponceau broché en noir, vert ou grenat, fond grenat broché en vert malachite, en noir ou rubis. Les manteaux *Mectal* sont d'une étoffe à deux larges raies de couleurs tranchantes, dont l'une est d'un fond uni, et l'autre brochée en noir. Les manufactures de la Savonnerie ont aussi exécuté le *tissu de Pondichéry*, étoffe croisée soie et laine, ayant le moelleux du cachemire et tout le luxe de ses nuances.

Les traîneaux sont décidément la mode du jour; on en voit de très-élégans. On a cité celui qui a paru dans la cour des Tuileries: il était trainé par un cheval de race, portant plus de cent grelots autour de lui. Une aigrette de plumes d'autruche de diverses couleurs couronnait sa tête.

On voit aussi des traîneaux à deux places et attelés de deux chevaux. Ils sont doublés en riches fourrures. On en a remarqué un très-beau représentant une conque dorée, dont l'intérieur était garni de peau de tigre, les harnais étaient couverts

d'ornemens brillans. Le jeune homme assis dans cette conque marine, avec ses cheveux blonds et ses lèvres vermeilles, aurait pu se faire soupçonner pour un émissaire de la cour d'Amphitrite, si on ne l'avait reconnu pour un sectataire très-dévoué aux plaisirs de la terre.

Un traineau, non moins original, représentait un dragon. Une dame était assise dans le corps du dragon, et le duc de***, placé sur la queue de l'animal, conduisait par-dessus la tête de la dame.

— Au concert de l'Opéra on a beaucoup admiré la toilette de M^{lle} Cinti. Sa robe de satin jaune soufre était recouverte d'un dessus en tulle uni au bas duquel était une haute frange moitié ponceau, moitié jaune. Une couronne de petites plumes très-légères et de ces deux nuances était posée sur le côté de la tête, et avait une grâce pleine d'originalité. Les draperies de sa robe étaient retenues au milieu de la poitrine par une attache en pierreries assorties aux collier et boucles d'oreilles.

— On a aussi trouvé très-élégante la robe que M^{me} Malibran portait le même soir aux Italiens. Elle était en velours plein cerise, d'une telle ampleur que les plis se prolongeaient jusqu'au bas. Les manches, faites à la *Marino Faliero*, étaient doublées en satin blanc, et celles de dessous en gaze blanche étaient séparées par trois poignets.

— A la séance de l'Institut, pour la réception de M^r Arnault et Étienne, on voyait un concours de femmes gracieuses et élégantes. Beaucoup de chapeaux en velours ou satin étaient ornés de plumes; la couleur dominante était le rose et différentes nuances de jaune. Les plus belles robes étaient en velours plein; une de celles-ci, couleur grenat clair, avait des manches à la *dona Maria*, garnies de martre; le boa, le manchon, et jusqu'aux tours des brodequins en velours étaient aussi en martre. Une robe en *diamantine* verte avec une pèlerine en velours noir formant quatre pointes et garnie d'une frange torsadée; elle était fermée par des boutons d'or.

— Les colliers en velours, fermés par une boucle ou un anneau d'or, ont pris le nom de *Louise*, au lieu de celui de *fiancée*. Quelques personnes même les appellent *coquettes*. Cette dernière nomination justifierait parfaitement son étymo-

logie, car il est impossible de ne pas deviner beaucoup de coquetterie dans ces petits *carcans* de velours noir qui vont si bien sur un col nu.

— Il est indispensable, pour une élégante, de porter au bal un bouquet de fleurs naturelles les plus difficiles à se procurer dans cette saison.

— Pour cartes de visite on a adopté le genre anglais : le numéro de la maison précède toujours le nom de la rue. Les cartes de meilleur genre sont assez grandes, unies et glacées.

— Les manchons sont devenus une mode si générale depuis quinze jours, que les hommes même les ont adoptés. On a rencontré cette semaine plusieurs messieurs très-connus, portant sur la poitrine d'énormes manchons. Les femmes les suspendent souvent avec une petite torsade formant bandoulière.

— Les petits bonnets à fouds de velours, garnis de blondes blanches et ornés de fleurs ou de rubans, sont très à la mode. Ceux couleur cerise ou bleu céleste se portent même aux élégantes représentations de l'Opéra.

— Les poupées habillées, telles que celles qui servent de pelotes depuis un an, s'emploient dans ce moment pour boîtes de bonbons ; le buste s'enlève, et le jupon se remplit de sucreries.

— Si tous les emblèmes et les trophées d'amour sont passés de mode aujourd'hui, au point de frapper de ridicule quiconque avouerait un portrait, une boucle de cheveux, une fleur, un ruban empreints de quelques souvenirs, au moins est-il vrai que l'amitié n'a rien perdu de sa puissance, et semble même s'être enrichie de toutes les dépouilles de son frère. C'est ainsi qu'il est d'usage maintenant qu'une jeune personne, sur le point de se marier, demande à chacune de ses amies une mèche de cheveux pour en faire une gerbe, qui, liée par un nœud de diamans, se place dans un cadre élégant au-dessus de sa cheminée.

— Les papiers peints et les tentures pour boudoirs, parlours ou chambres à coucher, sont en papiers moirés ou à fleurs. Chaque lé est séparé par des torsades ou câbles dont les couleurs s'accordent avec la tenture, et qui se réunissent au milieu du plafond, que la tenture recouvre aussi.

—Après avoir plus d'une fois cité les toilettes de la comtesse D*** comme modèles de grâce et de goût, un bizarre décret des destins nous oblige aujourd'hui à déplorer la mort prématurée de cette femme si jeune et si gracieuse, qui ne connut de la vie que ses espérances et ses plaisirs; elle était jolie, aimable et gaie, aimait le monde et la parure. Une des singularités qui la feront reconnaître ici par ses amis, était l'habitude de porter des guêtres avec tous les costumes possibles. Cet usage lui était imposé par une faiblesse extraordinaire dans les chevilles, et la jeune comtesse, qui aimait beaucoup la danse, s'était soumise à porter même au bal ce genre de chaussure. Il est vrai qu'alors rien n'était plus élégant que ces petites guêtres en satin blanc, bleu ou rose, toujours en harmonie avec la garniture de sa robe. Elle en portait en cachemire brodé dans l'été, en velours dans l'hiver, et était d'une exigence extrême pour la perfection de leur forme. Quelques jours avant sa mort, abusée sur son état, et toute occupée de projets de plaisirs, elle se fit apporter sur son lit les plus jolis modèles de guêtres, et en choisit plusieurs paires destinées aux bals et qu'elle voulait surnommer, disait-elle en souriant, guêtres à la Terpsichore.



NAPOLÉON

EN PROVENCE.

APRÈS sa première abdication, en 1814, Napoléon dut se rendre à l'île d'Elbe; il partit de Fontainebleau le 19 avril, accompagné des commissaires des puissances alliées. Pendant les premiers jours, les manifestations publiques lui furent favorables sur sa route. Après Nevers, n'ayant plus d'escorte de sa garde, les cris de : *Vive l'Empereur!* cessèrent de se faire entendre; et, comme à cette escorte avaient succédé des corps de Cosaques, il eut la douleur d'entendre crier : *Vivent les alliés!* Mais ces tribulations n'étaient rien en comparaison de celles qui attendaient Napoléon au-delà de Lyon, et des dangers réels qu'il eut à courir dans quelques villages de la Provence.

Augereau, ancien républicain, et toujours républicain quoique fait duc de Castiglione par Napoléon, avait constamment été parmi les mécontents; à la chute de l'empereur, il fut du nombre très-considérable de ceux qui se firent royalistes, non par amour pour les Bourbons, mais en haine de Bonaparte. Il commandait dans le midi quand il apprit la déchéance de Napoléon, prononcée par le sénat, et fut un des premiers à envoyer son adhésion au gouvernement provisoire. Exagéré en tout, comme le sont les hommes sans éducation, Augereau avait laissé publier, sous son nom, une proclamation on ne peut plus violente et même injurieuse jusqu'à la grossièreté, contre l'empereur. Napoléon connaissait, ou ne connaissait pas cette proclamation, c'est ce qu'il m'est impossible de dire; mais, ce

qu'il y a de certain, c'est qu'ayant rencontré Augereau le 24, à peu de distance de Valence, il feignit de tout ignorer, s'il était instruit, et fit arrêter sa voiture, d'où il descendit précipitamment. Augereau en fit autant de son côté; et ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, en présence des commissaires, de l'un desquels je tiens cette anecdote. On remarqua que Napoléon ôta son chapeau, et qu'Augereau affecta de garder le sien sur sa tête. « Où vas-tu comme ça? lui dit l'empereur; à la cour? — Non, pour le moment je vais à Lyon. — Tu t'es bien mal conduit envers moi. » Alors Augereau, voyant que l'empereur le tutoyait, se mit aussi à le tutoyer, comme dans le tems où ils étaient tous deux généraux en Italie: « De quoi te plains-tu, lui dit-il, n'est-ce pas ton insatiable ambition qui nous a amenés où nous en sommes? Ne lui as-tu pas tout sacrifié, même le bonheur de la France? Je me soucie (le terme était plus énergique) autant des Bourbons que de toi; je ne connais que la patrie. » Là-dessus Napoléon se tourna brusquement du côté du maréchal, lui ôta son chapeau et remonta dans sa voiture. Les commissaires et toutes les personnes de la suite de Napoléon furent indignées de voir Augereau rester sur la route les mains derrière le dos, et gardant sa casquette de voyage sur la tête, faire à Napoléon, seulement de la main, un salut dédaigneux. C'était aux Tuileries que ces fiers républicains auraient dû se conduire ainsi; sur la route de l'île d'Elbe, c'était une basse insolence!

A Valence, Napoléon vit pour la première fois des soldats français ayant à leur chapeau une cocarde blanche: ils appartenaient au corps d'Augereau. A Orange, l'air retentit autour de lui des cris de: *Vive le Roi!* Ici la gaité vraie ou feinte qu'il avait presque toujours montrée sur la route commença à l'abandonner.

Napoléon avait entendu très-peu de cris sur la route de Valence à Avignon; au dernier relais avant cette dernière ville, un homme vêtu d'habits grossiers, mais dont les souliers fins et les bas de soie contrastaient avec le reste de son costume, et plus remarquable encore par ses lunettes à branches d'or, arriva auprès de la voiture de l'empereur, après avoir traversé les champs en toute hâte. Cet homme monta sur les épaules d'un

autre individu et se pencha dans la voiture comme pour reconnaître quelqu'un. Pélard, valet de chambre de l'empereur, l'apercevant, lui reprocha son inconvenance et l'invita à se retirer ; mais, comme cet individu ne tenait aucun compte de cet avertissement, un fourrier de l'empereur, qui était sur le siège de sa voiture, lui montra un pistolet et mit ainsi fin à son étrange curiosité. Quelques cris injurieux se firent entendre là, mais ce n'était qu'un prélude aux scènes qui attendaient Napoléon à Orgon.

S'il fût arrivé à Avignon trois heures plus tard, il n'est pas douteux que c'en eût été fait de lui ; on ne relaya pas à Avignon, où l'empereur arriva à cinq heures du matin : mais une heure plus tard, à Saint-Andéol, l'empereur, qui était fatigué de la voiture, descendit avec le colonel Campbell et le général Bertrand et monta avec eux la première côte. Son valet de chambre, aussi à pied, l'avait devancé de quelques pas, lorsqu'il rencontra un courrier de la malle qui lui dit : « Ce sont les voitures de l'empereur qui viennent là bas ? — Non, ce sont les équipages des alliés. — Je vous dis que ce sont les voitures de l'empereur. Vous ne savez pas que je suis un vieux soldat ; j'ai fait la campagne d'Égypte, et je veux sauver la vie à mon général. — Je vous répète que ce ne sont pas les équipages de l'empereur. — Il ne s'agit pas de me tromper, je suis sûr de ce que je dis : je viens de passer à Orgon, l'empereur y est pendu en effigie, et s'il est reconnu, il est mort. Les misérables ont élevé une potence à laquelle ils ont pendu un mannequin revêtu d'un uniforme français couvert de sang ; ils ont placé sur sa poitrine cette inscription : *Voilà comme tu seras un jour*. Je ne sais pas ce qui peut m'arriver de cette confidence, mais n'importe, profitez-en. » Il remonta dans sa malle et partit au galop. Le valet de chambre prit le général Drouot à part et lui répéta ce qu'il venait d'entendre. Drouot alla lui-même en prévenir le général Bertrand, qui le raconta à l'empereur devant les commissaires des puissances. Les commissaires, justement effrayés, tinrent une espèce de conseil sur la grand'route, et il fut décidé que l'empereur partirait en avant. On demanda à son valet de chambre s'il avait des habits dans sa voiture ; celui-ci lui remit une longue capote bleue et un chapeau rond.

On voulait y mettre une cocarde blanche, Napoléon n'en voulut pas. Il partit en courrier avec Amaudru, un des deux piqueurs qui escortaient sa voiture, et brûla encore la poste d'Orgon. Lorsque les commissaires arrivèrent à Orgon, toute la population des environs était assemblée et criait : « A bas le Corse ! à bas le brigand ! » Le maire d'Orgon, celui que j'ai vu presque à genoux devant le général Bonaparte à notre retour d'Égypte, s'adressa à Pelard, valet de chambre de l'empereur, et lui dit : « Est-ce que vous suivez ce coquin-là, monsieur ? — Non, lui répondit-il, je suis attaché aux commissaires des puissances alliées. — Ah ! vous faites bien, c'est un grand gueux, un scélérat, je veux le pendre de ma main. Si vous saviez, monsieur, comme il nous a trompés, ce brigand-là ! C'est moi qui l'ai reçu quand il revint d'Égypte : nous voulions dételer ses chevaux, traîner sa voiture ; je veux me venger aujourd'hui des honneurs que je lui ai rendus dans ce tems-là. »

La populace augmentait à vue d'œil ; elle vociférait avec cette fureur que je n'ai pas besoin de peindre aux personnes qui ont entendu les habitans du midi manifester, par des cris, leur joie ou leur haine. Des forcenés voulurent forcer le cocher de Napoléon à crier *vive le roi*. Sur son courageux refus, déjà un sabre le menaçait, lorsque heureusement les chevaux étant attelés, les postillons enlevèrent la voiture au galop. Les commissaires ne voulurent pas déjeûner à Orgon ; on paya les apprêts qui étaient déjà faits pour cela, et on se contenta d'emporter des provisions pour manger en chemin. Les équipages ne rejoignirent l'empereur qu'à la Calade, où ils le trouvèrent arrivé, depuis un quart d'heure, avec Amaudru ; il était debout près du feu, dans la cuisine de l'auberge, et causait avec la femme de l'aubergiste. Celle-ci lui demandait si le tyran allait bientôt passer : « Ah ! monsieur, disait-elle, on a beau dire, ça n'est pas fini ; j'en suis toujours pour ce que je disais tantôt, on ne sera sûr d'être délivré de lui que quand il sera au fond d'un puits avec des pierres par-dessus ; je ne serai contente que quand je le verrai comme ça dans ma cour. Voyez, monsieur, le Directoire l'avait envoyé en Égypte pour s'en défaire ; eh bien ! il en est revenu ; il reviendra encore, monsieur, soyez-en sûr ; à moins..... » La bonne femme en

était là lorsque, ayant fini d'écumer son pot, elle leva la tête, et s'aperçut que la seule personne qui n'eût pas le chapeau à la main était précisément celle à qui elle parlait. Elle resta d'abord interdite, puis le saisissement qu'elle éprouva d'avoir parlé ainsi de l'empereur à l'empereur lui-même fit évanouir toute sa colère, qui fit place aussitôt à un vif sentiment de générosité. Il n'est sorte de soins et d'égards qu'elle n'eût pour tout le monde; un exprès fut sur-le-champ envoyé à Aix, pour y chercher des rubans, dont on fit des cocardes blanches. Elle fit entrer toutes les voitures dans sa cour et fermer la porte de l'auberge, et avertit même l'empereur qu'il ne serait pas prudent de passer par Aix, où une population de plus de vingt mille ames l'attendait pour le lapider.

Au milieu de toute cette inquiétude, on servit le diner, et l'empereur se mit à table. Il prit admirablement le dessus de l'agitation qu'il devait éprouver; et toutes les personnes que j'ai vues, qui avaient assisté à ce bizarre couvert, ont été d'accord pour m'assurer que jamais il n'avait fait autant de frais d'amabilité. Il captiva tout le monde par la richesse de ses souvenirs et de son imagination, et finit cependant par dire, avec une négligence peut-être affectée: « Je crois que c'est le nouveau gouvernement français qui en veut à mes jours. » Alors mille projets se heurtèrent dans cette tête toujours pleine de tempêtes, et il songea à éviter le peuple d'Aix, qui, lui avait-on dit, devait se trouver en grande foule à la poste. Il voulut un moment retourner à Lyon, et déjà, à cette seule idée, son imagination lui faisait descendre le Rhône, et prendre ensuite une barque qui le conduirait en Italie. Ce projet, comme tant d'autres, ne fit que traverser sa tête, et il continua sa route.

Pendant que les commissaires, instruits de ce qui se passait à Aix, se disposaient à envoyer au maire l'ordre de fermer les portes et de veiller à la tranquillité publique, des individus à visages sinistres se rassemblaient autour de l'auberge. Il y en avait déjà plus de cinquante, lorsqu'un homme, qui ne se nommait pas, demanda à parler aux commissaires, et à porter lui-même une lettre au maire d'Aix. Dans cette lettre, les commissaires prévenaient ce magistrat que, si les portes de la ville n'étaient pas fermées dans une heure, ils passeraient avec

deux régimens de hulans et six pièces de canon, et mitraille- raient tout ce qui s'opposerait à leur passage. Une telle menace eut tout l'effët qu'on en attendait, et l'inconnu revint dire aux commissaires que les portes étaient fermées, et que le maire prenait tout ce qui pouvait se passer sous sa responsabilité.

On évitait bien ainsi les dangers qui avaient menacé l'empereur à Aix ; mais il en restait encore à braver, et c'étaient ceux auxquels il se trouvait maintenant exposé par les sept ou huit heures passées à l'auberge de la Caladé. Le nombre des curieux s'était considérablement accru, et ils laissaient assez voir à quels excès ils auraient pu se porter si les portes de l'auberge n'eussent pas été soigneusement barricadées. La plupart tenaient dans leurs mains des pièces de cinq francs, à l'effigie de l'empereur, pour tâcher de le reconnaître par la ressemblance. Napoléon, qui avait passé deux nuits sans sommeil, était dans une petite pièce voisine de la cuisine, où il s'était endormi sur l'épaule de son valet de chambre. Dans un moment d'abattement, Napoléon dit : « Je renonce maintenant pour toujours au monde politique. Je ne veux plus m'intéresser à rien de ce qui peut arriver... A Porto-Ferrajo, je puis vivre heureux... J'y serai plus heureux que je ne l'ai jamais été!... Non!... on m'offrirait aujourd'hui la couronne de l'Europe que je n'en voudrais pas!... Je m'occuperai de sciences!... Vous avez vu ce que c'était que le peuple!... J'ai bien fait de ne jamais estimer les hommes!... C'est tout au plus si je les ai traités comme ils le méritent!... La France pourtant!... les Français!... quelle ingratitude!... Je suis dégoûté de l'ambition ; je ne veux plus gouverner ! »

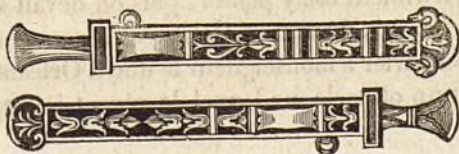
On vint lui dire que tout était prêt pour partir, mais on décida qu'il prendrait la pelisse et le bonnet de fourrure du général Kohler, qui était beaucoup plus grand que lui, et qu'il monterait dans la voiture du commissaire autrichien. L'empereur ainsi déguisé quitta l'auberge de la Calade, et gagna sa voiture, entre deux haies de *curieux* qui cherchèrent en vain à le reconnaître. On partit en tournant les murs d'Aix. Napoléon eut encore la douleur d'entendre les cris : « A bas le tyran ! à bas Nicolas ! » Une partie de la population était montée dans les arbres, où il pouvait la voir de sa voiture. Ces ignobles

vociférations se faisaient entendre encore à un quart de lieue de la ville.

Bonaparte, attristé de ces témoignages de haine, dit d'un ton de douleur et de mépris en même tems : « Les hommes de ce pays sont toujours les mêmes, des braillards et des furieux. Ces Provençaux ont commis d'affreux massacres au commencement de la révolution. Il y a dix-huit ans, j'arrivai dans ce pays, avec quelques milliers d'hommes, pour délivrer deux royalistes qui devaient être pendus. Quel était leur crime ? d'avoir porté la cocarde blanche. Je les sauvai, mais ce ne fut pas sans peine que je les arrachai des mains de ces enragés ; et aujourd'hui, vous les voyez qui recommenceraient les mêmes excès contre celui d'entre eux qui se refuserait à porter la cocarde blanche ! » A une lieue environ d'Aix, on trouva des chevaux , et une escorte de gendarmerie jusqu'au château du Luc.

Près du Luc, dans une maison de campagne appartenant à M. Charles, membre du corps-législatif, se trouvait alors la princesse Pauline Borghèse. Apprenant les malheurs de son frère, auxquels elle s'étonna qu'il eût pu résister, elle résolut de l'accompagner à l'île d'Elbe. Sa présence fut un grand allègement aux tribulations de l'empereur ; et elle se rendit à Fréjus pour s'y embarquer avec lui. A Fréjus, l'empereur retrouva le colonel Campbell, qui avait quitté le convoi sur la route, et qui avait fait entrer dans le port la frégate anglaise *l'Indompté*, qui d'abord avait été destinée à escorter l'empereur. Malgré le désir que nous avons vu plus haut qu'il avait exprimé au colonel Campbell, il témoigna beaucoup de mauvaise humeur en s'embarquant sur *l'Indompté* ; mais enfin, le 28 avril, il fit voile vers l'île d'Elbe, sur cette frégate qui ne portait plus César et sa fortune.

(*Mémoires de Bourrienne.*)



HISTOIRE

Du célèbre Diamant Le Régent.

Par un événement extrêmement rare, un employé aux mines de diamans du Grand-Mogol trouva le moyen d'en prendre un d'une grosseur prodigieuse, et ce qui est le plus merveilleux, de gagner le bord de la mer et de s'embarquer sans être soumis à la visite rigoureuse qu'on ne manque jamais d'exercer à l'égard de tous les passagers dont le nom ou l'emploi ne les en garantit pas. Il fit apparemment si bien qu'on ne le soupçonna pas d'avoir approché des mines ni d'aucun commerce de pierrieres. Pour comble de fortune, il arriva en Europe avec son diamant. Il le fit voir à plusieurs princes, dont il passait les forces, et le porta enfin en Angleterre, où le roi l'admira sans pouvoir se résoudre à l'acheter. On en fit un modèle de cristal en Angleterre, d'où on adressa l'homme, le diamant, et le modèle parfaitement semblable à Law, qui le proposa au régent pour le roi. Le prix en effraya le régent qui refusa de le prendre.

Law, qui pensait grandement et beaucoup de choses, me vint trouver consterné, et m'apporta le modèle. J'ai trouvé, comme lui, qu'il ne convenait pas à la grandeur du roi de France de se laisser rebuter pour le prix d'une pièce unique dans le monde, et inestimable, et que plus il y avait de potentats qui n'avaient osé y penser, plus on devait se garder de le laisser échapper. Law, ravi de me voir penser de la sorte, me pria d'en parler à monseigneur le duc d'Orléans. L'état des finances fut un obstacle sur lequel le régent insista beaucoup.

Il craignait d'être blâmé de faire un achat si considérable, tandis qu'on avait tant de peine à subvenir aux nécessités les plus pressantes, et qu'il fallait laisser tant de gens dans la souffrance. Je louai ce sentiment ; mais je lui dis qu'il n'en devait pas user pour le grand roi de l'Europe, comme pour un simple particulier, qui serait très-répréhensible de jeter 100,000 l. pour se parer d'un beau diamant, tandis qu'il devrait beaucoup, et ne se trouverait pas en état de satisfaire ; qu'il fallait considérer l'honneur de la couronne, et ne lui pas laisser manquer l'occasion unique d'un diamant sans prix, qui effaçait ceux de toute l'Europe ; que c'était une gloire pour sa régence, qui durerait à jamais ; qu'en tel état que fussent les finances, l'épargne de ce refus ne les soulagerait pas beaucoup, et que la surcharge en serait très-peu perceptible. Enfin, je ne quittai point monseigneur le duc d'Orléans que je n'eusse obtenu que le diamant serait acheté.

Law, avant de me parler, avait tant représenté au marchand l'impossibilité de vendre son diamant au prix qu'il l'avait espéré, le dommage et la perte qu'il souffrirait en le coupant en divers morceaux, qu'il le fit venir enfin à deux millions, avec les rognures en outre qui sortiraient nécessairement de la taille. Le marché fut conclu de la sorte : on lui paya l'intérêt des deux millions, jusqu'à ce qu'on lui pût donner le principal ; et, en attendant, pour deux millions de pierreries en gage, qu'il garderait jusqu'à entier paiement des deux millions.

Monseigneur le duc d'Orléans fut agréablement trompé par les applaudissemens que le public donna à une acquisition si belle et si unique. Ce diamant fut appelé *le régent*. Il est de la grosseur d'une prune de la reine-claude, d'une forme presque ronde, d'une épaisseur qui répond à son volume, parfaitement blanc, exempt de toute tache, nuage et paillette, d'une eau admirable, et pèse plus de cinq cents grains. Je m'applaudis beaucoup d'avoir résolu le régent à une emplette si illustre.

(*Mémoires de SAINT-SIMON.*)

Paraguay (Amérique du Sud).

Le Docteur Francia.

Le docteur Francia est mort. Telle est la nouvelle qui s'est répandue dans l'Amérique du Sud, et qui vient d'arriver en Europe, où elle a réveillé l'intérêt si grand qu'excita cet homme extraordinaire. Chacun aussitôt a reporté un regard curieux vers ce Paraguay, justement surnommé *Chine de l'Amérique*, et d'où, nouveau labyrinthe minotaurien, jamais n'ont pu sortir ceux qu'un motif quelconque y avait attirés. Mais les renseignements sont si rares, que la curiosité ne peut être ou n'est qu'imparfaitement satisfaite. Aussi, croyons-nous opportun de publier sur Francia quelques détails puisés dans nos souvenirs*.

Francia est d'origine française. Son père passa, jeune encore, en Portugal, puis au Paraguay, ce qui a fait supposer le dictateur Portugais. Mais toujours il désavoua ce titre, aimant à dire que le sang français coulait dans ses veines. Reçu d'abord docteur en théologie, il y renonça et embrassa le barreau. Bientôt il se fit remarquer dans cette carrière, autant par son éloquence que par son désintéressement. Modeste et sans ambition apparente, il se contentait d'un modique revenu. On

* Deux Suisses, MM. Rengger et Longchamp, ont, pendant huit années, résidé près du docteur Francia. Les ayant souvent questionnés, lors de leur retour, à leur passage ici, c'est le résumé de leurs curieux récits qui fournira la matière de l'article qu'on va lire. Tous deux rassemblaient, à cette époque, les matériaux d'un ouvrage qu'ils ont publié depuis.

raconte qu'un jour qu'il était possesseur de 800 piastres, et trouvant cette somme trop forte pour un seul homme, il la joua et perdit. Une telle conduite devait attirer l'attention et lui concilier l'estime publique ; il fut élu membre du *Cabildo*, ou Conseil de l'Assomption. De cette époque déjà date le système qu'il a constamment suivi depuis pour isoler le Paraguay des jeunes républiques qui l'entourent. Il s'opposa de tous ses efforts à des relations extérieures, et refusa ses soldats aux armées américaines qui défendaient la commune indépendance. En 1813, le mauvais état des affaires réclamant un autre mode de gouvernement, le congrès s'assembla pour y pourvoir. Il abolit l'ancienne forme, et y substitua deux consuls chargés de la direction des affaires. Francia et Yegros furent appelés à cette dignité. Lorsqu'ils prirent possession de leurs places, Francia fit aussitôt pressentir le sort qu'il réservait à son collègue : on leur avait préparé deux chaises curules portant les noms, l'une de *César*, et l'autre de *Pompée* ; Francia s'empara de la première, et laissa la seconde à Yegros, qui ne fut pas mieux traité dans la distribution de la puissance. Un pouvoir partagé ne pouvait satisfaire l'ambition de Francia, qui rêvait le despotisme, et il mit tout en œuvre pour le posséder seul. Le congrès s'était réuni en 1814, pour renouveler le gouvernement : le premier consul se présente devant lui, retrace dans un discours éloquent la position critique de la république, et avoue qu'il ne reste plus qu'un moyen pour la sauver, la concentration de la toute-puissance dans une seule main. Il appuie sa proposition de l'exemple des états voisins, et décide la majorité en sa faveur par la présence d'un bataillon dévoué, tout prêt à donner une seconde représentation du 18 brumaire ! — Une fois dictateur, Francia ne chercha plus à déguiser ; il éclaira même ses compatriotes sur la nature du pouvoir qu'ils lui avaient confié : les plus légères atteintes à son autorité furent punies par les fers ou la mort. Une sombre méfiance s'empara de lui. Il épura l'armée qu'il s'attacha par des égards ; il s'entoura de nombreux satellites, et dès-lors commença ce régime tyrannique qui pesa si long-tems sur le Paraguay. Toujours escorté par des hussards quand il sortait à cheval, ceux-ci faisaient rebrousser chemin à quiconque se trouvait sur son

passage. Les coups de plat de sabre qu'ils distribuaient largement dans ces occasions dégoûtèrent bientôt les curieux : chacun fuyait à l'approche de la redoutable escorte ; aussi, dans la suite, le dictateur traversait-il la ville comme un désert. — Pour donner un échantillon de son gouvernement tout paternel, un seul exemple suffira ; c'est la manière dont il s'y prit pour régulariser l'Assomption. Cette capitale offrait un aspect sauvage, à cause de ses rues étroites et tortueuses, de ses maisons irrégulières et isolées, de son sol inégal et marécageux. Eh bien ! Francia sut remédier à tant d'inconvéniens sans qu'il en coûtât rien au trésor ! D'abord, il dressa lui-même un vaste plan ; puis, pour le mettre à exécution, il fit abattre indistinctement toutes les maisons hors l'alignement, au nombre de plusieurs centaines, et força leurs propriétaires, sous peine de confiscation, à les relever à leurs propres frais. Ensuite, tous les cercles ou arrondissemens furent obligés de fournir les instrumens nécessaires, et les détenus d'exécuter les travaux. Par ce moyen, il improvisa des architectes, des maçons, des géomètres, et c'est ainsi qu'il fit construire quelques forts sur les frontières, bâtir des édifices dans plusieurs villes, percer, élargir ou réparer des routes. — Comme despote, il haïssait le clergé, partout disposé à exercer influence et à se soustraire à une autorité absolue. Aussi, il ne tarda pas à se déclarer chef de l'Église. Il défendit toute procession et cérémonie nocturne, il supprima les nombreuses fêtes chômées par les prêtres, nomma et révoqua les curés selon son bon vouloir ; enfin, il ajouta les attributions de Pape à celles de souverain, ce qui lui faisait dire : « Si le Saint-Père venait au Paraguay, je n'en ferais que mon aumônier. » — Une conduite tellement arbitraire ne pouvait qu'exaspérer au plus haut point les esprits. En 1820, une conspiration éclata ; elle avait pour but le renversement du dictateur. Secrètement ourdie pendant deux années consécutives, elle allait enfin avoir son effet, lorsqu'un des conjurés l'avoua, au tribunal de pénitence, à un prêtre qui la découvrit. Les premiers personnages de la république, animés du désir de la délivrer d'un tyran, s'y trouvaient impliqués ; ils furent fusillés au nombre de quarante. Cet événement ne fit qu'augmenter encore les craintes de Francia, déjà si

soupçonneux, et pour prévenir toute tentative, il donna au factionnaire placé devant son palais la consigne de tirer sur quiconque oserait regarder fixément sa demeure, le menaçant de la mort, s'il le manquait. Cet ordre fut bientôt connu de toute la ville, et chacun, en passant devant le redoutable palais, courait à toutes jambes, au lieu de le regarder. Une quinzaine de jours s'étaient écoulés sans accident, quand un Indien de la tribu de Payagua, qui ne se doutait de rien, vint à contempler la maison du gouvernement, et, en amateur, à faire des réflexions sur sa structure. Aussitôt la sentinelle l'ajuste, lui décharge un coup de carabine, mais le manque. Vite elle rechargeait déjà son fusil, lorsque le dictateur sortit au bruit du coup, et leva la consigne, feignant ne pas se rappeler l'avoir donnée. De semblables excès font douter de la raison d'un homme. Chez Francia, ils prenaient leur source dans une affection hypocondriaque : ce qui fait croire qu'elle put parfois dégénérer en accès de démence, c'est que son père avait un caractère fantasque, que son frère mourut aliéné, et que, pendant quelque tems, sa sœur fut folle. — C'est vers la fin de 1821 que notre célèbre compatriote, M. Bonpland, fut arrêté sur la rive gauche du Parana, par ordre du dictateur, qui l'accusa d'entretenir des relations avec les Indiens. Pendant ce séjour forcé, M. Bonpland s'est établi aux environs de Santa-Maria, où il se livre à l'agriculture. A peine possède-t-il les moyens de subsister ; mais il y vit aimé et respecté des habitans de la contrée, auquel il est très-utile comme médecin. En vain plusieurs Français établis à Monte-Vidéo sollicitèrent sa liberté, en vain l'Angleterre et la cour du Brésil s'intéressèrent pour lui ; plus le dictateur voyait qu'on s'occupait de son prisonnier, plus il se félicitait de le retenir. A l'occasion de la tentative infructueuse de M. Grandsire, envoyé en 1824 sur le Parana par l'Institut de France pour le réclamer, Francia dit : « Je sais que M. Grandsire s'occupe de politique beaucoup plus que d'histoire naturelle : j'ai bien voulu le laisser repartir ; mais qu'il n'y revienne pas. » — Toujours le dictateur se méfia des Français auxquels il supposait des intentions hostiles envers les anciennes colonies espagnoles. Ce qu'il admirait seulement dans notre révolution, c'était, disait-il, l'heureuse invention de la guillotine

ambulante. Il goûtait fort le gouvernement militaire et les conquêtes de Napoléon, dont il déplora la chute. Souvent il en parlait, s'arrêtant longuement sur les circonstances qui offraient quelque analogie entre le grand monarque et lui. Il chercha quelquefois à l'imiter, et voulant y parvenir, au moins dans sa toilette, voici comment il y réussit. Une mauvaise caricature de Napoléon, faite à Nuremberg, lui étant par hasard tombée sous la main, il la prit pour son exact portrait : dès-lors, il s'affubla d'un habit bleu galonné, d'une culotte de nankin, d'un gilet et de bas de soie blancs, puis d'un énorme claque. Long-tems il porta ce costume ridicule, qu'il croyait celui de son héros, jusqu'à ce qu'enfin on ait dissipé son erreur. — La soif du pouvoir, mais non l'amour des richesses, guida Francia dans sa conduite. Jamais sa fortune particulière ne s'est ressentie de son élévation, et il se montra aussi généreux dans ses dépenses personnelles qu'avare de la fortune publique. Tout son domestique se composait d'un petit nègre, comme palefrenier; d'un mulâtre, pour valet de chambre; de deux mulâtresses, dont l'une faisait sa cuisine, et l'autre soignait sa garde-robe. Peut-être sa méfiance ombrageuse était-elle cause d'un entourage si restreint. Dans des craintes continuelles sur son existence, dévoré du tourment des tyrans, il poussait la précaution jusqu'à dérouler chaque cigare, pour s'assurer s'il ne renfermait rien de nuisible, bien que sa sœur les lui fit elle-même. Quoique portant toujours des armes sur lui, il en avait encore dans chaque coin de sa chambre, et lorsqu'on était admis à lui parler, c'était à six pas de distance seulement qu'il fallait l'approcher, les bras tendus le long du corps, et les mains ouvertes. Afin qu'on ignorât le lieu où il reposait la nuit, tantôt il couchait dans son palais, tantôt dans la caserne de cavalerie; mais jamais deux nuits de suite dans la même chambre. Voilà donc à quel prix Francia a acheté le gouvernement du Paraguay : au prix de son repos et de sa gloire ! On ignore encore quel fut le genre de sa mort; âgé de 72 ans, il est possible qu'elle ait été naturelle.

Francia a travaillé pour l'avenir au détriment de la génération actuelle : il a consenti à voir son nom maudit pour le bien futur de son pays ; peut-être la postérité lui tiendra-t-elle compte

d'un pareil sacrifice ! Pour des ames généreuses, il est pénible d'avouer qu'en certain cas l'arbitraire et la tyrannie puissent avoir d'heureux résultats ; c'est cependant ce qu'il faut reconnaître ici. Le dictateur a considérablement avancé la civilisation au Paraguay, en y renversant l'ignorance et les préjugés importés par les moines et la superstition ; il a organisé une force militaire imposante ; il a mis de l'ordre dans les finances ; a amélioré l'agriculture ; créé des sources de prospérité nouvelles ; il a préservé son pays des horribles dissensions qui déchirent ceux qui l'entourent ; enfin, par la dure expérience de sa tyrannie, il aura préparé tout un peuple à jouir sagement après lui des bienfaits de la liberté !

AUGUSTE AUDIBERT.



UN ÉPISODE

DU

Devin de Saint Paul,

PAR LORD NORMANBY.

Le mariage de la belle Marie d'Angleterre avait été arrêté avec Louis XII, roi de France. Le départ fut ordonné, et parmi les seigneurs choisis pour accompagner la sœur de Henri VIII se trouvait Brandon, duc de Suffolk. Ce jeune seigneur accompli nourrissait une passion romanesque, quoique en apparence sans espoir, pour Marie, qui cependant le payait en secret du plus tendre retour.

À son arrivée en France, la jeune princesse fut reçue par la fleur de la noblesse; à sa tête brillait le beau duc de Valois, François I^{er}, premier prince du sang, le chevalier le plus léger et le plus admiré de son tems. L'œil exercé du galant François I^{er} ne tarda pas à reconnaître que Marie l'emportait en beauté sur toutes les dames qui l'entouraient, et parmi lesquelles on remarquait l'infortunée Anne de Boulen, alors à peine sortie de l'enfance. Tout sentiment de respect pour la reine fut aussitôt étouffé dans le cœur volage du jeune prince, et dès la première entrevue qu'il eut avec Marie il ne cessa de lui parler de sa passion.

Un jour qu'il s'était oublié au point d'entourer de ses bras la taille de Marie, et qu'il protestait à ses pieds de la sincérité de son amour : « Levez-vous, seigneur, lui dit Marie à haute voix, ou il me faudra affliger le roi du récit d'une telle insolence. »

Soit que le son de voix de la princesse, ou le hasard, l'eût attiré en ces lieux, le duc de Suffolk parut devant elle.

« Prince, s'écria Suffolk avec hauteur, puisque vous oubliez ainsi le respect dû au roi, à sa majesté, à vous-même, ne soyez point étonné de me voir oublier un sentiment que je ne vous dois plus.

— C'est bien, monsieur, dit François se levant tranquillement; ce n'était qu'un enfant de France à genoux devant la mère de son peuple. Un enfant de France connaît maintenant son devoir, et il n'a pas besoin qu'un pédagogue anglais vienne le lui apprendre : grâces à Dieu et à saint Denis, les jours où il en était ainsi sont passés. » Puis se tournant vers la reine, il lui dit d'un ton plus bas : « D'après tout ceci, madame, je vois qu'il me faut considérer votre sévérité comme une confiance. C'est très-bien, gardez mon secret, et surtout ne craignez pas que je divulgue le vôtre. »

Puis, se détournant avant qu'elle eût eu le tems de lui répondre, ce qui, dans le fait, n'eût pas été chose facile en présence de Suffolk, il dit à ce dernier : « Pour vous, milord, le tournoi n'est pas éloigné, et s'il vous prend fantaisie de faire avaler quelques-unes de vos médecines morales à un enfant de France, il faudra vous servir d'une lance en guise de cuiller de force. »

Après que la cérémonie du couronnement eut été célébrée, la jeune reine fut reçue avec une pompe magnifique dans sa capitale, et le jour même de son entrée à Paris eut lieu le tournoi attendu avec impatience par les chevaliers de France, d'Angleterre et de diverses autres parties de l'Europe que le bruit de cette solennité avait rassemblés. Cependant aucun d'eux n'avait désiré plus vivement que François I^{er} d'en voir arriver le moment. Ces sortes d'exercices lui procuraient toujours l'occasion de se faire admirer et de s'attirer les applaudissemens des dames; mais il avait encore un autre motif pour essayer ses forces dans celui-ci, puisqu'il lui offrait des moyens de se venger noblement de Suffolk et d'humilier ce seigneur anglais. Mais la fortune ne favorise pas toujours le courage, et, dès la première mêlée, François reçut à la main une blessure qui l'empêcha de tenir sa lance et de fournir sa carrière; il eut



de plus la mortification de voir tous les honneurs du tournoi remportés par Charles Brandon, duc de Suffolk.

Lorsque Suffolk se présenta devant la reine pour recevoir le prix de sa valeur des mains de celle dont l'approbation était ce qu'il estimait le plus au monde, le dauphin, le touchant légèrement de la main blessée, lui dit à voix basse : « J'ai perdu la première partie, mais je prendrai ma revanche. » Le duc de Suffolk lui répondit par un profond salut, comme s'il eût été confus des éloges du prince, et se retira.

L'épreuve la plus rude qu'eut à soutenir Suffolk dans cette circonstance fut un combat avec un chevalier inconnu. Les écrivains anglais du tems n'hésitent pas à accuser, dans leurs relations de ce tournoi, le dauphin d'avoir usé d'un peu de supercherie, en mettant un homme d'une force prodigieuse à la place d'un autre, afin de donner une leçon au duc; et Suffolk fut, dit-on, lui-même d'avis que cet homme avait été posté là à dessein. Ce qu'il y a de certain, c'est que le nom de ce chevalier ne fut jamais connu, que sa visière ne fut jamais levée, et qu'il était d'une stature et d'une force gigantesques. Pendant ce combat, François se tenait près de Marie, quoique un peu en arrière d'elle, et tout en paraissant n'être attentif qu'à ce qui se passait dans l'arène, il jetait de tems en tems un regard à la dérobée sur la princesse. La connaissance qu'il possédait des femmes, l'habitude qu'il avait de juger de leurs pensées par leurs actions, lui firent secrètement interpréter les craintes et les vœux de Marie pendant le combat.

Le lendemain on voulut recommencer les jeux; mais le roi, Louis XII, dont une longue maladie avait épuisé les forces, perdit toute son énergie. Il fut obligé de céder aux souffrances qui le conduisirent au tombeau deux mois après. Cet excellent monarque expira le 1^{er} janvier 1515.

On ne pouvait s'attendre, d'après les circonstances qui avaient amené ce mariage, à ce que Marie déplorât cet événement comme une perte pour elle-même. Elle donna à Louis des regrets sincères qu'elle lui devait, comme à un monarque rempli de bonté, dont la mort lui semblait un malheur irréparable pour le monde, et particulièrement pour ceux qui avaient éprouvé l'influence de ses vertus; mais le sentiment qui l'agi-

tait le plus péniblement alors était la crainte de l'avenir. Le changement qui venait de s'opérer dans sa situation lui inspira de vives alarmes ; elle craignit, si elle retournait en Angleterre, que son frère ne méditât un nouveau sacrifice de sa personne, et que, pour atteindre quelque but politique, il n'engageât sa liberté pour un plus long espace de tems, peut-être pour toujours.

Dans cet instant elle se trouvait, jusqu'à un certain point, au pouvoir du successeur de son époux, et plusieurs circonstances ne lui permettaient pas de placer en lui une grande confiance. Elle reçut bientôt un message par lequel François lui mandait qu'il désirait avoir une entrevue particulière avec elle. Marie ayant refusé de se rendre à cette invitation, on lui rapporta que le roi avait dit : « Elle s'en repentira, elle ne connaît pas son propre intérêt. »

Accablée de mille inquiétudes, elle fit parvenir à Suffolk une lettre par laquelle elle lui offrait franchement sa main, et lui proposait de s'unir à lui par un mariage secret avant l'expiration de quatre jours.

Il est inutile de peindre la joie de Suffolk en recevant la lettre de Marie ; cette joie fut d'autant plus vive qu'il passait subitement du désespoir au comble du bonheur. Fidèle au rendez-vous, et seulement accompagnée de son page noir, Marie était sortie secrètement du palais, par le jardin, à la porte duquel l'attendait l'heureux Suffolk.

La nuit était sombre, le froid piquant : c'était dans le cœur de l'hiver. Le vent du nord soufflait à travers les rues étroites, et de gros flocons de neige remplissaient l'atmosphère. Marie, bravant l'intempérie de la saison, s'avancait à pied et dans l'obscurité au milieu de cette capitale déserte qu'elle avait naguère traversée en triomphe. O pouvoir de l'amour ! La fille de tant de rois, la sœur d'un potentat puissant, celle dont la main était l'objet de l'ambition de tous les souverains de l'Europe, allait s'unir à un simple duc !... Que lui importaient les grandeurs du monde, la fureur des élémens ? elle allait appartenir à l'objet de son premier, de son constant amour !

Enfin, après mille difficultés, les deux amans arrivèrent à la chapelle des Dominicains. Ils se placèrent chacun d'un côté

de l'autel, élevé à l'autre extrémité du sanctuaire ; une seule lampe, tenue par le page noir, répandait sur cette scène une lueur qui ne servait qu'à faire mieux ressortir les ténèbres. Déjà le service était commencé, déjà la voix sonore du moine résonnait au milieu du silence de la nef déserte, quand tout-à-coup un bruit d'armes et de pas de chevaux se fit entendre dans le lointain. La voix du dominicain, dont les accens élevés s'étaient d'abord mêlés à ces sons discordans, baissa peu à peu à mesure que le bruit approchait. La conscience de la sainteté de son ministère lui donna pourtant la force de combattre son effroi, et soutint assez son courage pour lui permettre de continuer à remplir ses fonctions sacrées ; mais il était presque impossible de distinguer les paroles qu'il prononçait.

La cavalerie paraissait s'être rangée le long de la muraille extérieure ; la clarté de mille flambeaux, frappant les vitraux de la chapelle, vint éclairer ce groupe assemblé près de l'autel. Le moine était pâle et tremblant ; les traits de Suffolk annonçaient un mélange de patience et de résolution. On pouvait lire dans l'expression de ceux de Marie, d'abord une tendre sollicitude pour un être chéri dont elle avait à se reprocher la perte ; mais lorsqu'elle leva les yeux au ciel, comme pour implorer de lui la force de supporter les conséquences de cet événement, sa physionomie prit l'aspect d'une douce résignation.

S'ils avaient cru d'abord s'être trompés sur la cause du bruit qu'ils entendaient, tout espoir cessa, lorsque, cette troupe s'étant arrêtée, les cris de *vive le roi !* prononcés par la foule qui l'avait suivie, vinrent frapper leurs oreilles. A ces cris succéda le son d'une voix bien connue, qui s'écriait à la porte de la chapelle : « En arrière, mes amis, ne voulez-vous pas permettre à votre roi d'aller seul, même au confessionnal ? » Puis, s'adressant au commandant des gardes écossaises, la même voix continua : « Veuillez faire reculer un peu cette foule officieuse, je n'ai pas besoin de témoins dans l'affaire qui m'amène ici. »

La porte s'ouvrit, et l'on vit, à travers les fenêtres qui environnaient cette partie de la chapelle, s'avancer une personne seule. A cette vue, le prêtre, qui n'avait pas cessé de murmurer tout bas ses oraisons, sans trop savoir cependant à quelle partie du service il était arrivé, s'arrêta tout-à-coup.

Alors François, s'adressant aux autres personnages, leur dit :

« Ne vous ai-je pas prévenus que j'aurais ma revanche ? Vous avez cru qu'à la faveur de cette heure indue vous m'échapperiez ? mais un nouveau roi sait et entend tout. Ainsi, madame, quoique tout vous en fit un devoir, vous n'avez pas attendu le consentement du souverain de votre patrie adoptive, et celui de votre royal frère ; tenez, lisez, les voici. Éclaire ta maîtresse, toi, jeune démon, » dit-il au page en présentant à Marie les deux papiers. L'agitation de la princesse était telle, que d'abord elle lut sans comprendre. Enfin elle s'écria : « Est-il possible ? » Le premier de ces écrits était une lettre de François au frère de Marie, par laquelle il le pressait vivement de consentir au mariage de sa sœur avec Suffolk ; l'autre contenait le consentement de Henri. Ce dernier avait d'autant moins hésité à se rendre au vœu de François, que son but était de s'attacher l'amitié de ce jeune monarque, dont il a toujours prétendu que le caractère avait beaucoup de rapport avec le sien ; et d'ailleurs il se souciait peu de quelle manière sa sœur contribuerait à cette alliance, pourvu qu'elle y contribuât.

Quelques mois après, le duc et la duchesse de Suffolk reprirent la route de leur patrie. Leur mariage fut célébré publiquement à Calais, et ce fut avec des sentimens bien différens que Marie traversa une seconde fois le détroit, car elle n'était plus la fiancée d'un roi, mais l'épouse d'un sujet.

(*Forget me not 1830.*)



Voltaire et Piron.

Voltaire, qui, comme on le sait, était irascible et jaloux, eut une entrevue assez plaisante avec Piron, qu'il détestait de tout son cœur.

Il fut un jour demandé chez M^{me} de Pompadour ; il s'était établi commodément dans un fauteuil, attendant avec impatience l'arrivée de la marquise, car, tout philosophe qu'il était, Voltaire négligeait rarement l'occasion de faire sa cour. Enfin la porte s'ouvrit, et Voltaire, préparant un de ses sourires les plus gracieux, se leva pour aller au-devant de la maîtresse du logis ; mais quel fut son désappointement quand, au lieu de celle qu'il attendait, il vit entrer son rival Piron ! Il n'y avait pas moyen de battre en retraite, et Voltaire, prenant un air de hauteur, salua légèrement Piron, et se remit froidement dans le fauteuil qu'il avait quitté avec tant d'empressement. Piron lui rendit son salut avec la même indifférence, et se plaça dans un fauteuil exactement en face de Voltaire. Après quelques instans de silence, l'auteur de la *Henriade* sortit de sa poche un bonnet de soie noire qu'il portait ordinairement chez lui ou en présence de ceux devant lesquels il croyait pouvoir prendre cette liberté, et le mettant sur sa tête, il dit avec négligence : « Je vous demande pardon, monsieur, mais mon médecin m'ordonne de....—Point de cérémonie, monsieur, interrompit Piron, d'autant plus que mon médecin m'ordonne aussi de me couvrir. » Et Piron remit aussitôt son chapeau. Voltaire, obligé d'endurer cette démonstration de mépris, puisque c'était lui qui l'avait provoquée, cacha son indignation sous un air d'in-

différence auquel Piron ne fit nullement attention. M^{me} de Pompadour n'arrivait pas, et Voltaire ne savait plus quelle contenance faire. Il eut encore recours à sa poche, et en sortit un biscuit qu'il se mit à manger, en disant : « Pardon, monsieur, mais mon médecin m'ordonne de manger. — Point de cérémonie, monsieur, » répéta l'imperturbable Piron; et tirant de sa poche un petit flacon qu'il portait toujours sur lui, il le déboucha et en but le contenu, en faisant ensuite claqucr ses lèvres avec un bruit très-indécent. C'en était trop, la colère de Voltaire était au comble, et jetant un fier regard sur Piron. « Je crois, monsieur, que vous vous moquez de moi ? » s'écria-t-il. — Excusez-moi, monsieur, reprit Piron, qui jouissait de la colère de son rival, mais ma santé est si faible que mon médecin m'a défendu de me mettre en colère. » Heureusement l'arrivée de M^{me} de Pompadour mit fin à cette scène, au moment où elle devenait extrêmement désagréable.

LE SYLPHÉ, journal des Salons.



Chronique.

Un bourgeois du Marais a prouvé tout ce que peut faire exécuter une idée fixe, quand elle est conçue par un caractère ferme. Toujours il avait pensé que la vie devient superfluité, lorsque, glacée par l'âge, elle est privée des jouissances qui en font le charme, et, dès le commencement de 1825, il avait annoncé qu'il n'existerait plus en 1830. En effet, le 1^{er} janvier, à une heure du matin, le bourgeois du Marais s'est fait sauter la cervelle. Il avait soixante ans, dix mille livres de rentes, était sans famille, et ne fut guidé par aucun autre motif qu'un projet froidement arrêté depuis long-tems. — Un Américain, qui se distinguait à Londres par la grâce toute particulière avec laquelle il avalait des cailloux, vient de mourir de la pierre. Conséquence. — Le roi de Wurtemberg vient de fonder un nouvel ordre de chevalerie qui porte le nom d'*Ordre royal de Frédérick*. — Le nombre des assassinats commis de 1775 à 1800, dans les bienheureux états de l'église, s'est élevé à 18,000, ce qui fait deux meurtres par jour. L'Espagne compte une population de 14 millions d'ames : dans le cours de la seule année 1827, il s'y est commis 1,223 crimes suivis de mort, et 1,773 tentatives accompagnées de blessures graves seulement. Argumens contre l'ignorance et le fanatisme des nations. — Les salutaires progrès de l'instruction sont parvenus jusque dans l'Afrique méridionale. On vient d'y ouvrir un collège où des professeurs anglais, français et hollandais, enseignent les langues classiques, la géographie, l'astronomie et les mathématiques. — Dame nature, si complaisante depuis

quelque tems à l'égard de M. Geoffroy-Saint-Hilaire, pour l'analyse duquel elle fait des petits monstres à plaisir, lui a donné, cette année, des étrennes d'un genre tout nouveau. Le 31 décembre, il est né à Harlem un enfant *tricéphale* du sexe masculin. M. Brookuys, l'auteur de cette production, est dans la joie et regarde sa fortune comme faite. Il va se rendre à Paris avec son phénomène, qui jouit d'une parfaite santé, et résidera rue des *Trois-Frères*. — Le chef-d'œuvre de la typographie vient de paraître à Londres en la personne d'un almanach in-512, intitulé : *Forget me not*. Ce volume, qui contient des fragmens des ouvrages anglais les plus célèbres, et dont chaque page renferme autant de matière qu'une page in-8°, est assez petit pour être enchâssé dans une bague ou une boucle-d'oreille. Certain abbé va faire imprimer certain ouvrage dans le même format. — Un sieur Matz, de Boston, est parvenu à confectionner un chien mécanique qui se dresse sur ses jambes de derrière, apporte les objets qui lui sont jetés à une distance donnée, saute par-dessus un bâton, aboie, et même parcourt quelques brassées à la nage. Les personnes qui voudraient se procurer des chiens de cette nouvelle race sont prévenues que leur prix est de 2,000 dollars. — Paris présente une superficie de 3,000,000 de mètres. Il y circule journellement 28,647 voitures de toutes espèces, et environ 34,000 chevaux. Il passe par jour, sur le seul Pont-Royal, 7,500 voitures. — La police de Hambourg a fait forcer la porte d'un sieur Osunck, Harpagon anti-gastronome, au point de se priver d'alimens. On l'a trouvé presque mort d'inanition, étendu près de ses coffres-forts dont il tenait les clefs d'une main défaillante. Il a succombé quatre jours après, laissant une fortune de 625,000 francs, en écus. — Une compagnie de capitalistes vient d'acheter du côté de Courbevoie un terrain de 6,000 arpens qu'elle destine à des chasses publiques pour la saison prochaine. Là, chacun pourra, moyennant rétribution, venir exercer son adresse. Maintenant, il est à craindre que, vu la concentration des nombreux amateurs sur un même point, ils ne s'entretuent mutuellement; et surtout que les premiers venus, détruisant la portion du gibier journellement distribuée, on ne lâche pour les derniers arrivés que quelques pauvres lapins de

commisération. — Il n'est bruit à Madrid que de la grâce et de l'amabilité de la nouvelle reine. Elle possède une taille charmante, se met avec un goût exquis. Son esprit est plein de vivacité, et ses manières à la fois séduisantes et distinguées. Elle aime beaucoup la musique et pince parfaitement de la harpe. On dit que le jour de son entrée à Madrid elle a répondu à chaque ambassadeur dans la langue de leur pays. Après la reine, c'est le mariage singulier du marquis Sainte-Croix de Marcenaro qui occupe tous les esprits. Jeune, beau, instruit, appartenant à la noblesse la plus ancienne des Asturies, ce seigneur vient d'épouser la veuve d'un perruquier, âgée de cinquante ans, borgne, et jadis danseuse au théâtre. On ne dit pas quand il présentera son épouse à la cour. O séduction! voilà bien de tes traits. — Depuis trois semaines, plusieurs villages du département de la Sarthe étaient désolés par les visites nocturnes d'un animal inconnu qui, sortant de la forêt de Perseigne, attaquait les chiens de garde et en avait déjà dévoré plus de vingt. Une battue générale a détruit la bête vorace : c'était une forte hyène. On ignore comment elle aura pu parvenir dans une forêt où jamais il n'en a existé. — Le pacha d'Égypte, qui rivalise d'ardeur avec le grand sultan pour introduire dans son empire les coutumes européennes, vient de créer un journal quotidien rédigé en turc et en arabe. La richesse de la littérature du pays ne permet pas encore l'établissement d'un *Mercur des Salons*.



Théâtres.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — La représentation extraordinaire donnée, par ordre, au bénéfice de M^{me} Damoreau-Cinti, a été des plus brillantes. La salle et la caisse étaient pleines. La recette s'est élevée à 20,000 francs. *Le Concert à la Cour* a été assez froidement exécuté. On y a remarqué Thénard des Nouveautés, qui remplaçait Ponchard, et a fort bien chanté. M^{lle} Léontine Fay, qui, pour cette solennité seulement, mimait le rôle de Nina, dans la *Folle par amour*, a ravi tous les spectateurs. C'est le chef-d'œuvre de Cimarosa, qui a eu les honneurs de la soirée. M^{mes} Damoreau, Sontag et Malibran ont répété le fameux trio du *Matrimonio segreto*, au milieu d'un délire d'enthousiasme.

COMÉDIE FRANÇAISE. *Clovis*, tragédie en cinq actes de M. N. Lemercier. — *Tard vaut mieux que jamais* est un proverbe, et M. Lemercier pense comme dit l'adage ; car c'est après vingt-neuf ans d'attente qu'il a fait représenter son œuvre. Il aurait aussi bien fait d'attendre encore, d'attendre toujours. Nous n'analyserons pas cette production, puisqu'elle a été imprimée en 1820. Ceux qui ne la connaîtraient point peuvent la trouver parmi les œuvres complètes de son auteur, et ils se convaincront que, bien que représentée pour la première fois, cette tragédie n'est pas plus nouvelle sous le rapport de sa date que sous celui des ressorts qui animent son action. Un froid glacial pendant les trois premiers actes, une belle scène au quatrième, des sifflets pendant tout le reste du tems, voilà le résumé de la représentation. M. Victor Hugo doit des remerciemens à

M. Lemercier. Le succès de *Clovis* ne peut que hâter l'apparition de *Hernani*.

AMBIGU-COMIQUE. *Les Voleurs et les Comédiens*, pièce de deux actes en six tableaux. — Sans chercher ici pourquoi l'on fait une pièce *exprès* pour les débuts d'un acteur, nous annoncerons que cette fois MM. Dupeuty et Benjamin se sont chargés d'introduire Frédéric devant les habitués du premier théâtre de sa réputation. — Une troupe de *comédiens* se rend chez un seigneur italien, voilà pour le second titre, et est arrêtée par une bande de *voleurs*, voilà pour le premier. Efforts, ruses et tentatives des premiers pour s'évader; violences, projets découverts par les seconds; tels sont les élémens qui ont fourni aux auteurs quelques scènes passables, et l'occasion de faire parodier Joanny, Kemble et M^{lle} Smithson, par Frédéric, qui s'en acquitte fort bien. — Le débutant et l'administration sont attendus à un ouvrage plus important.

NOUVELLES.

M^{lle} Jenny-Vertpré, rentrée au Théâtre de Madame, y recueille chaque soir les applaudissemens d'un public qui l'aime. — On a repris au Théâtre-Italien l'opéra de *Clary*, dû au jeune talent de M. Halevy. La dernière partition de M. Caraffa est donc jugée. — L'Ambigu-Comique monte avec activité *Ondine*, pièce féerie à changemens, tableaux et grand spectacle. — Le Théâtre-Français a reçu le *Duelliste*, drame dont un capitaine de cavalerie est l'auteur. — Les directeurs de l'Opéra-Comique sont assignés pour être condamnés à jouer le *Favori*, ou à payer 30,000 francs de dommages-intérêts. Voilà un favori dont l'entretien est aussi dispendieux que celui d'une maîtresse. — L'administration du Théâtre-Italien a engagé, pour vingt-quatre représentations, qui commenceront dans le courant d'avril, une troupe de chanteurs allemands parmi lesquels se trouve M^{lle} Heinefetter. — Le second ouvrage représenté à l'Opéra-Comique sera un opéra en trois actes de M. Dupont pour les paroles, et de M. Adam pour la musique. — Les Variétés viennent de recevoir, à l'unanimité, un vaudeville intitulé: *Un tour d'Europe*, cauchemar en trois actes, précédé d'un sommeil et suivi d'un réveil. Puissions-

nous n'y pas dormir! — La *Christine* de M. Dumas, qui, après une traversée assez agitée, avait gagné le rivage Odéonien, a profité de la gelée pour repasser la rivière, et rentrer au premier Théâtre-Français. A voir après *Hernani*. — M. Crosnier a obtenu un privilège de quinze ans pour exploiter la Porte-Saint-Martin. Bientôt sa réouverture. — *La Vestale* vient d'être remise avec succès au répertoire de l'Opéra. — *La Fortune et l'Enfant*, pièce de M. Théaulon, qui va être représentée au théâtre des Nouveautés, était d'abord destinée à celui de M. Comte. Est-ce que le théâtre de la Bourse tomberait dans l'enfance? — Le *Dilettante d'Avignon*, contrarié dans ses goûts, par les maladies successives de la troupe cantatrice, est encore arrêté dans son succès par indisposition de Ponchard. — L'Odéon monte en ce moment un *Méphistophélès*. Puisse le mauvais génie n'être pas celui de ce théâtre, qui a beaucoup à se louer de *Néron*!



Revue des Modes.

A la représentation donnée à l'Académie Royale de Musique, au bénéfice de M^{lle} Cinti, S. A. R. MADAME, duchesse de Berry, portait un bonnet de blonde, orné de petites clochettes bleues qui séyaient à ravir dans ses jolis cheveux blonds ; une robe en velours bleu, un boa de martre, formaient le costume de la princesse.

M^{me} la duchesse d'Orléans avait un chapeau en velours noir d'une forme très-élégante ; il était orné de deux plumes blanches, dont une, très-longue, traversait le dessus du chapeau ; l'autre, plus petite, tombait du côté droit. Les jeunes princesses ses filles, toujours remarquables par leurs grâces et leur simplicité, avaient des robes blanches, et une *rose unique* pour ornement dans leurs cheveux.

Les femmes les plus élégantes avaient des bandeaux en or, pierres fines ou diamans ; celui de M^{me} de Béthisy, qui accompagnait S. A. R. MADAME, était magnifique.

M^{me} la comtesse de Cayla avait un chapeau en velours ponceau, surmonté d'une énorme quantité de plumes posées dans tous les sens.

Le berret que portait M^{me} Schickler était si original, que l'on ne savait décider s'il était joli par lui-même, ou par la physionomie sur laquelle il était posé : que l'on se figure un rond de velours bleu, tout plat, extrêmement large, posé très en arrière et sur le côté de la tête. Des coques de rubans placés dans les cheveux semblaient supporter la partie relevée de

ce berret, qui devait paraître charmant sur M^{me} Schickler, mais qui ne serait peut-être pas également gracieux pour toutes les femmes.

Un costume d'une richesse toute orientale, rehaussé par les charmes de l'élégance française, attirait tous les regards vers M^{me} du Taillys. Son turban en velours noir japonais était d'un tel éclat, qu'il semblait brodé en topaze, rubis et émeraudes. Sur un côté de ce turban retombait une écharpe de la même étoffe garnie d'une frange d'or. Il était surmonté d'une aigrette en diamans d'une grandeur et d'une beauté remarquable et correspondant avec des épis de diamans placés avec un art exquis; le turban marquera dans les fastes de l'élégance, et la robe en velours ponceau que portait M^{me} du Taillys montrait autant de goût que de splendeur dans son costume.

Dans la loge de M^{me} de Rougemont était une jeune et jolie femme, qui avait un petit chapeau bleu entièrement rond. Il couvrait le côté droit de la tête, et sous le côté découvert était attaché un grand plumet composé de douze à quinze têtes de plumes d'autruches.

Une très-belle femme avait une robe en velours d'Ispahan, garnie de blondes autour de la poitrine, et sur les manches de grandes blondes retombaient en rabat. Son turban, d'une forme à la juive, était en *pou de soie* roi de Siam et coupé de distance en distance par des chefs d'or. Un très-beau bandeau de diamans traversait le front.

M^{lle} Mars était coiffée en cheveux et avait une seule rose placée sur le côté de la tête.

M^{lle} Noblet dans une des plus jolies loges de l'Opéra laissait apercevoir sa gracieuse physionomie sous un charmant bonnet de blonde garnie de roses.

M^{lle} Javureck a été trouvée charmante, bien qu'on fût étonné de lui voir une robe aussi courte. Elle était en crêpe rose, garnie d'une très-belle blonde. Son petit chapeau rond a paru délicieux avec son long oiseau de Paradis attaché sur le bord de la passe et formant un grand cercle tout autour.

En général, les petits bonnets en blonde et les chapeaux en velours ornés de plumes dominaient à cette représentation.

— On a remarqué parmi les plus jolis costumes de bal parus

cette semaine une robe en gaze de laine rose , brochée en argent , ornée au-dessus de l'ourlet d'une frange soie rose et argent ; le corsage à *la Roxelane* , les manches à *la dona Maria*.

— Une autre robe en *gaze du Japon* , dessins verts sur fond blanc , avait pour garniture un large volant en blonde , surmonté d'une grosse pivoine rose entourée de boutons. De ce bouquet placé au-dessus du genou partait une guirlande de petites feuilles remontant obliquement vers la ceinture et terminée par une pivoine aussi entourée de boutons.

— Au-dessus de l'ourlet d'une robe en crêpe blanc était une double rangée de feuilles en velours ponceau entourées de petits filets d'or. La ceinture en velours ponceau brodé en or. Le tour du corsage était garni de blonde , et une seconde blonde très-haute attachée sur les manches retombait jusqu'aux coudes. La coiffure était une guirlande de coques de rubans ponceau entremêlées d'un léger feuillage en or.

— Les redingotes à revers que quelques personnes appellent à *la Louise* se retrouvent dans les négligés du matin comme dans les toilettes du soir. On en fait en satin et même en velours pour aller aux spectacles. Nous en avons vu en moiré rose brodées en soie et entourées d'effilés qui étaient d'une élégance parfaite.

— Les robes *Isis* sont une des apparitions les plus distinguées de cet hiver. Les gazes de Saint-Vallier viennent de prendre place aussi parmi les plus jolies nouveautés.



PIERRE-LE-GRAND

A PARIS.

Ce fut le 7 mai 1717 que le czar entra dans Paris : il descendit à neuf heures du soir au Louvre, entra partout, dans l'appartement de la reine-mère ; il le trouva trop magnifiquement tendu et éclairé, remonta tout de suite en carrosse et s'en alla à l'hôtel de Lesdiguières, où il voulut loger. Il en trouva aussi l'appartement qui lui était destiné trop beau, et tout aussitôt fit tendre son lit de camp dans une garde-robe. Le maréchal de Tessé, qui devait faire les honneurs de sa maison et de sa table, l'accompagner partout, et ne point quitter le lieu où il serait, logea dans un appartement de l'hôtel de Lesdiguières, et eut beaucoup à faire à le suivre et souvent à courir après lui. Verton, un des maitres d'hôtel du roi, fut chargé de le servir et de toutes les tables, tant du czar que de sa suite. Elle était d'une quarantaine de personnes de toutes les sortes, dont il y en avait douze ou quinze de gens considérables par eux-mêmes ou par leurs emplois, qui mangeaient avec lui.

Ce monarque se fit admirer par son extrême curiosité toujours tendante à ses vues de gouvernement, de commerce, d'instruction, de police ; tout montrait en lui la vaste étendue de ses lumières et quelque chose de continuellement conséquent.

Le désir de voir à son aise, l'importunité d'être en spectacle, l'habitude d'une liberté au-dessus de tout, lui faisaient souvent préférer les carrosses de louage, les fiacres mêmes ; le premier carrosse qu'il trouvait sous sa main, de gens qui étaient chez lui et qu'il ne connaissait pas, il sautait dedans et se faisait me-

ner par la ville ou dehors. Alors c'était au maréchal de Tessé et à sa suite, dont il s'échappait ainsi, à courir après, quelquefois sans le pouvoir trouver.

C'était un fort grand homme, très-bien fait, assez maigre, le visage assez de forme ronde, un grand front, de beaux sourcils, le nez assez court sans rien de trop, gros par le bout, les lèvres assez grosses, le teint rougeâtre et brun, de beaux yeux noirs, grands, vifs, perçans, bien fendus, le regard majestueux et gracieux quand il y prenait garde, sinon sévère et farouche avec un tic qui ne revenait pas souvent, mais qui lui démontrait les yeux et toute la physionomie, et qui donnait de la frayeur. Cela durait un moment avec un regard égaré et terrible et se remettait aussitôt. Tout son air marquait son esprit, sa réflexion et sa grandeur, et ne manquait pas d'une certaine grâce. Il ne portait qu'un col de toile, une perruque ronde, brune, comme sans poudre, qui ne touchait pas ses épaules, un habit brun, juste-au-corps, uni, à boutons d'or, veste, culotte, bas, point de gants ni de manchettes, l'étoile de son ordre sur son habit et le cordon par-dessous, son habit souvent déboutonné tout-à-fait, son chapeau sur une table et jamais sur sa tête, même dehors. Dans cette simplicité, quelque mal voituré et accompagné qu'il pût être, on ne s'y pouvait méprendre à l'air de grandeur qui lui était naturel.

Ce qu'il buvait et mangeait en deux repas réglés est inconcevable, sans compter ce qu'il avalait de bière, de limonade et d'autres sortes de boissons entre les repas, toute sa suite encore davantage : une bouteille ou deux de bière, autant et quelque fois davantage de vin, des vins de liqueur après ; à la fin du repas des eaux-de-vie préparées, chopine et quelquefois pinte. C'était à peu près l'ordinaire de chaque repas. Sa suite à sa table en avalait davantage, et ils mangeaient tous à l'avenant, à onze heures du matin et à huit heures du soir. Quand la mesure n'était pas plus forte il n'y paraissait pas. Il y avait un prêtre-aumônier qui mangeait à la table du czar, plus fort de moitié que pas un, dont le czar, qui l'aimait, s'amusait beaucoup.

Le czar entendait bien le français, et, je crois, l'aurait parlé s'il l'eût voulu ; mais, par grandeur, il avait toujours un inter-

prête. Pour le latin et bien d'autres langues, il les parlait très-bien. Il eut chez lui une salle des gardes du roi dont il ne voulut presque jamais être suivi dehors.

Quelques jours après son arrivée, le roi * alla voir le czar qui le reçut à la portière, le vit descendre de carrosse, et marcha de front à la gauche du roi jusque dans sa chambre. On fut étonné de voir le czar prendre le roi sous les deux bras, le hausser à son niveau, l'embrasser ainsi en l'air, et le roi à son âge, et qui n'y pouvait pas être préparé, n'en avoir aucune frayeur. On fut frappé de toutes les grâces qu'il montra devant le roi, de l'air de tendresse qu'il prit pour lui, de cette politesse qui coulait de source, et toutefois mêlée de grandeur, d'égalité de rang et légèrement de supériorité d'âge, car tout cela se fit très-distinctement sentir. Il loua fort le roi, il en parut charmé, et il en persuada tout le monde. Il l'embrassa à plusieurs reprises. Le roi lui fit très-joliment son petit et court compliment, et ce qui se trouva là de distingué fournit à la conversation. La séance dura un petit quart d'heure. Le czar accompagna le roi comme il l'avait reçu, et le vit monter en carrosse.

Pendant les premiers jours de sa résidence à Paris, il visita les principales places de la ville : l'Observatoire, la manufacture des Gobelins et le Jardin du Roi des simples. Partout il s'amusa beaucoup à tout examiner et à faire beaucoup de questions.

Un soir, M. le duc d'Orléans le vint prendre pour le mener à l'Opéra, dans sa grande loge, tous deux seuls sur le banc de devant, avec un grand tapis. Quelque tems après le czar demanda s'il n'y aurait point de la bière. Tout aussitôt on en apporta un grand gobelet sur une soucoupe. Le régent se leva, la prit, la présenta au czar, qui, avec un sourire et une inclination de politesse, prit le gobelet, sans aucune façon, but, et le remit sur la soucoupe que le régent tint toujours.

Aux Invalides, il voulut tout voir, et tout examiner partout. Au réfectoire, il goûta de la soupe des soldats et de leur vin, but à leur santé, leur frappant sur l'épaule et les appelant camarades.

* Louis XV encore mineur.

Le 24 mai, il se rendit à Versailles : l'appartement de M^{me} la Dauphiné était préparé pour lui, et il coucha dans la communication de monseigneur le dauphin, père du roi. Sa principale suite fut logée au château. Ils menèrent avec eux des demoiselles qu'ils firent coucher dans l'appartement qu'avait M^{me} de Maintenon, tout proche de celui où le czar couchait. Bloin, gouverneur de Versailles, fut extrêmement scandalisé de voir ainsi profaner ce temple de la pruderie, dont la déesse et lui, qui étaient vieux, l'auraient été moins autrefois; ce n'était pas la manière du czar ni de ses gens de se contraindre.

Le défray de ce prince coûtait six cents écus par jour, quoiqu'il eût fait beaucoup diminuer sa table dès les premiers jours.

Il fut de Versailles à Saint-Cyr, où il vit toute la maison et les demoiselles dans leurs classes. Il voulut aussi voir M^{me} de Maintenon, qui, dans l'apparence de cette curiosité, s'était mise au lit, ses rideaux fermés, hors un qui ne l'était qu'à demi. Le czar entra dans sa chambre, alla ouvrir les rideaux des fenêtres en arrivant, puis tout de suite ceux du lit, regarda bien M^{me} de Maintenon tout à son aise, ne lui dit pas un mot, ni elle à lui, et, sans lui faire aucune sorte de révérence, s'en alla. Je sus qu'elle en avait été fort étonnée, et encore plus mortifiée : mais le feu roi n'était plus.

Le roi lui donna deux magnifiques tentures des tapisseries des Gobelins. Il lui voulut donner aussi une belle épée de diamans, laquelle il s'excusa d'accepter. Lui, de son côté, fit distribuer environ 60,000 l. aux domestiques du roi qui l'avaient servi; donna à d'Antin et aux maréchaux d'Estrées et de Tessé, à chacun son portrait, enrichi de diamans, cinq médailles d'or et onze d'argent des principales actions de sa vie.

Le 18 juin, le régent fut de bonne heure dire adieu au czar; après cette visite, le czar alla dire adieu au roi aux Tuileries. Il avait été convenu qu'il n'y aurait plus entre eux de cérémonies. On ne peut montrer plus d'esprit, de grâce, ni de tendresse pour le roi, que le czar en fit paraître dans toutes les occasions où il le vit.

Le surlendemain le czar partit, allant droit à Spa, où il

était attendu par la czarine, et ne voulut être accompagné de personne, pas même en sortant de Paris. Le luxe qu'il remarqua le surprit beaucoup; il s'attendrit, en partant, sur le roi et sur la France, et dit qu'il voyait avec douleur que le luxe la perdrait bientôt. Il s'en alla, charmé de la manière dont il avait été reçu, de tout ce qu'il avait vu, de la liberté qu'on lui avait laissée, et dans un grand désir de s'unir étroitement avec le roi.

On ne finirait pas sur ce czar, si intimement et si véritablement grand, dont la singularité et la rare variété de tant de grands talens et de grandeurs diverses feront toujours un monarque digne de la plus grande admiration jusque dans la postérité la plus reculée, malgré les grands défauts de la barbarie de son origine, de son pays et de son éducation. C'est la réputation qu'il laissa unanimement établie en France, qui le regarda comme un prodige dont elle demeura charmée.

(Mémoires de SAINT-SIMON.)



L'ENLÈVEMENT,

LÉGENDE ITALIENNE.

La charmante jeune fille me dit : « Ton image est à jamais gravée dans mon cœur. » Et ces mots magiques dissipèrent tout à coup les soupçons qu'une injuste jalousie m'avait inspirés. L'amour, je le sais par ma propre expérience, est environné de craintes, de tourmens de toute espèce : comme l'aigle, il habite le séjour des orages ; mais un mot, un regard suffisent pour lui rendre la tranquillité. S'il est naturel de redouter la perte de l'affection d'une femme qu'on adore, ne l'est-il pas aussi de croire aux protestations de celle qui est l'objet d'une flamme rivale, lorsque ses lèvres trahissent de tendres pensées et promettent le bonheur ? Cependant un trouble secret, inexplicable, continuait de m'agiter. « Douterais-tu encore de moi ? me dit-elle d'un ton qui me fit tressaillir. Homme cruel ! tu cesseras bientôt d'en douter ; par la grandeur du sacrifice, tu apprendras à connaître la force de mon amour. — A demain donc, à la pointe du jour ! » lui dis-je d'une voix émue ; et je la quittai aussitôt pour faire les préparatifs de notre voyage.

Le moment désiré avec tant d'impatience arriva. Une chaise de poste nous attendait à la porte de Mondovi. Lorsque Ida parut, le soleil, depuis près d'une heure, dorait de ses rayons pâles encore les sommets des montagnes. Elle était vêtue d'une simple robe blanche, la croix de jais que lui avait donnée sa mère pendait à son cou, et ses épaules étaient recouvertes d'un manteau à l'italienne, de couleur sombre, que la brise du matin, en se jouant, semblait se plaire à écarter pour laisser voir une taille fine et dégagée : les boucles de ses cheveux noirs s'échappaient avec grâce de dessous un grand chapeau de paille,

doublé d'une étoffe bleue dont le reflet donnait une ineffable douceur à sa physionomie expressive ; la pudeur, la tendresse, la crainte, tantôt coloraient son visage d'un vif incarnat, tantôt le couvraient d'une extrême pâleur. Nulle beauté, fût-ce même la fille d'un roi, n'aurait pu rivaliser avec elle de noblesse, de grâce et d'attraits.

« Viens, chère Ida, lui dis-je en la voyant. — Je suis à toi pour toujours, » me répondit-elle, en s'appuyant sur mon bras pour monter dans la chaise. Elle hésita un instant, rougit et secoua légèrement la tête, j'aperçus même quelques larmes sur le bord de sa paupière ; puis, comme par une soudaine résolution, elle s'écria : « Partons. »

Le réveil de la nature excita notre admiration. Le soleil lançait une lumière vive et pure ; ses rayons ardents, dissipant graduellement les brouillards du matin, découvraient, à tout moment, à nos yeux les sites pleins de fraîcheur d'un pays riche et cultivé. Mon esprit était accablé sous le poids des impressions profondes qu'il recevait, et, dans l'ivresse de ma joie, je ne pouvais trouver un seul mot pour l'exprimer à celle dont la destinée se trouvait désormais indissolublement unie à la mienne.

« Quels momens délicieux ! » ces mots prononcés par Ida m'arrachèrent à ma rêverie. Sa voix, dont la mélodie était plus ravissante que les harmonieux concerts des anges me remplit des sensations les plus voluptueuses. J'étais alors près d'elle, seul avec elle ! ma tête reposait sur son sein et sa main se jouait avec mes cheveux qu'elle pressait de tems en tems contre ses lèvres. Une heure ainsi employée n'est-elle pas mille fois préférable à un siècle de vie consacré tout entier à l'ambition et à la gloire !

Tout à coup la main d'Ida, de brûlante qu'elle était, devint froide comme la glace. « L'idée de le quitter, murmura-t-elle, me poursuit sans cesse ; mais cette idée me soutient, elle adoucit mes regrets. — Pour moi, m'écriai-je avec indignation, l'idée de te quitter ne se présente jamais à mon esprit que lorsque tes irrésolutions l'y ramènent ; et, loin de m'être nécessaire, cette idée me tue, c'est un horrible fantôme sans cesse attaché à mes pas. »

Pendant ce tems , le ciel s'était chargé de nuages ; poussés avec rapidité vers l'occident , ils ressemblaient dans leurs formes fantastiques à ces guerriers tout bardés de fer qui se livrent des combats éternels dans le paradis d'Odin. Un vent impétueux agitait les arbres placés sur la route que nous parcourions. Des milliers d'oiseaux poussant des cris lugubres et voltigeant autour de notre voiture , dont ils venaient frapper les glaces avec leurs ailes noires , augmentaient encore l'horreur de la tempête. Chaque fois qu'éclatait le bruit du tonnerre ou qu'un éclair déchirait le sein des nuages , je serrais fortement Ida dans mes bras pour lui faire un rempart de mon corps. Quelle fut ma surprise lorsque je la sentis me repousser ! je levai mes regards sur elle ; ses yeux respiraient l'indifférence et le dédain , ses lèvres contractées semblaient dire avec une expression amère : « Lui seul occupe mes pensées. — Tu m'as donc trompé ! m'écriai-je. Eh bien ! tu ne me tromperas pas davantage , car je vais te déchirer le cœur de mes propres mains ! » Et , en prononçant ces mots , tout entier à la rage qui me transportait , j'enfonçai mes ongles aigus dans son sein qui soudainement s'ouvrit avec un bruit épouvantable. Que vis-je , grand Dieu , dans ce cœur où je croyais régner seul ? mon propre nom presque effacé , et celui de mon rival écrit en caractères de feu. Ma langue se colla à mon palais. Enchaîné par un lien invisible au corps d'Ida dont le moindre contact me causait des douleurs insupportables , je demurai sans mouvement , puis je me sentis suffoqué et prêt à rendre le dernier soupir. Non , l'enfer n'a pas de tourmens plus cruels ! Il me sembla alors que notre voiture était précipitée dans un abîme sans fond et qu'elle se brisait en mille pièces.....

Ne t'effraie pas , cher lecteur ; ceci n'était qu'un rêve. Je m'éveillai , mes doutes se dissipèrent , mon esprit redevint calme et ces mots charmans : « Ton image est à jamais gravée dans mon cœur ! » se représentèrent seuls à ma pensée.

(Lady's Magazine.)

en boutons. Cette année-ci, nous ne serions pas embarrassés pour trouver n'importe quelles fleurs.

Votre idée des chartreux, creusant leur tombeau, fit naître en moi une légère tristesse qui dissipa la réflexion sur Pompée. Je désire que ceux que j'aime pensent à la mort comme à un décret irrévocable, et surtout comme au passage d'une vie à une autre. C'est la meilleure garantie pour se trouver dans le bon chemin après cette effrayante transition.

Depuis votre lettre du 12, Blacas en a reçu une de Pradel, du 31. J'apprends avec peine qu'il ne parle que d'un *paquet* qui devait être expédié le 7 janvier. Je vous écris ce jour-là : ce *paquet* m'intéresse particulièrement ; si jamais il arrive, vous saurez pourquoi.

Je vous remercie de vos observations sur mon régime : je me retiens sur tout, excepté pour les asperges, et j'ai raison de penser que je fais sagement, car je me sens très-bien. Voici un an et vingt-deux jours que je n'ai pas eu le moindre ressentiment de la goutte. Je n'avais jamais éprouvé un si long répit depuis l'année 1800, pas même après la grande attaque de 1807.

J'ai des raisons de croire que Lefèvre ne pense plus à nous quitter. Je vous ai cité dans ma dernière lettre un trait de lui, qui, j'en suis sûr, a dû vous faire plaisir. Depuis lors, la petite fille de Colignon a été malade, et il l'a soignée avec la même attention que si c'eût été son propre enfant. Ainsi, dans le monde médical, les portes du temple de Janus sont fermées. Cette réconciliation, que vous ne croiriez pas, si tout autre que moi vous le disait, est due en partie à l'extrême obligeance de Bistel.

J'espère que vous êtes satisfait au sujet du duc d'Abrantès, et passablement content de lord Wellington qui, sur ma parole, a fait essuyer un sévère échec à *l'enfant pourri de la victoire*. Les affaires militaires de la péninsule vont bien ; mais les affaires politiques mal. Les Cortès font tout ce qu'elles peuvent pour tout perdre.

Lord Wellington a dû être vivement satisfait, non pas des remerciemens, car cette sorte de monnaie a un peu perdu de sa valeur, mais de la manière dont ils ont été votés. La motion

fut faite par le ministère, et appuyée par l'opposition; chaque individu des deux parties mettant

Sa fleur dans le bouquet,
Son mot dans le couplet.

Bref, la proposition a passé à l'unanimité. Marlborough ne put jamais se vanter d'avoir reçu un pareil honneur.

Nous avons connu autrefois le général Graham en France, il s'est honorablement distingué; quoiqu'à l'époque où nous le connûmes, il n'eût aucune idée d'entrer dans l'armée. Ce fut lui qui se cassa le bras en chassant, et ce *schenappan* d'abbé de Messin lui offrit une prise de tabac pour forme de consolation.

Le roi Georges va mieux, mais son état change parfois d'une manière fâcheuse. Je vois que vous êtes comme les bonnes femmes du Brabant, qui, lorsque leurs maris sont malades, brûlent un cierge à Notre-Dame-de-Halle, en disant : « Faites qu'il vive ou qu'il meure; car rien n'est pire que cette incertitude. »

Le roi de Suède est toujours à bord de l'*Horatio*, pour se rendre à Hélioland. Il a demandé, dit-on, que cette frégate le transportât en Russie. Je désire, sans oser l'espérer, qu'on accède à sa demande, car l'*Horatio* est le bâtiment de station.

Il paraîtrait que quelque différend est à la veille d'éclater entre Bonaparte et la Russie. Le cours du change avec ce dernier pays s'est relevé un peu; peut-être en conséquence du bruit de cette rupture, car il est certain que la guerre avec l'Angleterre est ruineuse pour la Russie.

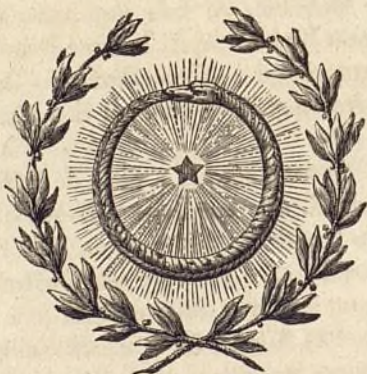
Je m'étonne qu'à la date de votre lettre vous n'eussiez pas encore su la mort du pauvre M. Carové; je crois que nous l'avons apprise, sinon à cette époque, du moins bientôt après. Je vois donc qu'il n'y a aucune communication entre Madère et le Brésil.

Je ne sais si je vous ai parlé, dans ma dernière lettre, de la mésintelligence entre la duchesse d'Orléans et ses enfans, ainsi que de son départ pour Port-Mahon, où elle arriva à la fin de février. J'ai reçu des lettres des uns et des autres; mais les der-

nières en date ne sont pas encore parvenues. D'autres ont reçu également des lettres qui sont aussi contradictoires et opposées les unes aux autres que le blanc et le noir ; mais j'ai arrêté mon opinion sur cette affaire. Peu m'importe la cause de la mésintelligence, ou qui a tort et qui a raison ; c'est cependant, il faut l'avouer, une manière convenable de se former une opinion.

Adieu.

(Revue de Paris.)



Chronique.

Un journal américain rapporte le fait suivant. Dans une partie de pêche que fit dernièrement le capitaine Franklin sur le lac Winter, la température était tellement froide, que les poissons étaient gelés à peine sortis de l'eau. L'on a remarqué que, lorsque dans cet état, et privés de leurs intestins, on les approchait du feu, ils revenaient à la vie. Une carpe, qui était restée pendant 36 heures dans un état complet de congélation, recouvra encore assez de vigueur pour sauter à plusieurs reprises. — Sur le registre où les personnes qui gravissent le Vésuve inscrivent leurs noms et leurs pensées, on lit celle-ci : *Le capitaine F. N. a allumé sa pipe au cratère. Vive Dieu et les dragons de Toscane!* — L'horloge de la banque de Londres a seize cadrans, qui sont distribués sur différens points de sa cage, et dont toutes les aiguilles, mues par une seule mécanique, s'accordent parfaitement. Cette horloge contient 200 roues dont le poids est de 350 livres; mais, en y comprenant les axes et les pignons, elle occupe une longueur de 700 pieds, et pèse 600. — Thomas Lawrence, premier peintre de portraits en Angleterre, vient de mourir à Londres. — Le nom à donner à un journal est toujours une grande affaire en pareille publication. Une nouvelle feuille, qui s'imprime à Bruxelles, a éludé cette difficulté en paraissant sans titre. — Depuis son arrivée en Allemagne, le célèbre violoniste Paganini a déjà placé à la banque d'Angleterre 40,000 ducats prélevés sur l'enthousiasme des admirateurs de son talent. — Potier a donné le mois dernier, à Rennes, des repré-

sentations qui ont été tellement suivies, que, dès trois heures, les bureaux étaient assiégés, et qu'une fois les portes ouvertes, on se précipitait dans la salle avec la plus grande impétuosité. Au milieu du tumulte, une femme tombe de la seconde galerie dans le parterre. On s'effraie, on accourt, on la relève, on lui demande si elle n'est point blessée, et pour toute réponse elle s'écrie : « Ah ! mon Dieu !... moi qui avais une si bonne place ! » — Un Anglais superstitieux, effrayé de ce que l'année 1830 commençait par un vendredi, n'a pas trouvé de meilleur moyen, pour prévenir tout malheur futur, que de se faire sauter la cervelle. Précaution britannique. — Depuis la paix de 1815, la population espagnole s'est accrue de 3,000,000 d'individus. — Dimanche dernier, le proviseur d'un collège de Paris, croyant que des petits garçons seulement composaient la troupe in-32 de M. Comte, demanda à ce directeur une représentation extraordinaire pour midi. Mais il donna contre-ordre aussitôt qu'il apprit que des petites filles figuraient avec les marmots. — Dès long-tems déjà les environs de Rome étaient désolés par les ravages du fameux Gasparoni, chef de bandits. La police promit 600 ducats napolitains à sa maîtresse, si elle voulait le livrer. Entraînée par l'appât du gain, cette femme consentit à le trahir : elle lui donna rendez-vous sous un berceau, et, quand le brigand s'y rendit, il fut assailli par les sbires. Ne pouvant point se défendre, il ne songea qu'à la vengeance, et profita de son dernier moment de liberté pour étrangler celle qui l'avait vendu. Maintenant Gasparoni est dans les prisons de Rome sous la prévention de 143 assassinats ; mais il atteste, sur l'honneur, n'en avoir commis que 105. Où donc le scrupule va-t-il se réfugier ?

Voici un trait de la vie de ce Gasparoni : « Au mois de septembre 1822, l'on célébrait, dans le village de Villa (Corse), le mariage de deux jeunes gens. A une heure assez avancée de la soirée, pendant que tous les parens et les amis étaient à danser, Gasparoni entra dans la ferme des jeunes époux, accompagné de plusieurs brigands. Il demanda s'il ne leur restait rien du diner de noces. Sur la réponse négative qui lui fut faite, il se mit à chercher partout dans la maison, et, malheureusement pour le jeune couple, il découvrit un repas préparé

pour ses hôtes. A cette vue, le bandit changea de langage. « Quoi ! dit-il, on refuse de donner à souper à Gasparoni et à ses compagnons un jour de noces ! Il suffit ! La mariée viendra avec moi. » Et se tournant vers l'époux : « Si tu as besoin d'elle, envoie-moi, après-demain au plus tard, six cents écus, autrement tu ne la reverras jamais. » Toute résistance fut inutile. Les hôtes, saisis d'horreur, laissèrent arracher la malheureuse femme des bras de son mari, et Gasparoni l'emmena dans les montagnes. Le second jour, suivant l'injonction du bandit, l'infortuné mari ayant trouvé, à l'aide de ses amis, la rançon demandée, l'envoya sur-le-champ par un de ses domestiques. Le brigand, maître de la somme, conduisit cet homme dans une caverne, où il lui montra la pauvre femme liée à un arbre, les mains derrière le dos. « Tu es venu, lui dit le bandit, chercher la femme de ton maître ; je tiendrai ma parole. » A ces mots il tire un stilet ensanglanté, et en frappe au cœur l'innocente victime. Telle fut la force du coup, que le stilet la perça d'outre en outre. « Maintenant, ajouta-t-il, retourne vers ton maître, et dis-lui qu'il soit heureux avec elle, et surtout qu'il se montre plus hospitalier envers ses amis à ses secondes fiançailles. » Le domestique, épouvanté, rapporta le cadavre de sa maîtresse à son malheureux époux. Il est plus facile d'imaginer que de peindre la scène qui suivit : il suffit de dire qu'à la vue de ce corps inanimé le jeune homme se frappa et tomba mort sur la place.

— Une jeune dame de Londres, pensant comme le Huron de Voltaire, que le baptême par immersion est le seul conforme au texte des Écritures, s'est fait plonger dans l'eau jusqu'aux oreilles après lecture du rituel. C'est la seconde fois, depuis quinze ans, que pareille cérémonie a lieu. — Bruxelles possède aussi son phénomène. Il y est né un enfant portant bien distinctement sur l'épaule les fatales lettres T. F. Si une pareille bizarrerie prenait sa source dans la paternité d'un forçat, ce serait un nouvel argument en faveur de l'abolition de la marque ; mais il paraît que la cause est l'impression qu'éprouva la mère en voyant apposer le sceau de l'infamie. — Pour aller en bateau à vapeur, de New-York à Alby, c'est-à-dire faire un trajet de 150 milles, il n'en coûte aujourd'hui

d'hui qu'un dollar. — Un duel a eu lieu, à Berlin, entre un diplomate français, M. le baron Mortier, et le secrétaire de la légation anglaise, lord Albert Cunyngham. Ce dernier ayant été blessé à la main, les témoins arrêtaient les combattans. La querelle, dont le sujet était une différence d'opinion sur un point historique, avait pris naissance à la table du prince Charles. — On a tué dernièrement à Dunas, près Auvilars, un aigle dont l'envergure est de dix pieds. Son plumage est noir-pâle. Ses serres ont trois pouces de long. — Un Anglais s'arrête devant la boutique de comestibles qui fait le coin du boulevard et de la rue Choiseul. Absorbé par la contemplation d'une hure énorme et d'un pâté monumental, rien ne semblait pouvoir le tirer de ses méditations gastronomiques. Un omnibus accroche une citadine; conducteur et cocher descendent, s'injurient, se rossent avec accompagnement de jurons et de cris : notre homme ne bouge pas. Un perroquet s'échappe des bains chinois; tout le monde est aux fenêtres, toute la population du boulevard est en révolution : l'Anglais est immobile. Un régiment défile avec musique et tambours; il ne tourne pas même la tête. Alors un filou, voulant profiter de ces observations extatiques, enlève à l'Anglais son foulard et s'enfuit. Mais on le voit, on le poursuit, on l'arrête, on le rend au propriétaire qui le met gravement dans sa poche, jette un dernier regard sur le pâté, et s'éloigne en sifflant le *god save the king*. — De tous les signataires du fameux acte d'indépendance américaine, il n'en reste plus qu'un seul aujourd'hui : c'est M. Charles Caroll, âgé de plus de quatre-vingt-treize ans. — On voit à Londres un bœuf monstrueux pesant 5,000 livres, haut de 17 pans et ayant 11 pieds de long. Voilà qui, pour la prochaine solennité, nous ferait un fort joli petit bœuf gras. — Un accident affreux a jeté la consternation dans la ville de Roanne. Trente jeunes gens qui faisaient partie d'une pension ont été engloutis dans la Loire sur laquelle ils patinaient. Après cet événement, le chef d'institution auquel ils étaient confiés s'est brûlé la cervelle.

Théâtres.

GYMNASE. *La Seconde Année, ou à qui la faute?* comédie-vaudeville de MM. Scribe et Mélesville.—Dans le mariage entre gens comme il faut, la durée de la lune de miel se compte par mois, et puis par jour, par heure et par minute. Jugez où en doit être le bonheur conjugal dans un ménage de la Chaussée-d'Antin, après deux années d'union!... pour le moins, 12 ou 13 au-dessous de zéro. C'est précisément ce qui arrive à M^r et M^{me} Denneville. L'honnête banquier va faire l'agiotage dans les coulisses de l'Opéra, pendant que sa jeune femme reste seule, consolée, il est vrai, par le comte de Saint-Elme, ami intime de son mari, dans la demi-acception du mot. L'amitié, qui fait faire bien des choses, porte celui-ci à écrire à la femme de son ami une déclaration d'amour; le dépit, qui en fait faire bien d'autres, engage M^{me} Denneville à l'accepter. Mais le banquier qui, tout en invitant une danseuse à souper avec lui, s'aperçoit à tems des effets et des causes, arrête le zèle de son ami et l'irritabilité nerveuse de sa femme, en faisant à cette dernière la cour la plus assidue. Comme elle n'a besoin que d'être aimée, n'importe par qui, fût-ce même par son mari, elle est calmée par son retour, et congédie le comte de Saint-Elme. Enfin la pièce se termine, pour l'édification générale, par un souper légal, moral, sentimental et conjugal, ce qui est assez original. — Tous les maris se proposent de décerner une couronne civique à M. Scribe, pour avoir fait triompher sur la scène leur respectable corporation, dont les droits y avaient toujours été méconnus depuis Molière. Les dames lui savent

fort bon gré d'avoir proportionné leur fidélité à celle de leurs époux; et les célibataires auront soin de ne point suivre la même marche que Saint-Elme, afin d'être plus heureux que lui. Graduel.

VARIÉTÉS. *Yo-You*, ou *les Deux Siamois*, folie-parade par M. Martin. — Yo et You sont deux jeunes Siamois de Soissons, réunis par l'amour, bicéphalisés par la circonstance, séparés par autorité paternelle, et enterrés au bruit des flageolets *.

NOUVELLES.

Lundi dernier, une grande solennité signalait une grande perte. M^{lle} Sontag a paru pour la dernière fois sur la scène des Italiens. L'étiquette, la curiosité, et surtout l'envie de recevoir ses adieux si pleins de mélodie, avaient, depuis long-tems, rassemblé la foule de ses admirateurs. L'enthousiasme général a témoigné des regrets que cause la retraite de cette célèbre cantatrice. — Le 15 de ce mois, anniversaire de la naissance de Molière, les acteurs du Théâtre-Français, revêtus de costumes du dix-septième siècle, ont joué *Tartuffe* et *le Malade Imaginaire*. Le public est venu en affluence rendre encore hommage au grand fondateur de notre gloire théâtrale. — Une belle recette a prouvé à l'Opéra le plaisir que fait la reprise de *Moïse*, réduit à trois actes. — Lafont quitte les Nouveautés pour retourner au Vaudeville. Volnys du Vaudeville, qui, sous le nom de Ch. Joly, a joué pendant quelque tems les amoureux à l'Odéon, va débiter aux Nouveautés dans *Henri V et ses Compagnons*. — Le privilège accordé au Cirque-Olympique est prolongé jusqu'en 1845. A ce théâtre on verra le *Déluge*, après le dégel. La Gaité monte une pièce féerie, qui, à en croire les *on dit*, dépassera par son luxe et sa richesse tout ce qu'on a déjà vu en ce genre. — Une comédie, qui a pour titre *l'Article de Journal*, a été jouée dernièrement à l'Odéon. — M^{me} Théodore quitte le Gymnase le 1^{er} avril. — M^{lle} Anaïs vient de contracter un engagement avec l'Ambigu. — *Hernani* ne paraîtra aux Français qu'après le *Gustave-Adolphe* de M. Lucien Arnault. — M. Belmontet, l'un des auteurs d'une

* Les auteurs appellent maintenant *flageolets* ces instrumens au bruit perçant autrefois appelés *sifflets*.

Fête de Néron, doit lire prochainement à l'Odéon une nouvelle tragédie, dont le sujet est tiré de l'histoire de la conquête du Nouveau-Monde. — Batiste va reparaitre sur la scène de l'Opéra-Comique. — Ravel-Cocambo quitte l'Ambigu et se rend au Havre où il est engagé. — La reprise de *Romeo et Juliette*, à l'Odéon, variera le répertoire trop restreint de ce théâtre. — M^{lle} Corinne, qui a débuté à l'Ambigu, a été gênée par une timidité qu'elle perdra bientôt sans doute, mais possède un organe trop faible pour remplir les rôles à éclat, si ordinaires au genre de scène qu'elle a choisi.



Revue des Modes.

Au bal donné chez l'ambassadeur d'Angleterre, on voyait des coiffures d'un genre tout-à-fait nouveau. Celle de la jeune et jolie baronne de Sordeval était composée de plumes rosées placées entre les coques de cheveux, et s'entremêlant dans des bouquets de fleurs d'argent (brunis), qui, par leur éclat et la délicatesse de leur travail, faisaient l'effet de bouquets de diamans. Cet ornement, qui est d'un genre très-élégant, et se mêle parfaitement avec les plumes, est une des modes les plus jolies de cet hiver.

— Parmi d'autres coiffures non moins originales que gracieuses, on remarquait une petite couronne formée d'une double rangée de têtes de plumes. L'une de ces rangées retombait en dehors et l'autre se recourbait en dedans, ce qui présentait une espèce de petit chaperon en plumes qui, posé très de côté sur la tête, était de l'aspect le plus délicieux. Nous avons vu aussi des marabouts roses placés dans les mêmes dispositions.

— On voyait aussi beaucoup de coiffures en fleurs excessivement élevées. Quelques guirlandes étaient séparées en deux touffes. Les diamans qui ornaient les coiffures étaient presque tous montés en épis, bouquets ou aigrettes.

— Beaucoup de manches en berret sur lesquelles étaient jetées des blondes d'une hauteur prodigieuse, séparées au bas du poignet par un ruban ou un bracelet qui laissait retomber le bas de la blonde en forme de manchette.

— Une robe de crêpe blanc était ornée au-dessus de l'ourlet

de trois petits liserés d'or, puis de trois bouquets de petites plumes cerise, entremêlées de bruyères et de feuilles très-légères en or. Ces bouquets, qui formaient une double gerbe, séparée au milieu par une attache en camée, étaient posés diagonalement sur la robe, à partir du dessus du genou jusqu'à moitié du jupon. Un bouquet semblable était attaché au corsage, et la coiffure, complètement analogue à cette garniture, présentait une guirlande de bruyères et plumes séparées en deux touffes.

— Les robes en gaze japonaise étaient d'un effet admirable ; beaucoup de tissus légers semés en dessins d'or ou d'argent. On voyait des franges en plumes, en or, en argent, en perles et en jais.

— Nous devons aussi citer une jolie coiffure ornée de gerbes d'épis en perles, s'échappant d'une grosse rose.

— L'ambassadrice portait une robe noire, et avait pour coiffure des plumes noires.

— M. Rothschild a donné un bal qui réunissait le luxe et la gaieté. Les toilettes y étaient toutes charmantes ; les unes par leur riche élégance, les autres par leur goût parfait : aussi cette réunion a-t-elle pu être comptée comme un succès pour toutes les jolies femmes. M^{me} la marquise de Nadaillac, parée d'une robe de crêpe bleu, portait sur ses beaux cheveux blonds une demi-couronne formée par trois roses blanches séparées par des tulipes nuancées qui lui allait à ravir.

Une jeune personne, non moins gracieuse, avait pour ornement une guirlande de roses trémières entremêlées de feuilles qui passait entre les coques de cheveux, et retombait en décrivant un demi-cercle comme l'aile d'un oiseau de paradis ; on voyait plusieurs guirlandes en *crocus* ou fleur de safran, dont on vient d'enrichir la nomenclature des fleurs artificielles.

— Parmi d'autres jolies toilettes de bals, parues cette semaine, on a distingué celle de la duchesse D...y. Sa robe, en gaze persane brochée en or, était ornée au-dessus de l'ourlet par une guirlande de feuilles de *pirus* en or. Les manches en oreilles d'éléphant étaient en blonde, et ne descendaient pas plus bas que le coude.

— Une robe en gaze de laine blanche avait au-dessus de l'ourlet une garniture de la même étoffe, pliée de manière à former des triangles d'un quart de hauteur, et entourée d'une broderie en or. Un chef d'or séparait ces guirlandes, et un second chef bordait le bas de la robe.

— Une robe de satin blanc, garnie d'une frange en plumes blanches, ayant le corsage garni de blondes ainsi que les manches faites à la *donna Maria*, était un costume très-distingué ; la partie des manches retombant jusqu'aux coudes et très-arrondies, était séparée de celle d'en haut par un bracelet d'or fermé par une antique. La coiffure portée avec cette toilette était composée d'un bandeau en or fixé au milieu du front par une antique et de plumes blanches placées entre les coques des cheveux.

— Rien de joli comme une demi-couronne en plumes blanches, formant auréole, placée autour des coques de cheveux, et se terminant d'un côté par une longue plume tournée en spirale, et retombant sur le cou. M^{me} Me.... en a offert le modèle.

— Une autre coiffure charmante était une guirlande de feuilles de laurier en perles fines, qui était d'un effet délicieux dans des cheveux noirs. Quelques aigrettes en perles fines se mêlaient dans les coques.

— Indépendamment des boas en marabouts, on en fait en plumes frisées : elles sont quelquefois nuancées comme un arc-en-ciel.

— L'étoffe nommée *palmirienne*, employée depuis plusieurs années pour robes de bal, se porte maintenant brochée en or, soie ou argent.

— On porte pour soirée beaucoup de robes en gaze, imitation de blonde.

— Dans quelques jours on citera, dans le monde élégant, une robe en cachemire blanc, ornée au-dessus de l'ourlet d'une très-haute *grecque* en or, brodée au plumetis avec une perfection admirable. La ceinture présentera les mêmes dessins, ainsi que le tour des manches à la *Marino Faliero*.

Fêtes à la Cour.

En attendant les fêtes brillantes qu'on prépare à la cour pour l'arrivée de LL. MM. le roi et la reine de Naples, il y a eu deux bals cette semaine au château.

Le premier a eu lieu chez Madame la Dauphine; c'était la première fois depuis la restauration qu'on dansait chez S. A. R. C'était plutôt une belle soirée dansante qu'un véritable bal. Tandis que des tables de jeu occupaient une partie des appartemens de Madame la Dauphine, la salle des gardes de Monsieur le Dauphin absent avait été transformée en salle de danse. Les deux grands quadrilles se formèrent à neuf heures du soir, et restèrent animés jusqu'à une heure du matin. Les jeunes personnes qui y prirent part étaient plus remarquables par leur vivacité et par leurs grâces que par la richesse de leurs costumes. On remarquait plutôt une grande et belle simplicité que l'éclat qui frappe les yeux aux réunions de la cour.

On a walsé chez Madame la Dauphine. Désormais il ne sera plus possible de maintenir l'espèce de prohibition dont la walse est encore l'objet dans quelques maisons.

M^{lle} d'Artois a également donné un bal dans ses appartemens. Comme chez Madame la Dauphine, les toilettes étaient seulement d'une élégante simplicité. On était convenu d'avance de réserver la richesse des ornemens et l'éclat des pierreries pour les fêtes qui auront lieu pendant le séjour de M. le Comte et de M^{me} la Comtesse de Syracuse à Paris. Aucune couleur dans les parures, pas même des bouquets de fleurs sur les robes

de crêpe, d'organdi et quelquefois de tulle. Les corsages étaient généralement drapés, mais sans apprêts, et ornés seulement de mantilles, ou découpés par derrière. Quelques manches à la *dona Maria*. Les jupes étaient garnies de tresses de satin ou de biais de même étoffe, découpés en pointes. Les coiffures à l'anglaise ou plutôt à la *demi-anglaise* étaient en majorité au milieu de quelques coiffures simples et de quelques chinoises adoptées par de très-jeunes personnes. Monseigneur le Duc de Chartres portait un pantalon collant, ainsi que beaucoup d'autres jeunes gens; les pantalons, serrés seulement et faiblement au mollet, n'étaient pas moins nombreux. Madame la Dauphine s'est montrée quelques instans à cette réunion. Beaudouin conduisait l'orchestre, composé de dix-huit musiciens. Le bal devait durer jusqu'au lendemain matin, mais, Madame la Duchesse de Berry ayant éprouvé subitement un mal de dents, au milieu de la nuit, tout était terminé à deux heures après minuit.



Séjour de Walter-Scott

A BRUXELLES EN 1816.

« Vers le milieu du mois d'août 1816, sir Walter-Scott visita Bruxelles. Je fus assez heureux * pour le rencontrer chez sir Frédéric Adam, qu'une blessure retenait alors dans cette ville.

» Je fis à sir Walter-Scott l'offre de le conduire à Waterloo : il l'agréa. Deux de ses amis, qui l'accompagnaient, furent de la partie, ainsi que l'aide-de-camp du général. Sir Walter-Scott ne nous cacha pas qu'il avait l'intention d'écrire quelque chose sur la bataille de Waterloo. Aussi remarqua-t-il avec la plus grande attention tout ce qui se présenta à ses regards. Jusqu'alors, il n'avait point encore vu de champ de bataille qui eût été témoin d'une lutte aussi mémorable, et comme c'était la première fois qu'il mettait le pied sur le continent, chaque chose avait

* Les détails qu'on va lire sont empruntés au *New-monthly-magazine*, qui les donne comme extraits du portefeuille d'un vieillard sexagénaire (*Portfolio of a sexagenarian*). Ce vieillard est M. William Cockerill, célèbre par l'invention de plusieurs machines à filer, et par les belles fonderies qu'il a établies à Liège et dans d'autres parties des Pays-Bas. Retiré des affaires depuis plusieurs années, et fixé à Bruxelles, M. Cockerill existait encore en septembre dernier. Il était âgé de 75 ans.

(N. du T.)

I.

pour lui le mérite de la nouveauté. La journée que nous avions choisie fut très-belle. J'avais eu le soin d'envoyer en avant deux chevaux de selle, afin de lui épargner la fatigue de parcourir des champs tout récemment labourés; celui qu'il montait était si tranquille qu'il en parut fort content, et qu'il eut la liberté d'examiner tout à son aise les différentes positions occupées par les deux armées. Il s'arrêta surtout avec un très-grand plaisir devant la ferme de Hongoumont, et y passa deux heures. Dans le cours de nos allées et venues, nous rencontrâmes Jean Lacoste. J'avais prévenu sir Walter-Scott que c'était un imposteur, mais cela ne l'empêcha pas de lier conversation avec lui. Ce paysan flamand, en racontant qu'il n'avait pas quitté les côtés de Napoléon pendant la bataille, avait trop fortement fixé sur lui l'attention générale pour que sir Walter-Scott passa outre sans lui parler. Je n'en savais pas alors sur le charlatanisme de cet homme autant que j'en appris par la suite; car plus tard il fut, devant moi, confronté avec un forgeron du hameau de la Belle-Alliance, et ne put nier le rapport de celui-ci, qui affirma que tout le temps que dura l'action, ils étaient demeurés cachés tous les deux, dans le même lieu, à dix milles du champ de bataille. L'histoire bâtie par Lacoste avait tellement les caractères de la vraisemblance, et elle lui fit gagner tant d'argent, que, se trouvant en position d'acheter le silence des compagnons de sa fuite, son imposture fut à peine dévoilée, et les étrangers continuèrent d'être ses dupes. Il avait recueilli de droite et de gauche quantité d'informations sur la position des armées et les détails de la bataille, et comme il ne manquait pas d'un certain esprit naturel, et qu'il parlait assez facilement le français, il était devenu le *cicerone* en titre de Waterloo, et tous ses mensonges étaient crus comme mots d'évangile. Jusqu'à l'époque de sa mort, qui arriva en 1824, il conserva toute sa popularité. Il était parvenu à porter le prix de ses courses de deux francs jusqu'à cinq francs, sans compter cinq autres francs qu'il demandait pour le louage d'un cheval, disant que les marches de plusieurs heures, auxquelles il était astreint, dépassaient ses



forces. Ce métier lui rapportait, dit-on, quatre mille francs tous les étés.

» Lorsque sir Walter-Scott eut examiné à loisir chacun des points de l'attaque et de la défense, nous nous rendîmes à Waterloo pour y dîner et nous reposer. A l'auberge du duc de Wellington, où nous descendîmes, nous trouvâmes une foule considérable de paysans qui vinrent offrir à sir Walter-Scott une quantité de débris recueillis sur le champ de bataille de Waterloo, depuis des cuirasses jusqu'à des boutons d'uniforme et des boulets. Il acheta quelques-uns de ces objets, et entre autres, une grande croix de la Légion-d'Honneur. Mais la relique la plus précieuse lui fut donnée par ma femme. C'était un petit livre manuscrit, tout taché de sang, qui avait appartenu à un soldat français, et qui contenait plusieurs chansons populaires et d'autres pièces de vers. Quelques-unes de ces chansons parurent jolies à Walter-Scott, qui les traduisit en vers, et les inséra dans les *Lettres de Paul à sa famille* *. Lors de la publication de cet ouvrage, il fit à ma femme l'honneur de lui en envoyer un exemplaire, accompagné d'une lettre extrêmement flatteuse, où il disait : « qu'il considérait le » petit livre qu'elle lui avait donné comme le plus précieux » de tous les débris qu'il eut emportés du champ de Waterloo *. »

* *Partant pour la Syrie, Brûlant d'amour et partant pour la guerre, et la chanson de la Folie* commençant par ce vers, *De prendre femme un jour, dit-on*, telles sont les trois chansons traduites par Walter-Scott, qui dit à cet égard dans les *Lettres de Paul* :

« J'ai pris, pour traduire ces vers, plus de peine qu'ils ne valent; mais je » ne puis pas les isoler de l'intérêt que leur donne le lieu dans lequel ils ont » été trouvés. »

(N. du T.)

* Une lettre de M. Saintine, écrite de Waterloo même, le 18 juin dernier, et insérée dans les notes du poëme de *Waterloo*, dernièrement publié par MM. Méry et Barthélemy, contient sur l'état présent de ce lieu célèbre les détails suivans :

« Il y a 14 ans à pareil jour, 150,000 hommes s'agitaient et mouraient sur » ce terrain; aussi n'y voit-on plus aujourd'hui que des tombeaux et des tro- » phées. Les premiers monumens qui s'offrirent à moi furent celui du général » Gordon, frère du comte d'Aberdeen et celui des Hanovriens. Ils sont situés

» De retour à Bruxelles, sir Walter-Scott voulut bien passer la soirée avec nous. Je fis prévenir quelques-uns de nos amis, et ils accoururent pour le voir. Il nous charma tous par sa conversation, se félicita beaucoup de l'agréable journée qu'il avait passée, et de la meilleur grâce du monde promit à ma femme d'inscrire quelques vers sur son album. Le lendemain matin, il vint pour s'acquitter de sa promesse. Je le conduisis dans mon cabinet, dont j'eus soin de fermer la porte pour qu'il ne fût pas dérangé. Un grand nombre de mes amis s'étaient rangés dans le parc, en face des fenêtres, pour tâcher d'apercevoir le célèbre écossais, et plusieurs même avaient épié le moment où il était sorti de son hôtel et l'avaient suivi. Mais, en dépit de mes précautions et de l'ordre que j'avais donné à mes domestiques de ne laisser entrer qui que ce fut; un homme d'une corpulence énorme força la consigne. Il portait un manteau de drap grossier, comme en ont les cavaliers, une veste écarlate, des culottes en peau de daim toute crasseuses, et

» tous deux vis-à-vis l'un de l'autre sur les bords de la route. Les Prussiens ont élevé le leur sous la forme d'un clocher gothique en fer. Un immense amas de terre, haut de 225 pieds, représentant une pyramide à large base, et surmontée d'un énorme *lion belge* qui regarde et semble menacer la France est le monument triomphal des Belges; il est construit sur le fameux plateau où la cavalerie française attaqua et enfonça les carrés anglais, et il y entra, comme matériaux, cent mille charretées de terre et dix mille cadavres.

» Nous allâmes visiter le célèbre château d'Hougoumont, dont la guerre a fait une ruine. Les arbres qui l'entourent sont mutilés par la mitraille et les boulets; de nouvelles portes viennent d'y être placées; mais on assure que les anciennes étaient tellement criblées et déchiquetées par les balles, qu'elles ressemblaient à un tamis.... Lorsque les Français se rendirent maîtres du château, l'incendie dévorait déjà cette vieille construction, et un grand nombre de blessés furent écrasés et brûlés sous ses décombres; la chapelle seule fut préservée. Les paysans ne manquèrent pas de crier au miracle, et aujourd'hui notre guide nous raconta comment, lorsque de longues colonnes de flamme, après avoir détruit les bâtiments principaux, se dirigeaient vers la chapelle; elles s'arrêtèrent et s'anéantirent tout-à-coup à la vue d'un énorme Christ de bois qui en surmonte la porte à l'intérieur. Je vérifiai moi-même le miracle: la chapelle était intacte, mais le Christ avait les pieds brûlés.

» En revenant d'Hougoumont, nous rencontrâmes des femmes qui voulurent nous vendre des tronçons d'armes, des débris d'obus et des balles



des guêtres du Yorkshire en cuir fauve tanné, remontant jusque par-dessus ses genoux, un chapeau à larges bords, usé et tout passé, couvrait ses cheveux moitié rouges et moitié gris, et autour de son cou était entortillé un *belcher*, qui jadis avait été pourpre. Cette masse mouvante de chair et d'os avait franchi une double porte qui séparait le vestibule de l'escalier, et pénétré jusqu'à celle de la pièce où le poète était enfermé. Ne pouvant aller plus loin, il s'était mis à frapper à coups redoublés contre cette porte avec le manche d'un grand fouet qu'il tenait à la main. Je sortis précipitamment de la salle à manger pour m'informer de la cause de ce tapage, et je ne fus pas peu surpris en voyant le personnage dont je viens d'esquisser le portrait. Il me regarda aussi avec un grand étonnement, mais sans dire un seul mot. « Qui me procure, monsieur, l'honneur de » de votre visite? » lui dis-je d'abord avec politesse; mais son costume et sa tournure me rappelant tout à coup qu'il ne méritait pas tant de façons : « que diable faites-vous » ici? » ajoutai-je vivement. Mon homme ne se laissa pas déconcerter par cette question brusque, il se redressa, et, penchant sa tête en arrière, il me répondit avec l'accent des habitans du Yorkshire : « On m'a dit que le fameux » Walter-Scott était chez vous, et je désire le voir; mais

» de fusil. Mon guide me dissuada d'en acheter : » « Cela est devenu aujourd'hui trop commun, me dit-il; mais si vous êtes curieux d'acheter des têtes » j'en ai là quelques-unes bien nettoyées et que je vous céderai. — Comment, » des têtes!... m'écriai-je, vous vendez des têtes? — Les Anglais nous en em- » portent beaucoup, me répondit-il froidement. Il m'expliqua alors par quel » moyen il se les procurait : » « Vous voyez, me dit-il, en me montrant un » grand champ de seigle à droite; tous les épis ne sont pas de même couleur; » il y a là des places entières d'un vert plus foncé, plus noirâtres que les au- » tres : c'est là que sont les fosses. Il en est ainsi presque dans toute la plaine, » et lorsque nous voulons quelques ossemens, quelques têtes, nous remar- » quons l'endroit, nous attendons le soir, et nous fouillons.

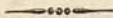
» C'est à Waterloo que Wellington avait établi son quartier général. » Il logeait près de l'auberge de Jean de Nivelles. La petite église de Waterloo » a ses murs entièrement recouverts de cénotaphes en marbre, consacrés par » les différens corps de l'armée anglaise à leurs officiers morts pendant le com- » bat. Le cimetière renferme aussi plusieurs tombes creusées le lendemain de » ce grand jour, et j'ai lu dans un jardin de la ville l'inscription tumulaire qui » recouvre la jambe du comte d'Uxbridge. » (N. du T.)

» je suis très pressé, mes chevaux m'attendent à la porte pour
 « me mener à Waterloo ; et j'espère que vous voudrez bien
 » contenter tout de suite ma curiosité. Je m'appelle... (Je
 » n'entendis pas bien distinctement le nom qu'il prononça.)
 » Je suis Esquire, du Yorkshire, et j'ai 3,000 livres ster-
 » lings de revenu par an. Je voyage en ce moment, et je
 » suis curieux de voir tout. Mes filles me parlent sans cesse
 » de ce M. Scott qui est ici ; elles ont toujours le nez dans
 » ses ouvrages. Dès lors j'ai supposé qu'il valait la peine
 » d'être vu. » — « Sir Esquire, lui dis-je, la manière peu
 » convenable dont vous vous êtes introduit dans ma mai-
 » son me donne tout lieu de croire que vous êtes un échap-
 » pé de la maison de fous d'York. Je vous engage donc à
 » vous remettre en chemin pour aller à Waterloo ; car
 » quoique sir Walter-Scott soit chez moi, je vous assure
 » que vous ne l'y verrez pas. Si vous voulez absolument
 » satisfaire votre curiosité, vous n'avez qu'à descendre
 » dans la rue et qu'à l'y attendre jusqu'à ce qu'il lui prenne
 » fantaisie de sortir. Il y aurait cependant quelque chose
 » de mieux à faire : ce serait d'ajourner votre voyage, de
 » retourner sur vos pas, et d'aller vous mettre entre les
 » mains de quelqu'un qui vous apprend à vivre. Tel est le con-
 » seil qu'en bon compatriote je crois devoir vous donner, » et
 en disant cela, je fermai la porte sur le nez de mon Esquire.
 Mes amis rassemblés dans le salon avaient entendu ce dia-
 logue et riaient aux éclats ; heureusement, le poète n'en
 fut pas troublé, et lorsqu'il eut fini, je lui contai l'aventure,
 qui le divertit beaucoup. L'Esquire s'était hâté de redes-
 cendre, de monter dans sa mauvaise chaise de poste et de
 repartir. Depuis lors, je n'en ai jamais entendu parler, et
 ce fut vainement que je cherchai, dans les hôtels garnis de
 Bruxelles, à me procurer quelques informations sur son
 compte.

» Bruxelles n'avait rien qui pût piquer particulièrement
 l'attention de l'auteur de Waverley. Cependant il admira
 beaucoup la tour de la maison de ville, ainsi que les an-
 ciennes sculptures et le style d'architecture des bâtimens
 qui entourent la grande place.

» Sir Walter-Scott nous raconta très-plaisamment une rencontre qu'il fit à Anvers en revenant de la Hollande. Le lendemain de son arrivée dans cette ville, il se leva de très-bonne heure, afin d'aller visiter le tombeau de Rubens, dans l'église de Saint-Jacques, avant que ses compagnons de voyage ne fussent éveillés. Pour tout guide, il avait pris un plan de la ville. Il erra environ une heure, mais ne trouvant pas ce qu'il cherchait, il se détermina à demander son chemin à quelqu'un. Ayant remarqué un homme qui, comme lui, paraissait embarrassé et regardait à droite et à gauche; il s'en approcha, et lui adressa, du mieux qu'il put, la parole en Français. L'étranger, ôtant son chapeau, lui répondit très-respectueusement, dans le dialecte et avec l'accent des montagnards de l'Écosse.

« Je suis bien fâché, monsieur, mais je ne sais pas d'autre langue que l'anglais. — Cela n'est pas bien fâcheux, » monsieur, dit sir Walter-Scott; car, à vous dire vrai, » l'anglais ou plutôt l'écossais est la langue que je parle le » mieux. — Peut-être alors, monsieur, répliqua le montagnard, êtes-vous mon compatriote et connaissez-vous » mon maître, M. Caméron, capitaine au 79^e, et pourrez-vous me dire où il demeure. Je viens en ce moment d'une » placé qu'on appelle *Machlin*, et j'ai oublié le nom du logement du capitaine, c'est quelque chose comme le *Laa-borer*. » — Je pense, mon ami, que je pourrai vous indiquer ce que vous cherchez, répondit sir Walter-Scott; car il y a tout justement en face de vous un hôtel (en disant cela, il montrait l'hôtel du *Grand-Laboureur*) qui est sans doute celui où loge le capitaine; et cela était en effet. »



Le Violon de Mozart.

Dans le haut du faubourg Saint-Joseph, à Vienne, il existait, il y a quelque quarante ans, un pauvre marchand de curiosité et de *bric-à-brac*. Cet homme, qui se nommait Ruttler, était chargé d'une nombreuse famille, et le petit bénéfice de son misérable établissement suffisait à peine pour nourrir une femme jeune encore et quatorze enfans, dont le plus âgé ne comptait pas seize années. Cependant Ruttler, malgré la triste situation de ses affaires, était bienfaisant, serviable pour tous, et le pauvre, le voyageur, ne réclamaient jamais en vain son secours et ses conseils.

Un homme dont la physionomie grave et sensible inspirait le respect et l'intérêt, passait chaque jour devant la boutique de Ruttler. Cet homme paraissait atteint d'une maladie mortelle; la nature semblait avoir perdu pour lui sa parure et sa beauté; seulement, quand il voyait devant lui voltiger les enfans de Ruttler, qui saluaient chaque jour son passage, un sourire effleurait ses lèvres décolorées, et, levant les yeux vers le ciel, il paraissait souhaiter à ces pauvres innocens une existence plus douce que la sienne. Ruttler avait aussi remarqué l'étranger, et comme il guettait les moindres occasions d'être utile à son semblable, il avait obtenu du malade le droit de lui offrir un siège quand il revenait de sa promenade accoutumée. On avait accepté cette offre patriarcale, et chaque matin les enfans de Rutt-

ler se disputaient le plaisir de préparer l'escabeau destiné pour leur hôte.

Un jour, c'était le lundi de la Pentecôte, l'étranger revint de sa promenade plutôt que de coutume ; les enfans de Ruttler l'entourèrent comme à l'ordinaire et lui dirent : « Monsieur, Monsieur, maman vient de nous donner cette nuit une jolie petite sœur. » Alors l'étranger se présenta, appuyé sur le bras du plus âgé des enfans jusqu'au seuil de la boutique pour demander à Ruttler des nouvelles de sa femme. Le marchand allait sortir ; après avoir confirmé à son hôte cette nouvelle et l'avoir remercié, il finit par lui dire : oui, Monsieur, voilà le quinzième que Dieu nous envoie. — Brave homme ! s'écria l'étranger, avec un sentiment de douleur et d'attendrissement ; et une faible partie de ces trésors, ajouta-t-il, qu'on distribue aux courtisans de Schœnbrunn ne viendra pas jeter un peu d'aisance au milieu de votre maison ! Siècle de fer ! talent, vertu, honneur, on ne sait vous admirer que lorsque la tombe s'est refermée sur vous. Mais, dites-moi, n'avez-vous pas un parrain pour votre nouveau-né ? — Quand on est pauvre, Monsieur, les parrains ne se trouvent guère ; les parrains de mes autres enfans sont des passans ou des voisins aussi pauvres que moi. — Appelez-la Gabrielle, reprit l'étranger, et c'est moi qui lui donne ce nom. Voilà cent florins pour le repas auquel je veux assister ; chargez-vous-en, vous m'obligerez. Et comme Ruttler hésitait : prenez, prenez, dit l'étranger ; quand vous me connaîtrez mieux, vous verrez que je suis digne de partager vos peines. Mais rendez-moi un service, j'aperçois un violon dans votre boutique ; apportez-le moi sur cette table, j'ai quelques idées. Il faut que je les jette sur le papier.

Ruttler s'empressa de décrocher le violon et de le mettre entre les mains de l'étranger, qui en tira tout-à-coup des sons si extraordinaires, que la rue s'emplit de curieux, et que plusieurs seigneurs, reconnaissant l'artiste aux sons qui frappaient leurs oreilles, firent arrêter leurs équipages. Cependant, tout entier à la composition, l'étranger ne fit aucune attention à la multitude qui entourait la boutique

de Ruttler. Il termina bientôt, serra dans sa poche ce qu'il avait écrit, et prit congé du marchand en le priant de l'avertir du jour où le baptême se ferait; il laissa son adresse.

Trois jours se passèrent et l'inconnu ne reparut plus; l'escabeau était vainement placé à la porte de Ruttler. Seulement le troisième jour, quelques personnes, vêtues de deuil et les paupières mouillées de larmes, s'arrêtèrent devant le siège informe et le contemplèrent avec tristesse. Ruttler prit le parti d'aller lui-même savoir des nouvelles de son hôte.

Il arriva au logis indiqué; mais la porte tendue de noir, un cercueil autour duquel brûlaient une grande quantité de cierges; une foule d'artistes, de grands, de savans et de lettrés qui déploraient un trépas aussi prompt qu'inattendu, lui firent soupçonner la vérité. Il apprit, non sans étonnement, que son hôte, que son bienfaiteur, que le parain prétendu de sa fille était Mozart, et que c'étaient les obsèques de ce grand homme qu'on allait célébrer.

Mozart avait exhalé chez lui son dernier soupir musical; c'était, assis sur l'escabeau, qu'il avait composé le magnifique *Requiem*, véritable chant du cygne de la Germanie.

Ruttler, après avoir rendu les derniers hommages à l'homme qu'il avait honoré et respecté sans le connaître, rentra chez lui, et fut tout étonné de trouver son modeste asile envahi par une foule oisive qui se livre à l'admiration quand les objets d'un culte qu'elle a souvent méconnu n'existent plus.

Cette circonstance donna la vogue au pauvre établissement de Ruttler, qui finit par se retirer avec une petite fortune après avoir établi ses quinze enfans.

Il nomma Gabrielle la dernière créée, selon le vœu de Mozart, et le violon dont le grand homme s'était servi quelques jours avant sa mort servit de dot, à seize ans, à Gabrielle. Ce violon fut vendu 4,000 florins. Quant à l'escabeau, Ruttler ne voulut jamais s'en séparer, malgré les offres brillantes qu'on lui en fit; il le garda tout à la fois comme un monument de sa pauvreté et de son bonheur.

(*Extrait des Nuits étoilées.*)

La Fille de la Veuve,

ou

LE BRIGAND DE BOVINE.

La fille de la veuve a suivi le brigand de Bovine, celui qui désole depuis deux ans la Pouille, et qu'ils ont surnommé le roi des monts

Elle l'a aimé sans le connaître, en le croyant un soldat déserteur menacé de la mort. C'est la pitié qui d'abord a touché son cœur; et d'ailleurs, la beauté et le courage du brigand sont célèbres; et la beauté et le courage plaisent aux jeunes femmes.

Elle l'a aimé sans le connaître, et lorsqu'elle l'a connu il n'était plus temps de s'en séparer.

Elle l'a suivi pour se dérober à la honte et au courroux de sa mère; maintenant elle erre dans les lieux sauvages fréquentés par les bandits; elle partage leur fatigue, leurs périls. Malheureuse fille! ton imprudence te coûtera cher!

Elle a donné le jour à un fils, un bel enfant qui lui ressemble. Elle l'aime ce fils, il fait désormais toute sa joie, car le brigand a repris son humeur farouche, et son regard ne s'adoucit plus en s'arrêtant sur la jeune fille.

C'est que les soucis assiègent son âme, et n'y laissent point de place pour l'amour. Sa troupe, si nombreuse et si

aguerrie, est détruite ; des soldats venus de France ont eu l'avantage en plusieurs rencontres, et les compagnons du chef ont péri. La trahison en a livré plusieurs, d'autres ont fui ; sa tête à lui est estimée 2,000 piastres ; on les promet à qui pourra le tuer.

Quatre hommes seulement restent à ses côtés. Quatre ! de soixante qu'ils étaient ! résister maintenant serait imprudent et inutile. Ils gagnent à la hâte la dernière et la plus sûre de leurs retraites, poursuivis de près par leurs ennemis.

Les étrangers, heureusement, connaissent mal les chemins difficiles des montagnes ; le moindre bruit peut les guider ! La petite troupe marche avec précaution, ne prononçant que peu de mots tout bas et à de longs intervalles. L'enfant dort dans les bras de sa mère ; il s'éveille... — Paix ! dit le chef, d'une voix sourde, mais formidable,

La jeune femme pose sa bouche sur la petite bouche de l'enfant, l'appelle doucement des noms que savent les mères : mon fils ! mon enfant ! mon bel enfant ! mon petit Ambrosio ! Elle voudrait lui faire comprendre le danger auquel il les expose ; mais l'enfant ne comprend que la douleur et la faim qui provoquent ses cris.

— Qu'il se taise ! reprend le chef, sa vie est moins précieuse que la nôtre !... qu'il se taise !... La mère, épouvantée, le regarde, et ne peut croire toutefois à l'horrible crainte qu'il l'a frappée.

Et cependant les soldats étrangers ont entendu les cris de l'enfant ; ils se dirigent d'après cet indice qui est certain ; car ils savent qu'une femme et un enfant sont avec le chef. Ils approchent ! on entend leurs pas ! les fugitifs vont être atteints si un prompt silence ne fait perdre leur traces à ceux qui les poursuivent ! Qu'il se taise ! redit le chef.

Et l'enfant a cessé de crier, et le silence a succédé au bruit qui trahissait la marche des fugitifs.

Pour sauver ses compagnons et lui, il a lancé son fils contre la pierre aiguë du rocher.

La jeune femme ne versa pas une larme : et le chef détourna la tête ; et ses compagnons baissèrent les yeux tandis

qu'elle relevait le corps de son enfant et qu'elle l'enveloppait d'un linge.

Elle le porta quelques instans, mais le chef lui ordonna de s'en séparer. Elle insista pour le porter jusqu'à un lieu sûr : elle eût désiré lui creuser une petite fosse qu'elle pût visiter quelques fois ; mais le chef importuné de cette vue arracha de nouveau l'enfant des bras de sa mère ; ses compagnons le déposèrent au pied d'un arbre et recouvrirent son corps d'un peu de terre.

La jeune femme ne pleura point encore. Le chef l'avait menacée de la traiter comme l'enfant si elle le fatiguait de ses reproches, elle ne lui en adressa point.

Le soir, les bandits, accablés de fatigue, auraient voulu prendre un peu de repos ; mais aucun d'eux n'était certain de pouvoir résister au sommeil pour veiller à la sûreté des autres : la jeune femme offrit de faire la garde : et, en effet, ses yeux rouges et enflammés n'annonçaient pas des dispositions à dormir, elle prit des armes et se tint debout à côté des bandits couchés sur la terre.

Ils dorment. Elle regarde l'un d'eux, le meurtrier de son fils, elle pense à sa jeunesse innocente et heureuse, à sa mère, qui peut-être est morte, et en la maudissant ; à son amour, envié par tant de jeunes hommes, et que le brigand a payé de ses dédains ; elle pense à ces choses, et la haine remplit son cœur : la haine d'Italie ! sombre ! terrible ! comme le premier feu du Volcan. Elle pense surtout à son fils massacré dans ses bras. — Misérable ! il n'a pas redouté ma vengeance ! à ce point, il m'a méprisée !... Elle rit alors et l'arme qu'on lui a confiée est posée à une place sûre, bien sûre ! Le coup part. L'explosion éveille les bandits ; mais la jeune fille fuit en se cachant, vers le lieu où sont les soldats étrangers, et ils n'osent la poursuivre dans la crainte de quelqu'embuscade.

Elle arrive auprès des soldats, demande à parler à leur commandant, et lui dit : « J'ai tué ce brigand de Bovine, celui qui désole depuis deux ans la Pouille, et qu'ils ont surnommé le roi des Monts, la récompense promise pour sa tête m'appartient. »

Le commandant la regarde étonné, et les soldats se défient de cette femme qui réclame le prix d'une trahison : mais elle raconte sa terrible destinée, et ils la plaignent.

Elle les conduit au lieu où elle a tué le brigand ; on l'y trouve ; ses compagnons avaient abandonné son corps pour n'être pas retardés dans leur fuite.

Les deux mille piastres sont comptées à la jeune fille ; mais sa mère à qui elle les destinait, n'en avait plus besoin ; elle était morte, et peut-être en la maudissant!...

L'un des soldats frappé de sa beauté, et tenté aussi par l'or qu'elle possédait, lui dit : « Tu es jeune, belle, courageuse, et tu sais te venger, sois ma femme, et ayons un fils beau et fort comme celui que tu pleures, qui te consolera de sa perte.

Elle le crut et devint sa femme ; mais, à la naissance de ce second fils qu'elle souhaitait, un affreux délire s'empara de ses sens, elle cria qu'on égorgeait son enfant sous ses yeux, et rien ne put rappeler sa raison, et, depuis ce temps, elle court en insensée à travers la campagne, creusant la terre avec ses doigts décharnés, pour y chercher le corps de son premier né.

La fille de la veuve a suivi le brigand de Bovine. Elle l'a aimé sans le connaître : et, lorsqu'elle l'a connu, il n'était plus temps de s'en séparer.

M^{me}. TERCY.



Vengeance d'une Juive.

Il est d'usage en Sardaigne, que la veuve d'un homme qui a péri victime d'un meurtre, garde soigneusement la chemise de son mari, et qu'à diverses époques elle la déroule aux yeux de ses enfans, obligés de venger la mort de leur père dès qu'ils sont en état de se servir des armes. Les juifs de la Pologne conservent encore, à ce qu'il paraît, cette coutume puisée, dit-on, dans les saintes écritures. Le fait suivant en offre un exemple remarquable :

Un étudiant israélite de l'université de Berlin, provoqua, il y a quelques années, en duel, un autre étudiant de la même religion, dont la famille habite la Pologne. Celui-ci succomba, et, selon les lois du pays, son adversaire fut aussitôt arrêté. M. Hitzig, jurisconsulte d'un grand mérite, et auteur de plusieurs ouvrages renommés, était chargé de l'instruction. Un jour, revenant du Palais de Justice, il trouva devant la porte de sa maison une voiture polonaise; le magistrat était à peine entré dans son appartement qu'une femme d'une haute stature et revêtue du costume imposant des juifs polonais, court au-devant de lui et se jette à ses genoux en criant : *Vengeance !* M. le juge, *vengeance !* C'était la mère de l'étudiant tué en duel; elle avait entrepris ce voyage, accompagné d'un de ses parens, vieux juif à longue barbe, et enveloppé dans une robe noire. Dès leur arrivée à Berlin, et avant même d'être entrés dans aucune auberge, ils s'étaient rendus chez le ministre de la justice, et de là chez le juge d'instruction pour demander vengeance.

La mère exprimait hautement l'intention de rester quelques jours à Berlin, afin de se donner le plaisir de voir exécuter le meurtrier de son fils. En vain le juge s'efforçait de lui faire comprendre qu'un duel n'était pas un assassinat, et ne saurait être puni de mort; en vain il l'engageait à retourner dans ses foyers, où l'on aurait soin de lui expédier le jugement qui serait rendu. La juive sortit, non sans laisser paraître son mécontentement.

Le surlendemain, cependant, son compagnon de voyage vint trouver M. Hitzig, et lui déclara que la veuve, convaincue maintenant de la justesse de ses observations, avait résolu de retourner aussitôt dans son pays, mais qu'avant de partir elle sollicitait une seule grâce, celle d'avoir une entrevue avec l'accusé, pour entendre de sa bouche le récit de l'événement. M. le juge d'instruction ne voulut, toutefois, lui accorder cette faveur qu'après avoir obtenu l'assentiment de l'accusé, et en exigeant que l'entrevue eût lieu devant des témoins. La veuve accepta cette condition; elle ajouta même que son dessein était d'assurer à l'accusé oubli et pardon.

La scène se passa en présence du geôlier et d'un ami du jeune homme. Dès que les étrangers furent entrés dans la prison, celui-ci s'avança vers eux, les accueillit de la manière la plus douce, la plus bienveillante, et se disposait à leur exprimer tous ses regrets; mais aussitôt, la Juive, d'un ton solennel, profère les plus terribles imprécations contre le meurtrier de son fils, dont le vieux Juif déroule en même temps la chemise toute sanglante. Vois ce sang, s'écrie la mère, en s'adressant à l'accusé; il demande vengeance au Tout-Puissant!

Alors le Juif reprend la chemise, la plie avec beaucoup de soin, se dirige d'un pas grave vers la porte de la prison, accompagné de la veuve, dont la fureur éclate encore, et tous les deux se retirent, satisfaits d'avoir rempli d'horreur et de remords le cœur du malheureux jeune homme. Le jour même ils quittèrent Berlin, sans paraître désormais s'inquiéter de l'issue de l'affaire.

Chronique.

La bourse ou la vie!.... est une demande à laquelle une personne sans défense, et se trouvant le soir dans un endroit un peu isolé, ne peut se dispenser de répondre pécuniairement. C'est ce que fit, il y a peu de jours, quelqu'un qui était dans ce cas. — Combien y a-t-il dans cette bourse, demanda l'assaillant? — Je l'ignore. — A cette réponse, il l'ouvre, en tire 10 francs, et remet le reste au propriétaire. Surpris de cette manière d'agir, ce dernier suit l'homme qui s'éloigne. Il le voit entrer chez un boulanger et apprend que c'est un malheureux père de famille auquel on a refusé du pain le matin, à cause d'une dette arriérée de 10 fr. qu'il vient de solder. Émue par ce récit, cette personne se rend chez le coupable pour l'aider de ses secours... Mais l'infortuné le reconnaît, il se croit découvert, et ne voyant plus que l'ignominieux châtiment qui l'attend, il court se précipiter par la fenêtre! — Avant de donner sa main au comte de Rossi, M^{lle} Sontag avait déjà refusé plusieurs partis brillans. Parmi les victimes de ses rigueurs, on remarque l'ambassadeur anglais Clanwilliams, qui acheta 1,000 fr. une brosse à dents qui lui avait appartenu, et qui, depuis, pour justifier pareille emplette, a perdu complètement la raison. — Une diligence a été arrêtée dans

la forêt de Châteauneuf, par une bande de voleurs, arrêtés à leur tour par un détachement de gendarmerie. Parmi les brigands, il s'en trouve un qui, jouissant de 1,500 liv. de rente et d'une honnête aisance, semblait dévaliser les voyageurs plutôt pour son plaisir que par nécessité. — Condamné déjà depuis deux ans par la Faculté, Cobourg, lion de M. Martin, a succombé, victime d'une affection pulmonaire, le 20 janvier à une heure du matin, emportant l'estime et les regrets de tous ceux qui connurent son intelligence et son urbanité toute française. — Il vient de mourir à Florence un maître d'hôtel garni qui laisse une succession de plus de 300,000 francs. de rente. Il a acquis une pareille fortune en ne recevant, traitant, plument que des voyageurs de la plus haute distinction. Un jour, un individu qui voyageait en cabriolet avec un seul domestique, se présente à son hôtel; mais l'entrée lui en est refusée, son modeste équipage faisant douter de sa fortune. C'était le duc de Richelieu. — Sur une population de 1,130,555 âmes, on compte, à la Virginie, 448,294 esclaves. — Pendant l'année 1829, l'Angleterre a perdu 367 bâtimens de commerce et 390 grands navires en voyages de long cours. — MADAME, duchesse de Berry, a fait appeler dernièrement deux jeunes gens fort intéressans qui ont excité l'admiration et acquis l'estime de toute la cour. La nature, qui leur a refusé la parole, les a indemnisés par beaucoup d'esprit. Tous deux font des additions de plus de 30 chiffres, traduisent cinq langues, jouent parfaitement à l'écarté, ensemble, ou avec le public, enfin, mettent l'orthographe comme M. Marle lui-même. *Mademoiselle* en ayant appelé un à part, et lui ayant demandé *s'il s'amuse*, il a couru chercher ses lettres et a écrit sur le parquet : *G fais mon devoir*. Bientôt le public sera admis à visiter ces deux sujets curieux, ces Castor et Pollux de la gente savante à quatre pattes, qui ne sont autres que deux petits caniches. — Il vient de paraître à Bruxelles une caricature sur la responsabilité ministérielle. On y voit un pédagogue espagnol qui donne le fouet au camarade d'un petit prince, son élève, pour punir

celui-ci d'avoir cassé des carreaux. — Le docteur Gall, de systématique mémoire, avait appliqué ses recherches crânologiques à Napoléon, d'après le moulage de sa tête. Voici le résultat de ses observations : 1° organe de la dissimulation ; 2° des conquêtes ; 3° de la bienveillance ; 4° de l'imagination ; 5° de l'ambition, de l'amour et de la gloire ; et, sous le rapport des facultés intellectuelles ; 1° organe de la connaissance des hommes et des choses ; 2° organe de la localité, des rapports de l'espace ; 3° du calcul ; 4° de la comparaison ; 5° de la causalité, de l'esprit d'induction, de tête philosophique. Voilà terriblement de protubérances ! mais il faut un peu se prémunir contre les découvertes de M. Gall, qui, en sa double qualité de chirurgien et de crâlogue, ne demandait que plaies et bosses. — Érasme vendit le célèbre manuscrit de la Bible latine pour 3 ducats. Luther, revenant de l'Université de Francfort, fut réduit à se défaire de ses livres, pour vivre pendant la route. Le manuscrit de *Waverley* demeura près d'un mois sur le comptoir d'un libraire, sans qu'on y daignât jeter les yeux, et depuis, Walter-Scott a avoué qu'il eût été enchanté de vendre 50 guinées ce précieux ouvrage, premier monument de sa réputation. — Dans une paroisse de Londres, le 12 de ce mois, un homme veuf, âgé de 102 ans, s'est uni à une veuve de 52. L'époux s'était rendu à l'église à travers le vent et la neige tombante, sans parapluie ni surtout. Le siècle paraît jouir d'une meilleure santé que le demi-siècle. Le siècle et demi s'est retiré très-satisfait. — D'après les révélations tardives qui commencent à découvrir les causes du meurtre de l'infortuné Courrier, sa femme, qui était venue à Tours pour assister au procès comme témoin, a été arrêtée et conduite dans les prisons de cette ville.

Théâtres.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — La bienfaisance qui, aujourd'hui, chez toutes les classes, dans toutes les occasions et sous tous les prétextes, s'empresse de secourir l'infortune, a revêtu, la semaine dernière, les formes dramatiques. Deux représentations ont eu lieu au bénéfice des indigens, et toutes deux ont été embellies par le talent de M^{lle} Sontag. Celle de l'Ambigu comique a produit 4,772 fr. de recette, et celle de l'Opéra 60,000, sans compter de nombreux et magnifiques dons particuliers. Le Roi, Madame et L. A. R. le duc d'Orléans assistaient à cette soirée qui, par son luxe, son but et sa solennité, marquera dans les fastes scéniques. Après avoir partagé de justes applaudissemens avec M^{me} Malibrand, M^{lle} Sontag, demandée, est venue recevoir les témoignages flatteur que mérite son talent, doublement louable en ce jour, à cause de l'usage qu'elle en faisait.

COMÉDIE FRANÇAISE : *Gustave-Adolphe*, tragédie en cinq actes; par M. Lucien Arnault. — La mort de Gustave Adolphe est l'épisode de l'histoire du héros suédois que l'auteur a choisi, pour le sujet de son drame; nous voyons ce prince belliqueux, déjà absorbé par les préparatifs de la bataille de Lautzen, tourmenté plus encore par une députation suédoise qui réclame la paix, par le duc de Saxe-Lawem-

bourg, qui demande réparation d'un royal soufflet, puis surtout par un jeune hydrophobe qui, nouveau Séide, venge sur lui sa religion à coups de pistolet. — Une magnanime velléité d'abdication, un pardon généreux, enfin, la mort du roi ont fourni la matière de quelques belles scènes et d'une versification pure, ce qui fait excuser bon nombre de licences historiques, telles qu'invéraisemblances, anachronismes, etc., succès tiède.

ODÉON : *Un article de Journal*, comédie en un acte et en vers; par M. Chéron. — Quelle riche mine dramatique offre le journalisme du XIX^e siècle! combien là sont d'abus, de turpitudes, de ressorts à dévoiler. Mais, pour l'entreprendre, il faut de l'esprit, beaucoup d'esprit! au moins comme M. Scribe, et de plus encore, cette *persévérance* qu'il ne possède pas pour défendre ses critiques contre ceux qu'elles ont frappés. — La pièce nouvelle n'a touché aucune de ces cordes sonores. Un jeune journaliste au caractère indépendant, qui a le malheur d'écrire suivant les seules inspirations de sa conscience, maltraite fort un nouvel ouvrage anonyme, et de qui est cette triste production, s'il vous plait?... du père de sa bien-aimée, de son bien-faiteur! — M. Chéron a voulu lancer un trait à la critique; mais il porte plutôt contre le danger de garder l'anonyme, et surtout de faire un mauvais livre. A la demande du nom de l'auteur, on est venu dire qu'il désirait garder l'anonyme, sans en dire la raison toute simple,.... c'est qu'il était mort trois jours avant la représentation de son œuvre.

AA.



Revue des Modes.

— A l'une des dernières représentations de M^{lle} Sontag, on a remarqué un joli chapeau en satin rose, dont la passe était revêlée d'un côté, par un bouquet de diamans qui servaient d'agraffes à deux plumes.

— Sur une coiffure en cheveux était une couronne d'épis d'or, qui remontait vers les coques de cheveux lisses sous lesquelles elle s'attachait.

— Plusieurs bonnets étaient en velours plein, bleu, cerise ou noir, presque tous ornés de plumes ou d'oiseaux du paradis; nous en avons encore distingué un en crêpe, dont le devant était entouré de feuilles de satin rose qui se réunissaient en touffe sur le côté relevé du bout; de ce même côté, au dessus de la forme, étaient deux aigrettes placées sur le bord, et séparées par une des feuilles de satin.

— Presque toutes les femmes avaient sur le front de riches bandeaux.

— Une robe en velours d'Ispahan vert émeraude était garnie d'une frange en jais de la même couleur, placée au-dessus de l'ourlet; les manches en gaze, façon blonde, étaient séparées en trois distances égales par un poignet recouvert d'un ruban de satin noué sur le côté de la manche; le tour du corsage était garni de blonde. Un boa de marabou était jeté sur les épaules. Un petit chapeau de sa-

tin blanc, dont la passe très-inclinée du côté gauche et relevée à droite était ornée de plusieurs plumes blanches nuancées en vert.

— Une robe en satin rose du Parnasse a raies formées par des intervalles alternativement mats et satinés, était garnie, au-dessus de l'ourlet, par de longues feuilles de satin de la même manière. Ces feuilles, qui ressemblaient à celles des roseaux, se croisaient les unes dans les autres, de manière à présenter une espèce de tresse; les manches étaient façon béret; les draperies du corsage étaient retenues au milieu par un nœud de perles. Deux aigrettes de perles étaient placées sur le côté de la tête, et servaient de pied à un gros pavot nuancé qui séparait les coques de cheveux.

— Une robe très-originale était en tulle noir, brodée en chenille rose, et mise sur un dessous de satin de même couleur.

— On voit encore des parures d'argent. On y ajoute des pierreries de couleur; la marquise d'Y..... s'est fait monter une garniture d'aigues marines, dont chaque pièce était entourée d'une feuille d'argent.

— La marquise de L..... a paru avec la plus jolie robe de bal que nous ayons aperçue cet hiver. Des dessins gothiques brodés en or sur du crêpe blanc, à la hauteur du genou, se séparaient en colonnes jusqu'à la ceinture. Sous cette riche broderie est attaché un volant de blonde qui termine la robe.

— Les turbans en velours plein, ou en velours japonais sont très à la mode pour grandes parures. Ils laissent apercevoir les nattes et coques de cheveux, et sont surmontés de plumes ou d'oiseaux de paradis.

— Depuis quelques semaines, les toilettes de mariage se soumettent à l'influence de la saison. Les robes des mariées sont en cachemir satin, ou riches étoffes en soieries blanches garnies de cignes ou de fourrures avec palatine pareille, les manches longues et les brodequins en satin blanc. M^{lle} C... portait, le jour de son mariage, une robe en moire blanche, garnie de martre zibeline. Son boa, qui

faisait trois tours, couvrait entièrement sa poitrine; des manches longues étaient séparées par trois poignets de martre. Les fleurs d'orangers de sa guirlande avaient une teinte rosée, et les feuilles étaient en perles. Son voile était en point d'Angleterre.

— Beaucoup de manches courtes ont, au-dessous du berret, un second bouffant de gaze ou de tulle de la nuance de la robe, et qui descend jusqu'aux coudes.

— On voit beaucoup de manteaux et de pelisses en satin ou en cachemir doublés entièrement en fourrure; les manteaux ornés de dessins formant colonnes, ou unis, entourés de palmes ou d'arabesques, sont les plus nombreux.

— Les franges en plumes, si généralement de modes pour les bals, se varient dans leur disposition. Sur une robe de crêpe safran, une frange de plume, attachée sous le côté gauche de la ceinture, traversait diagonalement la robe et se prolongeait autour du jupon sous trois rouleaux de satin, qui lui servaient de tête.

— Une robe de crêpe blanc était ornée de deux tresses de rubans de satin, qui, partant de la ceinture, s'élargissaient en formant tablier sur le devant du jupon, et entourait la robe à hauteur du genou. A la distance d'un doigt de cette tresse suivait une guirlande de petites roses placées dans la même disposition.



MILAN.

Dans ce temps de progrès et de gloire paisible, la France s'informe si l'Italie, comme d'autres pays de l'Europe, la regarde et marche avec elle. Dès ses premiers pas dans les Alpes, le voyageur cherche cette belle Italie; quelque chose de grandiose et de solitaire sur ces montagnes, annonce, en les traversant, une contrée nouvelle; mais on arrive à Milan, et Milan ne répond point à l'attente du voyageur. On y trouve le caractère des pays limitrophes, une ville moitié française, moitié italienne, aucune couleur déterminée, rien qui rappelle l'antiquité, point de ruines, excepté quelques restes d'un palais, ou bains de Néron. Milan était capitale des Insubres et de la Gaule cisalpine; elle ne fit point partie de cette Italie chérie des Romains.

Un seul monument du moyen-âge y reste, le *Dôme*. Bâti dans des proportions gigantesques, il est, au dehors, de marbre blanc: l'architecture, moitié moresque, moitié gothique, de ce monument, achevé par les Français, est élégante et légère, quoique trop surchargée. Dans l'intérieur, l'édifice se divise en cinq nefs parallèles, dont la voute est soutenue par d'énormes colonnes, qui se prolongent jusqu'en haut, sans ornement. De longs vitraux, placés dans des fenêtres étroites, et représentant des sujets saints, affaiblissent la lumière et conservent le demi-jour sévère et

mystérieux qui convient à une église chrétienne. Cette basilique porte un caractère d'immensité et de simplicité qui s'empare de l'imagination, et révèle l'art à l'entrée de l'Italie. L'étranger qui s'y promène, ou l'habitant religieux qui prie, y paraissent petits; Saint-Pierre de Rome est cependant plus grand que la cathédrale de Milan, mais les proportions et les décorations le diminuent à l'œil, et les hommes n'y semblent pas faibles et chétifs, comme il convient dans le temple de Dieu.

La galerie publique de Milan contient quelques bons tableaux, mais elle est nouvelle; ce n'est pas ainsi que Rome, Florence et Naples s'offrent, glorieuses de leurs anciennes richesses. La bibliothèque Ambrosienne contient des manuscrits assez précieux, entre autres l'ouvrage d'un poète, copié par Pétrarque. Sur une page de cet ouvrage, Pétrarque a écrit le jour et le lieu où il a rencontré Laure pour la première fois.

La nature aussi n'est qu'à moitié italienne à Milan : des plaines, rien de pittoresque, point de fleuves, des canaux qui communiquent à l'Adda et au Tesin; mais au loin les Alpes et les Apennins, qui, des deux côtés opposés, bornent l'horizon.

Les promenades sont ornées de maronniers, comme les Tuileries : on trouve quelques avenues nouvelles plantées de chênes, et le grand chemin du Simplon bordé de tulipiers, et aboutissant à l'arc de Napoléon. Partout on trouve les ouvrages et les souvenirs des Français.

La ville contient plusieurs palais qui n'ont rien de remarquable. Un peuple riche remplit les rues; les femmes sont grandes et belles, mais leur visage n'est pas encore celui d'un peuple du midi. Elles portent des voiles de tulle noir; ce n'est pas ce voile flottant, ce voile blanc de Gênes sous lequel brillent des yeux si noirs et si doux.

Il en est de la société comme du reste : les mœurs y ont pris la teinte française. Les *cavalieri serventi* n'y sont plus à la mode. Une sorte de vertu est née. Les maris ne consentent plus si facilement aux infidélités de leurs femmes; ils sont respectés ou trompés. Il y a peu de temps, le trou-

ble éclata dans deux ou trois des grandes familles. Une noble Milanaise, au milieu des larmes, trahissait depuis quelque temps son mari; il s'en sépara. Une autre, ayant exigé du sien un sacrifice qu'il ne voulut pas faire, lui rendit la liberté et le quitta.

Quelques jeunes gens, la fleur de la noblesse, seraient faits pour la gloire et les armes; l'esprit de la France et du *général* Bonaparte semble s'être conservé parmi eux. Le jour, ils s'exercent à l'escrime; ils passent la nuit dans les rues marchandes, où la beauté des femmes trompe leur humeur guerrière. Ils mêlent quelque amour plus délicat à ces écarts, et souvent une femme qui en souffre, mais qui les permet, conserve un empire que le temps ne voit pas finir.

Les Milanais d'un âge mûr ont des idées politiques; ils s'occupent de l'état de l'Europe, en dépit de tout; et, bien qu'ils respectent les entraves si durement établies par l'Autriche, ce sont les hommes de l'Italie les mieux instruits. Il faut remarquer que, quoique la Lombardie soit sous la tyrannie la plus insupportable de celles qui pèsent sur la péninsule italienne, les Milanais ont des idées extrêmement modérées. C'est qu'ils ont déjà connu le bien-être: on ne rêve que des excès au-delà de l'Apennin, comme si on ne pouvait acheter la délivrance qu'au prix du sang. A Milan, on rêve l'ordre avec liberté. On est sous l'influence de la France; mais l'Angleterre aussi règne, ce qu'elle ne fait dans aucune autre ville d'Italie. Les Anglais sont détestés partout au-delà des Alpes, comme ils l'étaient en France il y a vingt ans. A Milan, on admire leurs institutions; quelques hommes de la noblesse ont les manières et les mœurs domestiques des Anglais. Les peuples, en général, sympathisent d'abord avec la France, ensuite avec l'Angleterre, comme si la première avait plus de cette chaleur de cœur, de cette clarté d'idées qui vont à tous les individus, et la seconde de cette sagesse, de ce savoir, où il n'est pas si facile de parvenir.

Les hommes de lettres conservent, à Milan, le même caractère de modération. Manzoni est dévot dans la seule

ville d'Italie où l'on trouve un homme de talent dévot. On a vu par ses ouvrages, et dernièrement par son roman, l'élévation de ses opinions. Il a une famille nombreuse, et la vie domestique la plus régulière; il est vertueux, selon l'évangile, prêchant la tolérance et la liberté. D'autres hommes distingués cultivent les lettres : le poète Grossi a fait, dans le patois milanais, des poésies pleines de sensibilité et de charme. Ces hommes se réunissent autour de Manzoni, dont ils partagent la retraite et les vertus. Romagnosi, fameux légiste, a publié des ouvrages de jurisprudence savans et estimés. Objet d'une longue persécution, ses vieux ans, affligés par la pauvreté, sont consolés par les soins de ses élèves. La jeunesse est studieuse; elle hait les Autrichiens; elle est supérieure à la génération qui s'en va, et c'est ce que l'on remarque dans plusieurs autres contrées. Monti, le dernier poète italien qui ait chanté la liberté, vient de mourir; espérons que sa lyre ne restera pas long-temps suspendue sur sa tombe, et célébrera bientôt un nouveau réveil.

Les Milanais parlent un italien corrompu; la belle langue italienne n'est parlée que dans une très-petite partie de l'Italie, à Rome et en Toscane. Quoique les plus grandes fortunes se trouvent à Milan, la société fait peu de dépense; elle se réunit au grand théâtre de la Scala, où l'on trouve à la fois la conversation, les lettres et la bourse. On n'habite la campagne qu'au printemps et dans l'automne. Les enfans sont élevés avec assez de tendresse, mais les moyens manquent pour l'éducation des hommes; les écoles sont mal organisées, et la noblesse n'est pas libre de faire élever ses fils au dehors; il faut qu'elle les envoie à Vienne, ou qu'elle les garde à Milan.

Elle éprouve la même difficulté pour voyager; les autorités allemandes et le vice roi, frère de l'empereur, sont dans une dépendance complète du cabinet de Vienne, auquel ils ont recours pour la moindre chose. On sait les lenteurs de ce cabinet; souvent la permission d'aller prendre les eaux ou les bains de mer arrive quand la saison est passée, ou quand le malade est mort ou guéri.

Chaque année, le peuple voit partir des voitures chargées de ses trésors. Du temps des Français, le revenu du pays se dépensait sur les lieux : mille travaux en font foi. La fertilité de ces provinces suffit à tout, elles restent riches encore sous cette domination du Nord, qui ne peut leur ravir le soleil.

On prend aussi à la Lombardie des hommes pour l'armée allemande, tandis qu'on fait passer des troupes allemandes en Lombardie. La raideur de ces soldats autrichiens, disciplinés sous le bâton, contraste avec le ton aisé des Italiens. Les troupes italiennes envoyées en Autriche et en Hongrie se vengent individuellement, sur ses populations soumises, des injures de leurs maîtres. Là, le paysan est accoutumé à s'abaisser devant un uniforme ; les soldats italiens rient de cette subordination populaire inconnue chez eux.

La dureté envers les personnes compromises dans les dernières conspirations a été extraordinaire. Encore aujourd'hui, le comte Gonfalonieri et deux ou trois autres languissent dans une forteresse d'Autriche. Nulle communication avec leur famille ne leur est permise ; tous les six mois, le gouvernement de Milan transmet à leurs parens et à la comtesse Gonfalonieri cette courte nouvelle : « La santé des prisonniers est aussi bonne que leur situation le comporte. » Ils sont là pour la vie ; mais l'empereur d'Autriche a 70 ans, et le comte Gonfalonieri 40.

Une police inquisitoriale, oppressive pour les habitans et insultante pour les étrangers, entretient une crainte continuelle. Les journaux, les livres sont interdits. Le système des douanes, tout à l'avantage du commerce de l'Autriche, répond à celui de la police.

Qu'on juge de l'effet d'une telle vexation sur un peuple spirituel, vif, sensible aux outrages, qui ne pourrait être calmé que par des bienfaits ! sur un peuple qui sait trop pour ne pas apprendre encore ; sur un peuple qui, s'il lève les yeux pour regarder son vainqueur, voit l'Autriche, le dernier pays de l'Allemagne en intelligence, appuyé sur une force matérielle, et apportant aux enfans de Beccaria

la flagellation, la courte chaîne et les anneaux de fer!

Les Lombards opprimés sont encore l'espoir de cette Italie du midi qui tient les yeux fixés sur eux, et qui, connaissant leur courage, leurs richesses et leur instruction, fait ses efforts pour rattacher ses destinées aux leurs. Si l'on parle aux Italiens d'aller visiter Rome, ils soupirent pour voir la Lombardie; ils ne croient trouver que là ces semences de liberté qu'un seul mouvement en Italie ferait éclore.

En effet, quand on descend à Milan, en revenant du midi, on est frappé de sa prospérité, de la tournure plus mâle, du visage plus honnête de ses habitans; on voit que la guerre a retrempe ce peuple; la guerre! fléau et appui de l'homme; la guerre, sans laquelle il n'est pour les nations ni dignité, ni liberté, ni durée. On voudrait alors pouvoir effacer du front et du caractère des Milanais ce qui leur reste encore de l'italien du midi: une sorte de mollesse mêlée à l'air du courage, de l'hésitation quand il faudrait répondre à un officier autrichien par un coup d'épée, trop d'exagération dans le langage, une politesse, une grâce trop souple.

La Lombardie conserva toujours l'idée d'une souveraineté puissante placée dans son sein, et ralliant l'Italie. Les Lombards, qui lui donnèrent son nom, ne furent arrêtés dans leurs conquêtes que par la cour de Rome. La ligne lombarde voulut faire respecter ses droits des empereurs, plutôt que dominer; mais les Visconti fondèrent dans le Milanais un état puissant que les Sforce affermirent. Charles-Quint établit à Milan une autorité qu'il voulait étendre sur toute la péninsule; et, de nos jours, la Lombardie a formé le royaume indépendant d'Italie. La forme de ce pays de plaines a contribué sans doute à sa réunion en un seul tout, tandis que les villes de la Romagne et de la Toscane, séparées par des montagnes, rendent les conquêtes plus difficiles. La forme matérielle de l'Italie n'a pas été sans influence sur son histoire.

X.

(*Le National.*)

LE PRISONNIER

DE SAINTE-HÉLÈNE.

Sous le titre de *Mémorial de sir Hudson Lowe, relatif à la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène*, il vient de paraître un ouvrage dont nous doutons fort que sir Hudson Lowe soit l'auteur. Quoiqu'il en soit, on y trouve un grand nombre de particularités peu connues sur le séjour de sept années que Napoléon fit dans cette île. Nous nous bornerons à réunir quelques passages de ce livre, persuadés que tout ce qui se rattache à cet homme célèbre doit exciter toujours l'intérêt, et ne doit plus alarmer aucune opinion politique.

L'appartement de Napoléon était au rez-de-chaussée ; il se composait d'une chambre à coucher, d'un cabinet d'étude et d'une petite chambre fort obscure où l'on avait encastré une baignoire. Cet appartement, d'étroite dimension, et si peu commode pour un homme qu'une brûlante activité d'esprit obligeait toujours à marcher ou à être debout, ne recevait de jour que par deux petites croisées. Une toile de Nankin, d'un brun sale et mal tendue, cachait la nudité des murs de la chambre de Napoléon. Cette déri-

sion de tapisserie était arrêtée, sur les bords, par une grossière bordure de papier vert. A droite de la cheminée, on avait appendu le portrait de Marie-Louise et celui du jeune Napoléon, brodé en or et soie par sa mère. Celui de l'impératrice Joséphine, peint en mignature, était plus rapproché de la porte. A gauche était le réveil-matin du Grand Frédéric, pris à Potzdam; tout près de cette conquête domestique, Napoléon avait l'habitude d'accrocher sa montre, ornée de son chiffre B et d'un cordon tressé des cheveux de Marie-Louise. Sur la cheminée, il n'y avait que le buste en marbre du fils du général, sur la tête duquel on avait placé le portrait de Marie-Louise; la pelle, les pincettes et la grille de cette cheminée délabrée commençaient à s'user, et avaient plus d'une fois exercé la patience de Napoléon, qui, comme toutes les personnes distraites ou profondément occupées, aimait beaucoup à tisonner. Le lit de camp de fer où Napoléon avait dormi, ou plutôt reposé la veille de ses plus heureuses batailles, était appliqué à un coin à droite de la cheminée; le plancher était couvert d'un tapis, dont la vétusté ne déparait point la parcimonie qui avait présidé à l'ameublement de cette chambre, où il n'y avait, pour s'asseoir, que cinq chaises à jour vernissées et un sofa en calicot blanc. A gauche de l'entrée se trouvait la bibliothèque de Napoléon et à quelques pas de sa commode, vieux meuble de rencontre, une petite table ronde à un pied, où il jetait ses notes et s'acoudait quelquefois. Au milieu de cette simplicité de meubles et d'ornemens, il n'était pas peu singulier de voir le magnifique lave-main, le bassin et l'aiguière d'or dont se servait chaque jour le général.

Le séjour de Sainte-Hélène était insupportable à Napoléon. Il s'écriait souvent, « c'est pour m'assassiner qu'on me tient enfermé ici, dans ces épouvantables rochers. Voyez ces arbres maigres, hideux et rabougris, sans cesse battus par les orages et courbés par les vents, ces arbres sans verdure et sans ombre; voyez ces lieux horribles, où on a toujours de la pluie et jamais le moindre courant d'eau; le soleil me brûle le cerveau, le brouillard me pé-



nêtre, le vent aigre et poignant me pique et me déchire : je ne puis rester ici ; je ne suis en ce lieu que pour mourir. Oh ! si on me donnait un peu de verdure et d'eau, de cette douce verdure de France, de ces eaux limpides et jaillissantes de l'Italie, un peu de toute cette belle campagne d'Europe, qui ranime et vivifie ; mais non, mon geolier, mon bourreau ne veut pas. Il veut ma mort, il l'aura : je ne bougerai pas de cette place, et bientôt tout sera fini. »

La vie de Napoléon était très-simple et très-uniforme ; l'heure de son lever était la seule chose qui ne fut pas fixe. Comme, en général, son sommeil était agité et interrompu par de longues insomnies, tantôt il se levait à trois heures, poussé hors de son lit par le chagrin, les soucis et les dévorans ennuis de ses veilles, tantôt il ne se levait qu'à sept heures, mais rarement il dépassait cette heure dans son lit. Lorsqu'il se levait dans la nuit, il se mettait à lire ou à écrire jusqu'à six ou sept heures, alors, si le temps était beau, il montait à cheval et allait se promener, suivi de quelques-uns de ses officiers. Quelquefois, au lieu de faire cette promenade, il se recouchait pour quelques heures ; mais alors il fallait qu'on fit dans sa chambre une obscurité complète, qu'on bouchât soigneusement toutes les fissures des fenêtres ; car la moindre clarté, le plus petit rayon de lumière le tourmentait et l'importunait. Quand il était malade, son valet de chambre, Marchand, tâchait de l'endormir, en lui faisant la lecture de quelque livre ; il déjeunait tantôt seul dans sa chambre, et alors on lui servait son déjeuner entre neuf et dix heures, tantôt il déjeunait avec ses officiers, et, dans ce cas, on le servait à onze heures ; c'était toujours un déjeuner à la fourchette.

Après son repas, il se mettait ordinairement à dicter pendant quelques heures à MM. Montholon, Bertrand ou Las Cases ; et cette occupation le tenait ordinairement jusqu'à trois heures ; c'était le moment où il recevait les visites des personnes qui avaient obtenu la permission de se présenter. La réception durait jusqu'à quatre heures ; alors il montait à cheval ou en calèche, et il se promenait pendant une heure ou deux avec toute sa suite. A son retour, il dic-

tait ou lisait jusqu'à huit heures, et quelquefois il remplaçait ces occupations par une partie d'échecs, jeu auquel il était très-habile.

Le dîner était servi ensuite; rarement il durait plus de vingt minutes ou d'une demi-heure. Napoléon mangeait fort vite et généralement avec beaucoup d'appétit; il avait toujours été sobre, et il se faisait gloire de cette sobriété, lorsqu'il se comparait à plusieurs princes gloutons de son temps. Il n'aimait que les mets simples et peu épicés. Ses deux plats favoris étaient un gigot de mouton roti et des côtelettes de mouton. Il ne buvait jamais plus d'une demi-bouteille de vin, et encore le mêlait-il avec une quantité d'eau beaucoup plus forte. Comme on lui parlait des maladies de foies communes dans l'île, et qu'il en demandait la cause, on lui dit que c'était à l'ivrognerie qu'elles devaient surtout être attribuées. En ce cas, répondit-il, je ne crains rien; l'ivrognerie ne me fera jamais malade.

Après son dîner, il prenait une très-petite tasse de café; et, lorsque les domestiques s'étaient retirés, il disait que c'était l'heure de se renfermer dans son intérieur avec ses amis, et refusait toute visite. Quelquefois il jouait aux échecs et au whist; d'autres fois il faisait la conversation avec mesdames Montholon et Bertrand et les personnes de sa suite; mais le plus souvent il allait à la comédie, comme il disait lui-même, c'est-à-dire, qu'il se faisait apporter un volume de quelqu'auteur dramatique, et surtout de Corneille, et il lisait tout haut pendant une heure, puis il congédiait tout le monde et se retirait vers les dix ou onze heures dans sa chambre à coucher.

Les tragédies de Corneille étaient la lecture favorite de Napoléon, il admirait ce grand poète par-dessus tous les autres poètes français. Plusieurs fois, il lui arrivait d'en faire un éloge d'enthousiasme, et de dire que c'était à Corneille que la France était redevable de quelques-unes des plus belles et des plus glorieuses actions qui honorent les derniers temps de son histoire. Il avait remarqué, disait-il, cette influence des nobles et patriotiques sentimens, si poétiquement et si énergiquement mis en action par Corneille.

« Si Corncille eut vécu de mon temps, s'écriait-il un jour, en s'arrêtant sur le sublime *qu'il mourut*, du père des Horaces, je l'aurais fait prince. »

Napoléon donnait tous les matins le plus grand soin à sa toilette. Après s'être rasé, lavé la figure et les dents, il se faisait jeter de l'eau de Cologne sur le corps, et se faisait brosser avec une brosse à chair, tenant cette habitude pour excellente et très-favorable à la santé.

Son costume était presque invariablement le même. Il portait une culotte de casimir noir ou de nankin brun, un gilet blanc, des bas de soie, des souliers à boucles d'or, un habit vert à une seule rangée de bouton, un col noir que le col de la chemise ne dépassait jamais, et un petit chapeau à trois cornes dont l'univers entier connaît maintenant la forme, avec une petite cocarde tricolore. Lorsqu'il recevait, Napoléon portait toujours le cordon et la grande croix de la Légion-d'Honneur; c'était bien le moins, disait-il à ce propos, que celui qui avait institué cet ordre de chevalerie, illustré par de si glorieuses actions, en portât lui-même les insignes.

Lorsqu'il avait passé son habit, il prenait son mouchoir parfumé d'eau de Cologne, une petite bombonnière et sa tabatière; et, à ce sujet, Napoléon riait souvent du conte qu'on a fait sur l'emploi de la poche de son gilet en guise de tabatière, et sur l'immense quantité de tabac qu'on lui faisait prendre.

Napoléon tenait tant à la couleur de son habit, qu'il ne voulait absolument pas en porter d'une autre couleur, et ceci me remet en mémoire une singulière anecdote. Son habit étant usé et la couleur étant enlevée par l'effet de l'ardeur du soleil et par la vétusté, Napoléon fit chercher du drap vert chez tous les marchands de *James-Town*. Mais ce fut peine perdue, on n'en put trouver une aune. Napoléon se trouvait donc en un grand embarras et en une cruelle perplexité; il ne voulait pas porter un habit d'une autre couleur que le vert; il n'y avait dans l'île d'autre drap vert que du drap couleur *merde d'oie*, comme l'appellent les Français, et il n'en voulait pas.

Dans cet embarras, Napoléon trancha la difficulté, il fit retourner son habit. Ainsi, l'ancien maître de l'Europe, celui qui avait eu en son pouvoir les trésors des plus riches royaumes, dont la cour était la plus brillante des temps modernes, se vit réduit à porter un habit retourné.

Napoléon parlait sans cesse de son fils et de Marie-Louise, il les aimait passionnément, il les aimait de toute la puissance de cet amour que renforcent et activent l'éloignement et l'impossibilité de voir les objets aimés. J'aime ma bonne Louise, disait-il en soupirant et après cinq ans d'absence, je l'aime plus encore que je ne l'eusse peut-être aimée si nous étions restés ensemble aux Tuileries. Et mon fils, ah! mais lui est une affection que ni le temps, ni la présence, ni l'éloignement n'affaiblissent, que rien au monde ne peut refroidir. L'amour d'un père dure comme la vie : tant qu'il y aura une pulsation dans mon cœur, elle sera pour mon fils.

L'arrivée du buste du petit Napoléon, exécuté par un sculpteur de Livourne, et apporté en 1817 à Sainte-Hélène, vint donner un nouveau degré de force à ces élans d'amour paternel. Je permis que le buste fut envoyé à Napoléon, et je le fis porter à *Long-Wood*. En le recevant, il éprouva les plus vifs transports de joie, il ne se possédait plus de bonheur, son cœur en éclatait, et son émotion fut si vive, qu'il ne put rien manger de la journée jusqu'à huit heures du soir.

Le buste était en marbre blanc, environ de grandeur naturelle, assez bien exécuté, et portant cette inscription : Napoléon François-Charles-Joseph, etc. Le sculpteur l'avait décoré de la grande croix de la Légion-d'Honneur.

Napoléon le plaça sur la cheminée du salon, puis il appela ses amis, ses officiers, toute sa suite, et il leur dit : « Regardez cela, regardez cette figure. N'est-ce pas qu'il faudrait être bien barbare, bien cruel, bien tigre, pour vouloir briser une aussi belle figure ? » Et il contemplait le buste avec délice, avec ravissement ; il ne pouvait le considérer assez, son visage était rayonnant de bonheur, toutes les ineffables sensations de l'amour paternel venaient s'y

peindre ; les mouvemens de l'indignation qu'il avait éprouvés d'abord en pensant à moi disparurent, et il resta absorbé dans la contemplation de ce portrait, qui lui rappelait de si étranges et de si doux souvenirs.

Depuis plusieurs mois Napoléon était malade. Le 3 mai 1821, il reçut des mains de l'abbé Vignali, son aumonier, le viatique et tous les secours spirituels que la religion catholique accorde aux mourans, et presque immédiatement après il perdit connaissance pour toujours.

Ce fut le 5 mai que se termina cette lente agonie. Bonaparte mourut en emportant contre moi dans la tombe une haine dont je commence à comprendre toute la sévère justice, et à sentir l'horrible fardeau... Ce fut à six heures du soir, au bruit du canon du fort, annonçant le coucher du soleil, que le plus grand homme de guerre des temps modernes rendit le dernier soupir. Napoléon en avait fini avec la nature, il commençait avec la postérité.



Histoire de la Religieuse

SOUS-LIEUTENANT.

L'histoire de cette femme extraordinaire, dont le cœur ne renferme aucun sentiment tendre, et qui paraît n'avoir eu que deux passions, le jeu et la guerre, est très-populaire dans les provinces basques de l'Espagne; elle vient d'être publiée en France par M. Joaquim-Maria Ferrer. Les *Mémoires de la Religieuse sous-lieutenant* contiennent non-seulement un grand nombre d'aventures intéressantes, mais offrent surtout un tableau animé et curieux des mœurs espagnoles au commencement du dix-septième siècle.

Les parens de dona Catalina de Eranso, connaissant bien mal les dispositions de leur fille, la destinèrent à la vie religieuse; et suivant l'usage espagnol, la placèrent, à peine âgée de quatre ans, dans un couvent (à Saint-Sébastien), où elle devait prononcer ses vœux aussitôt qu'elle aurait atteint l'âge de raison. A quinze ans, on la jugeait digne de prendre le voile; mais peu de jours avant la cérémonie, elle disparut du monastère, et s'étant procuré des habits d'homme, elle commença à courir le monde, sans but, in-

souciante de l'avenir, mais enchantée d'être libre et de passer pour un garçon.

Après quelques aventures, elle passa en Amérique et se plaça en qualité de commis de confiance chez un négociant de Panama. Insultée au théâtre par un certain Reyès, elle sentit son caractère violent et féroce s'éveiller tout à coup. « Je pris un couteau, dit-elle, je m'en fus chez un barbier, » où je le fis repasser et tailler comme une scie; puis je joignis mon homme devant la grande église, comme il se promenait sans défiance. Je m'approchai de lui par derrière : seigneur Reyès!... lui dis-je. — Que me veut-on? » dit-il en se retournant. — Voici, m'écriai-je, comment on coupe une figure! et avec mon couteau, je lui balayai le visage. »

Cette gentillesse ayant attiré l'attention de la justice, notre héroïne fut mise en prison, d'où le négociant son patron eut quelque peine à la tirer. Ce négociant avait une maîtresse, et comme il était homme d'ordre et ennemi du scandale, il voulut s'attacher à la fois son commis et sa maîtresse, en les mariant ensemble et les logeant dans sa maison. La dame se prêtait à l'arrangement; mais le commis avait cent raisons pour refuser. Un jour, sa prétendue lui fit une déclaration si vive, qu'il fut obligé de faire une retraite aussi prompte que celle de Joseph devant madame Putifar.

Bientôt Catalina, renonçant au commerce, s'engagea comme soldat dans une compagnie que l'on envoyait au Chili, pour faire la guerre aux Araucans, ces Indiens dont Alonso de Ercilla a chanté les exploits. Elle se signala tellement dans plusieurs combats, qu'elle fut nommée sous-lieutenant (*alferez*). Elle avait pris le nom de Diaz de Guzman. Sa mine chétive et son menton sans barbe donnaient lieu en secret à quelques commentaires, mais personne ne soupçonnait la vérité.

Au Chili, elle rencontra un frère qui était parti, avant sa naissance, pour l'Amérique, où il était devenu capitaine. Sans qu'elle se découvrit à lui, la conformité d'inclinations et de langage (tous les deux parlaient le basque) les

lia bientôt étroitement. Au milieu d'une querelle survenue dans une maison de jeu ; le sous-lieutenant Diaz avait tué deux hommes ; son frère, le capitaine Miguel de Eranso, l'aida à se réfugier dans une église ; c'était alors un asile inviolable. En attendant que l'affaire fût assoupie, dona Catalina fut obligée d'y demeurer plusieurs mois, d'ailleurs bien nourrie, grâce à la charité des fidèles. Un soir, un officier de ses amis vint la trouver. « Je me bats cette nuit, lui dit-il, voulez-vous me servir de second ? » Les seconds n'étaient point alors des spectateurs impartiaux ; ils prenaient part au combat de leurs amis. Une proposition aussi séduisante est acceptée sans plus d'explication. La nuit venue, dans une rue obscure, le combat s'engage entre les quatre champions. D'abord l'officier et son ennemi tombent tous deux presque en même temps. Catalina blesse mortellement son adversaire. « Ah ! traître, s'écrie celui-ci, tu m'as tué ! » Elle reconnaît son frère. Plus d'un duelliste consommé eût perdu la tête en pareille circonstance ; Catalina ne la perdit point. Elle regagna promptement son église, d'où elle dépêcha des confesseurs aux mourans. Le lendemain, dans l'église même où elle était retirée, elle vit célébrer l'enterrement de son frère. Au reste, elle raconte cet horrible événement avec son laconisme habituel. « Dieu sait quelle fut ma douleur ! dit-elle. » Ce sont là tous les regrets que lui cause son fratricide.

L'aventure suivante peint les mœurs espagnoles, barbares comme elles l'étaient alors, surtout dans les colonies. « En partant de Corhabamba pour la Plata (c'est notre héroïne qui parle), je passai devant la porte de Chavarria. Il y avait du monde attroupé dans le vestibule (*zaguan*), et l'on y faisait grand bruit. Je m'approchai pour en connaître la cause, quand dona Maria Davalas (la femme de Chavarria), me cria de sa fenêtre : seigneur capitaine, emmenez-moi avec vous ; mon mari veut me tuer ! A ces mots, elle sauta par la fenêtre. Survinrent deux moines qui me dirent : emmenez-là ; son mari la surprise avec don Antonio Calderon, le neveu de l'évêque. Il l'a tué, et veut la tuer aussi. En parlant ainsi, ils la placèrent sur

» ma mule, et je partis aussitôt, l'emportant en croupe. » Le mari les poursuivit jusqu'à la Plata. Déjà la fugitive était déposée dans un couvent, quand Chavarria, aveuglé par la jalousie, rencontra dans une église dona Catalina, qu'il attaqua sur-le-champ, la prenant pour le séducteur de sa femme. Ils se battirent sur les marches mêmes de l'autel. Le jaloux en fut quitte pour *une palme d'épée dans les côtés*. Il n'en mourut point cependant, et le clergé arrangea l'affaire, en faisant entrer en religion les deux époux. De la sorte, ce brutal de mari fut battu et content.

Voici comment on reconnut enfin le sexe de notre belliqueuse nonne. Assaillie dans la rue par des alguazils, elle se défendait bravement; aidée par quelques Basques, ses compatriotes, lorsqu'au plus fort de la mêlée parut monseigneur l'évêque de Guamanga. A sa vue, les épées rentrèrent dans leurs fourreaux. Il prit dona Catalina par le bras, et la conduisit dans son palais, où la justice n'aurait point osé la chercher. « Là, dit-elle, ce saint homme » m'entretint des hasards de cette vie, de l'horreur de la » mort et du danger d'en être surpris sans être préparé. Il » parla si doctement pour me matter et me réduire à m'humilier devant Dieu, que j'en devins tout craintif *. Il me » sembla que j'étais en la présence de Dieu même. Monseigneur, lui dis-je, je vous ai trompé. Je suis une femme, » et voici mon histoire. » Dans toutes ces aventures, ce qui parut le plus extraordinaire à l'évêque, ce fut qu'au milieu d'une vie si hasardeuse, sa vertu n'eût souffert aucune atteinte. Il fallut que les matrones fissent leur rapport pour le convaincre; mais alors il conçut tant d'estime pour la chaste Catalina, qu'il se déclara son protecteur, et qu'il ne se donna de repos, qu'il ne crut avoir achevé sa conversion. Alors Catalina n'avait tué qu'une douzaine d'hommes en duel; je ne compte pas quelques coups de poignards donnés dans la colère à des joueurs trop heureux : ce sont là des misères.

* Dans le cours de sa narration, dona Catalina se sert de préférence du genre masculin.

Pendant deux ans, Catalina portant les habits de son sexe, demeura dans un couvent de religieuses ; mais à la fin, ennuyée de cette vie oisive, elle obtint la permission de passer en Espagne et de reprendre les vêtements d'homme. Elle fut présentée au roi, et sollicita, mais inutilement, le grade de capitaine, comme récompense de ses services militaires.

Les mémoires, malheureusement trop courts de Dona Catalina de Eranso la laissa voyageant en Italie, toujours prête à dégaîner et à se mêler de toutes les querelles.



Fido et Bianco.

Ce sont deux chiens caniches. L'un a cinq ans, l'autre n'en a pas encore deux. Fido a la robe blanche et les oreilles noires ; Bianco est blanc, marqué de deux petites taches noires sur la croupe. Bianco a la verve, la gentillesse, l'étourderie d'un jeune écolier, Fido la gravité d'un vieux savant. Bianco ira peut-être plus loin que Fido ; jusqu'à lors c'est Fido qui est le plus habile, mais il a la supériorité de l'âge. Si Fido est un Berdouilli, Bianco est un Pic de la Mirandole ; puisse-t-il n'être pas dévoré par son génie avant sa maturité.

Bianco et Fido ont recueilli déjà d'illustres suffrages ; ils ont été présentés à sa majesté le roi de Naples, à son altesse le grand duc de Toscane et à Madame, duchesse de Berry, qui les ont bourrés d'éloges et de bonbons. Célèbres en Italie, il viennent chercher à Paris ce dont tout artiste est jaloux : la sanction d'une gloire acquise hors de France. Les grands talents n'y ont jamais manqué. Ils nous quitteront couverts de lauriers, et laissant une renommée qui ne périra pas, grâce à une soixantaine de journaux où seront enregistrés les faits et gestes des deux intéressants quadrupèdes. Ce n'est point une admiration stérile qu'ils auront émue ; il y a de l'avenir pour eux dans le plaisir qu'ils nous

ont donné; et il semble qu'ils l'aient pressenti, tant ils ont mis de soin à mériter les bravos du public parisien.

Bianco a plu autant par sa bonne grâce que par son esprit, Fido a surpris par la profondeur de son intelligence et la variété de ses connaissances acquises. Fido sait six langues : son excellence Monseigneur le ministre des affaires étrangères qui par position est obligé de correspondre avec le monde entier, peut-il se vanter d'en savoir autant? Le feu duc de Bridgewater était peut-être seul capable de répondre en anglais, en français, en italien, en allemand et en grec à une question quelconque. On a demandé à Fido : « Comment Rome se dit-il en italien? il a écrit Roma. On lui a dit : écris en anglais le mot qui traduit le mot français mouchoir. » Il a écrit handkerchief. D'abord, conformément à la méthode de M. Marle, il avait négligé l'h; des partisans de l'ancien système ont réclamé; Bianco a été introduit, il a regardé le mot mal orthographié qu'avait tracé son camarade; il l'a complété, et s'en est allé en sautant et en jappant, heureux comme l'élève d'une école d'enseignement mutuel qui a repris son moniteur.

Ceci est passablement étonnant, voici qui l'est plus encore. Un tableau, composé de six colonnes, a été distribué aux spectateurs; ce tableau contient, dans les six langues que sait Fido, cinquante mots numérotés. On a demandé au chien merveilleux : « Quel est en français le mot qui est numéroté 38? » Il a écrit Vénus. « Quel est en italien le mot numéroté 20. » Il a écrit Dio. Croyez-vous que chez beaucoup d'hommes la mémoire soit aussi sûre que chez cette admirable bête?

Il arrive quelques fois que le mot proposé à Fido a des doubles lettres; comme on ne lui donne qu'un alphabet, et non pas une casse d'imprimerie, il est obligé de demander le signe qui lui manque; il le prend dans la partie composée déjà, le fait voir à son maître, qui le lui donne. Si on veut le tromper, il s'en aperçoit; il laisse la lettre qu'on lui offre, et redemande celle dont il a besoin.

Les figures simples de la géométrie sont connues de Fido tout aussi bien que les lettres; ce n'est pas lui qui prendra

un trapèze pour un rectangle ; il est dix fois plus avancé qu'un collégien qui va frapper à l'école de marine d'Angoulême. L'arithmétique n'a point de difficultés pour lui. Je sais des gens , d'ailleurs bien organisés , qui n'ont jamais pu parvenir à faire une division , Fido s'en retire comme un professeur de l'école Polytechnique. Il est aussi habile à l'addition que le caissier du trésor ; il voit , en une seconde au plus , les nombres qu'il doit additionner , se les rappelle et écrit la somme logiquement ; c'est-à-dire , en commandant par les unités , et en allant aux dizaines et au centaines. On dicte un nombre quelconque au chien , qui l'écrit sans hésiter ; on lui a demandé 1099 , qu'aucune cuisinière n'écrirait , à moins d'avoir étudié six mois par la méthode Jacotot , il l'a tracé tout de suite.

Fido et Bianco jouent aux cartes , ils peuvent défier les plus habiles joueurs , ils savent la règle si bien , qu'ils ne font jamais de fautes ; ils marquent les points de la partie , ils demandent ou refusent des cartes avec une sagacité surprenante. Qu'était Munito auprès de ces deux grands esprits de chiens ? et cependant , Munito était un animal de mérite ?



Catacombes des Lapins.

Depuis long-temps occupé de la mort des animaux, je ne concevais pas que jamais il ne se rencontrât, soit dans les bois, soit dans les champs, d'animal mort de sa mort naturelle. La circonstance suivante me parut en ce genre une découverte.

J'avais déjà visité la plus grande partie des cavernes des montagnes qui environnaient ma demeure; il en restait une tout-à-fait inconnue jusqu'alors, et dont l'orifice était tellement étroit, qu'il était impossible de l'aborder autrement, qu'en se vautrant pendant un certain espace: je m'y hasardai. Avec beaucoup de peine et un peu de temps, je réussis. Quel fut mon étonnement de me trouver tout-à-coup dans un souterrain extrêmement vaste et tellement élevé, que ma main ne pouvait atteindre au sommet. M'étant avancé quelques pas avec précaution, et craignant de perdre le petit point lumineux qui marquait l'ouverture par laquelle j'étais entré; je ressortis, mais ce fut pour aller chercher au plus vite des hommes et des torches à l'effet de reconnaître ce nouvel emplacement. Nous aperçûmes alors, et avec un grand étonnement, une multitude de squelettes qui nous parurent être des lièvres ou des lapins gissant çà et là sur le sol, tous étendus de la même manière. Certainement ce n'était aucun animal de proie qui les avait transportés là. Tous les os étaient entiers, les cartilages les plus fins conservés; il y en avait un, entre autres, qui avait gardé des chairs et des poils.

(*Extrait des Mémoires de M. MONTLOSIER.*)

DEMIDOFF.

Les produits des mines d'or de Russie sont considérables ; mais deux tiers de ces mines appartiennent à des particuliers. C'est de cette manière que la famille Demidoff est parvenue à posséder de si grandes richesses, qu'un Demidoff, qui, tout récemment, mourut à Florence, laissa à chacun de ses enfans 150,000 livres sterl. de revenu. Il vivait avec magnificence, et était un protecteur libéral des muses. Parmi sa suite nombreuse, on remarquait des peintres, des sculpteurs, des architectes, des poètes et aussi une troupe de comédiens, qui, partout où Demidoff se trouvait, élevait leur théâtre. Sous Pierre-le-Grand, le premier chef de cette famille se distingua par ses connaissances en minéralogie, et l'empereur désira le voir figurer dans les rangs de la noblesse. Le vieux Demidoff refusa d'abord cette proposition, toute flatteuse qu'elle était, et finit cependant par se soumettre à la volonté de l'empereur. « Et quelles sont les armoiries que tu choisis ? » lui demanda Pierre. « Un marteau de mineur, » répondit Demidoff, « afin que mes descendans n'oublient jamais la source de leurs richesses et de leur bonheur.

(*Courrier de Nuremberg.*)

Chronique.

6 FÉVRIER.

On voit à Excester, en Angleterre, une masse d'une grandeur énorme nageant à l'entrée du port. Cette masse semble être animée, car elle change souvent de position et de direction. On suppose que c'est le serpent marin qui a été vu, il y a deux ans, dans le golfe des Honduras, ou bien le monstre que M. Gontoppidan appelle *kraken*, dans son *Histoire naturelle* de la Norwège. La partie supérieure de la masse gigantesque qu'on voit nager devant la ville d'Excester est d'une couleur noire, tirant sur vert et couverte d'algue et d'écailles. Ce qu'on croit être sa tête s'élève parfois à une hauteur de plusieurs pieds au-dessus du niveau de la mer, et lance d'immenses colonnes d'eau. La foule afflue de tous les points pour voir ce phénomène, qui est ordinairement visible pendant deux heures de la journée, et elle est si nombreuse, qu'il n'est plus possible de trouver à se loger dans la ville d'Excester. — S. M. bavaroise, déjà connue dans le monde littéraire par ses poésies, vient de publier un ouvrage sur les suites funestes de la désertion de la religion de Jésus. Il a pour titre : *Désespoir et réconciliation d'Adolphe*. — Un propriétaire de Penzing a donné,

le 13 janvier, un bal russe dans un palais construit en glace et en neige, élégamment décoré au dehors et au dedans, mais *bien chauffé*. Néanmoins, on a dû s'amuser à faire trembler. — On se rappelle l'audacieuse intrépidité de Sam-Patch, qui, le 6 novembre dernier, fit, par manière de passe temps, le saut du Niagara ; on sait qu'il le franchit heureusement une première fois, mais qu'il trouva la mort à un second essai. Son cadavre a été retrouvé ; il flottait près du bord, à quelques toises du point où il avait disparu. Les chirurgiens qui firent l'autopsie du cadavre découvrirent dans la poitrine un vaisseau rompu. Son visage n'offrait au reste rien d'extraordinaire. Sam-Patch buvait outre mesure, surtout avant de donner ses représentations. Une dose excessive d'alcool, la rapidité de la chute et la force du courant d'air expliquent la rupture d'un vaisseau, et tout porte à croire que cet être audacieux est mort comme l'oiseau que le plomb fatal atteint au milieu des airs. — M^{lle} Sontag a quitté Paris en y laissant de précieux souvenirs. Le conseil municipal se propose de lui offrir une médaille où on lira : *Au talent et à la bienfaisance, la ville de Paris reconnaissante*. — Dans plusieurs communes de la basse Engadine (Suisse), un gros ours errait depuis l'automne dernier, signalant son voisinage à la manière des hôtes de sa sorte. En vain plusieurs villages avaient déjà pris les armes contre lui, lorsque dernièrement un berger fit sa rencontre sur le sommet d'une montagne. L'ours déjeunait paisiblement, entouré de 6 vaches et de quelques moutons, produit de sa dernière chasse. Distrait par les cris du berger, et poli pour le moins comme un ours de la chaussée d'Antin, il quitta son repas et fut trouver notre helvétien. Mais celui-ci, étranger tout-à-fait aux belles manières, saisit une énorme pierre, puis la soulevant à grand peine, il en écrasa son prévenant voisin. — Un matelot du brick l'*Osprey*, de Salem, s'était procuré, à Manille, un jeune boa constrictor, d'une taille considérable. Peu de temps après que le bâtiment eût remis à la voile, le reptile s'échappa de la caisse où on l'avait enfermé, et aucune de ses traces n'ayant été aperçue pen-

dant le voyage, l'on supposa qu'il s'était jeté à la mer. Mais, lorsqu'arrivé à Salem, on déchargea la cargaison du brick, le boa fût retrouvé en état de torpeur, son corps immense, roulé en replis tortueux parmi des sacs de sucre, dont le contenu avait servi à sa nourriture. Loin d'avoir souffert d'un pareil aliment, le boa jouit au contraire d'une parfaite santé. — Toutes soirées sont aujourd'hui suspendues dans Pau, attendu les promenades nocturnes des loups qui ont élu leur domicile dans cette ville. — En creusant la terre, sous les décombres de l'abbaye de Droz, en Angleterre, on a trouvé un morceau de laiton de 5 pouces de long, à l'extrémité duquel est sculptée une tête de vieillard à figure grotesque. On suppose que cet objet, parfaitement conservé, est la marotte que portaient les anciens bouffons de cour, et qui, dans les chroniques anglaises, sont appelées *feols hauble*. — Une singulière cause est pendante devant les tribunaux napolitains. L'ex-intendant de la Calabre, son chancelier, l'ex-procureur du roi, un ex-juge instructeur et d'autres fonctionnaires encore, sont accusés, pour se rendre nécessaires, d'avoir fabriqué des conspirations factices, à l'aide desquelles bon nombre d'innocens ont été exécutés comme coupables. — Le mariage du roi d'Espagne a donné lieu à de nombreuses promotions aux différens ordres. Le roi a distribué quatre colliers de la Toison-d'Or, six grands cordons des dames nobles de Marie-Louise, dix-sept grands cordons, vingt croix pensionnés, et 42 croix de chevalier de l'ordre de Charles III, 4 grands cordons, 6 croix de commandeurs et 4 croix de chevalier de l'ordre d'Isabelle la Catholique. Si déjà S. M. C. n'avait conquis le cœur de ses sujets, on dirait, à voir tant de cordons et de chaînes, qu'elle a voulu les lier par la reconnaissance. — Il y a deux ans que les journaux annoncèrent sérieusement qu'un voyageur, enseveli sous les avalanches des Alpes, pendant le court espace de 170 ans! venait d'y être retrouvé vivant, à la suite d'un grand dégel. Aujourd'hui, un instituteur du département de la Seine-Inférieure, qu'on avait perdu depuis trois semaines, vient d'être retrouvé, non pas précisément sous la glace,

mais dans la paille d'une grange où il s'était endormi dès le premier jour de sa disparition. Depuis quatre ans, cet individu a déjà éprouvé cinq de ces accès léthargiques. Le dernier à duré vingt-six jours. Lorsqu'il éprouve les premiers symptômes d'un sommeil léthargique il cherche la solitude, et fuit son domicile dans la crainte qu'on ne le dérange pendant son sommeil. C'est toujours dans des granges ou sous des charettes qu'il s'enfonce de manière à n'être pas aperçu. — M. le duc de Bordeaux essayait de faire son petit porte-manteau, lorsque l'abbé de F..., l'un des assistans, lui fit observer qu'il s'y prenait mal et lui offrit de le fermer. Le jeune prince y consentit; il regarda attentivement comment M. l'abbé s'en acquittait; puis, lorsqu'il lui rendit son porte-manteau fermé, merci, M. l'abbé, dit-il; vous m'avez montré mon métier de soldat, maintenant voulez-vous que je vous apprenne à dire la messe. » Et les assistans d'applaudir..... à l'exception de M. l'abbé. — Cinq dilettanti parisiens ont formé le projet de faire le voyage d'Aix-la-Chapelle pour entendre encore une fois chanter M^{lle} Sontag, qui doit, le 5 de ce mois, chanter sur le théâtre de cette ville le rôle de la princesse de Navarre, dans *Jean de Paris*. Il y a un dédit de 50 louis pour celui que la rigueur de la température viendrait à refroidir d'ici là. — On lisait dernièrement sur la porte d'un individu qui réunit en Normandie les fonctions de chef de gendarmerie à celle d'inspecteur des digues, l'inscription suivante :

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complots,



Théâtres.

OPÉRA-COMIQUE. — *L'Hôtellerie de Terracine* ; opéra-comique en trois actes de MM. Scribe et Auber. — Milord Kokbourg , anglais comme son nom , voyage avec sa femme , et arrive dans l'hôtellerie de Terracine , après avoir été dévalisé. Là , se trouve le marquis de San-Marco , marquis aux belles manières , aux beaux yeux , et chef d'une *Camaraderie* de grands chemins , c'est-à-dire , le fameux Diavolo lui-même ! Pour la complication de l'intérêt , il se trouve encore une jeune fille d'auberge qui aime tendrement Lorenzo , commandant de carabiniers. Ce dernier ne peut espérer la main de sa bien-adorée , parce qu'il n'a pour toute fortune que des coups de fusil à espérer , et que ce n'est pas assez pour vivre. Cependant , il apprend que milord a été dévalisé ; il poursuit les brigands , les atteint , rapporte à Milady son écrin , et en reçoit 10,000 fr. de récompense. Diavolo , qui , à l'aide de son déguisement , fait les yeux doux à la belle anglaise , et chante avec elle la plaintive romance , pendant qu'on court après lui , médite un coup de maître. Il veut enlever à la fois l'écrin , les 10,000 francs une cassette , voire même milady ; car selon lui , ce dernier exemple doit attirer toutes les Anglaises en Italie. Pour ce , il s'adjoint deux collègues et il est déjà dans la chambre de

Zerline qui conduit à celle de milord, lorsqu'arrive Lorenzo. Cette visite nocturne réveille l'anglais, et tous deux trouvent Diavolo, qui, bravache de profession, et ne craignant nullement les affaires, fait entendre à Kokbourg, qu'il était là pour milady, et à Lorenzo, qu'il a passé la nuit chez Zerline. Le Romain, qui est un amant, ne prend point l'aveu aussi bien que l'Anglais, qui est un mari, et il provoque San-Marco, pendant que la pauvre Zerline essaie de se justifier en roulades et se désole en variations. Au troisième acte, on voit Diavolo en fonctions, c'est-à-dire, revêtu du costume officiel. Dans une cavatine pleine de fraîcheur, il chante les charmes de sa profession, mais oublie le plus agréable de tous, la potence. Comme il n'a pas choisi son état par excès d'honneur, il ne voit pas la nécessité de se battre en duel, et il convoque ses compagnons au lieu du rendez-vous, pour y massacrer son adversaire. Un vieux chêne, boîte aux lettres de ces messieurs, reçoit la dépêche, et le capitaine s'éloigne jusqu'au lendemain. Mais pendant ces entrefaites, les deux brigands qui accompagnaient Diavolo chez Zerline sont arrêtés, ils sont porteurs de la lettre de leur chef, et lorsque celui-ci arrive à l'endroit assigné, il est arrêté à la satisfaction de tous les amis de l'ordre. Le cadre de cet opéra, déjà exploité sur plusieurs théâtres, manque de mérite et d'intérêt, et est totalement privé de l'esprit de détails qui distingue les productions de M. Scribe. Quant à la partition, elle est tout-à-fait digne de l'auteur de la *Muette*. Plusieurs morceaux trouveront leur brevet de perfection dans une popularité prochaine. L'ouverture est belle et l'introduction originale; un solo de flûte s'y est fait remarquer comme une heureuse inspiration rendue d'une manière élégante, et un quintetto, deux finales et plusieurs chœurs, ont assuré le succès de cette nouvelle partition que M. Troupenal vient d'acheter 18,000 f.

AMBIGU COMIQUE—*Le Félon*, mélodrame en trois actes, par M. Merville.—Ce nouveau théâtre qui possède une des meilleures troupes qu'aucune bonne pièce n'avait encore utilisée, vient d'obtenir un succès qui lui sera profitable. L'action, qui se passe pendant les guerres des ducs de Bour-

gogne et de Lorraine , consiste dans l'abus que fait de son pouvoir un seigneur châtelain , se rendant coupable de félonie. Charles-le-téméraire , déguisé en soldat , à la suite d'une défaite , l'observe sans pouvoir le punir ; mais lorsque la fortune lui devient favorable , il en tire une éclatante vengeance. Un style correct , une couleur toute locale , une action intéressante et un troisième acte plein d'effets dramatiques , ont décidé la réussite d'un ouvrage à laquelle Beauvalet a beaucoup contribué.



Revue des Modes.



Jamais les pierreries n'ont été montées avec plus de richesses, de légèreté et d'élégance que cet hiver. Ce ne sont plus ces peignes lourds, ces diadèmes massifs dont le luxe sévère semblait faire des diamants l'attribution du second âge; c'est un ingénieux assemblage de topazes, d'émeraudes, de rubis, de diamants qui, enchâssés avec un art exquis, reproduisent des guirlandes, des gerbes et des faisceaux de fleurs, telles que les réclame le front d'une jolie femme. Rien de plus séduisant que l'aigrette qui vient d'être montée pour la duchesse de R... Toutes les pierreries s'y trouvent réunies dans leurs diverses nuances, et présentent une certaine quantité de longs filets qui s'amincissant et se recourbant graduellement comme la queue d'un oiseau de Paradis, sont d'un effet admirable. Une guirlande de fleurs en diamants rose et blanc, destinée à être placée très-bas sur le front, accompagne cette superbe aigrette qui couronne le dessus de la tête. La duchesse de R... portait avec cette brillante parure, une robe de satin japonais fond blanc peint en or.

Auprès de cette toilette élégante, on doit aussi citer celle de Mme M.... dont la mise est toujours remarquable par ce goût de bon ton qui distingue la femme comme il faut; sa robe en satin rose n'avait aucune garniture, mais sur ses

manches berrets étaient jetées de grandes manches en superbe blonde ; tout-à-fait dans la coupe des manches à la *Marino Faliero*. Elles tombaient beaucoup plus bas que le coude et étaient relevées en dedans du bras par une agrafe en diamants. Les draperies du corsage de la robe étaient fixées au milieu de la poitrine, par une attache de diamants dont s'échappait une petite chaîne aussi en diamants qui, partant sous un côté de la ceinture, soutenait une cassolette charmante. Mme M... était coiffée en cheveux, et n'avait qu'un seul filet de diamants qui traversait le front.

— Une jolie femme russe est venue montrer dernièrement à l'Opéra, une des plus jolies coiffures que nous ayons vues. Des épis en diamants séparés en guirlande, formaient deux bouquets qui s'entremêlaient de chaque côté du front dans les boucles de cheveux. Une flèche traversait les coques ornées sur le devant d'un demi croissant de diamants, au-dessus duquel était une étoile qui, élevée au moyen d'un petit fil imperceptible, semblait voltiger sur la tête.

— Les toilettes de bal sont simples en général ; on porte beaucoup de robes en crêpe dont on varie les nuances, et qui n'ont souvent que des petits lizerets au-dessus de l'ourlet. On en porte en crêpe bleu ; rose, vapeur, cerise, vert de lumière ; ces dernières sont très-distinguées et charmantes, lorsque le corsage est entouré de blondes. Des perles ou des fleurs dans les cheveux, complètent ces costumes qui, par leur gracieuse simplicité, appartiennent plus particulièrement aux jeunes personnes.



PAGANINI.

Au moment où l'on annonce comme prochaine l'arrivée à Paris de Paganini , on lira avec intérêt les détails suivans extraits d'une brochure que vient de publier M. Imbert de Laphaleque, qui paraît en position de connaître la vérité sur la personne et sur les talens de ce célèbre violoniste.

« Paganini est un homme de quarante-cinq à quarante-six ans , d'une taille au-dessus de la moyenne ; sa constitution est grêle , et son attitude est celle de la langueur. Bien que modeste , sa démarche n'est dépourvue ni d'aisance ni de noblesse. De longs cheveux noirs et bouclés ombragent sa tête et font encore ressortir la pâleur mélancolique de sa figure. Son nez est proéminent ; et , dans l'ensemble , son visage maigre et allongé , offre l'aspect de ce que les médecins appellent le masque hypocratique. Quoique petits , ses yeux sont vifs , perçans et pleins d'expression , et sa physionomie , qui , sans avoir rien de désagréable , ne prévient pas d'abord , devient attrayante dès qu'elle s'anime. Il a des apparences malades , et , en effet , depuis plusieurs années , il est en proie à une affection de poitrine qu'il doit à la prédisposition naturelle de cet organe , qui chez lui est très-resserré.

» Avec une organisation débile , Paganini est un des exemples les plus frappans de la force presque surhumaine

qui résulte de l'exaltation produite par le génie. Au moment où il saisit le violon, il semble qu'une étoile descende sur lui, et lui apporte le feu divin. Soudain il échappe à sa faiblesse, une existence nouvelle se manifeste en lui, c'est un autre être, et, durant l'action musicale, sa vigueur est plus que quintuplée. Après avoir achevé un grand morceau, il manifeste exactement les mêmes symptômes qu'un homme livré à un accès d'épilepsie ; sa peau, livide et froide, est couverte d'une sueur abondante ; on ne sent plus le pouls ; et, si on l'interroge sur un sujet quelconque, même sur l'état où il se trouve, il ne répond pas, ou, s'il répond, c'est par monosyllabes et presque toujours à contre-sens de la demande. La nuit qui suit ses concerts, il ne peut dormir, et reste dans une agitation qui se prolonge quelquefois pendant deux ou trois jours.

» Dans ses concertos, on ne doit pas omettre l'*adagio appassionato*, qui est d'un chant grandiose et des plus pathétiques. Jamais on ne porta l'expression aussi loin ; il y est déchirant. L'historique de ce morceau mérite d'être connu. Paganini sortait du théâtre, où il venait d'entendre Demarini, premier tragédien de l'Italie. Ce grand acteur avait été sublime dans une scène de prison où, après avoir récapitulé ses malheurs, il suppliait la Providence d'y mettre un terme en le débarrassant du fardeau de la vie. Paganini se mit au lit encore sous le coup des émotions qu'il venait d'éprouver ; il lui fut impossible de se livrer au sommeil : désespérant de goûter le repos, il se lève et trouve sur son violon des expressions qui lui servent à épancher toute cette sensibilité qui brûlait son âme. Voilà de l'inspiration, voilà ce génie qui tourmente et produit.

» Rossini, dont la compétence en matière de musique est presque toujours irrécusable, professe pour Paganini la plus haute admiration, et n'hésite pas à le déclarer le plus grand des violonistes. « Pour celui-là, lui a-t-on entendu dire lorsque le bruit se répandait qu'il allait venir » à Paris, je ne sais pas ce qu'ils pourront lui reprocher. »

» Un compositeur célèbre, M. Meyerbeer, le seul des grands maîtres allemands de notre époque qui ait reconnu

la spécialité modulatrice de la voix , en s'appliquant à faire du chant proprement dit , a subi le même charme que le Cygne de Pésarre. Il était à la veille de quitter Florence pour se rendre à Naples , où il se proposait de faire représenter un de ses ouvrages. Cette ville , qu'il ne connaissait pas encore , lui offre un double attrait ; il est impatient de jouir du plus beau ciel qu'il y ait au monde ; mais il vient d'entendre Paganini , et déjà il ne songe plus ni à Naples , ni à son opéra. Paganini parcourt toute la Toscane ; il ne le quitte plus , il le suit partout , et parvient à l'entendre dix-huit fois sans pouvoir se séparer de lui. Dans un pays où il n'est personne qui ne soit musicien , où l'on fait de la musique à chaque instant du jour , et où , par conséquent , l'on doit être peu avide de concerts , il voit en tous lieux Paganini attirer la foule et exciter un enthousiasme universel. A Milan , dans un seul séjour , il donne dix-neuf concerts de suite , et l'on ne se lasse pas d'y revenir. En Allemagne , où une multitude de préventions s'élevaient contre lui , ce sont les mêmes triomphes. A Vienne , de malheureux artistes vendent jusqu'à leurs vêtemens pour pouvoir assister aux concerts de Paganini ; les salles ne sont plus assez vastes pour contenir la multitude. On se recueille d'avance , et dès les premières mesures , où se décèle toujours la force du virtuose , c'est un embrâsement ; on l'écoute avec un silence de feu. A Berlin , où les préventions étaient plus fortes encore , les mêmes circonstances se répètent , et l'adieu qu'il reçoit à son dix-huitième concert est une invitation de ne pas s'éloigner sans retour. Berlin est le foyer de la cabale anti-rossinienne ; et l'on y était averti que Paganini est rossiniste , il est , d'ailleurs , une des colonnes de cette école vocale que la ligue a prise en aversion ; on a juré de l'immoler. Ses adversaires se transportent en masse dans la salle ; à son entrée , Paganini est accueilli avec une froideur marquée ; il débute par un *solo maestoso*. A peine a-t-il parcouru dix mesures , toutes les dispositions sont changées , une révolution soudaine s'opère : ce sont des trépignemens qui tiennent de la fureur , des applaudissemens sans fin ; les hommes s'é-

lancent sur les banquettes; de toutes les loges, les dames jettent leurs bouquets sur le théâtre; enfin, l'explosion est générale, c'est l'effet d'une étincelle qui vient de tomber au milieu d'un magasin à poudre.

» A Dresde, à Francfort, à Leipzig, à Breslau à Prague, à Stutgard, il échauffe avec le même succès les têtes et les cœurs des froids habitans du Nord. A Varsovie, les *dilettanti* polonais, le jour de son départ, se réunissent au nombre de quatre-vingts, dans une maison de plaisance à une demi-lieue de la ville, et lorsque Paganini vient à passer, ils font arrêter sa voiture, et le sollicitent vivement de leur accorder encore quelques instans. C'était un banquet où ils le conviaient; on y porta de nombreux toasts à l'artiste incomparable, et, au moment de se séparer, Elsner, le directeur du Conservatoire, lui présenta, au nom des assistans, une tabatière d'or avec cette inscription: *Al cavaliere Nicolo Paganini, gli ammiratori del suo talento.* Varsavia, 19 luglio 1829. Paganini fut tellement ému, qu'il ne put trouver une seule parole pour exprimer sa reconnaissance: il se contenta d'approcher la tabatière de ses lèvres.

» Quoiqu'il paraisse d'ordinaire attacher peu de prix à ses compositions, des personnes admises dans son intimité l'ont entendu parler avec une grande prédilection d'un concerto dont, il y a quelque mois, il n'avait achevé que le premier *allegro*. « Il renfermait, disait-il, des effets neufs et des difficultés prises dans une sphère tout autre que celle qu'il a déjà parcourue. » Il comptait ne pas le terminer avant de quitter l'Allemagne. Pour la première fois, il se montrait si content de ce qu'il avait fait, que ses amis, dont la curiosité était vivement excitée, le sollicitaient de le leur faire entendre; en vain ont-ils réitéré leurs instances. « *Lo voglio sverginare Parigi.* Je ne le déflorerai qu'à Paris, » répondait-il; et il a été inexorable.

» Tous les artistes qui, sans avoir entendu Paganini, ont voulu se mesurer avec lui, n'ont pas tardé à se repentir de leur témérité. Nous regrettons de dire qu'il est arrivé à notre excellent violoniste Lafond de faire, en ce genre

une bien cruelle expérience. Il était à Milan, où, pour un début en Italie, il se proposait de donner un premier concert. Averti que Paganini est dans la ville, il s'empresse d'aller le voir, et, soit politesse, soit espoir de se préparer un triomphe, il l'invite instamment à lui servir de second dans un morceau à deux parties concertantes. Paganini accepte; mais au moment de la répétition, le malicieux Génois se garde bien de donner à ses moyens tout leur essor; à peine note-t-il la musique : Lafond était pleinement rassuré. Cependant, le public, qui encombre la vaste salle de *la Scala*, est impatient de décerner les applaudissemens au vainqueur. Lafond se fait entendre le premier : l'auditoire lui témoigne sa satisfaction; mais vient le tour de Paganini; alors ce sont des transports universels; ce n'est plus ce jeu agréable dans lequel il n'y a qu'une perfection relative, c'est une puissance d'archet qui soulève, émeut et ravit à la fois. Enfin, son exécution est tellement foudroyante, que Lafond, qui, à juste titre, pouvait tirer gloire d'un fort beau talent, ne doute plus, dès ce moment, que l'audacieux Génois ne puisse arriver à l'impossible : aussi n'essaya-t-il pas de contester sa défaite, et laissant alors le champ libre à un rival si redoutable, il renonça à prolonger son séjour en Italie. Nous devons dire, à la louange de Lafond, qu'il ne montre aujourd'hui aucun dépit de cette aventure, dans laquelle il fut probablement moins battu que ne l'auraient été les plus vains de tous ses confrères.

En 1817, tandis que Paganini était à Vérone, le chef d'orchestre du grand théâtre de cette ville, Valdabrin, violoniste fort habile, s'avisa de dire que Paganini n'était qu'un charlatan, et qu'il y avait tel concerto de sa composition qu'il serait incapable d'exécuter. Paganini apprend ce propos et se hâte de faire dire à Valdabrin qu'il essaiera volontiers de reproduire les inspirations du chef d'orchestre de Vérone.

Le jour fixé pour ce défi étant arrivé, tout le monde s'attendait à quelque chose d'extraordinaire : on croyait qu'il rendrait les motifs de la musique de Valdabrin, en y

faisant, à sa manière, les additions les plus brillantes. Paganini paraît; il tient à la main une canne de jonc, chacun se demande ce qu'il veut en faire; tout à coup il saisit son violon et se servant de sa canne comme d'un archet, il joue d'un bout à l'autre le concerto que son auteur ne croyait exécutable qu'après de longues études; non seulement il rend les passages les plus difficiles, mais encore il y introduit des variations charmantes, sans cesser de déployer un seul instant cette grâce, cette intensité et cette verve qui caractérisent son talent.



DOCUMENTS

Sur la Restauration.

Les fragmens qu'on va lire sont extraits d'un ouvrage qui vient de paraître sous le titre, *Révélation des faits importants qui ont préparé et suivi les restaurations de 1814 à 1815*; par C. MORIN, chargé, lors des deux restaurations, de pouvoirs, missions, mandats, au nom de S. M. LOUIS XVIII et de S. A. R. MONSIEUR.

Le 31 mars 1814, les souverains alliés, à la tête de l'élite de leur armée, font leur entrée dans la capitale; le mouvement royaliste, tenu jusqu'alors dans le plus grand secret, fait explosion, et depuis la porte Saint-Denis jusqu'à la place Louis xv, des groupes disséminés à l'avance, porteurs de proclamations qui étaient mon ouvrage, de cocardes, de drapeaux blancs se répandaient dans toutes les directions, en longeant les boulevards. Les cris de *vive le Roi! vivent les Bourbons!* retentissent dans les airs, le peuple ému, entraîné, se réunit à ces groupes, les femmes

achèvent le tableau, en se précipitant aux fenêtres, en agitant des mouchoirs blancs; leur voix s'unit à celles de toute la population. Ce mouvement si rapide, si immense, parut tellement spontané et en eut momentanément si bien le caractère, qu'il arracha le même jour, à trois heures du soir, aux souverains alliés une déclaration qui fut sur-le-champ répandue, publiée et affichée dans Paris. Cette déclaration, sans s'expliquer sur les droits des Bourbons, portait, néanmoins textuellement, qu'on ne traiterait ni avec Bonaparte, ni avec aucun membre de sa famille.

Le gouvernement impérial avait conservé une grande partie de sa force, et l'obéissance passive avait survécu à ses désastres, à son absence. Aussi, dans les rues de Paris, où rien n'avait pu être concerté, l'opinion se prononça absolument en sens contraire? Ayant voulu moi-même, par excès de zèle et après avoir donné l'impulsion sur les boulevards, l'étendre du côté de la place des Victoires, je fus arrêté, vers les onze heures, avec quelques-uns de mes amis, que je pourrais bien appeler de véritables conjurés? La patrouille, qui se saisit de nous au moment où nous répandions des cocardes blanches avec les proclamations dont je viens de parler, nous conduisit au poste des Petits-Pères, au milieu des témoignages de son improbation et des vociférations du peuple? Ainsi, la roche Tarpéienne se trouvait bien près du Capitole. Deux heures après, un ordre supérieur, qui toute fois n'émanait d'aucune autorité française, nous fit rendre à la liberté.

Il est juste de dire, qu'à la tiédeur des jours précédents et de la matinée succéda sur le champ une véhémence de dévouement et d'amour des Bourbons tout-à-fait extraordinaire. Elle donna naissance, le soir même, à une réunion tumultueuse et improvisée dans un hôtel du faubourg Saint-Honoré, chez M. de Morfontaine; mais le local était mal choisi par des motifs qu'il me répugne de retracer. Au fond, c'était évidemment une forfanterie déplacée de se mettre ainsi en parade après la proclamation des souverains. Du reste, les commissaires de cette assemblée n'eurent pas même l'honneur d'être admis auprès de S. M. l'em-

pereur Alexandre; et cette réunion, formée sans antécédens et sans but, se sépara tout de suite sans aucun résultat. De son côté, S. A. R. avait pu reconnaître, depuis son entrée en France, que tout n'y était pas dévouement et fidélité.

Dans cette position tout-à-fait désespérante qui m'était parfaitement connue, et pour donner un point d'appui à l'opinion monarchique si mal servie, trahie ou abandonnée; je m'emparai seul, le même jour, 31 mars, à sept heures du soir, de la direction de tous les journaux. Mon premier soin fut d'en remplacer sur le champ les rédacteurs en chef appartenant au gouvernement impérial par des écrivains notoirement connus, à raison de leurs sentimens royalistes, MM. Michaux aîné, Salgues, Bertin, le chevalier de Mersan et Berrier administrateur militaire. Je leur donnai ensuite l'ordre, réclamé par eux pour leur garantie, de faire paraître le lendemain, 1^{er} avril, ces mêmes journaux qui leur étaient rendus ou confiés, *en y insérant l'annonce solennel de la chute de Bonaparte, du rappel par la voix du peuple de la dynastie des Bourbons et de l'adoption de la cocarde blanche*. Ce ne fut que trente-six heures après, seulement, que parut la proclamation du département de la Seine. Je peux donc réclamer l'initiative de cette grande mesure. Je m'empressai toute fois de faire mettre dans les journaux cette mémorable proclamation, afin de la répandre, par ce moyen, avec rapidité et à profusion dans la France.

En même temps que les mesures que je venais de prendre recevaient l'approbation de MM. les commissaires du Roi (M. le comte Armand de Polignac venait de se réunir à M. de Semallé le 2 avril), Bonaparte, arrivé la nuit précédente à Fontainebleau, et qui pressentit à l'instant le coup funeste que ces journaux allaient porter à sa puissance, rendit un décret de mort contre ceux qui seraient trouvés possesseurs d'un seul de leurs numéros. Du reste, cette métamorphose subite des papiers publics, leur influence nouvelle qui prépara sans nul doute le rejet de la régence, n'échappèrent point à S. A. R. *Monsieur*. Ce

prince était encore à Meaux, lorsque le 9 avril recevant pour la première fois depuis la journée du 31 mars son commissaire extraordinaire, M. de Semallé, il lui en parla dans les termes les plus expressifs : « Cette conversion s'est » faite, disait-il, comme par enchantement. Quel rapide » et heureux déplacement dans les choses ! hier noir, au- » jourd'hui blanc, c'est en vérité admirable. »

Ainsi, le mouvement royaliste du 31 mars avait produit tout l'effet ostensible qu'on pouvait en attendre. Malheureusement, en l'absence des personnages les plus élevés qui avaient refusé d'y ajouter leur coopération, un dignitaire de Bonaparte, un de ses grands fonctionnaires, diplomate délié, habile à manier les cabinets de l'Europe, comme il avait été aux premières phases de la révolution un des artisans très-actif de nos innovations politiques, M. de Talleyrand enfin, se présenta dans la nuit à l'empereur Alexandre ; il lui dépeignit la France telle qu'il devait la concevoir, et cherchant à effrayer ce magnanime souverain sur les difficultés du moment, sur les dangers qu'il pouvait y avoir à courir s'il n'était pris de promptes résolutions, il le détermina à quitter sa royale résidence de l'Élysée-Bourbon, pour venir habiter sur-le-champ son hôtel, rue Saint-Florentin... Là fut organisé le gouvernement provisoire.

Cependant, les jours s'écoulaient dans cette espèce de guerre intestine, la restauration ne marchait pas, et l'on était arrivé au 9 du mois d'avril. Une cérémonie imposante était annoncée pour le lendemain dimanche ; S. M. l'empereur de Russie devait faire célébrer un *Te Deum* solennel sur la place Louis xv, et l'on était informé, que deux jours après, S. A. R. *Monsieur* ferait son entrée dans la Capitale. Si les détachemens de l'armée française, si la garde nationale, si le peuple paraissaient à cette cérémonie avec les couleurs de 93, il est bien évident que le coup était porté irrévocablement dans l'opinion des souverains alliés, et sans doute S. A. R. *Monsieur* aurait été contrainte de s'y soumettre. Voici, grâce au mesure qui avaient été prises par MM. les commissaires du roi, comment les choses reçurent une direction tout opposée.

Parmi les délégués envoyés par MM. les commissaires dans l'intérieur de la France, ceux qui s'étaient rendus dans la 15^e division militaire leur firent savoir, par un courrier parti de Rouen et arrivé à Paris le même jour, 9 avril, à six heures du matin, que sur leurs vives instances, M. le maréchal Jourdan, commandant cette division, venait de reconnaître le gouvernement des Bourbons, et d'ordonner aux troupes sous ses ordres d'arborer la cocarde blanche. La proclamation de M. le maréchal était jointe à leur dépêche. Muni d'un acte aussi décisif et d'après l'ordre exprès de MM. les commissaires du roi, je me rendis au gouvernement provisoire, et représentai à M. le duc d'Alberg, près duquel je fus admis la convenance de suivre un si noble exemple, et même de le devancer dans Paris, où on ne le ferait connaître que lorsque ses collègues et lui auraient pris l'initiative.

M. le duc d'Alberg me renvoya à M. Anglès, celui-ci fut inflexible. Il me prévint au surplus qu'il allait prendre les ordres définitifs du gouvernement, et que j'eusse à revenir dans quelques heures. De retour, j'appris de M. Anglès que M. Talleyrand m'attendait et voulait m'entretenir lui-même. Introduit sur-le-champ dans le cabinet de ce dictateur éventuel, je fais quelques pas pour m'approcher de lui; à sa droite se trouvait un officier général écrivant à une table et me tournant le dos. Aussitôt la discussion s'engage : « Point de cocarde blanche, s'empresse de me dire M. de Talleyrand, la mesure serait intempestive et dangereuse. J'insiste, la discussion se poursuit, alors M. de Talleyrand, de guerre lasse, la termine par ces mots : « Je » vous répète, Monsieur, que le gouvernement ne peut » point adopter cette mesure, que les puissances alliées ne » la veulent pas non plus : cela n'est-il pas vrai, M. le » comte? Veuillez le redire à Monsieur. » Ces dernières paroles s'adressaient au personnage dont je viens de parler. Celui-ci répondit en s'inclinant légèrement de mon côté : « Nous l'entendons ainsi, Monsieur... » Ce personnage était M. le comte de Nesselrode, premier ministre de la Russie; je dus donc me retirer aussitôt.

Mais déjà M. Anglès m'avait mandé près de lui. Je lui déclarai de prime abord que la question venait d'être décidée par MM. les commissaires du roi, et qu'ils avaient arrêté, en conséquence, que la proclamation de M. le maréchal Jourdan et une invitation de leur part aux habitans de Paris de prendre la cocarde blanche, seraient tout de suite imprimées et affichées sur les murs de la capitale. A ces mots, cédant à un mouvement très-prononcé de dépit et de colère, et rejetant sur moi seul l'exécution d'une mesure ordonnée par le roi et par MM. ses commissaires, M. Anglès s'écrie : « Ainsi, Monsieur, vous vous obstinez » à vous mettre en opposition avec le gouvernement provisoire; ainsi, vous persistez à méconnaître et à braver » son autorité. Cette conduite ne vous sera jamais pardonnée, et moi-même, quand je ne serai plus ici, j'y serai » encore contre vous. » Mais que dis-je, du dépit, de la colère de la part de M. Anglès! C'était bien pis que cela, car la veille même, sur ses plaintes, ses dénonciations, qui présentaient toujours les journaux comme poussant l'opinion publique dans une mauvaise direction, il fut question de me livrer, ainsi que la personne dévouée dont j'ai parlé plus haut à un conseil de guerre russe. Cette personne fut même tenue pendant quelques heures en état d'arrestation au grand état major de M. le général Sachén. Heureusement pour nous, l'annonce soudaine de la mesure adoptée par M. le maréchal Jourdan fit suspendre ces poursuites.

Cependant, tout fut exécuté ainsi que je l'avais annoncé. La proclamation de M. le maréchal Jourdan, réunie à celle de MM. les commissaires du roi, fut affichée dans la soirée et dans la nuit; et, dès le lendemain 10, un grand nombre de citoyens, et presque tous les gardes nationaux, encouragés par ces avis, reparurent avec la cocarde blanche. Mais le gouvernement provisoire était resté inébranlable, et sa résistance fut telle jusqu'au dernier moment que, le 12 avril, jour de l'entrée de Monseigneur le comte d'Artois dans Paris, l'on voyait encore, à midi, le drapeau tricolore flotter sur le pavillon des Tuileries. Il fallut un ordre de MM. les commissaires du roi pour le faire disparaître et y

substituer la bannière antique de la France. C'est alors seulement que fut vaincue l'opposition tenace du gouvernement provisoire, et que la première restauration fut enfin consacrée par ses propres couleurs. J'ajouterai que S. A. R. *Monsieur* dut être bien satisfaite de cette solution, et doit en avoir conservé un souvenir d'autant plus précieux, qu'elle avait déclaré formellement qu'elle repasserait le Rhin, plutôt que de laisser enfreindre à cet égard les intentions du roi, qui étaient aussi les siennes. Je tiens cette circonstance très-remarquable de la bouche même de M. le comte de Bruges, officier général alors attaché à sa personne, et aujourd'hui son aide-de-camp.



enfin la dernière année de la France. C'est alors seulement que fut vaincue l'opposition tenace du souverain, et que la première restauration fut accomplie par les propres efforts. L'ajout de cette clause par les propres efforts de cette nation, S. A. R. le duc de Bordeaux, qui n'est pas resté de cette solution, et qui en avoir conservé un souvenir d'autant plus précieux, qu'elle avait déclaré formellement qu'elle regardait le duc de Bordeaux, ainsi que de l'acte conclu à cet égard, comme le seul et véritable principe de la restauration. M. le comte de Bures, officier général, attaché à son camp, et aujourd'hui son aide-de-camp.

Les Femmes en Turquie.

La réputation d'habile médecin que s'était acquise le voyageur auquel nous empruntons le récit suivant, lui attirait partout une foule de visiteurs. Arrivé à Amasia, un Turc vint le prier de venir voir sa femme, dont la santé était depuis long-temps altérée. Les femmes d'Amasia passent pour les plus belles de la Turquie, et la malade avait parmi elles une grande réputation de beauté. Le désir de contempler une semblable merveille l'emporta sur la prudence, et l'esculape français n'hésita pas à se rendre à l'invitation qui lui était faite.

« Avant d'entrer dans le harem, Youssof Aga (c'était le nom du mari de la belle malade) eut la précaution de me faire rester dans la cour, et ce ne fut que lorsque tout était près dans l'intérieur que l'on m'introduisit. Une balustrade était à l'extrémité de l'appartement, et là, les servantes se tenaient debout, la maîtresse était assise au coin du sopha, près de la fenêtre d'une chambre carrée; à l'entrée était un petit espace où l'on déposait ses pantoufles. La dame ne se dérangea ni pour son mari ni pour moi; il était difficile de voir une femme plus belle; ses bra-

celets et son collier étaient garnis d'émeraudes; elle portait une robe de velours brodée en or; sa pipe était enrichie de diamans, une multitude de pierres précieuses ornaient ses doigts et le fermoir de sa ceinture. Dès que j'eus pris place, elle ordonna à ses négresses de m'apporter la pipe et le café, et se plaignit de ses maux, qui me parurent plus imaginaires que réels. Je lui conseillai l'exercice et le changement d'air. « C'est cela, » me dit-elle, « je suis la fille d'un curde, d'un soldat, je sais gravir les montagnes, dompter un coursier; jadis j'errais librement dans la campagne, je n'avais pas besoin de ce voile pour sortir; et, que peut servir un voile à une femme honnête? Aussi, je vivais, je respirais. Maintenant, il faut se cacher, marcher avec gravité, se faire suivre par une troupe d'esclaves pour voir de stupides femmes turques avec lesquelles je suis obligée de vivre! Oui, l'air me fera du bien et surtout la liberté. » Le mari n'écoutait pas mes conseils avec une satisfaction, à beaucoup près, aussi vive que sa femme: elle s'en aperçut, et lui dit brusquement d'aller commander encore du café et de revenir quand on l'appellerait. Il sortit et nous laissa seuls. Alors la femme me dit: « tu vois bien ce vieux animal, c'est lui qui est la véritable cause de ma maladie, et cette maladie n'est que l'ennui de le voir. Il est malheureux, et quel plaisir de vivre avec un homme qui reste à la ville sans pouvoir et sans autorité, et qui n'a rien à manger? Mon âme, n'y aurait-il pas un moyen de ne plus l'avoir sous mes yeux? Tu es le chef des médecins, la crème des docteurs; n'aurais-tu pas quelque médicament qui, avec l'aide de Dieu, pût m'en délivrer? Alors, je retournerais à la campagne, où je me porte si bien, je menerais la vie que j'avais accoutumée dans ma jeunesse, et j'abandonnerais cette ville que je prie Dieu de renverser. » Quoiqu'il soit toujours pénible de refuser à une femme qui joint à la beauté une voix touchante et un gracieux sourire; je ne fus pas tenté d'aider celle-ci dans son pieux projet: je me contentai de recommander de nouveau à son mari de la conduire à la campagne. Je rapporte cette anecdote, non-seulement pour montrer

combien peu, en Turquie, il en coûte d'empoisonner, mais encore pour faire voir combien sont erronées les idées que l'on a de l'état des femmes de ce pays. J'ai eu souvent l'occasion de pénétrer dans les harems, et je ne me suis aperçu ni qu'il y eut de la part des maris une défiance extrême, ni que les femmes fussent traitées en esclaves; elles ont dans leur maison la même autorité que chez nous; elles dominent ou obéissent, suivant la force de leur esprit et de leur caractère. Le fait de rester voilées n'est même pas, pour elles, une nécessité désagréable, c'est un usage dans lequel elles sont élevées, et qui ne parait pas les contrarier beaucoup. Je me rappellerai qu'un jour j'étais entré dans la maison d'un Turc d'une petite ville; je causais avec sa femme et lui, lorsqu'un mahométan vint et se plaça en face de la maîtresse de la maison. Le maître le pria de sortir, en lui disant qu'en ma qualité d'Européen, il n'y avait pas d'inconvénient à ce que je visse sa femme, puis qu'il en était ainsi dans mon pays, mais qu'il serait honteux pour lui de la laisser voir à un Turc. Il en serait tout autrement si on s'introduisait furtivement dans un harem, et encore, la vengeance que tirerait l'époux offensé ne serait pas le résultat de la jalousie, mais des mœurs et de la religion; en supposant qu'il fallut faire grâce, les parens de la femme s'y opposeraient. En cas d'adultère, si le coupable est mahométan, c'est au mari à se venger de l'affront qu'il en a reçu; s'il est raya, il est obligé de se faire musulman, et encore court-il risque de la vie; s'il ne change de religion, il est inévitablement mis à mort. Dans l'un ou l'autre cas, la femme est sacrifiée; ordinairement on la place dans un sac et on la jette dans l'eau. Les Grecs et les Arméniens de l'intérieur qui ont été offensés, suivent le même procédé, à moins que le coupable ne soit en position de faire respecter sa complice, et c'est presque toujours le cas lorsque c'est un mahométan qui a outragé un chrétien. Aussi, dans les confidences que j'ai pu recevoir des Turcs, les femmes des rayas se trouvaient toujours compromises en plus grand nombre. J'ai reconnu, du reste, que la plupart des femmes ne se plaignaient pas de leur sort; ne voyant guère que

leurs parens, le désir de plaire et de briller les tourmente peu, et leur plus grand défaut, sans doute, est la passion des ajustemens. Elles sont en général bonnes femmes de ménage, s'occupent constamment de leur intérieur et de l'éducation de leurs enfans. Je ne suis pas seul de l'opinion, qu'en supposant qu'on leur donnât la liberté, elles la refuseraient : elle est partagée par un auteur célèbre, Lady Montague, que son sexe mettait à même de voir souvent les femmes turques. Je pourrais fournir encore une preuve de ce que j'avance, c'est qu'en Géorgie, où la domination russe existe depuis trente ans, où le gouvernement a introduit les mœurs européennes, il n'a pu réussir à faire disparaître l'usage des voiles, et cependant la population est chrétienne et disposée à la civilisation. Tant est grande la force des préjugés et des habitudes populaires. (*Voyage de M. Fontanier en Orient.*)



Une Tradition du Moyen Age.

Après avoir trop puni le comte THIBAUT DE CHAMPAGNE , qui avoit voulu guerroyer contre lui, LOUYS septiesme du nom, roy des François, pensa que pour le repos de son âme, il devoit aller en personne en la terre sainte.

Or, sentant que la vie humaine est douteuse, et que le monde court à sa fin, il entreprit bientôt le voyage d'outremer contre SALADIN, et y mena la royne ALIÉNOR sa femme.

Des faits d'armes, courses ou rencontres des chevaliers chrestiens, qui tous se portèrent vaillamment ne vous en parleray aujourd'hui, vous conteray tant seulement de jalousie, un traict en manière d'histoire que le prendrez en pitié, car ne veus mie vous effrayer. Oyez bien qu'ay dit *histoire*, et de fait c'est chose avérée, voire même copiée dans l'un de nos viels auteurs poictevins.

Or donc, ce SALADIN estoit un puissant prince mahometain, hérétique toutefois en sa religion, comme on disoit alors; aussi estoit courtois chevalier et agréable prince, renommé en guerre, et partant en amour; il aimoit la compagnie des belles dames, où il s'amusoit aucune fois, pour s'assurer, disoit-il, si d'aucune aimeroit enfin comme il avoit lû dans les livres.

Or, il avoit oui parler de la beauté et bonne grâce de la royne ALIÉNOR, et ardoit de la voir. A cet effect, il proposa une entrevüe aux roys chrestiens, et icelle fut faite aux bords du fleuve *Mélende*.

Lors SALADIN vit la royne, et surpris d'admiration, dit : que nulle beauté n'étoit semblable en ce temps, et ne méritoit plus qu'elle d'être aimée d'un chevalier.

SALADIN se délectoit à la voir, et combien qu'il fut dangereux pour lui d'aimer une infidèle (comme les mahométains nomment nos dames); il ne put résister à en tomber amoureux, et devint tellement le serviteur d'ALIÉNOR, que tout ce qu'elle vouloit, il faisoit. Entre austres choses, tous les chevaliers chrestiens prisonniers qu'elle demandoit, il les renvoyoit honorablement traictez et vestus, particulièrement les Poitevins, qu'il savoit être les sujets favoris d'ALIÉNOR; et de fait renvoya de cette manière *Salde Breuil de Sansay, Geoffroy Remains, le sir de Mortemer* et autres.

Ce qu'estant venu à cognoissance des chrestiens, elle fut conseillée, par le roy son mari et par le duc d'ANTIOCHE, son oncle, d'attirer SALADIN en une embuscade pour le faire périr lui et les siens, ce qui eust été le repos des chrestiens, comme disaient d'aucuns. Mais elle, qui se délectoit dans le bien et ne vouloit tomber en aucun peché, leur dit avec des mots doux comme sa belle âme : « Amys, qui donc peut » vous donner ces pensers? de quelles douleurs voulez-vous » poindre mon pauvre cœur? Suis-je donc un monstre que » me voulez faire égorger un prince que Dieu permet de » vivre en Orient, comme nous en Occident. Où avez-vous » déjà eu, tant seulement en ma vie, une preuve de ma » déloyauté?... » Le roy sournoisement l'approuva, et elle, sans mauvais pensers, continua de rendre à SALADIN plaisir pour plaisir, bien pour bien; ce qui acheva de la faire mal voulue du roy, auquel les courtisans, car alors il y en avoit, persuadèrent qu'elle se vouloit rendre à SALADIN, chose éloignée de toute raison.

Le roy n'estoit fort habile homme, mais elle qui estoit de bon entendement, puissante de biens et de sujets, et fille

d'un galant trouvère, conservoit sa noble courtoisie : cela rendoit le roy encore plus jaloux, et si et quand il dormoit avec elle, ... il voyoit tousiours SALADIN comme une ombre...

Enfin, voyant ses affaires mal succéder en son entreprise d'oultre-mer, en rejeta la faute sur sa femme, et accumulant hayne sur hayne en son cœur, qui estoit tout préparé à la recevoir, propensa un divorce et répudiation, et s'en revint en France, ne ramenant gloire ni armée.

Or, pour faire la séparation, fut assemblé un concile à *Bois-Gency*, ou un savant docteur dit, que si on alloit vite en besoigne, il y auroit danger de tomber en athéisme, voire même en paganisme. On y prononça donc à l'instant la dissolution de ce mariage, fondée sur la proximité du lignage; le tout confirmé par LE PAPE EUGÈNE, au grand contentement des ennemis de ce beau pays de France.

Ainsi, la jalousie de LOUYS fit disjoindre un lien que la politique lui commandoit de serrer!.... Ainsi fut répudiée la sage et belle ALIÉNOR!... Elle se retint dévotement en un monastère de notre Poitou, où ses beaux yeux plorèrent la France et ses douloirs, et fut le roy, après ce pas de clerc, surnommé LOUYS-LE-JEUNE.

LE COMTE DE CHAMPAGNE et les autres troubadours et trouvères qui florissoient en ce temps, firent moult tansons, lays et ballades sur cette mésaventure, mais oncques, n'eurent de mauvais pensers contre ALIÉNOR,.... ce que, dit-on, d'aucuns ne feraient peut-être mie aujourd'hui.

LE BARON DE M.





LE SEL FONDU,

Scène Historique.

(UNE ÉGLISE DE CAMPAGNE. — LA CHAPELLE DES FONTS.)

LE VICAIRE. — Parrain, passez de ce côté, et vous, mar-
taine, de cet autre.

LE PARRAIN. — Bon, M. le vicaire; nous y v'là.

LE VICAIRE. — Allons. *In nomine...* (à l'enfant de chœur.)
Et le sel?

L'ENFANT DE CHŒUR. — Dans la boîte.

LE VICAIRE. — *In nomine patris...* (regardant le sel.)
Mais il est fondu le sel!

LE BEDEAU. — C'est l'humidité p't'être ben.

LE VICAIRE. — *In nomine patris et filii...* A-t'-on jamais
été maladroit comme ça? mettre du sel dans un endroit
humide pour le faire fondre!

LE BEDEAU. — L'ormoire est adossée au puits, c'est pas
étonnant.

L'ENFANT DE CHOEUR. — La sacristie est comme une cave.

LE PARRAIN. — Et puis, il a tant plu l'été dernière!

LA MARRAINE. — Je n'avons pas pu conserver un fruit, tant seulement!

LE VICAIRE. — Il faut aller chercher d'autre sel; nous ne pouvons pas nous en passer. Courez vite, Mathieu; je vais vous attendre. (L'enfant de chœur va à la sacristie.) Laisser se fondre le sel! mais on n'en fait jamais d'autres ici; il y a de quoi avoir des impatiences!

LE PÈRE DE L'ENFANT. — C'est pas l'embarras, c'est joliment embêtant d'attendre comme ça. C'te pauvre p'tite criature, all' va prendre froid. Donnez-y à téter, nourrice.

LA NOURRICE. — Oui, c'est çà; pour que le lait lui tourne après sur le cœur, quand il avalera le sel.

LE BEDEAU. — Mame Geneviève a raison, on a vu des enfans que ça leur-z-y faisait mal.

LE PARRAIN. — Oui; c'est exactement, sans comparaison, comme si on nous servait du lait quand nous avons bu la goutte.

L'ENFANT DE CHOEUR ARRIVANT. — V'là d'autre sel; y n'est pas fondu celui-là.

LE VICAIRE. — Reprenons, maintenant.... *In nomine patris et filii et....* Ah! ça, qu'on ait soin, au moins, de ne pas mettre celui-ci à l'humidité.

LE BEDEAU. — J'y veillerons moi-même, M. le Vicaire, soyez paisible.

LE VICAIRE. — *In nomine patris, et filii, et spiritus sancti.*

L'ENFANT DE CHOEUR ET LE BEDEAU. — *Amen.*

LE PARRAIN. — C'est pas malheureux que je soyons venus à bout d'achever ce signe de croix.

LE VICAIRE. — Silence, c'est indécent.

LE PARRAIN. — Dam', m'sieu le Vicaire, je l'avions mal commencé cinq fois!

LE VICAIRE. — C'est la faute de ce sel fondu; mais ce n'est pas une raison pour que vous vous permettiez des observations dans l'église: je les trouve très-déplacées.

(*L'enfant crie.*)

LE PÈRE. — Sauf vot' respect, m'sieu le vicaire, si nous finissons de baptiser le petit? y va s'enrhumer, bien sûr.

LE VICAIRE. — Je sais ce que j'ai à faire, et n'ai d'ordre à recevoir de personne.

LE PÈRE. — C't enfant n'en peut mais de ce qu'on a donné du sel fondu au lieu d'autre qui ne le serait pas. On aurait pu très-bien le baptiser avec le premier, sans le faire geler ici.

LE VICAIRE. — Pas d'observations, je vous prie; il pourrait vous en cuire, M. Giffaut.

LE PARRAIN BAS A SON COMPÈRE. — Tais-toi, tais-toi!

LE VICAIRE. — Silence, et comportez-vous respectueusement dans la maison du Seigneur.... *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti...* Impies! mal élevés!... Présentez l'enfant. (*Le baptême s'achève.*) Ah! ça, Mathieu, n'oubliez pas de serrer le sel dans l'armoire près du poêle, pour que de pareilles scènes ne recommencent pas. Votre maladresse a manqué me faire mettre en colère; vous auriez été obligé de vous en confesser.

(*Figaro.*)



Chronique.

13 FÉVRIER.

On vient d'apprendre l'arrivée au cap de Bonne-Espérance de trois jeunes missionnaires français ; ils vont fonder, dans la Cafrerie, une station que les habitans sollicitent ardemment. Le même vaisseau portait aussi quatre missionnaires allemands, parmi lesquels se trouve un neveu du célèbre Schiller, le baron de Wurms, officier distingué, qui a renoncé à sa brillante position dans le monde, pour aller prêcher l'évangile aux Payens. — A Caen, comme ailleurs, se trouvent des âmes charitables, bien aises de joindre en une soirée le plaisir au bienfait. En conséquence, plusieurs danseurs et danseuses de la ville se réunirent pour donner cours à la philanthropie et aux entrechats. Mais les voleurs du lieu, car il en est partout comme des cœurs compatissans, voulurent, en cette solennité, donner aussi un plat de leur métier ; et, pendant que les âmes sensibles sautaient, les scélérats firent sauter les manteaux de l'un et l'autre sexe. Force fût donc aux dames de partir vêtues à la légère : elles sautaient de froid, les voleurs sautaient de joie, et dans cette fête champêtre, à 12 degrés de gelée, les Canets se distinguèrent par leur exaltation terpsichor-

rienne. — En Angleterre, le droit de timbre se monte, pour un journal, à un peu plus de cent pour cent. Aussi, son produit net peut-il être évalué à 350,000 liv. sterl. par an. — Le célèbre M. Bompland, de la captivité duquel nous avons parlé dans notre notice sur le docteur Francia (voir le 3^e n^o du *Mercur*), vient de recouvrer sa liberté. Un journal de Montévidéo annonce son arrivée à Corrientes, sans indiquer comment il a pu parvenir à sortir du Paraguay. Jusqu'à de plus amples détails, cet heureux événement pour les sciences semble devoir confirmer le bruit de la mort du dictateur. — L'esprit anglais se distingue par un amour de statistique positive qui fournit les renseignemens les plus pittoresquement précieux. Ainsi, un professeur de Londres a calculé, qu'en un mois, il se boit assez de bière à la taverne de Holborn pour mettre à flot un vaisseau de 74. Ce professeur est pour le moins de l'école de celui qui apprit dernièrement à l'univers, que quand le roi de France habite les Tuileries, il s'y consomme 800 livres de beurre par jour. — Après ces documens gastronomiques, nous pouvons passer maintenant à un examen statistico-physiologique sur la personne du général Barradas, récemment débarqué au Havre. C'est un homme de 45 à 46 ans, d'une taille au-dessus de la moyenne, et dont le visage brun et la complexion robuste annoncent un militaire éprouvé par les fatigues de la guerre et le climat des tropiques. Long-temps il a servi dans le Nouveau-Monde contre Bolivar, et c'est la quatorzième fois qu'il traverse l'Océan. Il se dirige vers Madrid, pour y rendre compte de son expédition contre le Mexique. — La monomanie, qui avait déjà fait des progrès si remarquables chez les étouffeurs, piqueurs et chatouilleurs pédicures, vient de causer un attentat effrayant dans la ville de New-Yorck. Un homme étant parvenu à saisir un jeune et beau garçon, qu'il cherchait à attirer depuis long-temps, lui arracha ses vêtemens et lui glissa dans le dos des morceaux de charbon et de fer rouges. Il assure, dans sa prison, avoir éprouvé la plus indicible volupté, en voyant sa malheureuse victime en proie au supplice, fruit de sa monomane

imagination. — Un honnête bourgeois de Vaugirard comparait dernièrement devant la cinquième chambre de police correctrice, où il a défendu sa bourse et ses droits de mari. L'honnête bourgeois refusait le paiement des soins donnés à sa femme, sous prétexte que le docteur, qu'il appelle « un joli cœur de la chaussée d'Antin, était entré plusieurs fois dans la baignoire de sa femme pour s'assurer si l'eau était au degré de chaleur convenable. » Nonobstant toute réclamation contre la curiosité aquatique de son médecin, le bourgeois a été condamné. — Parmi les nombreux accidens arrivés dans les Pyrénées, on remarque ceux-ci : à Soulom, une grange pleine de brebis a été entraînée par une avalanche au fond d'un précipice, et tout a été perdu, corps et bien. Une autre avalanche, partie du haut de la montagne qui fait face à la Raillère, a franchi le torrent, en est remonté avec violence, et s'est allé plaquer contre un mur, qui a résisté à son choc impétueux. — Au nombre des objets précieux que le duc de Brunswick a apportés à Paris, se trouve un vase d'Onix, long-temps admiré au Louvre sous le nom de vase de Mantoue. Vers la fin de la guerre de sept ans, Catherine en offrit 800,000 francs au père du duc actuel, qui les refusa. — Un médecin de Palerme a découvert un nouveau mode de transplantation capillaire. S'étant arraché plusieurs cheveux, il les introduisit dans une ouverture faite sur sa poitrine, au moyen d'une aiguille; il excita l'inflammation, en frottant à l'entour, et peu de temps après, ces cheveux avaient pris racine et poussaient comme sur sa tête. Tout chauve maintenant peut prétendre à une épaisse toison, moyennant la précaution préalable de se piquer le chef comme une pomme à cuire. — Au théâtre de Drury-Lane, à Londres, dans un décor pittoresque, on voit, depuis la semaine dernière, une cascade réelle formée de 70 tonnes d'eau qui tombent d'une hauteur de 40 pieds, serpentent en ruisseau sur le théâtre, et vont s'engloutir dans un puits au-dessous de la scène. — Un nouveau bicéphale vient de naître dans le département de la Haute-Saône. — Dernièrement, le czar de Russie faisant manœuvrer ses troupes,

s'aperçut du mauvais état d'un régiment. Il marcha vers le colonel, et lui ayant fait remarquer la vilaine tenue de ses soldats, il lui dit : « Vous êtes bien heureux, mon ami, que ce soit l'empereur qui passe la revue, car si c'eût été le grand duc Nicolas, il vous aurait infailliblement condamné aux arrêts; ainsi, prenez garde. » — L'empereur de la Chine vient de faire construire, à Pékin, une horloge civile et militaire. Elle consiste en un cadran de gros canons, desservis par une compagnie d'artilleurs qui tirent autant de coups qu'il y a d'heures, ce qui avertit en même temps toute la ville et les faubourgs environnans. Il est probable qu'à Pékin, le verre des vitres, si vitres il y a, est de qualité solide, car à Paris, avec une horloge à pareil procédé, chaque mélodieux tintement serait suivi de la chute immédiate des carreaux de tout un quartier. — On mande de Berlin que, le 16 janvier, la servante du sieur Mans, de Wollin, fut envoyée à la rivière pour y laver du linge. La glace se rompit, et cette fille disparut sous l'eau. Elle revint peu après, et appela du secours; mais ne pouvant se soutenir sur la glace, elle disparut de nouveau, puis remonta. A ses cris, le chien de son maître accourut, la saisit par son mouchoir de cou, et l'attira sur la glace, qui se rompit encore; le mouchoir se détacha, et pour la troisième fois, la malheureuse servante tomba. Elle ne tarda pas à montrer son bras au-dessus de l'eau; le chien la saisit par le bras d'abord, et la fille se pend à l'une des oreilles du bon animal, qui n'ayant pas assez de prise, abandonne le bras, prend les doigts, et, marchant à reculons, parvient à retirer complètement de l'eau la pauvre servante demi-morte de froid et de saisissement. On vit alors le chien tourner autour d'elle, comme s'il voulait s'excuser d'avoir mordu ses doigts, qui, en effet, étaient tout saignans. Depuis lors, le chien suit tous les pas de celle qui lui doit la vie.

Théâtres.

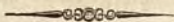
VARIÉTÉS. — *Le Mardi gras et le lendemain*, esquisse en un acte et demi, par MM. Durand et Florentin. — Ce qui a fait la fortune de ce théâtre, c'est le cachet d'originalité triviale appliqué à ses anciennes productions. Tout l'univers parisien à vu le *Coin de Rue*, les *Cuisinières*, parce que vraiment on aime à examiner des tableaux populaires. Mais le vaudeville historique, le vaudeville à sentiment ne convient nullement à cette scène. L'uniforme ou le langage langoureux y font mal à considérer, quand celui qui porte l'habit militaire était, une heure avant, revêtu du costume de maçon avec ses attributs; et que la voix, qui tendrement roucoule, a dit dans la pièce précédente : « Cette pauvre petite! elle est morte d'amour.... et d'une fluxion de poitrine. » — L'administration des Variétés, qui sans doute est persuadée de cette morale dramatique, a profité de l'occasion du carnaval pour donner une de ces pièces gaies et à observations fines, comme au temps de sa prospérité. *Vive la joie et les pommes de terre!* était un sommaire très-explicatif; mais bien que ces deux plats puissent être accommodés à toutes sauces, ce sommaire a cependant paru trop gras à l'autorité, et a été remplacé par celui du *Mardi*

gras et le lendemain. — Rodier, cocher des pompes funèbres, doit épouser M^{lle} Mahu, grosse fille d'un dégraisseur qu'il trouve jolie comme un convoi de première classe. Mais le Carnaval, cet enfant joyeux de la folie, traverse et contrarie ses idées de conjugalité. La famille de sa future veut se déguiser : les hardes de la communauté sont portées en gage pour louer des costumes, et toute la bande part pour la guinguette, pendant que Tourtebatte, portier rival de Rodier, enferme celui-ci, endosse son déguisement et le supplée auprès de sa maîtresse, à la faveur de cette supercherie. Mais le lendemain du mardi, qui est un mercredi, vient éclairer les remords de tous les Mahu. Il est tombé tant de *goutte* dans les jambes du concierge, qu'il ne peut plus se tenir ; Eugène a passé la nuit au violon ; un mendiant, qui fait l'aveugle, a enlevé le petit Mahu, pour lui faire remplacer son chien perdu, et le père Mahu, sans argent, sans habits, ne peut aller porter son ouvrage dans un costume peu de mise au jour des Cendres ; heureusement que le cocher des pompes funèbres, soigneusement mis en réserve par Tourtebatte, vient parer à tant d'inconvéniens. Il épouse enfin sa future, dont la dot sert à retirer les habits du Mont-de-piété, et un ancien boucher vient participer à la réjouissance. — Odry, toujours Odry, a été *sublime* dans le rôle du cocher funéraire. Je souhaite fort en avoir un aussi grotesque pour conduire ma voiture dernière, afin au moins de distraire ceux qui la suivront.

AA.



Revue des Modes.



Les cothurnes viennent de reparaitre avec toute leur élégance antique, et les jolis pieds de nos Françaises vont nous rappeler les riches bandelettes qui formaient les chaussures du siècle d'Aspasie. Il appartenait au plus charmant petit pied du monde de ressusciter cet ornement qui sied également à la majesté et à la grâce d'un costume, et la duchesse de Berri, en revêtant la première un cothurne grec, a décidé leur succès dans les salons de Paris. Il serait difficile qu'un modèle aussi séduisant ne trouvât pas beaucoup d'imitateurs, et l'on peut pressentir qu'il ne sera point d'élégantes qui n'adoptent pour les fêtes d'hiver cette nouvelle chaussure, si favorable au pied, que la coquetterie ne peut manquer d'en tenir compte. On voit des costumes en moirée blanche ou satin noir, dont les bandelettes sont brodées en or ou argent. D'autres moins habillés sont brodés en soie de couleur. Beaucoup de souliers de bal ont aussi autour de la bordure une petite guirlande d'or et un bouquet semblable en place de rosettes. Nous signalerons particulièrement une invention précieuse par le froid mortel qui nous a frappés, ce sont de larges bottines en castor fourrées, que les femmes mettent par-dessus leur chaussure de soirée pour les garantir pendant le trajet de leur voiture, et qu'elles déposent avec leur schalle et manteau.

— Dans les différentes réunions de cette semaine, on a

distingué la toilette de M^{me} R.... Sa robe en palmirienne blanche était bordée en soie blanche de teintes nuancées qui avait le reflet de l'argent. Les manches à *la Dona Maria* séparées par un bracelet d'émail à fermoir de diamants, son berret en velours noir d'une forme extrêmement large était placé sur le côté de la tête. Une aigrette de diamants ornait le dessous de la passe du côté relevé. Une touffe de cheveux traversait le front en guise de bandeau.

— Une robe en *gaze Caroline* rose était ornée au-dessus de l'ourlet d'une guirlande formée par deux rangs de marabouts nuancés rose et blanc séparés au milieu par une torsade de perles, le corsage était fait à revers très décollés entourés d'un petit rouleau de marabout. Plusieurs rangées de perles formaient le collier et les boucles d'oreilles d'une longueur et d'une largeur excessive. Un bandeau et trois aigrettes en perles ornaient la coiffure.

— Une robe en crêpe blanc, ornée à la hauteur des genoux de bouquets formant pyramides brodées en soie plate couleur d'amétis et dont toutes les feuilles étaient brodées en or. Ce mélange était charmant et allait à ravir avec une garniture d'amétis et des branches de petites bruyères lilas et or placées dans les cheveux.

— Une robe de crêpe blanc unie sur laquelle était une longue gerbe d'épis d'or qui, fixée d'un côté sous la ceinture, traversait diagonalement le jupon, en formant guirlande jusqu'à la hauteur du genou; à la tête de cette gerbe un bouquet d'épis séparés par la ceinture remontait sur le corsage. Sur le front était une guirlande d'épis d'or à la polynnie.

— On porte beaucoup de guirlandes de fleurs séparées en deux touffes dont les branches s'avancent de manière à dépasser les boucles de cheveux, ou une seule grosse fleur telle que pivoine, pavots, etc. Les *chaperons* en plumes, marabouts, ou fleurs, et les bouquets d'argent mêlés aux plumes de couleurs sont aussi des ornements très à la mode.

— On fait beaucoup de fleurs en plumes qui sont d'une légèreté admirable, nous avons vu une robe en crêpe *vert de lumière* ayant au dessus de l'ourlet une guirlande

de roses faites en plumes blanches d'un effet excessivement distingué.

— Après le crêpe, on emploie, pour robe de bal, des gazes de Chambéry, qui sont charmantes, procédé que l'on appelle toilette des jeunes personnes. On les orne quelquesfois d'une frange en chenille, ou d'un seul bouquet de fleurs placé à la hauteur des genoux, et correspondant au bouquet de la ceinture; mais le plus souvent, elles n'ont pour garnitures que quelques rouleaux de satin.

— On a vu, à la représentation donnée à l'Odéon au bénéfice des pauvres, plusieurs jolis chapeaux, parmi lesquels nous en citerons un en velours bleu de ciel, dont la passe, entièrement ronde, était très-relevée d'un côté, sous lequel était placé une aigrette en queue d'oiseau de paradis; une seconde aigrette du même genre ornait par-dessus le côté opposé de la forme. Un autre petit chapeau en satin blanc, dont la passe aussi très-relevée rappelait les formes à la Henri IV; une aigrette placée en plumet était fixée, sous un côté, par une attache de diamant.



L'hôtel Saint-Paul

EN 1407.

On était au vingt-troisième jour de novembre, fête de Saint-Clément ; depuis quelques heures se faisaient ressentir les premières atteintes de ce froid désastreux, dont la durée, excédant soixante jours, devait se prolonger jusque vers la Chandeleur. Les approches du soir en augmentaient l'intensité, et si quelques bourgeois de Paris se trouvaient encore éloignés de leur résidence ordinaire, pressés déjà par la crainte des périls de toute espèce que ramenait alors la nuit dans les rues de la capitale, leurs pas étaient également hâtés par le besoin de chercher près des foyers domestiques un refuge contre la rigueur inaccoutumée du froid.

Cependant les étoiles scintillent de plus en plus au milieu de l'obscurité qui croit sans cesse. Une bise légère, mais glacée, murmure autour des créneaux aériens de la Bastille. glisse le long de ses blanches murailles ; et va siffler, vers le couchant, dans les tourelles armoirées d'un hôtel voisin de l'immense forteresse, et dont les dehors, avec plus de splendeur, annoncent moins de majesté. Parfois la bise

redouble; alors les autres de la Bastille mugissent, et les vitraux mal joints de l'édifice plus somptueux tremblent, en frappant tour-à-tour une double rainure de plomb. Déjà même leurs vives couleurs se voilent de la gaze bizarre qu'y jette la gelée. Un doigt blanc, plus blanc que le givre sur lequel il se promène, en efface les fleurs à demi formées, et fraie le chemin à un œil noir qui semble parcourir le firmament avec terreur. « Comme les étoiles brillent.....! comme la nuit est froide...! Et point de feu...! monseigneur saint Clément nous soit en aide...! » Ces exclamations articulées tout bas par une voix douce, sont accompagnées d'un signe de croix. Le doigt blanc, posé d'abord sur un front aussi poli, mais aussi pâle que l'ivoire, redescend le long d'un gracieux corsage, pour se porter ensuite vers deux épaules dont les contours suavent se dérobent sous un vêtement de soie autrefois élégant et plein de fraîcheur, maintenant fané, mais propre encore, et dont cependant plus d'une fois déjà l'aiguille a dû rapprocher les lambeaux.

La jolie fille quitta bientôt la profonde embrasure de la croisée, devant laquelle elle ramena avec précaution une double courtine de drap d'or dont la souillure actuelle ne faisait que trop ressortir l'antique magnificence. L'appartement que ces courtines devaient protéger contre la bise, offrait dans tout son ameublement les mêmes disparates d'opulence et de misère. La couche ou lit carré dont chaque côté avait douze pieds, la couchette qui, placée dans un angle opposé, devait son nom plus modeste à ses dimensions plus petites de moitié, étaient également drapées d'étoffes d'or et de soie, mais également flétries. Le cuir rouge des chaises à bras était éraillé en plus d'un endroit; des franges soyeuses traînaient à terre, détachées de carreaux dont plusieurs même avaient disparu de leurs escalles de bois. Enfin, sur un dressoir élevé de six degrés (indice incontestable du rang le plus éminent), on ne voyait plus ni vaiselle d'or ni aiguière d'argent; seulement, à chaque extrémité, se trouvait un de ces lourds flambeaux appelés mestriers, et destinés à recevoir des chandelles de cire, mais ne supportant alors que deux torches grossières,

dont la vapeur infecte noircissait le dais somptueux suspendu sur le dressoir entier. La lueur rouge qui s'en échappait arrivait en oscillant à travers la fumée jusqu'à la touchante figure de la jeune et douce fille; puis ses derniers reflets allaient mourir sous le vaste manteau d'une cheminée, où sur de lourds chenets, était accroupi un homme d'un aspect singulier. Sa taille, autant que le laissait soupçonner sa pose étrange, devait être au-dessus de la taille ordinaire, sur ses traits amaigris on devinait encore les traces d'une beauté peu commune, et dans ses yeux égarés le reste d'un regard de feu; ses cheveux longs s'échappaient en désordre d'une coiffe de toile unie, et autrefois blanche, emboitant exactement sa tête, et venant, par une double pate, se rattacher sous le menton, sa barbe croissait touffue et négligée; sa robe longue et flottante, contre la mode adoptée alors à la cour, se trouvant accidentellement relevée, mettait à découvert un pied nu et une jambe décharnée qu'infectait une plaie profonde.

Toute l'attention de ce personnage extraordinaire semblait absorbée par une opération qui ne l'était pas moins. Une main armée d'un morceau de fer et l'autre d'un caillou, il faisait jaillir des étincelles nombreuses, mais doublement stériles, car nulle matière inflammable n'était disposée pour les recevoir; nul combustible ne se trouvait dans le foyer que la paille dont était jonché le reste de la chambre.

La jeune fille debout devant lui, la tête penchée, les mains jointes et pendantes, le regardait avec une expression indicible de tendresse, de douleur et de pitié. De grosses larmes couraient sur le bord de sa paupière, et ses lèvres murmuraient comme malgré elle : « Pauvre ! pauvre insensé ! » Elle s'agenouilla, et sa main s'appropriait à panser la plaie sanglante... Une femme dont le costume indiquait plutôt une villageoise que la commensale d'un palais, entra brusquement. Ses joues étaient cramoisies; son œil noir étincelait sous un sourcil froncé, ses lèvres tremblaient agitées par une violente émotion, et ses pas précipités l'amènèrent, comme entraînée par une impulsion reçue, jusqu'en face du triste groupe sur lequel elle jeta un regard

surpris. Là elle s'arrêta, comme si l'impulsion eût soudainement cessé; ses joues se décolorèrent, son œil se baissa, les plis de son front disparurent, et ses lèvres ouvertes pour parler restèrent immobiles. « Eh bien! bonne Jeanne, que voulez-vous? lui demanda avec empressement la jeune fille. — Hélas! je voulais porter mes doléances à mon redouté seigneur. — Vos doléances! contre qui? — Contre ses argentiers, contre ses pourvoyeurs, contre tous les gens de son hôtel. C'est pitié que de voir monseigneur son fils, mon cher nourrisson, dans la détresse où ils l'ont laissé. Quoi! par le temps qu'il fait, pas un éclat de bois pour réchauffer ses pauvres petits membres, pas un morceau d'étoffe pour les vêtir. »

Jeanne Chamoisi fut interrompue par le malheureux père dont elle venait implorer l'autorité. « Du bois, c'est cela; du bois, qu'on en apporte vite, car j'ai bien froid; oh! bien froid...! Entends-tu, Jeanne, puisque c'est Jeanne qu'on te nomme... — Mon redouté seigneur, votre humble servante en venait solliciter pour son pauvre nourrisson. — Ah! tu as un nourrisson? Et de qui...? — La bonne Jeanne se mit à pleurer: hélas! monseigneur, est-il possible que les maléfices vous aient fait perdre le souvenir de votre enfant...? » Ces derniers mots firent tressaillir le fou, et, pendant quelques instans, il parut absorbé en de pénibles efforts pour rassembler ses pensées; ensuite, comme si une faible lueur de raison eût soudain éclairé son esprit: « Mon enfant! oui sans doute. Eh bien! Jeanne, tu parlais de mon beau fils Charles; qu'en disais-tu? — Je disais, mon redouté maître, qu'il va bien chétivement, et que, si ce n'était moi, la pauvre créature serait déjà morte de besoin. — Quoi! il a faim...! faim, comme moi...! Oh! c'est horrible la faim! Je ne veux pas qu'il ait faim. — Dans ce cas, monseigneur, ordonnez donc qu'il soit mieux pourvu. — Ordonner, Jeanne...! Oui, il fut un temps où j'ordonnais; partout, ici, au conseil, en Flandre, en Bretagne, sur le champ de bataille...! Entends-tu, sur le champ de bataille...? Je marchais le premier entre tous les chevaliers; on me cédaient les plus beaux coups de lance, je montais le

plus noble destrier..., et quand je faisais un signe, j'avais été obéi...; et maintenant plus de lances, plus de destrier, plus de chevaliers qui m'entourent et m'obéissent...! Et je suis seul, seul avec la faim! seul avec le froid...! — Mais non point seul à souffrir!... » murmura en tremblant une voix presque éteinte.

Il s'arrêta tout-à-coup, se releva à demi, et reçut dans ses bras la jeune fille qui chancelait. Un torrent de pleurs inonda sa longue barbe : ses regards erraient alternativement de la nourrice immobile à la malheureuse Odette, immobile elle-même; Odette, autrefois la joyeuse fille du plus joyeux maquignon de Paris; Odette à qui maintenant une épouse infidèle a délégué ses devoirs et ses droits, et que ses compagnes d'enfance auraient tant de peine à reconnaître, pâle, échevelée, évanouie, dans les bras du roi de France, Charles VI!

(*Gazette littéraire.*)



Billy Mac-Daniel,

ou

LE PETIT VIEILLARD.

Légende Irlandaise.

Il y avait autrefois en Irlande un jeune homme, nommé Billy Mac-Daniel, qui aimait fort la bouteille et qui la caressait souvent. Ce garçon, vrai sans-souci, n'avait peur de rien au monde, excepté pourtant de manquer de vin; avait-il soif, chose assez fréquente, tout ce qu'il demandait, c'était de rencontrer quelque bon vivant disposé à lui payer à boire; s'il lui survenait une dispute, ivre ou à jeun, il se mettait tout d'abord à jouer des poings; il n'y avait pas, selon lui, de meilleure manière de commencer et de finir une querelle.

Un soir, sur la fin de décembre, par une belle gelée, Billy revenait à la maison. Le ciel était pur et étoilé; la lune dans son plein brillait du plus vif éclat; en un mot, la nuit était admirable. Mais Billy s'en inquiétait fort peu;

il ne paraissait guère sensible qu'au froid, qui était très-piquant. « Sur ma foi, marmottait-il entre ses dents, un » verre de quelque bonne liqueur ne serait pas de trop, » par le temps qu'il fait, pour empêcher l'âme d'un hon- » nête garçon de lui geler dans le ventre. Ah ! si je pouvais » seulement me verser une rasade de bon vin, avec quel » délice je l'avalerais. » — Tu n'auras pas la peine de former deux fois ce désir, Billy, lui dit un tout petit homme très-âgé qui vint se placer à ses côtés. La tête de ce petit homme était couverte d'un chapeau à trois cornes, bordé de galons dorés ; il portait à ses souliers des boucles d'argent si grosses, comparativement à sa taille exigüe, que c'était vraiment un miracle qu'il pût en soutenir le poids ; et il avait à la main un verre, aussi grand que lui, tout rempli de vin. « A merveille ! mon petit camarade, dit » Billy, sans s'effrayer de l'apparition de cet être extraordi- » naire, à merveille et grand merci de votre offre ; je l'ac- » cepte de bon cœur ; paie ensuite qui voudra. A votre » santé ! » Et en disant cela, il prit le verre et le vida, tout d'un trait, jusqu'à la dernière goutte. — « A merveille, » répéta le petit homme ; si vous êtes satisfait, tant mieux ; » mais il s'agit maintenant de payer, et de payer avec autre » chose qu'avec de belles paroles. » — « Quoi ! répartit » Billy, vous voulez me faire payer, vous que je pourrais » mettre dans ma poche aussi facilement.... » — Billy, interrompit le petit homme tout en colère, puisque tu le prends sur ce ton, je te condamne à me servir pendant sept ans et un jour ; c'est de cette façon que tu t'acquitteras avec moi. Allons, tu vas me suivre.

Lorsque le jeune homme entendit ces mots, il se repentit de n'avoir pas traité plus révérencieusement le petit homme. Sans qu'il sut comment, il se vit contraint, tant que dura la nuit, de le suivre par monts et par vaux, franchissant des haies, des fossés, traversant des fondrières et de vastes bruyères, sans prendre une seule minute de repos. Quand l'aube commença à paraître, le petit vieillard se tourna vers Billy et lui dit : « Maintenant, tu peux t'en » retourner chez toi ; mais pour peu que tu tiennes à la

» vie, ne manque pas de venir me rejoindre ce soir sur
 » l'esplanade du fort. Au reste, si tu te montres fidèle et
 » dévoué, tu trouveras en moi un maître indulgent. »

Le jeune Billy rentra à la maison. Quoique très-fatigué, il essaya en vain de dormir ; le petit vieillard se présentait sans cesse à sa pensée. Il n'était pas effrayé cependant de l'ordre qu'il en avait reçu ; car le soir, il se rendit sur l'esplanade du fort. Au bout de quelques instans, le petit vieillard parut et lui dit : « J'ai un long voyage à faire cette nuit ; en conséquence, tu vas seller un de mes chevaux ; tu en selleras aussi un pour toi, car je t'emène et tu dois être fatigué des courses de la nuit dernière. » Billy fut très-sensible à l'attention de son maître, et l'en remercia beaucoup. « Mais, ajouta-t-il, oserais-je vous demander, Monsieur, le chemin de votre écurie ? car je ne vois pas autre chose ici que le fort, un vieux tronç d'aubépine au bout de l'esplanade, le ruisseau qui coule au pied de la colline, et le marais qui est près de nous. » — « Trêve de questions, dit son maître. Va seulement me chercher dans le marais deux roseaux, les plus gros que tu pourras trouver. » Billy, curieux de savoir ce que le petit vieillard en voulait faire, obéit. Il choisit deux roseaux très-forts, couronnés à leur extrémité de leur longue panicule brune, et les apporta à son maître. — « En selle ! » dit celui-ci en s'emparant de l'un des roseaux et en le plaçant entre ses jambes. « En selle ! — Comment, en selle ! » et sur quoi ? lui dit Billy. » — « Eh ! parbleu, répondit l'autre, sur ton cheval, comme moi. » — « Est-ce que vous me prenez pour un fou, répartit Billy, de m'ordonner de monter à cheval sur un roseau ? Et voulez-vous me faire accroire que ce roseau que je viens d'aller chercher moi-même dans le marais est un cheval ? » — « En selle, en selle ! et tais-toi, dit le petit homme qui paraissait très en colère. Le meilleur cheval que tu aies jamais monté n'est qu'une rosse auprès de celui-ci, allons. » Billy pensant que tout cela n'était qu'une plaisanterie et craignant d'indisposer davantage son maître contre lui, se mit à califourchon sur son roseau. « *Borram ! Borram !*

Borram! cria le petit homme; *Borram!* *Borram!* *Borram!* répéta Billy, et au même instant, les roseaux changeant de forme, se métamorphosèrent en deux chevaux superbes qui partirent avec la plus grande vitesse. Billy, qui avait mis le roseau entre ses jambes sans faire beaucoup d'attention à la manière dont il le plaçait, se trouva à cheval sans devant derrière, c'est-à-dire, la face tournée vers la queue; comme sa monture avait pris de suite le grand galop, il ne lui était pas possible de se retourner; dans cette posture, il n'avait rien de mieux à faire que de saisir la queue du cheval et de s'en servir comme point d'appui, ce qu'il fit en effet.

Après avoir cheminé un certain temps de la sorte, Billy et son maître étant arrivés au but de leur voyage, descendirent à la porte d'une belle maison. Le petit vieillard prononça quelques mots étranges, dont Billy ne put comprendre le sens, mais qu'il essaya de redire après lui, et tous deux entrèrent dans la maison par le trou de la serrure de la porte extérieure; passant ainsi à travers le trou de chaque serrure, ils pénétrèrent dans une cave garnie de toute espèce de vins. Le petit vieillard se mit à boire sans mesure. Billy, charmé de l'exemple, en fit autant. « Vous êtes » certainement le meilleur des maîtres, dit-il au petit » vieillard, et je me plirai fort à votre service si vous continuez à me donner ainsi abondamment à boire. — Je » n'ai pas fait de conditions avec toi, répondit le petit vieillard, et je ne veux point en faire. Allons, lève-toi et pars. » Ils reprirent le chemin par où ils étaient venus, et étant remontés sur leurs chevaux qu'ils avaient laissés à la porte, ceux-ci lancèrent une pètarade et repartirent avec rapidité dès que le mot de *Borram* fut sorti des lèvres du maître et de celles du valet. Arrivés sur l'esplanade du fort, le petit vieillard renvoya Billy, en lui recommandant de revenir le lendemain à la même heure que la veille.

Pendant un temps assez long, ils passèrent ainsi toutes les nuits à voyager, tantôt au Nord, tantôt à l'Est, et quelquefois au Sud, jusqu'à ce qu'ils ne se trouvât plus en Irlande une cave qu'ils n'eussent visitée.

Un soir que le jeune Billy se disposait à aller dans le ma-

rais chercher des roseaux pour une nouvelle excursion, son maître lui dit : « J'aurai besoin cette nuit d'un troisième cheval ; car peut-être ramènerons-nous quelqu'un avec nous. » Instruit désormais que le petit vieillard n'aimait pas à être questionné sur les ordres qu'il donnait, Billy fut prendre trois roseaux dans le marais et les rapporta sans mot dire. Ils se mirent en route, Billy conduisant en main le troisième cheval, et ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils eurent atteint une ferme du comté de Limerick, près du vieux château de Carrigogunniel. Quoique toutes les portes en fussent bien closes, les bruyans éclats d'une vive gaieté retentissaient au dehors. Le mystérieux vieillard descendit de sa monture, s'approcha du mur extérieur et écouta ; puis se tournant tout-à-coup vers Billy. « Billy, » dit-il, demain je compterai mille ans d'existence. — Dieu vous bénisse ! s'écria le jeune homme, cela est-il possible ? — Billy, reprit le petit vieillard, ne laisse jamais échapper une semblable exclamation si tu ne veux causer ma ruine. Puis donc, continua-t-il, que demain il y aura mille ans que je suis au monde, je pense qu'il est temps de songer à me marier. — C'est aussi mon opinion, sans aucun doute, dit Billy, si toutefois vous avez réellement le dessein de prendre femme. — Et c'est pour cela, ajouta le petit vieillard, que je me suis hâté de venir à Carrigogunniel ; car cette nuit même le jeune Darby Riley doit être fiancé à Brigitte Rooney, et comme cette jeune fille est grande, bien faite et d'une figure agréable, qu'elle appartient à une famille honnête, j'ai le projet de l'épouser et de l'emmener avec moi. — Eh ! qu'est-ce que Darby dira de cela ? — Silence ! cria le petit homme en lançant sur Billy un regard sévère, je ne t'ai point fait venir ici pour m'adresser des questions. » Et, sans en dire davantage, il se mit à prononcer les mots magiques qui avaient le pouvoir de le faire passer à travers le trou des serrures ; Billy ne manqua pas de prononcer ces mots après lui, et tous deux entrèrent dans l'intérieur de la pièce où se faisaient les accords ; on était à table. Le petit vieillard vint se percher, avec la légèreté d'un moineau,

sur une poutre, au-dessus de la tête des convives; Billy, imitant son exemple, se plaça sur une autre poutre, tout juste en face. De là, son maître et lui pouvaient aisément voir ce qui se passait à leurs pieds. Une table immense était dressée dans la pièce, et le curé, le ménétrier, le fiancé, la fiancée et tous leurs parens et amis y buvaient et mangeaient du meilleur de leur cœur.

Mistriss Rooney venait d'entamer une hure de cochon aux choux, placée devant elle, quand la mariée éternua; cela fit tant de bruit, que tout le monde en tressaillit; cependant, l'exclamation obligée en pareille circonstance, *Dieu vous bénisse!* ne sortit d'aucune bouche; le curé étant là, c'était à lui de remplir ce devoir, malheureusement, la hure le préoccupait tellement, qu'il n'y pensa pas. Il y eut un instant de silence, mais la joie des convives ne tarda pas à reprendre le dessus, et l'omission de la pieuse bénédiction fut à peine remarquée. De leur poste élevé, Billy et son maître observaient tout, et cette circonstance ne leur échappa pas. Les yeux du petit vieillard brillèrent d'un éclat singulier; tirant de dessous lui l'une de ses jambes, et l'agitant en signe de contentement, il s'écria, en regardant alternativement la fiancée et Billy. — « Bon!... voilà » déjà la moitié de sa personne à moi. Qu'elle éternue seulement encore deux fois, et elle m'appartiendra en dépit » du curé, du missel et de Darby Riley. » La jolie Brigitte éternua une seconde fois, mais si bas, qu'à l'exception du petit vieillard, personne n'y fit ou ne parut y faire attention; le *Dieu vous bénisse!* ne fut point encore prononcé cette fois.

Billy regardait la pauvre Brigitte d'un air triste et chagrin. Une jeune fille de 19 ans, aussi belle, aussi fraîche, épouser un homme aussi petit, aussi laid, aussi vieux. Quel sort affreux! En ce moment, Brigitte éternua une troisième fois, alors Billy se mit à crier de toute la force de ses poumons : *Dieu vous bénisse!*... Que cette exclamation fut le résultat de la compassion que Brigitte lui avait inspirée, ou simplement de la force de l'habitude, c'est ce que Billy ne put jamais bien expliquer lui-même; quoiqu'il en

soit, elle ne fut pas plutôt proférée, que le petit vieillard, le visage enflammé de colère, s'élança de la poutre où il était assis, et, d'un son de voix aigre et aigu, il dit à Billy. « Billy Mac-Daniel, de ce moment, tu n'es plus à mon service; tiens, voilà pour tes gages, » et à ces mots, il lui lança un si furieux coup de pied dans le derrière, qu'il l'envoya tomber sur la face et sur les mains au beau milieu du repas nuptial.

Si Billy fut surpris, les convives parmi lesquels il était introduit avec si peu de cérémonie, durent l'être bien davantage. Cependant, lorsqu'il eut raconté son histoire, le curé se décida à quitter sa fourchette et son couteau, et se hâta de marier le jeune couple. Billy dansa la *rinka* à la noce de Brigitte, et on lui donna à boire tant qu'il voulut. (*Fairies legends and traditions of the south of Ireland.*)



UNE NUIT

CHEZ

LES SAUVAGES DE LA NOUVELLE-HOLLANDE.

Ce morceau, encore inédit, est extrait du *Voyage de la corvette l'Astrolabe*, exécuté par ordre du roi, pendant les années 1826-1827-1828-1829, sous le commandement de M. J. Dumont Durville, capitaine de vaisseau. La première livraison de cet ouvrage sera prochainement mise en vente par M. J. Tastu, Éditeur-Imprimeur, rue de Vaugirard, n° 36.

Le 11 octobre, le commandant nous accorda la permission d'aller coucher sous la tente que nos voiliers occupaient à terre. Il était six heures du soir, lorsque MM. Gaimard, Guilbert et moi nous descendîmes dans le canot; l'obscurité commençait, et la pluie tombait avec assez de force. Un naturel, qui avait passé la journée à bord, désira profiter de notre embarcation pour quitter le navire.

Nous n'étions pas à une grande distance de la tente; mais au milieu des ténèbres qui régnaient alors, nous aurions pu nous égarer. Nous chargeâmes donc notre indigène de

nous guider ; il parut comprendre nos signes, et se mit à marcher assez rapidement devant nous. Lorsque nous jugeâmes que le terme de notre course n'était pas éloigné, nous poussâmes quelques cris, auxquels un assez grand nombre de voix répondirent ; le naturel ayant crié à son tour d'une façon particulière, nous entendîmes des acclamations de joie et d'étonnement, et peu d'instant après, en perceant quelques broussailles, nous étions en présence des sauvages.

Une douzaine d'hommes et deux jeunes garçons étaient debout autour d'un feu. Dès qu'ils nous découvrirent, les cris recommencèrent ; mais lorsqu'ils vinrent à distinguer leur compatriote couvert de vêtemens et décoré de colliers, de miroirs, enfin, de mille bagatelles dont on lui avait fait présent, il n'y eut plus de bornes à leur gaieté. Tous se mirent à hurler et à chanter à la fois, et c'était un spectacle du plus étrange effet, s'agitant, sautant, et poussant des sons qui ressemblaient à des aboiemens. De temps en temps, un cri aigu et général paraissait servir de refrain à leurs chants, car toutes les voix s'accordaient pour le pousser, et il était suivi d'une courte pause. Notre sauvage, cependant, était fêté, caressé, examiné par ses amis ; chaque fois qu'une nouvelle merveille frappait leurs regards, les transports renaissaient plus vifs et plus bruyans encore ; et lui, pour répondre à tant de politesse, poussait de longs éclats de rire, et s'unissait d'une façon très-énergique au bruit assourdissant de la joie commune. Enfin, la lassitude parut mettre fin à ce délire général, et nous nous acheminâmes vers la tente, afin d'y préparer les places que nous voulions occuper durant la nuit.

Sept indigènes se détachèrent bientôt du groupe principal, et vinrent établir leur siège non loin de notre factionnaire. Ils choisirent, suivant leur usage, l'abri d'un buisson touffu, et s'accroupirent autour du feu, alimenté sans cesse par de petites branches de bois sec qu'ils trouvaient à leur portée. Les voyant si près de nous, nous leur témoignâmes le désir d'augmenter leur cercle, cette proposition fut accueillie avec empressement ; ils nous firent place, et

alors commença pour nous une scène singulière, fertile en émotions neuves et dont on chercherait en vain l'équivalent dans ces spectacles que la civilisation a inventés pour amuser l'esprit.

Les yeux brillans et expressifs de nos hôtes nous observaient avec curiosité, et parcouraient toutes nos personnes. Leurs mains dures et maigres touchaient alternativement nos vêtemens et notre peau, et chaque parole que nous prononcions excitait leur étonnement et provoquait leur rire. Un des moyens naturels d'entrer avec eux en conversation était de leur dire nos noms et d'apprendre les leurs. A peine connurent-ils les nôtres, qu'ils voulurent tous à la fois nous dire ceux qu'ils portaient eux-mêmes.

Nous comprîmes bientôt qu'ils voulaient les changer contre les nôtres. Le changement eut lieu, à leur grande satisfaction, et plusieurs d'entre eux chantèrent, à cette occasion, des chansons où nous pûmes reconnaître nos noms. Un jeune homme de la troupe paraissait jouir, parmi ses compagnons, de quelque célébrité poétique, car lorsqu'il commençait à chanter, le silence s'établissait, et de temps en temps, un murmure flatteur semblait l'applaudir. Leur chant monotone et d'un caractère triste commence par des notes élevées, retombe graduellement dans un ton grave et sourd qui s'affaiblit insensiblement, et finit par un long murmure auquel tous les assistans se joignent à l'unisson. M. Guilbert et moi, nous leur chantâmes un air fort gai à deux voix, et nous eûmes lieu de nous enorgueillir de notre succès, car non-seulement ils observèrent le plus grand silence, mais à la fin de la chanson, ils daignèrent nous applaudir par leurs cris et leurs battemens de mains. Cette dernière façon d'exprimer le contentement, usitée aussi dans notre Europe, fut encore pour nous un sujet d'étonnement chez ce misérable peuple.

Nos communications avec ces indigènes nous avaient assez appris jusque-là qu'ils se souciaient peu de laisser voir leurs femmes aux étrangers. Nos nouvelles instances, dans cette soirée, furent éludées par une promesse qu'ils nous firent pour le lendemain, et qu'ils avaient certainement

l'intention de ne pas tenir. A leur tour, ils nous demandèrent, avec les gestes les plus significatifs, si nous étions réellement tous du même sexe. Notre réponse affirmative ne parut pas les convaincre, car ils s'adressèrent assez vivement à M. Guilbert et à moi comme pour éclaircir leurs doutes. Notre jeunesse, et nos mentons rasés, nous rendirent probablement l'objet de cette galante curiosité. Quant à M. Gaimard, qui portait d'épaisses moustaches et des favoris, sa dignité d'homme ne lui fut nullement contestée.

Nos amis nous demandèrent la permission de relever nos manches et nos pantalons. La contexture de nos vêtements les arrêta d'abord, et en les examinant avec soin, ils répétaient le mot *kingazou*. Ce mot exprimait sans doute une opinion très-conséquente dans leurs idées, car puisque le quadrupède qu'ils désignaient leur fournit leur unique vêtement, il s'en suit tout naturellement pour eux que les hommes blancs ont aussi quelque *kingazou* dont les dépouilles servent au même usage.

La grosseur de nos membres paraissait les étonner, eux dont la charpente grêle est revêtue de muscles si débiles; mais ce qui semblait surtout charmer leurs regards, c'était la blancheur de notre peau. Ils nous caressaient légèrement et prononçaient de ces mots doux et flatteurs, qui, dans toutes les langues, expriment des sensations agréables. Notre couleur est-elle réellement pour eux un objet d'admiration? C'est une question que nous n'osons pas résoudre, bien que leurs démonstrations nous fassent pencher pour l'affirmative.

Nous remarquâmes, en général, parmi nos hôtes des manières douces et paisibles; ils étaient bruyans, mais leurs importunités cessaient au moindre geste que nous faisions. Malgré l'exiguité de leur vêtement, qui leur couvre à peine les reins, nous crûmes reconnaître en eux des habitudes de pudeur, ou du moins, une décence naturelle qui paraissait voiler en quelque sorte ce que leur nudité a de choquant pour nous.

La soirée s'avavançait, et la gaieté cédait peu à peu au besoin du sommeil; nous nous levâmes alors pour re-

gagner la tente, sans qu'aucun indigène tentât de nous y suivre.

Vers le milieu de la nuit, pendant que nous reposions sur les voiles étendues dans la tente, nous entendîmes encore les chants tristes et monotones d'un homme et d'un enfant. Vers deux heures du matin, tout était endormi : les sauvages, accroupis le menton sur les genoux, étaient serrés l'un contre l'autre pour résister au froid, et ne remplissaient, dans cette posture, qu'un très-petit espace. Le feu ne jetait plus qu'une sombre lueur, et le silence qui régnait sur toute la côte à cette heure avancée, contrastait avec les éclats joyeux dont quelques heures auparavant ces solitudes avaient retenti.

A la naissance du jour, quatre indigènes seulement ranimaient les restes du feu ; ils paraissaient transis de froid, et leur visage n'offrait plus que l'expression stupide de l'engourdissement. A peine répondirent-ils quatre mots à nos questions. Lorsque nous leur rappelâmes l'engagement qu'ils avaient pris de nous conduire vers leurs femmes, ils gardèrent le silence, et enfin, ils nous laissèrent nous éloigner sans paraître s'apercevoir que nous les quittions.

(*Journal de M. SAINSON.*)



LETTRE

Du Docteur Pariset.

Au Caire, 18 décembre 1829.

. . . . Le Nil a été fort grand cette année. Or, lorsqu'à une forte inondation succède un hiver tiède, la peste est presque inévitable. C'est un sentiment universel en Égypte; et par là se trouverait suffisamment réfutée, selon moi, l'opinion de ceux qui veulent que la peste soit toujours apportée de Constantinople, de Smyrne, de l'Archipel ou de la Syrie. Si donc l'hiver est chaud, comme il sera nécessairement humide, nous aurons la peste; et je puis vous dire, que dans le cours du mois passé, j'en ai vu et touché des préludes manifestes. J'ai vu des sujets attaqués de douleurs de tête, de fièvre et de bubons, tantôt aux aines et sur l'hypogastre, tantôt aux aisselles, au cou, etc.; d'autres sont pris tout à coup de douleur de tête, de vomissement, et meurent après huit, dix, douze et quatorze heures de maladie. Un de ces derniers sujets (petite fille de sept à huit ans) a été couvert, sur le point de mourir, de taches noires, livides, violettes, sur la poitrine, sur les flancs et sur l'hypogastre; et ce dernier signe est mortel. Voilà ce que j'ai vu et touché. Dans les premiers jours de décembre, j'ai vu, à l'hôpital d'Abouzabel, un cas non moins signifi-

catif; mais toutes ces ébauches de peste n'auront aucune suite, si le froid qui règne ici depuis quelques jours vient à persévérer. Il en serait autrement s'il cesse, si des pluies tombent en Janvier, si Février a des chaleurs prématurées, etc.; car pour avoir une peste, il faut encore bien des façons. Dans les premiers jours de Mars, on saura très-positivement à quoi s'en tenir. Toutefois, je puis vous dire que, même dans les années ordinaires, où il n'est pas question de peste du tout, rien de plus commun que d'en rencontrer des centaines d'exemplaires dans les villages du Delta. Ces pestes sont bénignes; elles ne se communiquent pas; et cependant, il est telle petite population, celle de Mit-Gamar, en particulier, où elles enlèvent jusqu'à douze et quinze personnes par jour. A quoi tient qu'elles ne prennent pas constamment le caractère contagieux?... problème qu'on ne résoudra jamais.

Supposé que la peste se taise en 1830, c'est en Avril que nous retournerons en France. Quoiqu'on s'avise de dire sur ce voyage, j'aurai la consolation de revenir avec la certitude que toutes mes conjectures sur ce singulier pays n'étaient point chimériques. Je suis plus que jamais dans la conviction que l'ancienne pratique des embaumemens était une pratique d'hygiène. Le seul embarras est de comprendre où l'antique Égypte a pu cacher tant de matières animales. Mais si l'on veut bien songer à tout ce qu'en peuvent contenir plusieurs centaines de lieues carrées prises sur le désert et dans l'intérieur des montagnes, la difficulté s'évanouira. La plaine des momies, à Saquarals, est de quarante-neuf lieues carrées à elle toute seule, puisqu'elle a sept lieues sur chaque côté. J'ai parcouru en partie des rues de vingt pieds de large, sur trente de haut, ouvertes par le ciseau, dans le sein de la chaîne lybique, dans une longueur de plus de six lieues, toutes remplies d'ibis et de singes; j'ai vu, dans le cœur de la chaîne arabique, une grotte naturelle dont on ne saurait trouver la fin après quatre lieues de marche, et dont les grandes salles sont bourrées de grands crocodiles et d'une certaine pâte résineuse où l'on a jeté pêle-mêle et avec profusion des oiseaux,

des grenouilles, des serpens et de petits crocodiles à peine éclos; mélange bizarre, qui prouverait assez que ces animaux étaient traités tout autrement que ne le sont les divinités. J'en envoie un échantillon dans deux petites boîtes, à M. Darcet. Le second point que je pense avoir vérifié, est que l'Égypte est un foyer de peste spontanée, j'oserais presque dire, l'unique foyer qui soit au monde. Outre les vingt-cinq lieues de sépulture habituelle que le Caire renferme dans son intérieur, il a, de plus, un quartier de deux ou trois cents maisons, lesquelles ont un, deux, trois, quatre, jusqu'à huit caveaux remplis de morts, et sans cesse alimentés par les décès journaliers. Ajoutez-y une fosse comblée de plusieurs centaines de cadavres. Jamais pays ne fut naturellement plus salubre; jamais pays n'est devenu, par la bêtise de l'homme, plus sale et plus dangereux; et je persiste toujours à croire, que l'ancienne Égypte n'ayant point connu la peste, l'Égypte moderne ne la connaîtrait pas davantage, si elle reprenait les premiers usages, ou adoptait quelques usages équivalens. Un de nous est parti pour Smyrne et Constantinople. J'oserais répondre d'avance qu'il y trouvera la confirmation de ce qu'on dit à Paris et ailleurs, savoir que la peste ne vient pas là d'elle-même, et qu'elle y est toujours apportée par les navires ou les caravanes de l'Égypte. Toute la Syrie ne pense pas autrement, par rapport à elle-même. Enfin, nous verrons. Dans tous les cas, je crois me rendre justice, en soutenant que la recherche qui m'occupe est très-digne d'occuper les meilleurs esprits, et même, avant tout, la sollicitude des gouvernemens. A l'égard des chlorures, c'est une chose démontrée pour nous, qu'ils décomposent tous les virus, au moins tous les virus animaux. Je me prépare à faire, sur ce point, diverses expériences. Nous avons ici des scorpions, des céraistes, etc., etc. Tout cela sera mis au net dans le courant de Janvier.

PARIS ET.

Histoire des Nains.

Les auteurs les plus anciens ont parlé des nains ; ces êtres anomaux ont été de tout temps en possession d'exciter la curiosité du public et l'intérêt des savans. La mode des *fous de cour* étant tombée vers la fin du dix-septième siècle, il fallut imaginer pour occuper les loisirs des princes, des amusemens d'une autre sorte, et ce fut aux nains qu'on accorda le dégradant honneur de servir de jouets aux grands de la terre.

La mode des nains introduite dans le cours du 18^e siècle n'était pas nouvelle ; on la trouve chez les Romains à cette époque de dépravation morale qui comprend la chute de la république et les deux premiers siècles de l'empire. Tibère, Domitien, Héliogabale et quelques autres empereurs eurent leurs nains. Julie, petite fille d'Auguste, en avait un de la taille de deux pieds et quelques lignes.

On trouve mentionné dans les auteurs anciens et modernes un très-grand nombre de nains. Ils avaient en général de trois pieds à trois pieds et demi, et suivant quelques historiens il en a existé de deux pieds et demi, de deux pieds, d'un pied neuf pouces, d'un pied et demi et même de seize pouces ; mais la plupart de ces histoires ne sont guère authentiques, et il est bien probable que les auteurs ont exagéré la petitesse des nains pour augmen-

ter l'intérêt de leurs relations. Quelquefois ces historiens ont le caractère de fiction ou d'épigramme ; il en est ainsi du poète Philetas, contemporain d'Hippocrate, et qui, dit-on, était si léger, qu'on lui mettait des semelles de plomb pour qu'il ne fût pas renversé par le vent. Nicéphore Calixte parle d'un nain égyptien dont la taille à 25 ans ne passait pas celle d'une perdrix. Athénée mentionne le poète Aristratus, qui était si petit qu'il échappait à la vue.

Dans les temps modernes plusieurs nains sont devenus également assez célèbres pour voir leurs noms transmis à la postérité. Le plus curieux de tous est, sans contredit, Nicolas Terry ou *Bébé*.

Bébé était né en Novembre 1741, à Plaines, dans les Vosges. Lorsqu'il vint au monde, il n'avait que 8 à 9 pouces de long, et pesait moins d'une livre. On raconte qu'il fut porté à l'église sur une assiette garnie de filasse, et qu'un sabot rembourré fut son premier berceau ; il avait, ajoutait-on, la bouche trop petite pour saisir le sein maternel, et fut nourri de lait de chèvre. A cinq ans, il pesait 9 livres 7 onces, sa taille était d'environ 22 pouces ; mais il paraissait beaucoup plus âgé. Ce fut vers cette époque qu'on le conduisit à la cour de Stanislas, ex-roi de Pologne, duc de Lorraine, qui le prit en affection. Le jeune nain de son côté s'attacha singulièrement à son protecteur ; son intelligence ne se développa jamais qu'à un faible degré. Il était d'une extrême vivacité, on le voyait continuellement en agitation. Bébé était susceptible de passions très-vives et surtout de colère et de jalousie. Une dame de la cour caressait un jour un chien en sa présence, Bébé furieux le lui arracha des mains et le précipita par la fenêtre en disant : pourquoi l'aimez-vous mieux que moi ?

A quinze ans, Bébé avait 29 pouces de haut ; il était encore vif, gai, bien portant. Sa petite taille était bien prise, sa figure agréable. Mais à cette époque, qui fut celle de sa puberté, une révolution fâcheuse s'opéra en lui : sa santé déclina rapidement, les traits de son visage perdirent tout ce qu'ils avaient de gracieux ; il devint un peu contrefait et tous les signes d'une vieillesse prématurée ne tardèrent

pas à se manifester. Lorsqu'il fut arrivé à l'âge de 20 ans, le roi Stanislas eut l'idée de donner à sa cour le divertissement du mariage de Bébé avec une naine nommée Thérèse Souvray, née dans la même province; ils furent en effet fiancés en 1761, mais la mort enleva Bébé avant que le mariage fut conclu. Cette même Thérèse Souvray a été offerte, il y a 10 ans, à la curiosité du public parisien : quoique âgée alors de 73 ans, elle était encore vive, gaie, bien portante, et dansait à la mode de son pays avec sa sœur plus âgée qu'elle de deux ans. Bébé mourut le 9 juin 1764, à l'âge de 22 ans et demi, sa taille était alors d'un peu plus de 33 pouces. C'est, au dire de quelques auteurs, à des plaisirs qui ont énérvé ses organes, qu'il faut attribuer la vieillesse anticipée et la mort de Bébé. On conserve dans le cabinet de la faculté de médecine de Paris une statue en cire, exécutée avec beaucoup de soin et qui représente ce nain à l'âge de 18 ans. Son squelette figure dans les collections du jardin du Roi.

Les nains sont en général bien conformés à leur naissance, mais ils deviennent presque toujours contrefaits dans un âge plus ou moins avancé. Quelques-uns passent de l'enfance à la vieillesse, et meurent déjà caducs et infirmes avant 25 ans : d'autres poursuivent une longue carrière. Les uns sont presque idiots, d'autres montrent une intelligence peu commune. Les nains sont en général irascibles, et lorsqu'ils jouissent d'une bonne santé, très-vifs et turbulens; c'est au reste un fait que les hommes de petite taille sont souvent plus irascibles et plus vifs que les hommes de haute stature.

(*Extrait des séances de M. GEOFFROY SAINT-HILLAIRE.*)



Chronique.

20 FÉVRIER.

Il n'est bruit à Saragosse que d'une aventure terrible, que nous pensions tenir trop du roman pour être véritable, mais dont des informations ont confirmé la véracité. Un médecin, Italien et indiscret, racontait, devant plusieurs officiers, qu'il traitait des suites d'une fausse couche, une jeune femme qui, pour rester inconnue, conservait un voile durant ses visites. Elle ne lui avait donné la préférence que parce qu'il était étranger et devait partir bientôt. Cependant, il la soupçonnait femme d'un militaire, au costume d'un portrait qu'elle portait en bracelet. Trois jours après, le mari de l'inconnue, l'un des officiers qui avaient entendu la révélation du médecin, entre brusquement chez celui-ci, jette à ses pieds un bracelet et un bras, lui demande s'il les reconnaît, et, sans attendre de réponse, lui brûle la cervelle. — Cette année, les débâcles ont été fort de mode. Paris seul en a vu deux pour sa part; mais il paraît qu'il y en a eu une extraordinaire des glaces du pôle antarctique. Déjà, vers la fin d'avril, des navires anglais avaient vu flotter, à cent lieues du cap de Bonne-Espérance, des glaçons énormes; aujourd'hui, l'équipage

du dernier vaisseau venu des Indes rapporte avoir rencontré deux montagnes de glaces d'une hauteur de 50 pieds et d'une circonférence de 2,000. — Une dame veuve, qui habite aux environs de Clermont-Ferrand, se rendit avec sa servante, dans les premiers jours de ce mois, à une habitation qu'elle possède près du village de Rodde. Le temps était calme à leur départ, mais à peine arrivées au but de leur course, les vents se déchaînent, sifflent avec violence et accumulent des tourbillons de neige autour de la maison. Alors, les deux voyageuses, dont l'intention était de retourner au village, se décident à passer la nuit dans cette retraite, espérant un meilleur temps pour le lendemain. Mais quel fut leur effroi, lorsque le matin, voulant ouvrir la porte, elles la trouvèrent obstruée par les neiges, qui avaient également bouché jusqu'au premier étage. Heureusement que ce jour là était un dimanche. Ne voyant à la messe ni la dame ni sa servante, quelques personnes s'en inquiétèrent, et, ayant fait déblayer les approches de la maison, délivrèrent les deux captives qui commençaient à désespérer de leur situation. — Le goût des courses de chevaux s'est répandu jusqu'en Tauride. La première réunion pour ce genre de divertissement a eu lieu près de Perekop, présidée par le prince-gouverneur Narischkin. Disputé entre quatorze chevaux sur un sol incommode et inégal, le premier prix a été remporté par un cheval tartare, qui a franchi trois lieues en 13 minutes. — Un loup affamé pénètre, il y a quelques jours, dans un hameau des Ardennes, se jette sur un enfant et l'emporte. La mère, accourue aux cris de son fils, trouve en son amour assez de forces pour suivre dans les bois l'animal féroce, qui finit par disparaître. Alors, exaspérée par la douleur, elle s'élanche sur un arbre, fait une corde de son mouchoir et s'étrangle. — Mon bon ami, pourriez-vous me faire l'amitié d'une pincée de tabac?... — Comment? — J'ai pris la liberté de vous demander une pincée de tabac. — Je ne fume pas. — Ah! mon bon ami, j'en suis fâché; c'est que, voyez-vous, moi je fume et je suis sans tabac. — Pourquoi n'en achetez-vous pas? — Je n'ai pas le sou. — Ah! vous

n'avez pas le sou... suivez-moi. — Est-ce que vous allez me donner du tabac, mon bon ami? — Non! mais je vais vous conduire au poste, et de là vous irez en police correctionnelle. — Pourquoi donc ça, mon bon ami? — Parce que vous mendiez. Ce qui est clair comme le crépuscule, vu l'état de votre bourse et la demande que vous me faites. Et en effet, un pauvre diable qui avait supposé, dans un agent de police, un fumeur obligeant, a comparu devant le tribunal qui, moins sévère, l'a renvoyé de la plainte, en l'engageant à ne prendre dorénavant le tabac des autres que quand ils lui en offriraient. — Un amant de 68 ans, à Marseille, vient de se mutiler, par jalousie contre une femme du même âge qui lui avait préféré un jeune homme. Voilà une infidèle bien punie! — Le bœuf gras qui réjouira cette année les Parisiens par ses promenades, passe pour un des plus beaux de son espèce. Il a six pieds de haut, une belle prestance, pèse 3,000 livres, et à coûté 1,100 fr. — Dernièrement, un curé des environs de Zurich, grand controversiste, et par nature et par état, prêchant à vèpres contre les incrédules, défia le démon lui-même de rétorquer ses argumens. Le jour commençait à baisser, quand, tout-à-coup, le diable en personne apparaît dans le coin le plus obscur de l'église, avec le costume officiel, c'est-à-dire, cornes d'usage, pieds crochus et queue d'honnête dimension. Une odeur fétide, qui asphixie l'auditoire, supplée à l'effroi de rigueur; le Lucifer postiche élève la voix pour répondre aux argumens du prédicateur, et une conférence en règle s'établit. Pour la plus grande gloire de Dieu et du curé, l'avantage resta à celui-ci, qui, après avoir battu son adversaire (logiquement parlant), le fit disparaître en l'exorcisant. Il faut dire aussi que, de mémoire d'incrédule, jamais on n'entendit un diable raisonneur aussi niais. — Le relevé des offrandes déposées en Chine, l'année dernière, sur les 1560 temples élevés à Confucius, établit la carte suivante : 27,000 porcs, 2,600 daims, 27,000 lapins, 2,800 moutons. On peut y vivre. — *Illustres infortunes* : la princesse Caroline, fille aînée du roi de Dannemarck, a failli devenir victime du feu d'une bougie qui a pris à sa

coiffure. Les brûlures de son cou et de son visage sont d'une nature si grave, qu'elles ont fait craindre un instant pour ses jours. — Le 17 janvier, le grand duc de Toscane a été versé près d'Arrezzo, et a eu la clavicule cassée. — Le 4 de ce mois, la princesse Jean est accouchée d'une fille, à Dresde, après un douloureux enfantement. — Le 24 janvier, le cardinal Firrao est mort à Naples, et le ministre Medici à Madrid. — Le sultan Mahmoud a ratifié les dispositions prises à l'égard de la Grèce. — Le 8, Lord Graves s'est coupé la gorge, à Londres, et le duc de Cumberland, cause de cet acte de désespoir, est aussitôt passé sur le Continent. — Le 7 décembre, l'Empereur don Pedro conduisant lui-même, son char a versé, et le monarque a eu deux côtes enfoncées. Dans cette même chute, le prince de Leuchtemberg a eu le bras cassé en deux endroits; la reine de Portugal a eu l'œil droit tellement endommagé, qu'on craint qu'elle ne le perde; l'impératrice et une autre princesse ont reçu quelques contusions. — Enfin, et pour clôtures de pareilles calamités, l'empereur de la Chine, ayant voulu goûter des dons faits au grand Confucius, a eu la plus violente indigestion qu'on ait jamais vue dans Pékin! — Un amateur de statistique imaginaire a ainsi divisé les sciences dans leurs rapports glorio-pécuniaires. Les sciences qui rapportent :

1° Du pain et de la gloire :

La jurisprudence, la médecine, la théologie;

2° De la gloire et point de pain :

La poésie, les belles-lettres, les mathématiques;

3° Du pain et point de gloire :

L'anatomie, l'économie, l'écriture, l'arithmétique;

4° Ni pain ni gloire :

La métaphysique, la critique, la logique.

Macédoine Théâtrale.

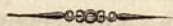
Un esprit fort spirituel a fort spirituellement dit, en parlant de la semaine du carnaval : — « *Quelle était en dehors de la vie humaine.* » — Voyons donc comment les Parisiens ont employé ce court espace du congé délivré à leur existence routinière. Par un rapprochement pénible, la misère de la classe nombreuse des indigens s'est trouvée plus intense à l'époque où précisément l'opulence est convenue de pressurer la coupe du plaisir ; et, par une compensation digne de la générosité française, la misère a trouvé cette fois un adoucissement dans l'augmentation même de ces fêtes, qui en sont l'affligeant contraste. Déjà, plusieurs représentations théâtrales, et toutes productives, avaient été consacrées au malheur ; de nouveaux plaisirs ont fait naître l'occasion de lui en consacrer encore. Après de semblables antécédens, il était donc bien permis à la classe favorisée de chercher à s'amuser, si du moins les préposés à sa satisfaction lui en fournissaient le moyen. — Pour les bals par souscription, ils n'ont pas manqué. Après celui si remarquable de l'Opéra, il en vient quatre à l'Opéra-Comique, et deux à la salle Taitbout. — Quant aux théâtres, tous n'ont pas cru

devoir une pièce de circonstance à la solennité du carnaval. A la suite du *Mardi des Variétés*, qui s'y étaient pris de longue main, est arrivé M. *Bonardin dans la Lune*, de la porte Saint-Martin. On y a beaucoup applaudi Honoré, comme acteur et comme auteur. — *Le Pamphlet* qu'a donné l'Odéon a essuyé quelques sifflets, et probablement, cette comédie en trois actes aura une existence aussi éphémère que l'époque qui la vut naître, bien que sa dimension fut digne d'une plus longue durée. — L'Opéra-Comique a repris le vieux M. *Deschalumeaux*; il faut lui pardonner, en faveur du britannique engagement qu'on dit qu'il a fait de M^{lle} Smithson. — Définitivement, c'est le 31 mars que ferme le théâtre des Italiens. Le 1^{er}, aura lieu la représentation de *Fausto*, opéra de M^{lle} Bertin. Ensuite, viendra une troupe d'artistes allemands qui, fort heureusement, a la réputation d'être bien supérieure à celle que nous avons entendue l'an dernier.

AA.



Revue des Modes.



Le Bal de l'Opéra.



C'était tout ce que le luxe, la splendeur et la magnificence pouvaient offrir de plus séduisant aux regards. C'était comme un de ces rêves brillans qui rappellent les fêtes enchantées du palais d'Armide: c'était le charme, le goût, la grâce et l'élégance française.

Il marquera dans les fastes du plaisir le bal de l'Opéra, et long-temps on citera encore cette pompe dirigée avec un ordre si parfait, ces péristyles et ces galeries bordés de fleurs, ces masses de cristaux resplendissans de lumières qui brillaient de toutes parts, et cette salle immense richement décorée ou mille et mille jolies femmes, confondant leurs grâces et leurs parures, se pressaient dans cette élégante mêlée, où toutes les sociétés semblaient s'être données un rendez-vous commun, où la coquetterie et l'élégance venaient briller dans une lutte égale. Là, chacun séparé, rapproché, divisé encore par la foule, était sous la puissance d'un spectacle enchanteur. C'était une ivresse déli-

cieuse, une féerie offerte à l'imagination, un aspect complet de tous les plaisirs, mais si bruyans, si précipités, que le souvenir d'une émotion n'avait point le temps d'y naître et que l'espérance même d'une rencontre devait y être déçue.

— Toutes les toilettes y étaient d'une fraîcheur admirable mais il était facile de remarquer que la plus grande recherche s'était portée sur les coiffures et les ornemens des corsages de robes, ils étaient en général garnis de beaucoup de blondes, une double mantille entourait le dos, et de larges blondes étaient jetées sur presque toutes les manches berrets.

— Les plumes blanches dominaient sur toutes les coiffures. Celles placées en chaperon avaient une supériorité marquée. D'autres étaient placées en bouquet ou en demie couronne au sommet de la tête. Toutes les coiffures étaient très-élevées et une grande partie ornée de fleurs. Les unes en guirlandes, les autres en chaperons, ou en tiges fixées séparément dans les coques de cheveux.

— Les trois plus jolis turbans étaient ceux de la duchesse de B... de M^{me} du T... de M^{me} V..., bien qu'ils fussent exactement pareils, leurs plis en velours japonais étaient si gracieusement tournés et les franges d'or qui les ornaient retombaient avec tant de goût qu'il était impossible de ne pas admirer leur uniformité. Celui de la duchesse d'Orléans était en velours cerise orné de diamans. Plusieurs autres en gaze d'or et gaze blanche, ou gaze d'argent mélangées avec des gazes de couleur, étaient aussi extrêmement jolis, quelques uns avaient des brides qui passaient sous le menton.

— On voyait une assez grande quantité de petits chapeaux en velours noir ornés de plumes blanches ou d'oiseaux de paradis. Les berrets étaient en très-petit nombre.

— La plus grande partie des robes étaient en crêpe brodé en soie et or, ou argent au-dessus de l'ourlet. On voyait des gazes de couleur imprimées en dessins d'or ou d'argent et garnies de franges en plumes, et plusieurs gazes siam ou japonaise. On comptait assez de robes en velours, particu-

culièrement couleur cerise, des robes de satin et de riches étoffes de soie.

— Quelques femmes portaient de superbes paniers en diamans. Ceux de la duchesse d'Orléans et de la duchesse de Guiche étaient les plus remarquables. En général, on voyait beaucoup de colliers en pierres de couleur, et surtout d'aigrettes en pierreries nuancées placées dans les cheveux.

— On portait des boas en martre, en marabouts, en plumes frisées; plusieurs jeunes personnes avaient roulé autour du cou des écharpes en gaze.

— Les danseurs étaient, en général, en habits couleur flammes d'enfer, ou bleu anglais, avec collet et revers doublés en velours. S. A. R. le duc de Chartres portait un habit de cette dernière nuance. Les pantalons noirs demi-collans dominaient: cependant, on en voyait un assez bon nombre tout-à-fait collans. Des gilets en étoffes de soie blanche, lamées en argent, étaient d'un effet aussi riche qu'élégant. Les chemises sont actuellement garnies d'un double jabot très-court, qu'on rabat à droite et à gauche sur la poitrine; ces jabots sont unis par un grand nombre de petits boutons en argent; quelques élégans déploient un grand luxe dans ce genre d'ornement; nous en avons remarqué quelques-uns qui portaient trois gros boutons en diamans unis par une petite chaîne également en diamant, du travail le plus précieux.

— On met une grande recherche dans les chapeaux de bal. Les plus distingués sont en velours noirs, ayant la forme doublée en moiré blanc, frappé de dessins en or. Les claques sont encore en bien moindre nombre que les chapeaux ronds élastiques.



FLORENCE.

On prend, en Italie, une nouvelle idée de l'habitation des hommes. Une ville n'est plus une suite de maisons, sur un sol plat, formant de longues rues, un amas de pierres et de pavés, sans aucune trace de végétation, sans aucune vue de la campagne. Une ville est une réunion de maisons et de palais, placés sur un terrain inégal, au bord d'un fleuve; la nature et l'art se marient et rivalisent de beauté. L'Arioste disait qu'en Toscane les maisons semblent produites par le sol; c'est ce qu'on peut dire de presque toutes les cités italiennes.

Florence est la plus parfaite de ces villes, dans son ensemble. Elle est la seule qui porte aussi complètement les traits du moyen âge et des guerres civiles : on y trouve ces palais construits en forteresses, sous les murs desquels tant de combats furent livrés, ces places, ces rues étroites et républicaines où le terrain était disputé pied à pied; on y voit ces ponts rajeunis, mais dont les anciens noms rappellent cette démocratie héroïque et marchande, qui étendit son commerce dans l'univers, et dirigea toute la politique de la Péninsule. Le palais Vieux, où siégeait la seigneurie, et devant lequel le peuple s'assemblait, existe encore, avec sa tour, son élégance gothique, et la forme irrégulière

qu'on lui donna pour éviter de l'appuyer sur la terre gibeline des Uberti. A ces travaux, des douzième et treizième siècles, se joignent les travaux royaux des Médicis : des bibliothèques, des galeries, une collection de tableaux de toutes les écoles de l'Italie et de l'Allemagne, cent chefs-d'œuvre nés sur le sol, des édifices publics, des promenades, des palais, dessinés, ornés avec le goût le plus délicat, par Raphaël et Bramante. On éprouve un grand plaisir à traverser Florence ; la beauté, la variété de cette ville vous frappent. Les bords de l'Arno sont bordés de quais charmans ; le palais Corsini, surtout, avec ses colonnes, y figure on ne peut mieux, quoique l'architecture en soit peu riche. A la porte de Florence est un bois, sur le bord même de l'Arno ; c'est la promenade générale ; durant les jours de fête, les voitures se pressent sur la route, tandis que le peuple se répand sous les arbres pour se reposer ou dîner en famille ; le plus grand ordre s'observe ; le règne des Médicis a fait succéder la noblesse à la turbulence de la liberté.

Bien que la république de Florence, comme les autres villes de l'Italie, songeât à la liberté municipale plus qu'à cette liberté conquérante qui étendit si loin sa domination ; bien que son commerce ait imprimé à son histoire quelque chose de bourgeois, cependant il faut admirer qu'un si petit pays, privé de richesses naturelles et de force militaire, ait produit tant de grands hommes, déployé tant de vertus, et occupé une place si importante dans l'histoire. A une démocratie indomptée, qui retarda ou hâta tour à tour sa fortune, succéda cette aristocratie des Albizzi, qui gouverna durant près de soixante ans avec tant de bonheur et de désintéressement, et qui, préservant la Toscane et l'Italie des envahissemens des Visconti, conquit Pise, Arezzo, Cortona, et donna quelque force matérielle à un état faible de sa nature. Les Albizzi furent remplacés par les Médicis, moins désintéressés, mais non moins habiles.

Le dernier effort que les Florentins firent pour défendre leur liberté porta le même caractère de vertu et de persévérance qui se retrouve dans leur histoire. Mais en vain



un prêtre, Savonarola, invoquant la démocratie éteinte et bravant Rome, les gouverna du haut de la chaire; en vain ils proclamèrent roi de Florence Jésus-Christ lui-même, ils perdirent leur cause quand la trahison livra Florence à Charles V, après un an de siège. La vie de cette république était alors aussi énergique qu'elle avait jamais été; il lui restait de grands citoyens, et ces jeunes conspirateurs, nés pour la liberté, que Machiavel devait bientôt éveiller dans les jardins Rucellai, en conversant et en se promenant avec eux : jardins, promenades mémorables, où la politique était, pour la première fois, traitée comme une science et appuyée sur l'histoire même des hommes, comme la physique s'appuie sur la nature.

A chaque époque de son histoire, Florence se montra également féconde, produisant tour à tour, au milieu des discordes civiles ou sous le règne des Médicis, Dante, Boccaccio, Machiavel, Guicciardini, Galilée et tant d'autres ! Quelle couronne pour une ville que ces noms ! Galilée opéra, au dix-septième siècle, la réforme scientifique, et hâta les progrès de l'esprit humain. Les cendres de ces hommes célèbres se trouvent réunies dans l'église de Santa-Froce; sur la tombe de Machiavel on a gravé son nom et ces simples mots au-dessous :

Tanto nomini nullum par elogium.

La renommée de Florence fut toute morale et intellectuelle, et aujourd'hui, en arrivant dans cette ville, on trouve un air de pauvreté. La Toscane n'a guère qu'un million d'âmes; quelque chose de mesquin dans les habitans de la capitale semble caractériser une population manufacturière; les hommes sont sans beauté, les femmes petites, les enfans chétifs. Il y a peu de pauvres, mais ceux qu'on rencontre sont dans un dénûment inconnu en France; ce n'est pas la misère romaine, ce n'est pas son noble aspect, c'est une pauvreté commune, qui ne réveille qu'une compassion pénible.

Les campagnes sont plus riantes que belles : on y ren-

contre un horizon borné par des collines gracieuses, mais rien de vaste, rien de grand comme dans le Latium. Le pays s'élargit dans quelques parties, mais il est, en général, montagneux et resserré. Une civilisation, qui précéda celle du reste de l'Europe, a porté, jusque dans les petites villes, une urbanité, des talens, et aussi une facilité de mœurs qui n'existe point dans nos provinces. Souvent, dans des bourgades de mille à quinze cents âmes, vous trouvez un théâtre bourgeois, des talens de musique, des académies, un prêtre poète, plein des dieux de l'Olympe, des intrigues, et l'amour troublant la femme du médecin et du gonfalonier.

La société de Florence est moins éclairée que celle de Milan. Mais c'est à Florence qu'on trouve encore les hommes les plus spirituels de l'Italie. Le gouvernement est le plus doux de la Péninsule; tous les journaux, tous les livres sont permis; cette permission profite plus aux étrangers qu'aux Toscans. Un cabinet littéraire se distingue entre tous les autres par la quantité de livres et de journaux qu'on y trouve; mais ce ne sont point les Italiens qui remplissent les salons de cette espèce d'hôtellerie, consacrée à l'étude. Les Anglais s'y réunissent; ils semblent avoir pris possession des bienfaits du gouvernement. Fuyant la Lombardie opprimée, c'est à Florence qu'ils fixent leur séjour: Florence semble une colonie d'étrangers; c'est la seule ville de moins de cent mille âmes où l'on trouve une société si élégante et si nombreuse. Les Italiens se mêlent peu aux voyageurs; on ne les aperçoit pas dans leur pays; la médiocrité a fait naître chez eux l'économie; les seigneurs de Florence ne font point de dépense; ils se réunissent au théâtre. Les hommes de talent vivent solitaires. Tristes des maux qui pèsent sur l'Italie, pleurant sa gloire passée, espérant des jours meilleurs, ils sont dominés par ces pensées élevées et sombres qui saisissent l'homme dans l'isolement. Moins modérés qu'en Lombardie, ils empruntent des traits contraires à Rome et à Milan, et, tandis que le Nord leur envoie sa lumière, Rome dépravée les pousse à la haine et à la violence qu'inspire un gouverne-

ment de prêtres. Occupés des affaires de la France, où toute l'Europe sait que s'agite sa propre cause, la nomination de nos ministres, de nos députés, les articles de nos journaux, les intéressent comme s'ils étaient Français.

Quoique la mollesse qui règne à Florence en fasse une ville moins passionnée que Bologne, Gênes ou Naples, on trouve chez ses habitans la sensibilité et l'imagination italiennes; des hommes faits pour la gloire, l'amour; des hommes qui, au sein des désordres, se réveillent pleins de délicatesse; des hommes qui se retrouvent à tout moment dignes de leur illustre patrie, comme s'il ne fallait que des circonstances favorables pour en faire renaître les beaux jours! Si la société est inférieure là à celle de Milan, on voit pourtant à Florence quelques femmes distinguées par leur instruction, leur caractère, et qui peuvent aider les hommes à relever l'honneur de l'Italie.

Le professeur Pacchiani a fait et indiqué plusieurs expériences remarquables en physique; doué d'un esprit supérieur, atteignant à toutes les branches de la littérature et de la philosophie, ses compatriotes, ses élèves, et les étrangers qui l'ont connu, attendent avec impatience les ouvrages qu'il a promis depuis long-temps. On doit au poète Niccollini des tragédies estimées, dont la dernière, *Foscarini*, a eu le plus brillant succès. Le professeur Libri, quoique très-jeune, a fait, dans la carrière de Pascal et de Bacon, des pas grands qui en annoncent de plus grands encore. M. Micali, M. Ynghierami se sont distingués par des recherches sur l'antiquité; M. Forti, neveu de M. de Sismondi, l'historien, a travaillé, avec talent, au seul bon journal qui paraisse en Italie, l'*Antologie*, journal périodique, renfermant quelquefois des articles excellens, mais dont le style excite quelquefois aussi la critique des connaisseurs. Quelques noms de l'aristocratie, quelques noms de la république, aussi glorieux que celui des Albizzi, se joignent à ces noms connus; mais d'ailleurs la noblesse de Florence est moins éclairée que celle de Milan.

La langue italienne est la plus difficile à écrire, car l'italien qu'on écrit n'est pas celui qu'on parle. Le peuple tos-

can est bien près de parler le pur italien ; mais , pour écrire , il faut cependant étudier les écrivains eux-mêmes. On peut donc dire , en quelque sorte , que l'italien écrit est une langue morte : ce n'est pas l'habitude , l'usage de la vie qui forme aujourd'hui le style , c'est l'imitation des modèles. Cette étude fera peut-être rentrer la langue dans la littérature , et ensuite dans l'habitude de la vie : les gallicismes disparaîtront , c'est du moins l'espoir du pays ; mais , il faut l'avouer , les Italiens , en perdant la liberté et tant d'autres avantages , ont perdu jusqu'à leur langue. Des divisions ont lieu dans les villes à ce sujet ; les Napolitains disent que les Florentins ne savent pas écrire ; les Florentins refusent le même avantage à Naples et à Rome. A Rome , on n'aime pas les Florentins , car les états voisins ont conservé entre eux leur ancienne inimitié. Le fait est que , durant le séjour de Manzoni à Florence , il a étudié l'italien comme si c'était là encore la véritable école.

L'éducation des hommes n'est pas plus soignée en Toscane qu'en Lombardie. Quelques personnes envoient leurs fils à l'université de Bologne , tandis qu'on envoie de Bologne les jeunes gens à l'université de Pise. On espère trouver mieux dans l'état voisin , mais c'est partout la même pauvreté. L'université de Pise est mal organisée ; les meilleurs professeurs du pays n'y sont pas employés ; les langues mortes , les hautes sciences , la littérature , y sont également négligées : le pays de Galilée n'a pas d'écoles ! Le grand-duc , qui est un homme instruit , s'occuperait utilement de cette partie , s'il était bien dirigé ; mais son premier ministre , Fossombroni , homme de beaucoup d'esprit , qui sait maintenir les affaires dans une assez grande indépendance de l'Autriche , est âgé , et laisse une partie des affaires dans les mains des autres ministres. C'est lui qui répond aux améliorations , aux changemens qu'on lui propose : *Il mondo va da se* (le monde va de lui-même) ; réponse célèbre en Toscane.

Le peuple des campagnes est plus robuste , plus sain que celui des villes ; il y a beaucoup de petites propriétés en Toscane. Les conseils des communes ont conservé quelque

chose de l'ancienne liberté municipale, du moins quant à l'élection. Il suffit du plus petit morceau de terre pour être éligible, et l'élection se fait au sort. D'ailleurs, les communes sont dans une complète dépendance du gouvernement.

On voit qu'en Toscane il y a des moyens pour s'instruire et se relever. Si l'Italie était libre et réunie, la Toscane serait une des parties les plus glorieuses du royaume. Le palais des Strozzi, le palais Vieux, les tombeaux de Machiavel, du Dante, des Albizzi seraient de dignes témoins d'une puissance nouvelle qui, arrachant le peuple à la mollesse, sans le rappeler à la turbulence, ferait battre les cœurs italiens d'un même mouvement, depuis les Alpes jusqu'à cette île, où Brutus quitta Porcie pour toujours. X.

(*Le National.*)



Le Coupet Miraculeux.

« Une prêtresse de la Nouvelle-Zélande vint à bord. Elle se nommait Vancathai ; c'était une femme entre deux âges ; ses traits ne manquaient pas de noblesse ; elle avait le teint brun , les yeux noirs et brillans ; ses longs cheveux , également noirs , flottaient en boucles gracieuses sur ses épaules ; elle était revêtue des insignes de la souveraineté , et toute sa personne respirait un air de royauté sauvage qui frappait au premier abord. A peine assise , elle fit la remarque que le temps était froid , et demanda s'il y avait du rhum à bord. Sur ma réponse affirmative , elle me pria de lui en envoyer chercher. Je donnai ordre que l'on placât devant-elle un flacon d'eau-de-vie. Pendant quelque temps , elle en examina attentivement la couleur , et ne la trouvant pas à son gré. « Ce n'est pas là du rhum , dit-elle ; je n'en ai jamais vu de semblable ; donnez-moi » de celui que boivent les baleiniers. » Je lui en fis apporter. Elle en remplit un grand verre , et le but jusqu'à la dernière goutte. Elle fuma ensuite un cigarre , et enfin se mit à causer avec nous. L'aide-chirurgien , M. Richardson , homme d'un certain âge , attira particulièrement son attention. Elle me questionna beaucoup sur lui. Je lui répondis qu'il remplissait à bord les fonctions de médecin et

de prêtre. Elle parut apprendre cela avec plaisir, et me dit, en redressant la tête, qu'elle exerçait aussi la profession de médecin et celle de prêtresse. « Mon frère ne refusera pas » sans doute, ajouta-t-elle, de venir me saluer à la manière de mon pays. » Ce salut consiste à approcher son nez de celui de la personne qu'on aborde, et de le frotter doucement contre le sien. Le désir de Vancathai ayant été communiqué à M. Richardson, celui-ci vint avec beaucoup de galanterie lui donner l'accolade; mais malheureusement, en se baissant, son toupet tomba et laissa voir à nu la partie chauve de sa large tête. Il est plus aisé de concevoir que de rendre l'alarme et la terreur de la prêtresse à cet aspect; car elle croyait que le docteur avait employé la magie pour enlever ainsi sa chevelure. Elle poussa un cri effrayant. Toutes les femmes de sa suite se mirent aussi à pousser des cris lamentables, et s'enfuirent avec leur maîtresse, en s'écriant dans l'idiôme de leur pays : « *Un sorcier! un magicien! un enchanteur!* » Pendant ce temps, M. Richardson avait ramassé son toupet, et il l'avait replacé sur sa tête, au grand étonnement de quelques-unes de ces femmes, qui, malgré leur effroi, s'étaient hasardées, de loin, à le regarder faire. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je parvins à rassurer un peu la prêtresse. Elle se décida à se rasseoir, mais non sans jeter fréquemment des regards inquiets sur notre docteur, dont elle se garda bien surtout de réclamer un second salut. Elle voulut savoir de moi si c'était en effet par le pouvoir de la magie que le docteur se dépouillait ainsi de sa chevelure, et s'il pouvait ôter aussi sa tête de dessus ses épaules. Je répondis affirmativement à ces deux questions. De ce moment, Vancathai ne regarda plus M. Richardson qu'avec l'expression du plus profond respect. Elle me demanda ensuite sur combien de mauvais esprits son influence s'étendait, et si les cheveux et la peau du derrière de sa tête s'enlevaient aussi facilement. Je lui répondis, qu'en ce qui touchait le nombre des esprits soumis à la puissance du docteur, je ne pourrais qu'imparfaitement satisfaire sa curiosité, mais que pour sa chevelure, elle s'ôtait toute entière, et que le docteur déta-

chait même les membres de son corps sans la moindre peine. Durant cette conversation, l'une des nymphes du cortège de Vancathai, jeune fille de 14 ans environ, s'approcha doucement de M. Richardson, voulant vérifier par elle-même si la faculté que les cheveux avaient de se séparer de la tête, résidait en eux-mêmes ou dans la volonté du docteur. Elle en saisit une poignée, et les tira à elle; mais comme ce n'était pas ceux du toupet, ils ne se détachèrent pas, ce que voyant, elle se hâta de faire une prompte retraite, de peur que le magicien ne la changeât en truie, car les habitans de la Nouvelle-Zélande croient à la transmigration.

» Le lendemain, Vancathai étant revenue à bord, on lui joua un tour dont elle fut encore bien plus terrifiée. Les officiers du bâtiment ayant déterminé M. Richardson à confier sa tête au dessinateur, celui-ci peignit en fort peu de temps sur la partie chauve du crâne du docteur une figure humaine parfaitement exécutée, mais fort hideuse. La prêtresse était venue s'asseoir, avec un nombreux cortège, dans le vestibule de la chambre du conseil. Elle me demanda comme une faveur spéciale de faire venir le magicien et d'obtenir de lui qu'il ôtât de nouveau ses cheveux et la peau de son front : elle voulait par là convaincre de la réalité du phénomène les incrédules à qui elle en avait fait le récit, et dont une partie l'avait accompagnée, afin de voir le miracle s'effectuer sous leurs propres yeux. M. Richardson consentit avec beaucoup de politesse à son désir, il s'approcha de la prêtresse, s'inclina très-gracieusement, et, prenant son toupet, le jeta au loin. Aussitôt, au lieu d'un front chauve et inoffensif, une figure affreuse et menaçante se présenta aux regards étonnés de Vancathai et de sa suite. La confusion qu'excita soudainement cette nouvelle preuve d'un pouvoir plus que magique ne peut se décrire. La pièce fut, en un clin d'œil, débarrassée de tous les visiteurs. A partir de ce moment, aucun des habitans de la Nouvelle-Zélande ne s'avisa de mettre en doute la puissance surnaturelle du docteur. »

(Traduction inédite du Voyage du capitaine DILLON.)

CHRONIQUE

DE

Robert-le-Diable.

Environ huit siècles avant qu'on songeât à faire, du fameux duc de Normandie, un héros d'opéra-comique, puis bientôt de grand opéra, il y avait des chants populaires, il y avait de naïves chroniques, confiant aux oreilles des peuplades demi-sauvages, ou exposant aux yeux de lecteurs demi-savans, la terrible et merveilleuse vie de Robert-le-Diable, lequel après fut homme de bien.

Or, suivant ces chants et ces chroniques, un jour que le vent du nord éparpillait le chaume du palais ducal et secouait rudement l'arbre de justice, la duchesse mit au monde un fils, c'était Robert. Le méchant garçon traita si mal sa nourrice, qu'on fut obligé de l'allaiter avec un cornet. Les jeux d'enfans ne lui plaisaient qu'autant qu'ils dégénéraient en sanglantes batailles; et quand vint le temps des tournois et des joutes, il ne s'y comporta pas autrement que s'il se fut agi de défendre son patrimoine. Robert tuait les chevaliers, et ne respectait pas plus les dames que le bien de l'église. L'église s'en vengea par un bon interdit; de quoi le duc, père de Robert, se lamentant et larmoyant fort, permit aux archers de mettre la main sur son fils.

Que fit Robert? au bruit de la cloche du beffroi et du cor des donjons, chassé comme une bête fauve, il courut se jeter dans une compagnie d'écorcheurs excommuniés qui le choisirent pour leur chef. Dorénavant, ce fut entre ces gens maudits une belle et continue débauche de crimes. Partout où ils avaient passé, l'on ne voyait que moines sans tête, pèlerins sans besace. Non-content de ces excès, Robert ne jeûnait quatre-temps ni vigile, et faisait gras le vendredi. Un jour, après diner, il tua sept ermites, et tout dégouttant de leur sang, il lui prit fantaisie d'aller rendre une visite au château d'Argue.

A l'aspect du monstre épouvantable, pages, demoiselles, serviteurs prennent la fuite, et de tout le cercle, assis commodément sur le perron, il ne reste que sa mère, qui lui dit : « Sire, vous n'aurez aujourd'hui que moi pour vic- »
» time ; mais n'est-ce donc pas assez d'une mère à immoler? »

Robert resta pensif : « Hélas ! dit-il, madame, pourquoi »
» vous occirais-je ? En ce moment, je ne me sens d'autre »
» envie que de répandre mes premières larmes, et de sou- »
» pirer du seul cœur que nature m'ait donné. »

Robert ne s'en tint pas là : dès ce moment, il résolut de s'amender lui et ses brigands, ses camarades. Mais n'ayant pu déterminer ces derniers à le suivre en cour de Rome, il les assomma ; ce qu'il considérait, sans doute, comme une façon telle quelle d'amendement. De là, il prit sa route à pied, en piteux costume, se fustigeant, Dieu sait comme, et quand son bras nerveux faiblissait, priant les passans de le suppléer. Le pape, fâché tout rouge, à cause des sept ermites, envoya Robert auprès d'un anachorète du voisinage, lequel, éclairé de Dieu, dit au pèlerin que, pour pénitence, il devait contrefaire le fou et le muet, ne mangeant de rien, sinon ce qu'il pourrait partager avec les lévriers de la vénerie impériale.

Robert contrefit le fou et le muet, ne mangea de rien, sinon en compagnie, avec les lévriers d'un empereur, qui, à ce temps là, résidait en une ville d'Italie, et avait une fille charmante, nommée Émeline, muette de naissance, et non par pénitence comme Robert, ou par accident

comme la muette de Portici. Après s'être repu quotidiennement en la vénerie, Robert n'avait d'autre passe-temps que de se rouler sous les arbres d'un verger, au bord d'une claire fontaine, et de contempler la belle Éméline, peignant ses cheveux d'or aux rayons argentés de la lune. Plusieurs rois soupiraient pour Éméline ; mais Éméline, jusqu'alors, ne prêtait l'oreille qu'au ramage des oiseaux.

Advint que l'un de ces rois, piqué du mépris de la princesse, amena trente mille Sarrazins contre l'empereur, qui ne put assembler que dix mille chevaliers. Les gens de l'empereur avaient du dessous, comme de raison, lorsque Robert, buvant à la fontaine en regardant Éméline, entendit une voix qui lui dit : « Prends ce cheval et ces armes blanches, afin que tu ailles secourir l'empereur contre les mécréans. » Et il le fit, et Éméline le lui vit faire, et les Sarrazins furent enfoncés. Après la victoire, Robert, percé à la cuisse d'un coup de lance, vint se désarmer près de la fontaine, et se remit tranquillement au métier de fou.

L'empereur, qui avait vu les exploits et la blessure de son sauveur, et qui ne le retrouvait plus au moment de le récompenser, fit crier par tout son territoire que le chevalier ayant blanc coursier, armes blanches et fer de lance en cuisse, eût à comparaître, s'il voulait recevoir pour femme la fille de l'empereur. Un malin sénéchal s'accomoda du signalement, puis s'en vint dire à l'empereur : « C'est moi, sire, bâillez-moi votre fille en dot. » Et l'empereur répondit : « Soit ainsi fait. »

Mais à l'autel, où le pape allait consacrer le mensonge, Éméline, par grâce spéciale, recouvra la parole, comme Yelva ; elle confondit le sénéchal, et fit connaître le héros légitime. Qui croirait qu'on eut quelque peine à détacher Robert de ses lévriers pour l'unir à Éméline ? Telle était en lui la force du remords et la soif de pénitence ! Le pape, intervenant, déclara que Robert s'était dignement racheté de ses fautes, et il l'unit à Éméline.

Ensuite Robert prit congé de l'empereur, et retourna devers la cité de Rouen, semant sur ses pas œuvres de charité chrétienne. Ses chevaux et ses mules étaient ferrés d'or, et

quand un des fers se détachait, ses gens avaient ordre de ne le pas ramasser. Et quand son chancelier lui disait qu'avec de telles manières il reviendrait au palais ducal plus pauvre encore qu'il n'en était sorti, Robert montrait Émeline : « Je rentrerai, disait-il, avec un trésor dont tout l'argent de France et d'Écosse ne pourrait approcher.

Robert ne voulut revoir le toit paternel qu'en costume de pèlerin, et qu'après avoir supporté de dures avanies. Ses parens étaient morts, il présenta sa femme à ses vassaux ; et de toute son ancienne diablerie, il ne lui resta que le surnom, lequel se transmit à un château, qu'il fit élever dans la forêt de Bourgtheroulde. Sur les ruines de ce manoir, apparaît encore quelquefois l'ombre du pêcheur converti, couvert du cilice des ermites.

(*Figaro.*)



Mémoires de lord Byron.

« Byron avait eu, depuis sa sortie du collège, et même avant, une ou deux intrigues amoureuses, mais où sa tête avait plus de part que son cœur. Une nuance bizarre de caractère, c'est que, porté comme tous les jeunes gens à se vanter de ses succès tant qu'ils étaient en perspective, il devenait mystérieux et réservé du moment que la chose prenait de la consistance. La moindre allusion à ses amours, même les plus frivoles, le faisait rougir comme une femme, et le décontenançait. Ses camarades avaient coutume de dire entre eux : il faut que Byron ait eu quelque bonne fortune, car le voilà redevenu discret et morose comme un amant éconduit. Il avait cette pudeur avec lui-même ; dans ses notes, comme dans ses lettres les plus intimes, il ne parle avec détail que des passions qui pour lui sont restées pures. Il paraît que sa première maîtresse (peut-être la mère de l'enfant auquel s'adresse la pièce suivante inédite) mourut fort jeune, et qu'il s'attribua en partie sa fin prématurée. Ce malheur le frappa aussi comme un pronostic de son sort à venir et de son futur isolement. « Je me suis trouvé *seul* à mon entrée dans la vie, disait-il plus tard, seul dans mes amours, seul dans mon ménage, et je mourrai seul ; je suis un animal essentiellement *solitaire*, non par *choix*, mais par *nécessité*.

A MON FILS.

« Ces cheveux dorés, ces yeux d'azur, brillans comme ceux de ta mère, ces lèvres de rose, dont les fossettes et les sourires ravissent doucement le cœur, tout me rappelle une scène de joie passée; tout ébranle mon âme, ô mon enfant!

» Un jour, tu bégaieras le nom d'un père. Ah! William, que n'est-ce aussi le tien! Alors, plus de déchiremens, plus de remords..... Mais, assez; mes soins sauront t'assurer le repos; l'ombre de ta mère sourira de joie, et, pour l'amour de toi, pardonnera le passé, ô mon fils!

» Le gazon a couvert son humble tombe, et le sein d'une étrangère t'a reçu. Le monde se rit de ta naissance, et t'accorde à peine un nom sur la terre; mais ses efforts ne flétriront pas une seule de tes espérances, car le cœur de ton père te reste.

» Pourquoi désavouerais-je les droits de la nature? Oh! non, que le monde en murmure et me raille! que les moralistes crient: je te nommerai l'enfant chéri de mes amours, beau chérubin, gage de jeunesse et de joie! Un père veille près de ton berceau.

» Oh! qu'il me sera doux, avant que l'âge ait ridé mon visage, avant que la moitié de ma vie se soit écoulée, de suivre en toi et un fils et un frère: d'employer le déclin de mes ans à te faire rendre les droits qui te sont dus.

» Quoique ton père soit jeune et insensé, jamais la fougue de son âge n'étouffera son amour paternel! et tant que les traits d'Hélène revivront en toi, le cœur qui connut ces joies passées, n'abandonnera jamais, ô mon fils, ce dernier gage d'un bonheur qui n'est plus.»

Nous donnons, sans en rien retrancher, cette petite pièce, modèle de grâce et de poésie, effusion d'un cœur rempli des plus purs sentimens, et pourtant plus tard si indignement calomnié. Byron perdit trop tôt ce fils qu'il appelait, dans l'avenir, son frère, son compagnon. Il n'avait pas encore dix-neuf ans lorsqu'il écrivit ces vers.

Voyons-le maintenant à son départ de l'Angleterre. On se rappelle le beau chant de départ de Childe-Harold : *Adieu, adieu! my native shore*, etc. ; ce n'est guère sur ce ton qu'il décrit son embarquement à son ami Hogdson, dans un mélange de prose et de vers burlesques.

« Je quitte l'Angleterre sans regret ; j'y reviendrai sans plaisir. Je suis comme Adam, le premier coupable, condamné à l'exil, mais je n'ai point d'Ève : et si j'ai mangé de la pomme, ma foi, elle était des plus aigres et des plus sauvages. Ainsi finit mon premier chapitre. Adieu. »

Au même.

Gibraltar, 6 août 1809.

« Séville est belle, et la Sierra-Moréna, que nous avons traversée en partie, est une chaîne de montagnes de dimensions raisonnables ; mais au diable les descriptions, toujours ennuyeuses !... Cadix, ravissant Cadix, merveille de la création ! la beauté de ses rues, de ses maisons, ne le cède qu'à la grâce de ses habitans : car, en dépit de tous mes préjugés nationaux, je dois avouer que les femmes de Cadix surpassent autant les Anglaises en beauté, que les Anglais l'emportent sur les Espagnols dans tout ce qui fait la dignité de l'homme. Les belles de Cadix sont les magiciennes du pays. Je faillis y faire une passion pour de longs cheveux noirs, des yeux tendres et languissans, et des formes plus gracieuses que je n'aurais pu les rêver, ne connaissant que la monotone insipidité et l'air endormi de mes compatriotes. Ajoutez à tout cela une coquetterie voluptueuse et décente qui est tout-à-fait irrésistible.

» Les duègnes dont on fait tant de bruit dans les romans sont ici fort accommodantes ; elles ne servent d'épouvantails que pour les hiboux, les corbeaux, et laissent approcher les oiseaux d'un plus beau plumage... Toutes les femmes espagnoles se ressemblent ; l'éducation est la même pour toutes. La femme du duc est aussi peu instruite que celle du paysan, et la femme du paysan a la même élégance de manières qu'une duchesse. Certes, elles sont des plus

séduisantes ; mais elles n'ont qu'une pensée dans l'âme , et la grande affaire de toute leur vie , c'est la galanterie. »

Nous voudrions pouvoir rapporter ici une aventure que Byron eut à Séville , où *sa vertu* , comme il l'appelle , fut mise à l'épreuve par une jolie Andalouse , qui lui dit , toutefois en le laissant s'éloigner : *Adios , tu hermoso ! me gusto mucho*. Mais nous aimons mieux renvoyer le lecteur aux chastes récits du poète , et lui emprunter quelques anecdotes sur le célèbre Sheridan , qu'il avait fort aimé , et pour lequel il professait une admiration sans bornes.

« J'ai vu Sheridan pleurer deux ou trois fois : peut-être le vin était-il pour quelque chose dans son attendrissement ; mais l'impression n'en était que plus vive , car qui eût pu supporter de voir couler des yeux de Marlborough les pleurs de l'impuissante vieillesse , et de voir Swift expirer imbécile et donnant au vulgaire le spectacle de sa folie.

» Une fois entre autres , chez Robins , après un dîner splendide où se trouvaient réunis les noms les plus illustres et les plus grands esprits , j'avais l'honneur d'être placé près de Sheridan. On fit quelques observations au sujet de la fermeté que montraient les whigs en refusant tous les emplois pour ne pas renoncer à leurs principes. « Messieurs , dit Sheridan , en interpellant les convives , il est parbleu facile à milord G... , au comte G... , au marquis B... ou à lord H... , qui comptent leurs revenus par millions , de faire parade de leur patriotisme et de résister aux tentations : mais ils ne savent pas de quelle force ont besoin ceux qui , avec un orgueil égal , des talents peut-être supérieurs et des passions plus vives , n'ont , dans tout le cours de leur vie , jamais possédé un schelling. » En parlant ainsi , il se mit à pleurer.

» Je lui ai plus d'une fois entendu dire qu'il n'avait jamais eu un schelling à lui. Il est vrai qu'il trouvait moyen d'en extraire bon nombre de la poche des autres.

» En 1815 , j'eus occasion d'aller chez mon procureur , je le trouvai avec Sheridan. Après quelques complimens réciproques , ce dernier se retira. Je demandai ce qui l'avait amené : « Oh ! me répondit l'homme de loi , c'est toujours

la vieille histoire ; il vient pour me prier de ne pas le poursuivre au nom de son marchand de vin, qui est mon client. Eh bien ! lui dis-je, que comptez-vous faire ! Rien du tout pour le moment, répliqua-t-il, qui aurait le cœur de poursuivre le vieux Sherry ? et d'ailleurs qu'y gagnerait-on ? » Tel était Sheridan, qu'il attendrissait un procureur.

» Je le vis prendre un jour sa propre monodie en l'honneur de Garrick ; il tomba sur la dédicace à lady ****, douairière : il entra en fureur, s'écria que c'était une fabrication, et que jamais il n'avait rien dédié à cette vieille prêcheuse, etc., etc., et pendant une heure il continua à injurier sa propre dédicace, ou plutôt celle qui en était l'objet. Si tous les écrivains étaient aussi sincères, ce serait divertissant.

» Comme il se mourait, on l'engagea à subir une opération qui pouvait le sauver : « Non, non, répondit-il, j'en ai déjà subi deux, et c'est bien assez pour la vie d'un homme. — Lesquelles ? lui demanda-t-on. — Je me suis fait couper les cheveux, et j'ai posé pour mon portrait. »

(*Le Temps.*)



RONDINO.

« Orphelin dès son enfance , Rondino fut laissé aux soins de son oncle , bailli de son village , homme avare , qui le traitait fort mal. Quand il fut d'âge à tirer pour la milice , le bailli disait publiquement : « J'espère que Rondino sera soldat , et que le pays en sera débarrassé. Ce garçon-là ne peut tourner à bien. Tôt ou tard il sera le déshonneur de sa famille. Certainement , il finira par être pendu. » On prétend que la haine de cet homme pour Rondino avait un motif honteux. Son neveu avait fait un petit héritage que le bailli administrait et dont il n'était pas pressé de rendre compte. Quoi qu'il en soit , le sort désigna Rondino pour être conscrit , et il quitta son village , persuadé que son oncle avait organisé dans le tirage une supercherie dont il était la victime.

» Arrivé à son régiment , il mit tous ses soins à se faire distinguer de ses chefs. Il savait lire et écrire ; il était fort intelligent. En peu de tems on le fit caporal , puis sergent. Son tems de service achevé , il voulut partir. Il fallut lui donner son congé : on l'accompagna de certificats honorables.

» Rondino se rendit aussitôt chez son oncle le bailli , lui reprocha son injustice et lui demanda fort insolemment de lui rendre son bien , qu'il retenait à son préjudice. Le bailli répliqua , s'emporta , produisit des comptes embrouillés , et la discussion s'échauffa au point qu'il frappa Rondino. Celui-ci lui porta aussitôt un coup de stylet , et l'étendit

mort sur la place. Le meurtre commis, il quitta le village, et demanda un asile à un de ses amis, qui habitait une métairie isolée au milieu des montagnes.

» Bientôt, trois gendarmes partirent pour l'y chercher. Rondino les attendit dans un chemin creux, en tua un, en blessa un autre, et le troisième prit la fuite. Depuis la persécution des carbonari, les gendarmes ne sont pas aimés en Piémont, et l'on applaudit toujours à ceux qui les battent. Aussi Rondino passa-t-il pour un héros parmi les paysans du voisinage. D'autres rencontres avec la force armée lui furent aussi heureuses que la première, et augmentèrent sa réputation. On prétend que, dans l'espace de deux ou trois ans, il tua ou blessa une quinzaine de gendarmes. Il changeait souvent de retraite, mais jamais il ne s'éloignait de plus de sept à huit lieues de son village. Jamais il ne volait; seulement, quand ses munitions étaient presque épuisées, il demandait au premier passant un quart d'écu, pour acheter de la poudre et du plomb. D'ordinaire, il couchait dans des fermes isolées. Son usage alors était de fermer toutes les portes et d'emporter les clés dans la chambre qu'on lui avait donnée. Ses armes étaient auprès de lui, et il laissait en dehors de la maison, pour faire sentinelle, un énorme chien qui le suivait partout, et qui plus d'une fois avait fait sentir ses redoutables dents aux ennemis de son maître. L'aube venue, Rondino rendait ses clefs, remerciait ses hôtes, et le plus souvent ses hôtes le priaient, à son départ, d'accepter quelques provisions.

» M. A..., riche propriétaire de ma connaissance, le vit, il y a trois ans. On faisait la moisson, et il surveillait ses ouvriers, quand il vit venir à lui un homme bien fait, robuste, d'une figure mâle, mais point féroce; cet homme avait un fusil, mais, à cinquante pas des moissonneurs, il le déposa au pied d'un arbre, ordonna à son chien de le garder, et s'avançant vers M. A...., il le pria de vouloir bien lui donner quelque aumône. — Pourquoi ne travaillez-vous pas avec mes ouvriers? lui dit M. A..., qui le prenait pour un mendiant ordinaire. Le proscrit sourit, et dit: Je suis Rondino. Aussitôt on lui offrit quelques pistoles. Je ne

prends jamais qu'un quart d'écu, dit Rondino; cela me suffit pour remplir ma poire à poudre. Seulement puisque vous voulez faire quelque chose pour moi, ayez la bonté de me faire donner quelque chose à manger, car j'ai faim. Il prit un pain et du lard, et voulait se retirer aussitôt emportant son dîner; mais M. A... le retint encore quelques momens, curieux d'observer à loisir un homme dont on parlait tant. — Vous devriez quitter ce pays, dit-il au proscrit; tôt ou tard vous serez pris. Allez à Gênes ou en France; de là, vous passerez en Grèce, vous y trouverez des militaires, nos compatriotes, qui vous recevront bien. Je vous donnerai volontiers les moyens de faire ce voyage. — Je vous remercie, répondit Rondino après avoir un peu réfléchi. Je ne pourrais vivre autre part que dans mon pays, et je tâcherai de n'être pendu que le plus tard possible.

» Un jour, quelques voleurs de profession cherchèrent Rondino et lui dirent : Cette nuit, un conseiller de Turin doit passer à tel endroit; il a 40,000 livres dans sa voiture, si tu veux nous conduire, nous l'arrêterons, et tu auras part de capitaine. Rondino leva fièrement la tête, et les regardant avec mépris : Pour qui me prenez-vous? dit-il, je suis un honnête proscrit, et non un voleur. Ne me faites plus de semblables propositions, ou vous vous en repentirez. Il les quitta et alla au devant du conseiller. L'ayant rencontré à la tombée de la nuit, il fit arrêter la voiture, monta sur le siège et ordonna au cocher de continuer sa route. Cependant, le conseiller tremblant, s'attendait à chaque instant à être assassiné. Au milieu d'un défilé, les voleurs paraissent à l'improviste; Rondino leur crie aussitôt : Cette voiture est sous ma protection; vous me connaissez, et si vous l'attaquez, c'est à moi que vous aurez à faire. Il avait son fusil levé, et son chien n'attendait qu'un signal pour s'élançer sur les brigands. Ils s'ouvrirent devant la voiture, qui bientôt fut en lieu de sûreté. Le conseiller offrit un présent considérable à son libérateur, mais Rondino le refusa. Je n'ai fait que le devoir de tout honnête homme, dit-il; aujourd'hui, je n'ai besoin de rien; toutefois, si vous voulez me prouver votre reconnais-

sance, dites seulement à vos fermiers de me donner un quart d'écu quand je n'aurai plus de poudre, et à dîner quand j'aurai faim.

» Rondino fut pris, il y a deux ans, de la manière suivante. Il vint coucher une nuit dans un presbytère; il demanda toutes les clés, mais le curé eut l'adresse d'en retenir une, au moyen de laquelle, le brigand une fois endormi, il put envoyer un jeune garçon qui le servait, avertir le brigadier de gendarmerie le plus proche. Le chien de Rondino était doué d'un instinct merveilleux pour sentir de loin l'approche de ses ennemis. Ses aboiemens éveillèrent son maître, qui essaya de sortir du village; mais déjà les avenues étaient gardées. Il monte sur le clocher et s'y barricade. Le jour venu, il commença à tirer par les fenêtres, et bientôt obligea les gendarmes à gagner les maisons voisines, et à renoncer à donner l'assaut. La fusillade dura une grande partie de la journée. Rondino n'était pas blessé, et déjà il avait mis hors de combat trois gendarmes, mais il n'avait ni pain, ni eau, et la chaleur était étouffante; il comprit que son heure était venue. Tout d'un coup on le vit paraître à une fenêtre du dehors, élevant un mouchoir blanc au bout de son fusil. On cessa de tirer. Je suis las, dit-il, de la vie que je mène; je veux bien me rendre, mais je ne veux pas que des gendarmes aient la gloire de m'avoir pris. Faites venir un officier de la ligne, et je me rendrai à lui. Précisément un détachement, commandé par un officier, entra dans le village; on consentit à ce que demandait Rondino. Les soldats se mirent en bataille devant le clocher, et Rondino sortit à l'instant. Il s'avança vers l'officier, et lui dit d'une voix ferme: Monsieur, acceptez mon chien, vous en serez content; promettez-moi d'avoir soin de lui. L'officier le lui promit. Aussitôt Rondino brisa la crosse de son fusil, et fut emmené sans résistance par les soldats, qui le traitèrent avec beaucoup d'égards. Il attendit son jugement pendant près de deux ans; il écouta son arrêt avec beaucoup de sang-froid, et subit son supplice sans faiblesse ni fanfaronades. »

(*Le National.*)

Chronique.

27 FÉVRIER.

Il y a dix-huit mois, les ouvriers d'un moulin, en Écosse, élevèrent deux jeunes hérons avec le plus grand soin et en pleine liberté. Tous les deux s'envolèrent dès que leurs ailes purent les porter; mais au printemps suivant ils vinrent revoir leurs anciens amis, après quoi ils disparurent de nouveau. L'un d'eux est revenu seul le mois dernier, et a toujours montré la même confiance et la même familiarité. Reconnaissant parfaitement ceux qui ont soigné son enfance, il se laissait prendre et approcher par eux, mais fuyait devant tous les étrangers. Enfin, après deux semaines d'un séjour d'amitié, il a repris son vol. On ne dit pas s'il a promis de revenir. — En 1807, M. Dudon étant auditeur au Conseil d'État, fut chargé de porter à l'Empereur, qui était à Erfurt, le portefeuille des délibérations du Conseil. Il le perdit en route. Vous jugez de son embarras, quand il dut avouer sa maladresse et son peu de soin. Il fallut cependant en venir là. « Comment, s'écria Napoléon irrité, vous avez perdu le portefeuille du Conseil d'État! Comment avez-vous fait cette sottise? — Sire, le portefeuille est tombé de mon cabriolet. — Ce n'est pas possible, Mon-



sieur, un cabriolet fermé, rien ne tombe. — Sire, j'avais fait attacher le portefeuille derrière le cabriolet, et les cahots..... — Le portefeuille derrière le cabriolet, Monsieur! Et pourquoi pas dedans? — Sire, la voiture était trop étroite. — Et parbleu! Monsieur, il fallait donc mettre le portefeuille dedans et vous derrière. » — L'expédition française a trouvé établi, à Madagascar, un sergent de notre nation, nommé Robin, dont l'histoire est curieuse. Déserteur du bataillon de Bourbon, cet homme entra au service de Radama, roi de la tribu des Aras, en qualité d'instructeur, et obtint bientôt un commandement important. Cependant, comme il arrivait à chaque instant dans l'île des agens anglais, et que notre sergent-général leur supposait des intentions peu favorables à lui et à son souverain, il raconta à celui-ci, en manière d'apologue, l'histoire de Tippou-Saëb. Radama comprit parfaitement, et une route qui conduisait de sa capitale à la mer fut détruite immédiatement. Depuis, Radama est mort; une révolution s'est opérée; sa femme est montée sur le trône; mais, confondant Anglais et Français dans sa haine contre les blancs, elle a annulé tous les marchés contractés avec les négocians de cette couleur, et a forcé l'agent britannique à se rembarquer. Quant à Robin, il s'est retiré de la cour, et jouit paisiblement d'un revenu de 20,000 francs environ. — *La feuille du commerce de Florence* rapporte quelques détails très-plaisans sur un acteur mort à 118 ans. Il était fils d'un auteur, et commença à jouer la comédie à 8 ans. Suivant le journal qu'il a laissé de sa vie, il remplit 2,760 rôles, et joua 2,811 fois. Il dépensa 26,700 francs en fard; le total des appointemens qu'il reçut s'élève à 238,000 fr.; il mourut sur la scène 10,040 fois; fut roi 130 fois, honnête homme 920 fois, criminel et malheureux 15,500 fois. Enfin cet acteur est Jean Noël, artiste des Français, qui mourut à Paris le 15 juin dernier. A tout ceci, il n'y a qu'un petit inconvénient: c'est que personne n'a jamais connu Jean Noël, car il n'a jamais existé. Mais *la feuille du commerce de Florence l'a dit*, les habitans de Florence doivent le croire, et nous en rire. — Dernière-

ment, un grand nombre d'habitans de Louisville (États-Unis) ont donné un banquet à M. Jean Rowan, sénateur envoyé au congrès par l'état de Kentucky. Ce sénateur a retracé, dans sa réponse à un toast, l'histoire de la civilisation de toute une contrée. « Oui, Messieurs, a-t-il dit, vous avez eu raison de m'appeler *l'Enfant du désert*. A la fin de la guerre de l'Indépendance, mon père, voulant réparer les brèches que son attachement à la cause de l'Amérique avait faites à sa fortune, émigra de la Pensylvanie, sa patrie, pour s'enfoncer dans les deserts de Kentucky. Il y arriva en mars 1783. Au printemps de l'année suivante, il emmena cinq familles, et s'établit avec elles auprès des cataractes de Green. Ce lieu se trouvait alors éloigné de cent milles du monde habité. J'avais onze ans..... Ce pays, où ma mère risqua d'être assassinée par les sauvages, et qui n'offrait que des déserts, rivalise maintenant avec les États les plus anciens de la confédération, et on s'y procure les mêmes jouissances qu'ailleurs. Enfin j'ai assez vécu pour voir le Kentucky passer par tous les degrés de la civilisation, et se changer, d'un désert qu'il était, en un pays bien cultivé et supérieurement policé. » — *Les Petites affiches*, ces archives des trésors de commandes viennent de donner lieu à une singulière mystification. Il y a peu de jours, un des entrepreneurs du bonheur général fait annoncer qu'une demoiselle C..., dont il donnait l'adresse, âgée de dix-neuf ans, d'un physique agréable, et douée d'une merveilleuse aptitude au somnambulisme, désirait trouver un magnétiseur qui voulût la recevoir pour faire des expériences sur elle, moyennant des conditions avantageuses. Une semblable annonce excita la curiosité, improvisa des magnétiseurs, et bientôt ce fut, chez mademoiselle C..., une foule d'importuns visiteurs. Justement irritée d'une si mauvaise plaisanterie, cette jeune dame en attaque l'auteur devant les tribunaux. — Les Japonais sont devenus plus méfians que jamais. Ils ont arrêté le docteur Siebold, qui résidait au Japon depuis quelque temps. Une correspondance entre lui et les Japonais de l'intérieur a été interceptée. Il est probable que cette découverte lui coûtera la liberté pour toute sa vie, et

privera les sciences d'une très-belle collection de livres et de cartes qu'il avait faite au Japon, mais qui lui a été enlevée. — Parmi les mascarades départementales qui prouvent l'intelligence du plaisir, on a remarqué, cette année, les habitans du département du Nord. A Bourbourg, une centaine d'entre eux se sont réunis; les uns, déguisés en brigands, couraient la ville, entrant dans les boutiques, dans les magasins, chez les boulangers, les bouchers, les marchands de vins, et emportant tout ce qui leur tombait sous la main. Curieux, badauds, flâneurs, tous furent victimes de la terrible bande. Chapeaux, manteaux, chales, sacs, mouchoirs, tout disparut aussi lestement qu'à la sortie de l'Opéra. Mais bientôt accoururent les gendarmes. Remplis d'un zèle admirable pour le bon ordre, ils poursuivirent, cernèrent les Cartouches et les Mandrins modernes, puis les amenèrent sur la place publique, où un tribunal en plein vent les condamna aux galères à perpétuité. Il faut ajouter que tous les objets volés, qui furent distribués aux pauvres, avaient été payés à l'avance. Une circonstance fort plaisante, c'est qu'un marchand de bois, qui avait vendu cent fagots, était du nombre des brigands et se vola lui-même. — On compte à Paris 680 couvents, et 19,340 congrégations religieuses en France. — Le bal de l'Opéra a donné lieu à plusieurs scènes comiques, qu'on a successivement apprises après la grande solennité. On a parlé de ce couple étranger qui, trompé par le voisinage, fût à *Idalie* pour voir les *princesses*. Maintenant, l'on rit beaucoup de la méprise du cocher de l'un des personnages qui assistaient au bal. Ayant mal compris ce que lui dit le chasseur, il conduisit la duchesse *** dans le petit hôtel de la maîtresse de son mari; il demanda la porte, et, par son allure en entrant, prouva que la maison lui était aussi connue que le chemin. La duchesse est courroucée au dernier point. Une riche parure n'a pu la désarmer, et, bien qu'on prétende qu'elle se soit déjà vengée par anticipation, elle jure de se venger encore.

Théâtres.

ODÉON. — *La Mort de Molière*, drame en trois actes et en prose, par M. Dumersan. — Le carnaval semble un tems peu propice pour convoquer le public à des funérailles ; mais puisque celles de notre première célébrité littéraire ont eu lieu à cette époque, et qu'un anniversaire est toujours une circonstance à saisir, M. Dumersan a aussi bien fait de choisir celui de 1830. L'auteur a représenté Molière subitement indisposé à son théâtre, dans la pièce du *Malade imaginaire* et ayant à lutter contre les coups de la mort et ceux de l'infâme Pirlon, de ce Pirlon qui servit de modèle à la création de *Tartufe*, et qui cherche à se venger, jusqu'aux portes du tombeau, des affronts que lui a causés Molière en le démasquant. Dans le même moment, cet hypocrite, digne en tout de sa copie, poursuit la fille d'un riche bourgeois qui rejette ses offres, et s'expose à sa vindicative colère en laissant échapper la preuve de son amour pour un autre. Muni d'un mandat d'arrêt, Pirlon vient pour saisir la jeune fille coupable d'aimer, qui s'est réfugiée chez Molière. Mais il la trouve repentante et prononçant ses vœux au milieu des sœurs de charité qui reçoivent le dernier soupir du grand homme. — Cette pièce si digne

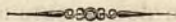
d'intérêt par son sujet, est, par son mérite, digne de la bienveillance qui l'a accueillie.

La Sœur cadette, comédie en un acte et en vers par MM. Arnould et Fournier. — La direction du théâtre de l'Odéon déploie une grande activité, et si un bon choix présidait toujours à la réception de ses pièces, de riches recettes récompenseraient ses efforts. Il n'en est pas ainsi. Depuis la réouverture, *Néron* seul a attiré la foule; de trois ouvrages représentés en quinze jours, deux seront bientôt comme non venus. — Cette fois, on a mis en scène deux sœurs : l'une, coquette, qui perd trois amans, et sa cadette, jeune ingénue, qui les subjugué par sa modestie; mais n'en épouse qu'un par délicatesse. — Une action si faible méritait le blâme; quelques vers faciles et gracieux rachetaient l'indulgence; c'est tout juste une compensation suffisante pour constituer une nullité.

GALTÉ. — *Ondine, ou la Nymphé des eaux*, pièce-féerie en trois actes, par un élève de l'école de natation. — Spectacle hydraulique inondé de décors et submergé par un dialogue limoneux que son aquatique auteur a été pêcher en eau trouble. Le premier acte a vogué assez heureusement sur une mer inconnue, à travers les épais brouillards qui couvraient son embouchure; le second à vu se soulever la vague tumultueuse d'un public en tourmente; au troisième, l'orage a éclaté par une pluie de murmures et un déluge de sifflets, suivis d'une complète débâcle. Cependant, à cause de ses brillans appareils nautiques, cette pièce doit revenir à flot et nager quelque tems entre deux eaux, jusqu'à ce que, entraînée par le courant, elle aille se perdre dans le vieux répertoire, puis figurer à la morgue dramatique.

AA.

Poëvue des Modes.



La mode est un tyran qui tourne dans un cercle, a dit Lemierre ; rien de plus vrai que cette idée, tout, chaque jour, nous en montre la justesse. Les habits, les usages, les mots, tombent en désuétude pour reparaître à des intervalles plus ou moins rapprochés. Depuis que la mode s'est jetée sur la voie gothique, elle y marche à grands pas, et nos dames ne se doutent guère qu'elles vont reprenant pièce à pièce l'antique accoutrement de leurs grandes aïeules. Les manches à gigot ou à l'imbécile, par exemple, étaient tellement à la mode en Italie au quatorzième siècle, l'abus en était si grand, que plus d'un écrivain en parla en termes satiriques. Franco Sacchetti, auteur de nombreux ouvrages estimés, fit deux *canzoni*, que l'on vient de réimprimer à Florence, comme de circonstance, contre cette mode que les hommes et les femmes avaient également portée à l'excès.

« Je vois de toutes parts, dit-il, tant de manches énormes et de formes si diverses, qu'à peine puis-je les nombrer. Il n'est corps si gros qui ne pût entrer où l'on met aujourd'hui son bras. » Le même Sacchetti, dans un passage de ses nouvelles, dit encore à ce sujet : « Leurs manches devraient bien plutôt s'appeler sacs ; fut-il jamais mode plus triste et plus désavantageuse à la beauté ? »

Nous apprenons aujourd'hui que les manches à la *Marino*

Faliero et à la *dona Maria* ont pris en Italie, et vont probablement être exposées aux mêmes satires; mais, dans quelques jours, l'exagération de nos nouvelles manches collantes, dites à *l'amadis*, iront déconcerter la verve des faiseurs de *canzonnettes*, et leur rappeler combien la critique doit être prompte lorsqu'elle s'attache à suivre les modes françaises. Quant à nous, chargées presque de les devancer dans leur réputation, nous devons convenir que le goût des manches larges tombe avec une rapidité étonnante. Maintenant, les bras sont étroitement serrés depuis le coude jusqu'au poignet. La partie supérieure seule conserve une ampleur immense : telle sera probablement la mode générale de cet été; ainsi, plus une des jolies robes de l'année dernière ne pourra reparaitre dans nos salons ou nos promenades, sans s'exposer à un houra de critique.

— N'ayant pu donner un compte complet de tant de jolies modes réunies au bal de l'Opéra, nous citerons aujourd'hui, parmi les choses nouvelles qui s'y firent remarquer, des bouquets dits à la *Ariane*, montés en labyrinthe, placés au sommet de la tête, particulièrement sur des coiffures à la chinoise.

— Les fleurs les plus remarquables étaient des cactus, dont les étamines nombreuses étaient en or, ainsi que les feuilles et les tiges, pour les coiffures ornées d'une seule fleur.

Les anémones doubles, les dahlia à fleurs doubles, des renoncules aspirées, des ketmia plus connus sous le nom de rose de la Chine, des branches de boule de neige, des touffes d'hortensia rose et de gros coquelicots de jardin pour les coiffures et bouquets de ceinture.

— Un chaperon de croccus roses, dont les étamines et le feuillage étaient en argent, entremêlés de petites touffes de millet en argent, sans cesse en mouvement, formaient des coiffures charmantes.

Des couronnes à la *dona Maria* en œillets et ancolie.

D'autres en croccus, bruyères et petites fleurs en grappes, variées de nuances.

— Tant de bals brillans ont lieu depuis quelques jours,

que presque toutes les femmes, connues par leur élégance, se sont fait distinguer par de charmans costumes. Madame la comtesse de Venevelles portait, au dernier bal de M. Bonfil, une robe charmante et d'un genre tout-à-fait nouveau. C'était une gaze du Japon peinte en fleurs de la plus grande fraîcheur et rehaussées d'or et d'argent. La coiffure était une guirlande de topazes et des épis d'or. Le charme d'une jolie figure et de beaux cheveux ajoutaient à l'agrément d'une toilette aussi distinguée.

Plusieurs élégans se montrent dans les bals en pantalons collans, de casimir, de reps, ou de velours blanc; on en voyait un assez bon nombre au bal de l'Opéra.

Sous un gilet de piqué blanc, un dessous en étoffe de soie bleu-de-ciel, à petits bouquets d'argent, est d'un fort joli effet,

Les redingottes sont à collet et revers d'une seule pièce, très larges, et doublés en velours noir. La gravure de costume d'homme jointe à cette livraison, offre le dessin exact de cette nouvelle forme de redingotte.

Les chapeaux à forme conique très-prononcée ont les bords petits et relevés.

Les cols en satin noir sont abandonnés pour ceux en velours, dont les bouts sont fermés sur la poitrine par de petits boutons en or ou en argent ciselés.



LA TRIBU

D'Orangs-Outangs.

M. Mitchell, colon écossais, établi au Cap de Bonne-Espérance, a adressé au berger d'Ettrick (James Hogg, poète anglais) sous la date du 1^{er} octobre 1826, une lettre d'où sont tirés les détails extraordinaires que l'on va lire :

M. Mitchell vivait paisiblement avec sa femme, jeune et belle Écossaise, et son fils William, enfant de onze mois, sur son petit établissement à Vander-Creck, lorsqu'une nuit, une tribu de cette espèce de singes que les naturalistes nomment *orangs-outangs*, *pongos* ou *hommes des bois*, envahit le jardin de son habitation. Aidé de ses gens, M. Mitchell parvint à mettre ces singes en fuite, et tua même un de leurs petits. Le surlendemain, l'un des orangs-outangs, qui était demeuré caché dans le jardin, surprit le petit William, le saisit dans ses bras, se jeta dans la rivière de Keys, la traversa à la nage, et, quoique poursuivi de très-près, gagna sans accident le bois voisin, tenant toujours l'enfant embrassé. Environ trois mois après cet événement, la femme de M. Mitchell disparut aussi. Comme peu de temps auparavant, un des chefs du pays avait de-

mandé à acheter cette jeune femme, on le soupçonna de l'avoir enlevée. Le lieutenant, M. Kensie fut chargé de prendre avec lui trois compagnies du 72^e, et d'aller tirer une vengeance éclatante du ravisseur. Mais un domestique cafre arrêta le départ de l'expédition, en apprenant à M. Mitchell qu'il avait aperçu une bande d'orangs-outangs emporter sa femme de l'autre côté de la rivière. Cet homme ajoutait que comme la pauvre créature ne poussait aucun cri, ne se débattait pas, et que sa tête était penchée vers la terre, on devait supposer qu'elle était morte.

Deux années s'écoulèrent sans que M. Mitchell pût se procurer aucune information sur le sort de sa femme et sur celui de son fils. Vers le commencement de 1825, le bruit se répandit dans la colonie que deux femmes, en cueillant des fruits sur les montagnes de Nourowelt, dans l'intérieur des terres, avaient vu un orang-outang accompagné d'un enfant blanc. On fit partir aussitôt un détachement, avec ordre de se diriger vers le lieu indiqué par les deux femmes. Après une semaine de marche, le détachement arriva à sa destination. Les hommes qui le composaient apprirent des naturels, qu'une colonie d'orangs-outangs s'était établie sur leurs terres, et que, selon les apparences, ils ne tarderaient pas à posséder le pays tout entier, parce que le grand-esprit leur avait envoyé, des contrées situées au-delà du soleil, une reine qui leur enseignait à faire les mêmes choses que les hommes. Renforcé d'une troupe nombreuse de ces naturels, le détachement cerna la tribu d'orangs-outangs. Au commandement de leur chef, ceux-ci volèrent aux armes. Les mâles étant les plus robustes, se formèrent autour de leur camp en un cercle tres-serré, et placèrent au centre leur reine, leurs femelles et leurs petits. Ils avaient tous un air triste et chagrin. M. Mitchell monta sur un rocher qui dominait le camp pour s'assurer que sa femme était réellement avec eux. Il l'appela plusieurs fois par son nom. Elle lui répondit. Tous les pongos jetèrent alors leurs armes, et se retirèrent de manière à permettre à M. Mitchell de s'approcher d'elle sans danger. M^{me}. Mitchell s'avança au-

devant de son mari, tenant d'une main le petit William, et de l'autre une petite fille de deux ans environ ; ces deux enfans paraissaient frais et bien portans. L'approche de M. Mitchell les effraya tellement, qu'ils coururent se réfugier parmi les orangs-outangs. M^{me}. Mitchell dit à son mari qu'avant de quitter ses amis les pongos, elle désirait les remercier des soins qu'ils avaient eus pour elle. En conséquence, après avoir partagé également entre eux les provisions de fruits, d'herbes et de racines, elle leur fit comprendre, par un discours accompagné de toutes sortes de gestes et de contorsions, que c'était avec peine qu'elle se voyait obligée de se séparer d'eux. Il s'éleva alors parmi les pongos de grandes lamentations. La plupart d'entre eux s'approchèrent d'Agnès, et, prenant sa main et celles des deux enfans, les placèrent sur leurs têtes. Enfin Agnès partit avec les deux enfans, et arriva heureusement à Vander-Creek. Durant trois jours, une troupe des plus forts et des plus grands orangs-outangs avait suivi les pas du détachement, et chaque jour quelques-uns d'eux venaient près d'Agnès, pour s'assurer qu'on ne lui faisait aucun mal.

A son retour, M^{me}. Mitchell donna des détails sur son séjour parmi les pongos. Ces animaux sont, à ce qu'il paraît, partagés en différentes tribus gouvernées par un chef suprême et par des chefs secondaires. Ceux qui vinrent piller le jardin de M. Mitchell avaient amené avec eux l'unique héritier du trône, étant dans l'usage de ne jamais laisser derrière eux aucun membre de la famille royale, de peur de surprise. C'était ce royal enfant qui avait été tué par M. Mitchell. La reine, sa mère, ignorant sa mort ainsi que toute la tribu, avait supplié son auguste époux de se mettre en quête pour tâcher de retrouver leur enfant chéri. Les recherches du vieux monarque avaient été infructueuses ; il avait pris, pour remplacer son fils, celui de M. Mitchell, l'avait apporté à la reine sans lui faire aucun mal, et avait chargé celle-ci de l'allaiter. La reine donna à téter pendant trois mois au petit William, et jamais enfant ne fut mieux soigné. Au bout de ce temps, William

commença à marcher ; il essaya de parler , mais il ne put apprendre autre chose que les cris des différens animaux.

Désespérés de n'avoir aucun moyen d'enseigner à leur futur souverain l'art de la parole , pour lequel il montrait tant de dispositions , les pongos formèrent le dessein d'aller chercher sa mère elle-même pour lui servir de maître. Cela fut exécuté avec beaucoup d'habileté ; car ils pénétrèrent dans la maison de M^{me}. Mitchell , la garottèrent , lui mirent un baillon dans la bouche , la placèrent sur leurs bras , et traversèrent ainsi le hameau , au milieu du jour , sans que personne s'opposât à leur passage. Si l'on en croit M^{me} Mitchell , il est impossible , à moins d'en avoir été témoin , de se faire une idée de l'adresse , de la force irrésistible et de la rapidité des mouvemens des pongos. Ceux qui l'enlevèrent eurent pour elle , durant le chemin , les attentions et les prévenances les plus délicates , et lui fournirent abondamment de l'eau et des fruits pour sa nourriture. Son désespoir ne s'apaisa néanmoins que lorsque ses ravisseurs l'eurent conduite près de son cher William , qui sautait et gambadait avec les petits orangs-outangs , ses camarades , pour lesquels il paraissait avoir conçu une affection très-vive. Elle reprit aussitôt ses droits sur son fils. Son autorité lui fut rendue sans contestation , et elle put même s'apercevoir , dès ce moment , que ses volontés seraient des lois pour la tribu des Pongos. Rien de ce qu'elle désirait ne lui était refusé , excepté pourtant la liberté de retourner auprès de son mari. Ce fut six mois et six jours après son enlèvement qu'elle accoucha de la petite fille dont il a été question plus haut. En parlant des pongos , M^{me} Mitchel ne se lassait point de faire l'éloge de leur docilité , de leur générosité , de leur bon naturel , de la vive tendresse qu'ils montrent à leurs femelles et à leurs enfans ; et elle ne mettait pas un seul instant en doute que ces animaux qui rient , soupirent et crient comme les hommes , qui se nourrissent de fruits , de racines et de végétaux , sans jamais manger la chair d'aucun animal , ne soient de véritables créatures humaines , à la seule différence que le don de la parole leur est refusé.

Le Maréchal

ET

LE CAPITAINE ARGO.



La scène se passe dans la salle à manger du Maréchal.

UN DOMESTIQUE (*ouvrant une porte*).

Monsieur le maréchal est servi.

LE MARÉCHAL (*Il entre en robe de chambre et s'assied
seul à table.*)

Augustin, faites remettre les lettres qui sont sur ma table dans les bureaux de la chancellerie. Qu'on mette les chevaux. Je sortirai après le déjeuner.

LE DOMESTIQUE.

Il y a dans l'antichambre un monsieur qui a demandé M. le maréchal.

LE MARÉCHAL.

A-t-il dit son nom ?

LE DOMESTIQUE (*riant*).

Il m'a pris par les deux joues... Pardon, monsieur le maréchal, et il m'a dit : Bigre de farceur, va-t-en dire au maréchal que je suis le capitaine Argo.

LE MARÉCHAL.

Argo ? Ah ! c'est juste, un de nos plus vieux capitaines : Qu'il entre ! qu'il entre !

LE DOMESTIQUE (*sort et rentre annonçant*).

Monsieur le capitaine Argo !

LE MARÉCHAL.

Entrez, entrez, capitaine, je suis seul.

ARGO (*regardant la table*).

Ah ! sacrédié, mon maréchal, nous sommes donc encore dans les fricoteurs ? Bon !

LE MARÉCHAL.

Eh bien ! asseyez-vous, capitaine. Vous dejeûnez-bien avec moi ?

ARGO.

Ça n'est pas de refus, maréchal. — Corbleu, je suis un bon paysan à présent. Il n'y a pas gras dans notre petit village de St.-Bris ; on n'y mange pas de bons morceaux tous les jours.

LE MARÉCHAL (*en versant à boire*).

Buvez donc, capitaine. Qu'est-ce qui me procure le plaisir de vous voir ?

ARGO.

Ah ! je vas vous dire, maréchal. — C'est pas le tout que de vivre. Sept cents cinquante francs de retraite, c'est bien juste pour mettre des carottes dans le pot-au-feu ; et de plus, que j'ai une diablesse de femme..... la fille d'un ancien adjudant-major du deuxième léger. — Et j'ai maintenant

cinq petites marmailles qui mangent l'enfer ; le juge de paix là bas me dit hier : Mais, capitaine, vous parlez toujours du maréchal ! Ah ? bigre oui, que je parle du maréchal ! Un brave soldat que j'ai vu colonel ! — Mais qu'il me dit : Capitaine, c'est une bonne protection, et vous pourriez en profiter.

LE MARÉCHAL.

Eh bien, capitaine, voyons. Vous voulez passer officier de la légion-d'honneur, je vois cela ; changer la croix d'argent pour une croix d'or ?

ARGO.

Vous l'avez deviné, accent aigu sur l'é. Voilà la chose !

LE MARÉCHAL.

Mais, mon bravo Argo, vous espérez avoir mille francs au lieu de deux-cents cinquante ? C'est que nous ne comptons plus comme cela aujourd'hui. Les décorations de tous grades ne sont plus qu'honoraires.

ARGO.

La rosette sans les espèces ! une belle fichaise. Par Dieu, la croix ! je l'ai depuis vingt-cinq ans, la croix de troupier ; c'est la meilleure ! Il me l'a donnée quand j'étais tambour.

LE MARÉCHAL.

Je sais que vous avez de vieux services, capitaine. Oh ! j'ai bonne mémoire. Vous rappelez-vous la vingt-troisième demi-brigade ; je vous avais donné à commander une compagnie, que vous avez bravement menée.

ARGO (*s'animant*).

Ah ! les braves mâtins que ça faisait. Il y avait là dedans des fameux sous-officiers ! Il y en avait trois qui valaient dix capitaines Argo ! — Giberne de Dieu ! les bons petits voltigeurs que ça faisait ! Et des lieutenans... Oh ! les braves lieutenans.

LE MARÉCHAL.

Je vous ai vu bon sous-officier aussi. Je me souviens même du jour où vous avez été nommé sergent. C'était en Espagne. Vous aviez pris quatorze canons.

ARGO.

Allons donc, maréchal, ne parlons pas de ça. D'ailleurs le capitaine nous avait dit : Voltigeurs ! il n'y a pas de bon Dieu, il faut que vous me preniez ces canons-là. — Ces pauvres fichues bêtes de caracos étaient sur une hauteur, ils n'y entendaient rien du tout : quand nous sommes sortis du petit bois, nous étions douze ou treize, quinze peut-être tout au plus. Ils se sont sauvés comme s'il leur tombait sur les reins une division toute entière, et nous avons gardé les pièces de campagne, les mulets et toute la boutique... Ah ! les brigands avec leurs petits canons... Un paysan les aurait pris comme moi.

LE MARÉCHAL.

Allons, pas de modestie, vous aviez un nom dans l'armée ; j'ai entendu l'Empereur parler de vous.

ARGO (*se levant et fondant en larmes*).

Non ! je ne veux plus voir de troupier ; ça me fait trop de peine !...

LE MARÉCHAL.

Q'est-ce donc, capitaine, allez-vous faire l'enfant ?... Que voulez-vous, ce temps-là est passé. Allons ! (*Il lui prend la main.*) Ne suis-je pas votre vieux camarade aussi ?

ARGO (*pleurant plus fort*).

Ah ! triple Dieu... Ce sont ces poignées de main qui me tuent !... Je ne veux plus venir vous voir, vous autres !...

LE MARÉCHAL (*le regardant*).(*à part.*)

Avec ces gens-là, est-il étonnant qu'on ait fait l'empire !...

Cette trempe d'hommes n'existe plus. (*haut.*) Voyons, Argo, asseyez-vous.

ARGO (*s'essuyant les yeux*).

Ah! maréchal, laissez-moi me remettre.

(*Il boit et se rassied.*)

LE MARÉCHAL.

Voyons, êtes-vous tranquille dans votre village? Avez-vous de l'aisance?

ARGO.

Ah! pour ce qui est de ça, on est paysan. Je me lève à la diane; je vas boire le petit verre chez un ami; je me promène; toujours de l'indépendance; je reviens jouer avec les marmots; quand ça fait trop de bruit, j'ai en haut quatre bottes de paille, avec une capote du régiment: assez causé; je dors un somme, la tête sur mon premier sac; je dîne; le soir on fera une petite partie, on se couche de bonne heure, et, mon ami Argo, je te souhaite une bonne année; en voilà jusqu'au lendemain matin.

LE MARÉCHAL.

Vous avez des enfans? — Nous pouvons en mettre un ou deux à Saint-Denis.

ARGO.

Ah bigre, tant mieux. Vous me placerez d'amitié, militairement, deux ou trois de mes mioches qui mangeront le pain du Roi en attendant la gamelle.

LE MARÉCHAL.

C'est faisable. Quel âge ont vos enfans?

ARGO.

Eh! je ne vous dirai pas au juste: ça pourrait bien courir comme ça du côté de neuf ou dix ans. Il faut me fourrer tout cela à Saint-Denis, maréchal, puisque c'est un établissement pour les légionnaires.

LE MARÉCHAL.

Tous vos enfans sont donc des filles ?

ARGO.

Au contraire, giberne de Dieu ! Tous garçons. — Cinq garçons du sexe masculin, comme a dit le curé, et qui boivent déjà la goutte sans faire la grimace.

LE MARÉCHAL (*riant*).

Alors, capitaine, nous ne nous entendons pas. La maison de Saint-Denis n'est que pour des jeunes filles.

ARGO (*riant aux éclats*).

Ah ! j'en baille tout bleu. Voilà une bonne bambochade. — Je n'ai pas de bonheur ; le bon Dieu m'est toujours tombé sur les reins. Après ça c'est égal. — Monseigneur le maréchal, j'ai l'honneur de vous saluer et de boire à votre santé.

LE MARÉCHAL (*vivement*).

A la vôtre, capitaine ! Je vous tiendrai encore tête, cela me fait vraiment plaisir de vous voir ! J'aime à retrouver les vieux boulets de notre armée.

ARGO.

Ah ! diable, que voulez-vous ? on se perd de vue. Moi je suis là, comme dans mon presbytère, je ne vois personne. Les ducs, les généraux, sont mes amis, je ne sais pas ce que tout ça devient. — Ah ! par exemple, le brave général Brière, tous les jours de paie nous dînons chez lui en grande tenue, et nous trouvons encore un petit mot au fond de la bouteille.

LE MARÉCHAL.

C'est bien, c'est très-bien. Je veux aussi que vous veniez dîner chez moi.

ARGO.

Vous aurez cet honneur, maréchal ! Et sans compter que je vous en amènerai plusieurs qui vous feront plaisir.

(*Il chante à pleine voix en élevant son verre*).

Payez la dîme à l'indigence,
Et le bon Dieu vous bénira !

LE MARÉCHAL.

Ah ! ça , capitaine , mais au fait , depuis quand servez-vous ?

ARGO.

Ah ! je ne puis pas vous dire. Vous sentez bien , je suis né sous le drapeau que j'étais tout petit. Je marchais à la suite de toutes les armées , comme enfant de troupe et tout ce que vous voudrez. Après ça , ils m'ont fait tapin. Et comme on grandit , je me suis trouvé dans toutes ces affaires d'Espagne , du Portugal , d'Allemagne , et j'ai roulé ma bosse partout. Mais au moment de la débâcle , je ne pensais à rien du tout , et j'étais à la caserne de la rue du Foin , voilà que le colonel me dit : « Argo , tu te trouves à la demi solde , comme les autres : — Bon , que je dis , qu'est-ce que c'est que ça ? — Et il faut que tu te rendes dans tes foyers respectifs. » Oh ! pour le coup , je ne savais pas le chemin , et je m'en vas chez M. Despinois ; je lui dis : « Mon général , j'ai l'honneur de vous saluer. Vous avez rendu l'ordonnance pour les foyers. Eh ! qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Je suis le capitaine Argo , du 2^e léger , et je veux obéir aux lois ; mais je n'ai pas de foyers , moi. Je suis né sur une grande route , du côté de l'Égypte , avec le régiment , et j'ai eu le nom d'un village du pays. Où sont mes foyers ? » Il me dit : « Il faut choisir un domicile. — Bon ! je lui dis , mon général , envoyez-moi aux Tuileries , c'est un bon domicile , et je m'y arrangerai. » Là-dessus on annonce , comme qui dirait votre domestique , M. le duc de Bellune. Ah ! je dis assez causé , je ne te perds pas de vue , parce que le duc de Bellune est mon parrain , comme vous savez ; il me dit : « te voilà , qu'est-ce que tu fais ici ? » Je dis : « Monseigneur , vous savez bien que j'étais tambour avant d'être capitaine ? » Lui aussi il a été tambour , triple Dieu !

(*avec enthousiasme*).

Et c'est son titre d'honneur!!!

A la santé des enfans de giberne, maréchal!

LE MARÉCHAL (*s'animant*).

A verre plein, morbleu! A tous nos braves!

ARGO.

Pour lors, pour en revenir, mon parrain dit : « M. Despinois, je me charge de celui-là. » Et je suis parti dans la légion de Seine-et-Marne, habit blanc, pantalon blanc; et puis après-ça, j'ai une petite retraite. Que diable voulez-vous? Il faut laisser couler l'eau sous le pont.

UN LAQUAIS (*annonçant*).

Madame la sous-intendante de Saint-Denis et M. l'abbé Fresnel.

ARGO (*à part*).

Un confesseur! ah j'en baille tout bleu.

(*Bas au maréchal*).

Et qu'est-ce que vous faites de ces gens-là donc?

LE MARÉCHAL (*riant*).

Chut! chut!

..... ,
 *

ARGO (*jetant sa serviette sur la table*).

Ah! il me laisse boire tout seul. Ca me coupe l'appétit. Assez causé.

(*Extrait des scènes contemporaines et historiques.*)



LE SOUTERRAIN.

C'était une de ces longues soirées d'automne. Le ciel était noir, la pluie battait les vitres, et le vent qui sifflait sur la montagne dépouillait les arbres de leurs dernières feuilles jaunes.

Il était tard.

Réunis dans la salle basse du château, qui bien que rajeunie, avait conservé toutes ses formes antiques; groupés en cercle autour d'un large foyer qui pétillait, la famille et les voisins ne songeaient point encore à se donner le baiser d'adieu : ils avaient oublié l'heure accoutumée.

Et non moins triste que la saison, la conversation roulait toute entière sur d'effroyables récits, sur des histoires du temps passé.

Le vieux curé, réunissant ses plus anciens souvenirs, avait parlé de voyageurs détroussés dans les bois, de portes secrètes qui, durant la nuit, s'ouvraient à des êtres mystérieux; de souterrains obscurs qui se refermaient jadis sur le vassal condamné pour ne plus jamais se rouvrir....

Et les chandelles, dont on oubliait de couper la mèche allongée, ne projetaient plus qu'une lumière longue et inégale.

Et depuis quelques instans régnait un silence d'effroi vague....

Tout-à-coup, le curé souriant : « Qui de nous, dit-il, oserait en ce moment descendre dans les souterrains du château, et aller inscrire son nom sur la muraille noire ? »

A ces paroles du pasteur, on vit toutes les femmes tressaillir... Mais les plaisanteries du vieillard ramenèrent bientôt la conversation à la gaité.

Le fiancé de la belle Emma, le jeune Léonce, se lève et dit :

« Eh bien ! moi, je veux descendre dans les caveaux ; » et je suis bien sûr que ma belle cousine ne refusera point » de m'y accompagner. »

Et prenant un flambeau d'une main, il présente l'autre à Emma ; et cette expédition aventureuse vaut, par avance, à la jeune fille, de nombreuses félicitations.

Ils cheminaient de détours en détours sous ces voûtes longues et silencieuses. Fièrre de son courage, Emma prétend avoir les devans, elle court en riant... Une idée frappe Léonce... S'il se retirait inaperçu ; s'il laissait un instant sa cousine errer seule au milieu de ces noirs caveaux...

Emma va toujours... toujours... La voilà qui déjà touche à la dernière enceinte, et qui, d'une main assurée, va tracer deux noms sur la muraille humide... Soudain, la lueur du flambeau qui se perd dans une sinuosité, forme à ses yeux une ombre menaçante... Emma s'effraie ; elle se retourne... Seule, isolée !... son imagination s'égaré, elle s'élançé, elle se précipite, et l'écho des voûtes répète sourdement le bruit de ses pas, et mille fantômes la poursuivent... Tout-à-coup une force irrésistible l'arrête...., son sang se glace, et ses cheveux se dressent ; elle veut crier, sa voix expire... Elle tombe !

Elle ne revenait point : Léonce s'inquiète ; il veut aller la retrouver ; il s'avance ; il l'appelle.... A l'entrée du caveau, il la trouve gisant la face contre terre. Sa robe s'était accrochée aux gonds d'une porte. Il veut la relever.... Elle était froide !

(*Écho des Salons.*)

ITALIE.

Tremblement de Terre

DE 1783.

Les détails suivans , sur les désastres et les différens phénomènes qui précédèrent , accompagnèrent et suivirent le grand tremblement de terre dont la Calabre et la Sicile éprouvèrent , en 1783 , les terribles effets , sont extraits du journal d'un voyageur , qui , trois ans après la fatale catastrophe , visita ces contrées désolées , et parcourut la plupart des lieux ravagés.

« Les commotions , dit-il , qui marquèrent la journée du 5 février , la nuit du 7 du même mois , et la journée du 27 mars , se firent sentir dans toute leur force à Mileto. La secousse la plus terrible surprit les habitans pendant une nuit très-obscurc : on entendit gronder des tonnerres souterrains ; le vent mugissait avec furie , il tombait une pluie chaude , et les éclairs brillaient de toutes parts.

« L'épouvante produisit sur un grand nombre d'indivi-

des effets qui méritent d'être rapportés. Pendant un temps fort long, les uns demeurèrent dans un état de débilité absolue, agités de transes continuelles ; d'autres semblaient comme paralysés ; ceux-ci, incapables de digérer leurs alimens, voyaient leur santé décliner rapidement ; et ceux-là perdirent la mémoire. On cite même plusieurs exemples d'hommes et d'animaux dont la vie s'est long-temps conservée sans nourriture. Deux porcs, ensevelis depuis 32 jours sous les ruines, ayant poussé quelques grognemens, furent entendus des ouvriers occupés à fouiller les décombres. Ceux-ci se mirent à creuser, et tirèrent de dessous les pierres les deux porcs, maigres et affaiblis. On leur offrit de la nourriture ; ils la refusèrent pendant long-temps ; mais ils burent avec une insatiable avidité, et bientôt ils se rétablirent. A Oppido, une jeune fille de 16 ans, nommée Alosa Basili, passa sans manger onze jours sous les ruines ; pendant les six derniers, elle eut entre ses bras un cadavre qui la touchait par tous les points, c'était celui d'un enfant confié à sa garde, qu'elle avait saisi au moment où la maison qu'elle habitait s'était écroulée. Tant que cet enfant avait vécu, il s'était plaint d'une soif extrêmement vive ; le cinquième jour il était mort. Jusque-là la jeune fille avait conservé l'usage de ses sens ; mais alors elle éprouva les tourmens réunis de la faim et de la soif. Une complète insensibilité succéda à ses souffrances ; et ce ne fut qu'en revoyant la lumière qu'elle s'aperçut que la chute de la maison lui avait disloqué les hanches, et qu'elle serait boîteuse le reste de ses jours. Dès qu'elle fut revenue à la vie, elle demanda à boire, et à toutes les questions qu'on lui fit sur ce qu'elle avait éprouvé pendant qu'elle était enterrée sous les ruines, elle ne répondit que ces mots : *Je dormais.*

» J'arrivai à Seminara sur le soir. Aucune des scènes de désolation dont j'avais été témoin en Calabre ne me frappa autant que la vue de cette ville détruite. Les anciens habitans fouillaient encore les ruines de leurs maisons pour y chercher les ossemens de leurs parens ; et, au moment où je passai, une jeune fille retira un crâne humain de dessous les décombres !

» La secousse du 5 février, me dit un des principaux
» habitans, ensevelit 1,400 habitans de Seminara sous les
» débris de leurs demeures ; 1,200 autres moururent peu
» de temps après, atteints de maladies épidémiques. Ce jour-
» là, à onze heures, une heure avant le tremblement de
» terre, je sortis de Seminara avec un de mes amis pour
» aller chasser ; nos pas se dirigèrent vers la montagne
» qui domine la ville, et nous venions d'atteindre son
» sommet, lorsque tout-à-coup nous entendîmes au-dessus
» de nous un bruit semblable aux roulemens du tonnerre.
» Ce bruit fut presque aussitôt suivi d'oscillations du sol
» tellement violentes, que nous fûmes ballottés dans toutes
» les directions. Incapables de nous tenir debout, nous
» nous jetâmes à terre ; nos mains s'accrochèrent à la tige
» des arbres, et nous nous mîmes à crier et à prier, en
» proie aux plus vives angoisses. Pendant quelque temps
» nous demeurâmes ainsi étendus, ne pouvant nous mou-
» voir, et doutant même si nous existions encore. Le
» tonnerre continuait de gronder à nos pieds ; cependant
» la terre devint plus tranquille. Je gisais encore sur le
» sol, glacé de stupeur et presque privé de sentiment,
» quand mon compagnon me releva. Nous redescendîmes
» vers la ville en suivant la pente de la montagne ; le
» chemin était rompu et détruit ; de toutes parts les
» champs, fendus et bouleversés, présentaient tantôt
» des éminences, tantôt de profonds enfoncemens ; nous
» traversâmes des courans d'eau que nous ne connais-
» sions pas ; nous découvrîmes des collines là où il n'y
» en avait jamais eu, et ce fut en vain que nous cherchâmes
» Seminara. Accablés comme nous l'étions par la stupeur,
» ces changemens ne suffirent pas pour nous révéler la
» cause du désastre. Bientôt des flammes s'élançèrent dans
» les airs, des cris perçans et des lamentations se firent
» entendre, et nous vîmes autour de nous la terre couverte
» d'une foule de personnes étendues sans mouvement ;
» nous nous trouvions alors au milieu des ruines de la
» ville, mais cette horrible et soudaine catastrophe avait
» tellement anéanti nos facultés, que nous errâmes plu-

» sieurs heures dans ses murs, voyant les maisons s'écrouler
 » sous nos yeux, entendant les cris déchirans de ceux
 » qu'elles écrasaient, sans pouvoir rassembler nos idées et
 » reconnaître où nous étions. Plongés dans un désespoir
 » qui prenait d'instant en instant de nouvelles forces, nous
 » cherchâmes long-temps sans succès nos demeures. A la
 » fin cependant je découvris la mienne presque entièrement
 » consumée par les flammes. Je m'élançai à travers les dé-
 » combes, espérant encore arriver assez à temps pour
 » sauver quelqu'un des êtres qui m'étaient chers; mais de
 » dessous un énorme monceau de pierres, je vis sortir les
 » jambes de l'un de mes enfans que leur chûte avait écrasé,
 » et bientôt après je trouvai ma femme morte, tenant son
 » autre enfant étroitement serré contre son sein. Cet enfant
 » était mort aussi ! »

» Dans une auberge de Terranova, à quelques milles de
 Seminara, l'hôte était couché dans son lit, sa femme et son
 enfant étaient assis près de lui, et quatre voyageurs jouaient
 aux cartes à l'autre bout de la pièce. Tout-à-coup la terre
 trembla et la maison fut portée à 300 pas de là. Les murs
 cessant d'être soutenus par leurs fondemens, croulèrent et
 écrasèrent les quatre voyageurs et l'enfant; l'hôte et sa
 femme n'eurent aucun mal. Près de Seminara un paysan
 étant dans un arbre, vit à ses pieds le sol se partager en
 morceaux par l'effet de la secousse; l'arbre fut transporté
 à quelque distance avec le fragment de terre où s'attachaient
 ses racines; mais le paysan s'étant fortement accroché aux
 branches, échappa à la mort.

» Parmi les malheurs particuliers dont on a gardé le
 souvenir, on cite le sort affreux d'un des principaux ha-
 bitans. Au moment où l'incendie envahit la ville, cet homme
 se trouva emprisonné au milieu des ruines de sa maison,
 sans aucune issue pour en sortir, et sans que personne pût
 lui porter secours. On le vit ainsi, durant plusieurs heures,
 environné de flammes dont l'ardeur calcinait les pierres de
 l'édifice, s'agitant dans cette fournaise, et poussant des
 hurlemens épouvantables. Pour adoucir un peu ses souf-
 frances, les spectateurs coururent chercher un prêtre. Le

malheureux en reçut l'absolution et mourut après, dans les plus grandes tortures. »

Les désastres causés par le tremblement de terre de 1783 furent immenses. Dans les deux Calabres, plus de 300 villes ou villages furent renversés, et un grand nombre d'autres lieux cruellement ravagés ; 40,000 individus périrent, et 20,000 furent victimes de maladies contagieuses occasionées par les exhalaisons des cadavres.

(*London and Paris observer.*)



BIZARRERIE.

François Eudes de Mézeray, né en 1610 et mort en 1683, était du nombre des savans qui se distinguèrent par leur bizarrerie. Sa franchise eût mérité des éloges s'il n'eût point dépassé les bornes de la bienséance : faute à laquelle il se laissait souvent entraîner, non par amour pour la vérité, mais pour des motifs personnels.

Mézeray recevait du gouvernement français une pension annuelle de 4,000 livres. Mais plusieurs passages de son Esquisse de l'Histoire de France, sur l'origine des impôts, déplaisaient au ministre Colbert. Celui-ci chargea Perrault, un membre de l'Académie, d'aller trouver Mézeray pour lui déclarer « que le roi ne lui avait pas accordé cette pension pour écrire à tort et à travers, et sans réflexion ; que le monarque respectait trop la vérité, pour exiger que son historien la déguisât, soit par crainte, soit par espoir, mais qu'il ne pouvait trouver bon que l'on émit une opinion téméraire sur ses prédécesseurs, et sur une forme de gouvernement qui existait depuis une longue suite d'années, et dont la nation était contente. »

Mézeray promit de changer le passage dans sa seconde édition. Il le fit en effet ; mais il fit aussi savoir au public que des ordres supérieurs l'avaient forcé de déguiser la vérité.

Pour le punir, on lui ôta la moitié de sa pension. Il s'en plaignit si hautement et d'une manière si inconvenante, qu'il perdit l'autre moitié. Dès-lors, il déclara qu'il n'écrirait plus une seule ligne en matière d'histoire, et qu'il ne continuerait pas son *Esquisse de l'Histoire de France*; et pour ne laisser aucun doute sur le véritable motif de cette déclaration, il déposa le dernier quartier de sa pension, comme historiographe, dans une cassette sur laquelle il avait écrit :

« Ceci est le dernier argent que j'ai reçu du roi; il a cessé de me salarier, et, à l'avenir, je ne parlerai de lui ni en bien ni en mal. »

Mézeray était redevable de sa pension au cardinal de Richelieu; car celui-ci cherchait par de telles faveurs à se faire des amis parmi les savans, et surtout parmi les historiens.

Il arrivait bien quelquefois que, lorsque Mézeray se présentait au trésor royal pour y toucher sa pension, on lui donnait pour réponse qu'il n'y avait pas d'argent. Alors il allait trouver le cardinal, ne disait pas un mot du refus qu'il avait éprouvé, mais demandait seulement la permission d'écrire l'histoire de Louis XIII, sous la régence du cardinal..... Richelieu comprenait de suite ce que cela voulait dire, et, sans y répondre, il lui disait : « Je vais donner les ordres nécessaires pour que vous puissiez aller toucher votre pension. » Elle lui était aussitôt payée sans la moindre objection.

Mézeray laissait percer dans ses écrits une haine décidée pour les fermiers. Lorsque, après sa mort, on leva les scellés apposés sur sa succession, on trouva, sous une caisse, un écu d'or à l'effigie de Louis XII, avec la légende « Père du Peuple. » Il était enveloppé dans plusieurs papiers; sur le dernier on lisait, écrit et signé de sa main :

« J'ai conservé cet écu d'or pendant plus de trente ans, pour louer une fenêtre sur la place de Grève lorsqu'on y pendrait un fermier-général. »

Lorsqu'il travaillait au Dictionnaire de l'Académie française, il avait mis près du mot comptable : « Tout compta-

ble est pendable. » Les autres membres de l'Académie ne voulant pas consentir à cette addition, il fut obligé de l'effacer ; mais, par dépit, il mit en marge : « Effacé, bien que ce soit l'exacte vérité.

Un jour qu'on nommait à une place vacante à l'Académie, Mézeray mit une boule noire pour le candidat proposé. Pendant long-temps on ignora de qui venait cette boule ; mais le caractère de Mézeray étant plus connu, on finit par le soupçonner ; et, en effet, ce soupçon se confirma. Interrogé sur le motif de cette bizarrerie :

« Je l'ai fait simplement, répondit-il, pour laisser à mes successeurs une preuve de la liberté qui règne dans nos élections. »

Il travaillait toujours à la lumière, même pendant le jour et au milieu de l'été ; et si quelqu'un venait le voir, il le reconduisait en l'éclairant, la bougie à la main, jusqu'à la porte de la maison.

(*Abend-Zeitung*, Journal du soir.)



Chronique.

6 MARS.

Le 6 du mois dernier, un jeune ouvrier et un marchand juif faisaient route ensemble. A quelques lieues de Pest, celui-ci s'éloigne un moment, tandis que l'autre continue à marcher. Cependant, le marchand tâche de rejoindre son compagnon de route, mais il voit dans le lointain quelques hommes s'élançant d'un charriot, saisir l'ouvrier et le jeter dans un grand coffre qui se trouvait sur leur voiture. Ne pouvant se rendre compte de ce qu'il a vu, l'Israélite suit à quelque distance l'équipage jusqu'à Pest, où il fait sa déclaration. Après de scrupuleuses recherches, on trouve les vêtemens chez le propriétaire de la voiture, et l'on apprend que, transportant une ménagerie d'animaux féroces, il leur a jeté pour pâture le jeune ouvrier, dévoré sur-le-champ. — Aux soixante-cinq différentes sectes qui existaient déjà en Angleterre, il faut en ajouter encore une nouvelle, dont le dogme fondamental est, que les temples des chrétiens doivent être des écuries, d'après cette tradition, que Jésus-Christ est né dans une étable. — En 1812, le nombre des écrits périodiques publiés à Paris, était de 45, il est aujourd'hui de 309. — Madame D*** se rendait au bal

avec ses trois filles. Arrivée à sa destination, la citadine s'arrête, le cocher descend, ouvre et offre la main à la maman. Au moment où celle-ci pose pied à terre, un jeune fashionable s'élançe sur le siège, prend fouet, rênes et galop, puis enlève les trois jeunes personnes, malgré les cris du cocher pleurant ses bêtes, et Madame D*** pleurant ses filles. Eperdûment épris de l'une d'elles, le jeune fashionable n'a pas trouvé d'autre moyen pour s'assurer la possession de celle qu'il aime. Résolu à l'enlever ainsi en famille, il eût été plus généreux de sa part de mettre au moins la maman et le cocher de la partie. — Le 11 du mois dernier, vers 5 heures du matin, un météore a jeté l'épouvante parmi les blanchisseuses et les jardiniers de Perpignan allant à leurs travaux. Un globe de feu de plusieurs couleurs, plus grand que la lune en son plein, et jetant une éblouissante clarté, a parcouru rapidement une partie de l'arc céleste. Arrivé au terme de sa course, il a éclaté; sa détonation a été celle d'un violent coup de foudre. Au moment qui a précédé l'explosion, le météore s'est allongé et il en a jailli comme une multitude de charbons ardents. Ce sont les débris de l'aérolithe, dont plusieurs seront retrouvés aux bords du rivage, si le globe de feu n'a pas éclaté au-dessus de la mer. — Il résulte des calculs faits par un ingénieur, que si Charlemagne avait placé un liard à 5 p. 0/0, et si les sujets de Charles X se partageaient aujourd'hui les fruits de cette heureuse spéculation, chacun des 30 millions de Français pourrait avoir en partage 645 milliards. — Un travail fait récemment sur des listes officielles, par le chevalier Andrews Hall'eday, démontre qu'il y a en Angleterre, 6,806 fous et 5,741 imbécilles. En Ecosse, 2,652 fous et 1,000 imbécilles. Dans le pays de Galles, 135 fous et 763 imbéciles. En tout, 17,097, non compris le calculateur. — Toute la ville d'Edimbourg a été en proie à la plus vive inquiétude pendant une indisposition grave qu'a éprouvée subitement Walter-Scott. Une prompt convalence a calmé de si justes craintes. — Un journal allemand annonce que la seule nouveauté qui ait été représentée cet hiver sur le théâtre de Breslau, est

une tragédie classique ayant pour titre *La dame Kobald*. Cet ouvrage attirait si peu de monde, dit cette feuille, que l'huile gelait dans les quinquets pendant la représentation. Mais ce n'est rien encore : il n'y avait dans toute la salle que deux spectateurs, un jeune homme et une jeune fille qui s'aimant sans la permission de leurs parens, s'y donnaient rendez-vous, bien certains de n'être pas troublés dans leur tête-à-tête. — M. de Dreux-Brézé donnait le 18 février un fort beau bal. Rien n'y manquait, sinon que sa cour n'ouvrant pas une circulation assez franche aux équipages, on l'avait métamorphosée en une riche tente qui conduisait de la rue où l'on s'arrêtait, jusqu'au bas de l'escalier d'honneur. Chacun admirait la richesse du pavillon improvisé, quand lady Stuart arriva. La voiture parvenue jusqu'à l'entrée de la tente, s'arrête, on ouvre la portière; mais milady s'écrie, sans bouger de place : « Une femme comme moi ne descend qu'au pied de l'escalier d'honneur ! » Vainement on lui fait observer qu'une tente conduisait jusques là, que son équipage ne pourrait pas passer, elle ne bougea pas. Alors, on essaya d'enlever sa voiture à bras et de la porter jusqu'au lieu désiré. Elle se laissa faire, mais tous les efforts ayant été infructueux, lady Stuart se fit reconduire à son hôtel, et maintenant, elle n'accepte plus d'invitation sans envoyer savoir à l'avance où l'on descend de voiture. — Quoique madame Rothschild ait payé 6,000 francs par nuits passées à démonter ses diamans, son costume grec n'a pas été terminé à tems. C'est ce qui l'a empêchée d'assister au bal oriental donné dernièrement. — Plusieurs jeunes gens de Vierzon, appelés à faire partie d'une nombreuse réunion, se procurèrent une quantité assez considérable d'ellébore qu'ils répandirent en profusion dans la salle de danse. Bientôt cette substance produisit son effet. Les musiciens furent atteints d'éternumens inopinés qui se renouvelaient et se prolongeaient de la manière la plus bruyante. Point de figure, point de ritournelle qu'il ne leur fallût interrompre pour tousser, cracher, éternuer, moucher. Bientôt la contagion s'étendit de la société payée à la société payante, elle gagna

danseurs et danseuses qui furent contraints de se séparer avant d'avoir goûté du plaisir.... et des rafraichissemens. — Un évènement tragique a eu lieu à Florence. Le fils du prince russe Demidoff a eu au jeu une querelle qui a amené un duel. Le jeune prince a été tué d'un coup de pistolet par son adversaire, qu'on dit être un comte de Rosemberg. Celui-ci s'est enfui vers Milan ; mais on assure qu'il a été poignardé par un chasseur qui était fort attaché à M. Demidoff. — L'expédition d'Alger fait le sujet de toutes les conversations dans toutes les classes de la société, à plus forte raison parmi ceux appelés à en faire partie. Avant-hier, M. de Bourmont se trouvait à dîner chez M^{me} de P... et la guerre fournissait matière à controverse, lorsqu'un valet entre, et, au grand étonnement des convives, annonce au ministre de la guerre que le dey d'Alger attend Son Excellence dans son cabinet. Plus surpris que tous les autres, M. de Bourmont s'enquiert d'ou vient pareille nouvelle : c'est un huissier qui l'apporte, il est introduit, il la confirme. Renvoyé dans la crainte d'un quiproquo assez vraisemblable, il repart ; mais il revient bientôt, et de nouveau, il répète que le *dey d'Alger en personne attend dans son cabinet Son Excellence*. Enfin, M. de Bourmont se décide à vérifier lui-même ce fait extraordinaire ; il entre dans son cabinet, quelqu'un l'y attendait en effet... mais c'était M. le comte *Dedelay d'Agier*.



Théâtres.

Hernani s'est enfin montré. C'est le 25 février 1830 que s'est opérée au Théâtre-Français la grande révolution commencée, en 1829, par le sublime Henri III ! O jour trois fois et quatre fois heureux, que vous avez répandu d'ineffables joies dans les âmes naïves des jeunes hommes qui encombraient dès l'aurore le parterre, l'orchestre, les galeries, l'amphithéâtre, et jusqu'aux triangles aériens qui décorent le ceintre de la salle Richelieu ! C'en est fait, les très-grandes illustrations tragiques des deux derniers siècles sont anéanties ! *Hernani* vient de paraître.

Essayons de réduire ce triomphe à sa juste valeur. Attachons-nous aux ailes du génie hugothique pour le suivre dans son essor : analysons, s'il est possible, l'œuvre bizarre qu'il a créé : qu'y voyons-nous ? Un roi d'Espagne, un duc et un bandit amoureux à-la-fois d'une jeune fille : la jeune fille préférant les caresses du brigand, l'échafaud en perspective, au lit blasonné du duc et à la couche royale de Charles-Quint ; une armoire, une porte secrète, deux duels, un incendie, une séance du salon de Curtius, un enlèvement, un voyage de Saragosse à Aix-la-Chapelle, une méditation de trois cents alexandrins, sur le tombeau

de Charlemagne, un second voyage, d'Aix-la-Chapelle à Saragosse, un bal, un mariage, un double empoisonnement, cinq décorations toutes neuves, de beaux costumes, et un cornet à bouquin, cornet à la fois nécessaire et fatal, puisqu'il forme le nœud et le dénouement de la pièce, et qu'il cause la mort du bandit au moment où il était devenu un fort grand seigneur et le plus honnête homme du monde.

Mais voilà qui n'est pas clair, me dira-t-on ! A cela je réponds que ce n'est pas ma faute. Il ne m'est guère possible d'être intelligible lorsque M. Victor Hugo ne l'est pas. Son drame se compose d'une suite interminable de scènes sans liaison. Il en est de cet ouvrage comme des mémoires contemporains : il suffit de lire le sommaire. — Du moins les diverses scènes épisodiques qui le composent sont neuves, hardies, originales ? — Hélas ! non : *c'est le Barbier de Séville ; c'est l'École des Vieillards, c'est Romeo*, etc. Le chef des novateurs de l'époque n'a été qu'un maladroit et servile copiste. — Mais les caractères ? — Exagérés ou faux : un vieillard bavard, ridicule et féroce, un roi dont on a incendié la capitale, faisant grâce au bandit et le décorant de la toison d'or, parce que, sans alléguer aucune preuve, ce bandit se couvre insolemment devant lui et se dit don Juan d'Arragon : un bandit, type de l'honneur castillan, jurant vingt fois d'assassiner le roi et n'en faisant rien, jurant enfin de se poignarder aux premiers sons d'un cor qu'il a confié au vieux duc, son rival, et assez sot pour tenir parole. — Mais la couleur locale, mais les mœurs de l'époque ! — Jugez-en vous-même. Jamais espagnole bien née fit-elle l'amour dans la rue ? Jamais le tutoiement d'un roi d'Espagne conféra-t-il la grandesse ? A ce titre tous les Espagnols en seraient, car le roi tutoie tous ses sujets. Jamais sous le ciel brûlant des Castilles, où les passions sont si ardentes, jeune fille bien éprise, et sur le seuil de la chambre nuptiale, s'avisa-t-elle d'entretenir longuement celui qu'elle aime, de bois, de fleurs, d'étoiles, de rosignols, etc. ? — Mais le style ? Mystérieusement plat et ridiculement emporté : le langage trouvé de M. Jourdain, qui n'est ni vers ni prose. — Mais l'intérêt ? — Nul. — Et

cependant le succès a été grand, immense ; c'est extraordinaire ! — Rien de plus naturel : écoutez :

Tous les billets ont été mis d'avance à la disposition de M. Hugo. C'est M. Hugo qui a loué les loges, c'est M. Hugo qui a loué les stalles, c'est M. Hugo qui a peuplé l'orchestre et le parterre. Tout individu douteux qui aspirait au bonheur d'assister à la première représentation d'*Hernani* était obligé de s'engager, par serment, à ne pas siffler. La salle n'a donc été occupée que par des amis. Et quels amis ! Le répertoire de la halle n'est pas plus varié que le leur. Les injures les plus grossières ont été prodiguées au petit nombre de personnes de goût qui ont osé manifester leur ennui par des murmures : les dames mêmes n'ont pas été épargnées. C'était un véritable 93 littéraire. — Qui fera justice d'un pareil succès ? — Le véritable public, qu'il faudra introduire enfin dans la salle ; mais par dessus tout l'ennui, l'ennui qui triomphera du ridicule chef-d'œuvre et de ses épileptiques admirateurs.



Revue des Modes.

— Sous la reine Marie, les souliers à bouts carrés jouissaient d'une si grande vogue, et les dandys de ce temps les avaient si prodigieusement larges, que s'il faut en croire Balmer, on fut obligé d'ordonner que nul individu ne pourrait se montrer dans la ville avec des souliers dont les bouts carrés auraient plus de dix pouces de large. Depuis, on n'a pu comparer cette exagération qu'à celle des souliers à pointes recourbées, ou à talons réhaussés qui avaient de plus que le ridicule de leur forme, le désavantage d'ôter toute la grâce et le naturel de la marche. Cependant, le goût de la chaussure si en réputation chez les femmes de Paris, devait ramener à de plus gracieuses inventions. Après les bottines dont l'agrément est si généralement apprécié depuis longtemps, sont apparus les cothurnes dont nous offrons le modèle dans la gravure de ce numéro, et qui s'adaptent à tous les tissus et à toutes les saisons. On voit aussi porter dans ce moment de petites bottines en velours et d'autres en satin noir dont le tour et les contours sont ornés d'une broderie en soie, enfin, jusqu'aux pantoufles en cachemir brodées qui indiquent aujourd'hui un luxe de chaussure tout à fait en harmonie avec la recherche et la réputation des modes françaises.

— Malgré la scrupuleuse exactitude que nous mettons à

ne laisser échapper aucun des accessoires de la toilette, nous devons cependant convenir que plus d'une fois la simplicité des robes de bal met nos remarques en défaut, et que les trois quarts des toilettes ne nous offrent que les interminables ourlets plats qui bordent le bas des jupons. Un nœud de gaze, un bouquet placé d'un côté à la hauteur du genou, sont les ornemens le plus général. Tout le luxe se porte aux garnitures du corsage, si nous en exceptons quelques rubans d'une élégance tout à fait à part, tels que ceux que nous offrons aujourd'hui et qui ont été portés par la duchesse de G***.

— Les petits chapeaux à forme évasée très relevée, ont décidément l'avantage sur les berrets. Le fond doit être excessivement petit, et les ornemens soit plumes, soit fleurs se placent sous la passe.

— Beaucoup de turbans se tournent de manière à ce que d'un côté s'échappent deux bouts carrés garnis de franges qui tombent sur le cou. Les plus élégans sont en velours ou atin japonais.

— Aux promenades, on voit beaucoup de demi capotes en satin garnies de blondes. Les plus distinguées sont toujours celles en satin blanc doublées en couleur.

— Quelques femmes très jolies ont hasardé depuis peu de porter au matin de très petits chapeaux ayant un peu la forme de ceux qui appartiennent aux Quakeress. Ils ont presque l'air d'un demi bonnet, ayant une passe carrée qui colle sur les oreilles. La garniture du bonnet de blonde porté dessous est presque aussi haute que la passe. Du reste, cette coiffure a l'avantage d'être d'une commodité extrême, ne pouvant se chiffonner, ni se briser dans aucun sens, et n'indiquant aucune espèce de prétention dans la toilette.

— On remarque assez de chapeaux en velours ou satin vert émeraude, ayant les rubans et les plumes d'une autre nuance de vert. Un joli chapeau en velours vert doublé en satin grenat était orné d'un bouquet de petites plumes boiteuses moitié vertes, moitié grenat.

— Aux spectacles, on porte beaucoup de chapeaux en crêpe ornés d'une branche d'amandier, de cactus, ou d'une

seule grosse fleur s'échappant d'un nœud de gaze placé sur un côté du haut de la forme.

Pour toilette du matin , nous n'avons rien vu de plus joli que des redingotes en satin dont les revers et les passemens sont doublés en velours de la même manière que la robe. Le devant et le tour de la redingote sont également ornés d'une bande de velours , au dessus de laquelle est une torsade. Les couleurs les plus portées sont noir ou vert.

— Les robes en velours destinées aux visites , ou promenades se font en guimpe drapée sur la poitrine. Les manches collantes depuis le coude jusqu'au poignet , sont quelques fois boutonnées en dedans du bras. Avec ce costume, on voit porter autour du cou des colliers en marabouts noués par un ruban de satin.

Dans les soirées , on commence a porter beaucoup d'écharpes en gaze imitant la blonde ou en gaze brodée. Elles tiennent lieu de boas et se roulent à diverses reprises sur la poitrine.



ROME.

Trois choses vous occupent principalement à Rome : l'antiquité, la nature, et l'Église. Si le plus puissant des peuples anciens se trouva placé à Rome, il est arrivé que la puissance moderne, la seule universelle et la plus riche puisqu'elle était entretenue par les tributs de l'Europe, s'est aussi trouvée placée là. Ce rapprochement s'offre naturellement quand on entre à Rome, car les travaux des papes sont comparables à ceux des Romains ; le Vatican, les basiliques de Saint-Pierre, de Sainte-Marie-Majeure, de Saint-Jean-de-Latran, le pourraient disputer aux temples des dieux et aux palais des Césars.

La nature, enfin, vous offre le même caractère que l'histoire de ce pays, la majesté. Des plaines inégales, terminées au loin par des montagnes dont les lignes se dessinent avec grâce et noblesse ; un jour éclatant répandu sur le paysage et qui en double la beauté. Les voyageurs disent que les campagnes de Rome et de ses environs sont les plus remarquables de la terre. C'est à Rome qu'on atteint vraiment l'Italie, et qu'elle apparaît dans le prestige attaché à son nom.

La ville, animée et rafraîchie par une multitude de fontaines, semble confirmer cette alliance de l'histoire et de la

nature. Nous ne saurions, à Paris, nous imaginer ce que c'est qu'une citée bâtie sur des collines, une citée remplie d'édifices de tous les âges, et sur laquelle on plane de tous côtés. On n'a jamais assez parlé de cette forme de Rome, qui marie les horizons, les montagnes, les plaines, aux travaux des hommes, qui laisse pénétrer dans la ville l'air des champs et les impressions de l'infini.

Le temps et le malheur ont augmenté ce caractère champêtre ; si Rome antique ne subsiste qu'en ruines, Rome catholique est pauvre et déserte. Des pâturages couvrent les terres de Saint-Jean-de-Latran, foulées jadis par la cour pontificale, et l'herbe croît autour du Vatican, silencieusement habité par le pape. Le Forum est envahi par les troupeaux, et s'appelle le Champ des Vaches. On rencontre des troupeaux dans les rues qui avoisinent Sainte-Marie-Majeure ; ils marchent lentement dans ces rues ; ils s'y perdent ; tout est calme comme au village.

Le hasard semble quelquefois se plaire à être poète, à réunir ce qui peut enchanter l'imagination. Qui pourrait rendre l'effet des ruines rougies par le temps et revêtues de plantes, ornant la campagne romaine ? On respire dans l'air les souvenirs et les pensées les plus élevés.

Si le soleil de Rome est favorable au paysage, la clarté de la lune convient mieux pour visiter le Forum. Les colonnes, les temples à moitié détruits, les arcs de triomphe, le Colisée, sont en harmonie avec cette clarté douteuse qui convient au passé et à la tristesse des choses humaines. Tant de faits, de catastrophes, se sont pressés sur ce sol, tant de races civilisées et barbares y sont venues mourir de toutes les parties du monde !

Les monumens dégradés durant l'invasion des barbares et les guerres civiles de la noblesse romaine, furent plus tard réparés. Les statues, les bustes, les morceaux de sculpture, ont été recueillis dans les galeries du capitole et dans celles du Vatican, ornées avec une élégance et un luxe incomparables, embellies par la vue des champs et des monts de la Sabine. Au Vatican, au-dessus de ces galeries, sont les loges et les chambres de Raphaël. Les galeries

Borghesi, Doria, Barberini, Colonna, Fesch, contiennent des tableaux de toutes les écoles et de tous les maîtres.

La pompe des cérémonies religieuses, la magnificence de la cour de Rome, le vêtement du pape et des cardinaux, le luxe du clergé autour d'eux, les ordres nombreux de l'Église, et jusqu'à ces gardes suisses, dont l'habit fut dessiné par Michel-Ange, conviennent près des ruines, comme si les grandeurs religieuses avaient pu seules remplacer les grandeurs romaines. Il est impossible de nier l'empire de ces cérémonies sur l'âme. Heureux si la vertu des hommes en était le résultat !

On rencontre souvent des processions : des frères vêtus d'une robe de laine grossière, ceints d'une corde, les yeux baissés, la tête nue et rasée, marchent avec la modestie de la primitive Église. Quelque chose d'original et d'historique intéresse à tout moment.

Le gouvernement romain, si différent des autres, excite vivement la curiosité : un gouvernement dont la pensée est au dehors du pays, qui ne s'occupe de l'intérieur que comme par accident, qui, habile dans ce qui tient à l'Europe et à la domination des consciences et des esprits, se montre d'une incapacité complète dans sa domination locale. L'Église visa toujours au loin, car ce n'est qu'au loin qu'elle inspira la crédulité et le respect, toujours menacée et bravée qu'elle fut en Italie. Ce rouage ecclésiastique, si l'on peut s'exprimer ainsi, était si bon, il répondit si bien aux besoins des temps et à la superstition des hommes, qu'il marcha seul. Si Grégoire VII et deux ou trois autres papes lui imprimèrent le mouvement, on peut dire qu'il se soutint, en général, malgré les papes plutôt que par eux, car les périls auxquels leurs fautes et leurs scandales exposèrent la tiare furent fréquents.

L'Église est démocratique et se recrute dans tous les rangs. Le dernier paysan, s'il est dans l'Église, peut parvenir, à Rome, au pouvoir suprême. La carrière ecclésiastique, malgré les avantages de la fortune, n'était point regardée comme la plus belle et la plus désirable ; exigeant du travail, les riches et les aînés de famille ne l'embrassè-

rent que rarement ; par ce fait singulier le pouvoir ne passe, à Rome, qu'aux pauvres ou aux cadets. Les seigneurs héritiers des titres et des richesses de leur maison, n'aspirent jamais à la papauté, et les papes sont les derniers princes de leur famille. Léon XII, qui avait pris de l'austérité au pontificat, a revêtu de la pourpre quelques frères obscurs que leurs couvens lui désignèrent ; il était lui-même cadet d'une maison noble.

L'administration romaine est basée sur d'anciennes coutumes, et d'anciennes institutions, créées à des époques successives, et qui n'ont entre elles que peu de liaison. La justice criminelle et d'autres vieilles institutions de l'Angleterre, sont corrigées par les lumières et la droiture du pays ; à Rome des défauts semblables sont comprimés par d'autres défauts : la mollesse du gouvernement paralyse ce qu'il peut avoir d'absurde et de rigoureux.

Il n'est pas en Europe de ville qui puisse égaler la grossièreté et la corruption de Rome, bien que les vices y soient rachetés, dans le peuple, par un noble caractère. Il n'en est pas où les prêtres poussent plus loin l'incrédulité, l'indécence, où ils soient moins estimés, où les couvens d'hommes et de femmes méritent d'inspirer moins de respect. A côté de ces excès, on trouve, en petit nombre, des ecclésiastiques pleins de scrupules et de foi, derniers héros de l'austérité.

L'ignorance est profonde ; les individus qui ont le plus secoué le joug des préjugés ne l'ont pas fait par raison, mais par immoralité ; ne sachant ce qui reste encore de respectable, ils sont pleins de superstition. La raison est retombée à son enfance.

Les traits de la race italienne sont prononcés à Rome, et on y trouve quelques traits de l'antique race romaine, quoique la noblesse y soit la dernière de l'Italie. Les nobles, ruinés par la mauvaise administration de leurs biens, passent au fond des palais une vie oisive dans l'économie et l'ennui, tandis qu'ils abandonnent généreusement aux étrangers les galeries que leur magnificence dédaignerait de vendre et de détruire. La jeune noblesse s'abandonne au

désordre ; on trouve parmi elle des hommes pleins d'honneur, de grâce, d'esprit et de cette fierté commune aux Romains. Il y a à la fois entre les classes beaucoup de distance et de familiarité, c'est-à-dire que le préjugé seul de la naissance subsiste ; mais ce qui lui donne de la valeur, l'éducation, les connaissances, la délicatesse, n'y sont plus. Il faut entendre la conversation de la société romaine et de ces nobles de province qui abondent dans la capitale. On parle de musique et de messe ; une femme cite son confesseur, une autre dit qu'elle va faire deux de ses filles religieuses ; un comte de Rimini, un marquis de Pérouse ont les manières de valets ; une personne récite un sonnet sur Jésus-Christ, répété à l'académie de l'Arcadia ; une autre a fait de petits vers à Cloris, mais on s'entretient aussi des fouilles du Forum, de quelque statue nouvellement retrouvée, on montre le sentiment des arts et du beau. Les femmes de la société n'ont nulle élégance ; on commence à voir à Rome que, dans un tel état de société, elles tombent plus bas que les hommes. Dans la classe des avocats on trouve aussi des personnes pleines de mérite ; on en trouve aussi parmi les prélats. Ces hommes-là sont au fait des affaires de l'Europe, mais, en général, on ne s'en occupe point ; on n'a pas les journaux étrangers si facilement qu'à Florence, et la petite gazette de Rome ne parle que de la santé du pape et des promotions ecclésiastiques.

On s'occupe avec succès des sciences et des langues orientales. L'abbé Lanci (né dans la Marche d'Ancone, mais attaché à la bibliothèque du Vatican et formé à Rome), a publié des travaux importans sur la Bible, travaux qui se rattachent à l'histoire des religions et de la philosophie, et qui sont aidés par une vaste érudition et beaucoup de sagacité. Le comte Giraud, distingué par un tout autre talent, pote comique dans une ville où les théâtres sont peu favorisés, a obtenu une célébrité méritée, et une ou deux de ses comédies ont été transportées avec succès sur notre premier théâtre à Paris. Avec un esprit plein de verve et de gaieté, il représente assez bien la plaisanterie romaine, fine, souple et forte, mais trop libre. Il faut citer encore

deux moines, le père Jabalo et le père Ventura, distingués, dit-on, par l'éloquence de la chaire et des ouvrages de métaphysique.

C'est chez le peuple que le caractère antique s'est le plus conservé. Quelque chose de fier, de rude, de cruel même, révèle dans sa misère cette race fameuse. Tandis que les Toscans et les Napolitains persistent dans la lâcheté de leur vie domestique, le Romain jaloux venge l'honneur de son lit par le poignard ; ce poignard, toutes les passions de la vengeance et de l'amour le lui font prendre ; le droit d'asyle, qui n'est détruit qu'à moitié, protège encore les assassins. Les femmes punissent de même les offenses. Les artistes ramentent que les modèles qu'ils font poser portent sur leur sein les marques de ces combats passionnés. Ce peuple est très-corrompu ; la mollesse règne à côté de l'emportement ; les hommes de la société ne prennent nul exercice ; fatigués du moindre mouvement, ils ne craignent pas plus d'avouer leur paresse que l'absence d'un courage qui ne subsiste pas au même degré chez tous les individus.

La nation, dans sa ruine, garde un air de grandeur. Les hommes portent noblement leur manteaux ; les femmes ont du luxe dans leur mise. A Albano, Marini, la Riccia, leur costume est brodé d'or, couvert de dentelles ; elles mettent des perles à leur cou et des ornemens dans leurs cheveux. Les pauvres eux-mêmes, à Rome ont quelque chose de pittoresque ; les femmes portent la coiffure des statues égyptiennes, formée par une étoffe de laine de couleur ; les hommes s'attachent aux pieds des sandales liées avec des cordes ; ces pauvres répondent souvent par des injures à ceux qui leur refusent l'aumône.

Le peuple romain est le plus beau de l'Italie. Les hommes ont le teint brun et presque basané, le visage plein de noblesse et d'intelligence. Les femmes, quoique trop grasses, ressemblent aux statues. Les enfans sont charmans ; ils sont aimés et soignés. On rencontre dans les rues des mères romaines, portant à leur sein des enfans propres et sains, et les caressant tendrement.

Cette tendresse, cette violence, cette hauteur, se retrou-

vent dans toutes les classes, comme si la dignité et la nature étaient plus impérieuses encore que le reste chez cette race belle et douée.

Il en fut toujours ainsi : l'histoire romaine moderne n'est qu'un reflet de l'histoire antique. Crescentius, Colas da Rienzo, Baroncelli, Porcari et d'autres, ont cherché, à chaque siècle, à faire revivre la république romaine. La maison de Colas da Rienzo était tout près du temple de la Fortune virile ; il se passionna jeune pour les anciens. La noblesse ne fut jamais soumise ; elle rendit la situation de papes tour-à-tour périlleuse ou ridicule ; les noms des consuls, de sénateurs, de tribuns, de peuple-roi, retentirent sans cesse à Rome depuis qu'ils y furent entendus une première fois ; rien n'a changé dans le cœur des Romains ce sang versé dans les combats pour la civilisation du monde, ce sang qui paya ce que nous sommes, ce sang qui n'a pas sans doute cessé pour toujours de rougir les eaux du Tibre.

(*Le National.*)



Napoléon et le Bourreau.

J'étais à l'église de la Madeleine, dont un décret venait de changer tout récemment la destination. On commençait à déblayer le pourtour de l'édifice, comme je ne suis pas assez riche pour nourrir des chevaux à ne rien faire, j'avais mis les miens à la disposition d'un charretier qui était employé à cette opération, il m'avait été rapporté que cet homme les traitait avec peu de ménagemens. Voulant vérifier le fait par moi-même, et surtout sans être aperçu, je m'étais posté derrière une colonne, parmi les ruines de cette construction inachevée; une lecture que je n'interrompais que pour jeter de temps en temps un coup-d'œil sur l'endroit où les terrassiers effectuaient leurs travaux, me livrait à certaine illusion qui n'était pas sans charmes. Je m'oubliais dans un chapitre des *Nuits romaines*, et déjà je ne songeais plus à l'objet de ma course, lorsque je fus tiré de ma rêverie par un bruit de cavaliers qui s'arrêtèrent à l'entrée de l'enceinte de planches qui longent le boulevard. Bientôt je vis se diriger du côté où j'étais trois personnes qui marchaient précipitamment : elles causaient et leur conversation paraissait des plus animées.

— Où donc est le chantier ? disait le plus petit des trois, qui était aussi le plus pauvrement vêtu : on m'a parlé d'en-

combrement et de carrières tout entières que l'on aurait transportées ici.

— Vous n'entendez pas les scies ?

— Une, deux, trois, quatre, pas davantage ; à quoi diable songent donc les entrepreneurs ? C'est une musique si douce pour les oreilles du peuple parisien.

— Le pain n'est jamais trop cher quand il y a de la pierre sur le chantier.

Pendant cet entretien les interlocuteurs marchaient, et moi, par une curiosité bien naturelle, je les suivais parallèlement, en m'avancant avec précaution sur les bords du massif de granit qui supporte les fût de la colonnade quadrangulaire. — Voyez-vous, reprit le petit homme, en abaissant sur les yeux son chapeau à larges bords, au moment de passer tout près d'un bloc énorme que des ouvriers essayaient de placer sur des rouleaux, ces gens-là ne savent pas s'y prendre ; je gage qu'il n'y a pas un artilleur parmi eux. Parbleu, il faut que je leur donne une leçon. — Vous pourriez vous blesser, observa le plus jeune des compagnons du petit homme. — Ne crains rien, repliqua celui-ci, je me rappelle mes manœuvres de force. — Nous ne souffrirons pas que vous exposiez des jours précieux. — N'est-ce pas le Temple de la Gloire qu'il s'agit d'élever ? Tout le monde, en France, doit y mettre la main.

A ce moment je me sens frapper sur l'épaule ; je me retourne, et mon visage rencontre celui d'un gros homme à moustaches, qui m'aborde en me sautant à la gorge et me posant sur la poitrine la pointe d'un poignard à la turque ; en même temps l'inconnu, dont l'accent était étranger, vomissait contre moi d'horribles imprécations et m'appelait assassin. — Viens, suis-moi, disait-il, que coupe ton tête, si sultan veut. Il m'entraînait ; et, comme il était armé jusqu'aux dents, je n'avais garde de lui résister. — Méchant, il a tué sultan juste, reprenait-il, méchant, il a péri ! Toi tuer maître à moi ; toi périras.

J'avoue que j'étais épouvanté : on l'eût été à moins ! Qu'avais-je fait ? Je n'avais rien à me reprocher ; mais dans notre déplorable profession il n'est pas d'âme si forte qui

puisse être exempte de terreurs soudaines. Était-ce une vision, une ombre funèbre, des mânes courroucées ? La proximité du *campo santo* de la monarchie expirée me glaçait d'effroi : cependant il faisait jour, mais l'événement était tellement imprévu, la situation si extraordinaire que tout mon entendement en était absorbé, comme par une fatalité incompréhensible ; je ne redoutais pas la mort, l'idée d'une vengeance humaine ne pouvait me venir ; mais sous la griffe de mon démon, qui ne me lâchait pas, je tremblais d'être amené devant Dieu sans préparation ; je m'abîmais dans le chaos horrible des pensées expiatoires qui m'assaillaient en foule. Durant ces angoisses, sous lesquelles ma raison succombait ; il se fit un mouvement qui me rendit à moi-même. Des gens couraient : et non loin de moi les cris réitérés : *C'est l'Empereur ! Vive l'Empereur !* s'élevaient dans les airs ; désormais tout s'expliquait. J'étais de plein-pied sur le sol, sans que je pusse me rendre compte par quel chemin j'étais descendu de la plate-forme. J'arrivai en face du petit homme à l'instant où je m'y attendais le moins, Son sourire que je remarquai, me parut d'un heureux présage ; je vis dans ses yeux des éclairs de gaieté.

— « Vous m'étourdissez, criait-il à ceux qui l'entouraient, » bon, c'est bon ; en voilà assez ; il y a cent napoléons pour » vous et j'arroserai le bouquet. » Les acclamations redoublaient : l'on ne faisait pas encore attention à moi ; cependant je suis un prisonnier qu'il importe de montrer ; ma présence au milieu des décombres cache probablement quelque mystère, quelque complot coupable ; on me conduit au maître. A mon aspect, il tressaillit comme un cheval ombrageux, son front devint sombre ; et moi j'étais calme, j'avais recouvert tout mon sang-froid ; et la sécurité de ma conscience, j'en suis sûr, se peignait dans mes traits. — « Quel est cet homme ? demanda l'Empereur, pendant que j'étais encore à une assez grande distance de lui ; sans doute quelque chouan, quelque séide envoyé par l'Angleterre. Roustan, veille sur ton prisonnier. — Il ne m'échappera pas. Bouge pas, ou moi coupe tête » ; et en me faisant

cette terrible injonction, Roustan prit sous l'ample capote dont il était affublé un sabre de mamelouck, qu'il brandit d'un air triomphant. Les officiers qui accompagnaient l'empereur s'empressèrent de me fouiller, c'étaient le prince Alexandre Berthier et le grand-maréchal du palais : ils ne trouvèrent sur moi rien qui pût motiver le moindre soupçon, le petit volume des *Nuits romaines* fut feuilleté, tourné et retourné dans tous les sens, pour s'assurer s'il ne contenait pas quelque papier propre à fournir des indices. Je prévoyais qu'on allait me faire subir un interrogatoire dans les règles; j'avais déjà essayé de donner des explications, mais chaque fois que je voulais ouvrir la bouche, le mamelouck me la fermait par un *Tais-toi, ou moi coupe tête*.

J'étais presque nu ; l'empereur, convaincu que dans cet état je n'étais pas à craindre, vint à quatre pas de moi. — Votre nom, me dit-il, avec toute la froideur calculée du puissant. — Sanson. — Il fronça le sourcil en rentrant le cou dans les épaules; il fut visible que mon nom lui faisait une singulière impression. — Que faisiez-vous au moment où je suis venu ? — Je lisais.

Il se dérida quelque peu, et un nuage de son front soucieux se dissipa. Qui êtes-vous ? reprit-il. — Exécuteur des jugemens criminels. A ces mots, que je laissais tomber plutôt que je ne les prononçai, le major-général, livré à une subite répugnance, jeta le livre dont il s'était emparé, et le grand-maréchal du palais, qui était tout près de moi, recula avec un sentiment d'horreur. J'ignore ce qui se passait alors dans l'esprit du mamelouck, mais ses dispositions à mon égard n'étaient plus hostiles, je le vis sourire avec bienveillance et me contempler avec l'admiration d'un Asiatique.

Sa Majesté éprouvait une agitation convulsive qu'elle s'efforçait en vain de dissimuler. — J'ai touché les pestiférés de Jaffa ! murmurait-elle à demi voix ; et puisque cette scène dans laquelle je me représente fut pour moi toute d'humiliation, je puis sans vanité rapporter que Sa Majesté me trouva une bonne figure. — Ce vieillard a pourtant une physionomie qui annonce la bonté. Eh bien ! Duroc, je

crois qu'il vous fait peur ? Qu'on le laisse libre, commanda-t-elle aussitôt à mon gardien. Puis se ravisant immédiatement : — Ecoutez Sanson ; depuis quand exercez-vous ? — Depuis 1778. — Ainsi c'est vous qui en *quatre-vingt treize*... Il n'acheva pas, mais du geste il m'indiqua l'enclos ou était situé l'ancien cimetière. Je me couvris la vue et pris mon mouchoir pour essuyer mes larmes. — Ah ! c'est vous, reprit-il ; et s'il surgissait une nouvelle convention ! s'ils osaient..... ! — Sire, répondis-je en faisant une inclination profonde, j'ai exécuté Louis XVI.

Quand je me relevai, je remarquai chez Sa Majesté des symptômes de terreur ; son œil était fixe, et ses lèvres frémissaient comme celles d'un patient à sa dernière heure : l'Empereur était pétrifié. — Il nous guillotinerait tous, s'écria le prince de Neufchatel. — Partons, dit Napoléon, sorti de sa torpeur ; et ils disparurent.



Supplice du knout

EN

RUSSIE.

Le knout a un manche de deux pieds de longueur, recouvert en cuir, et se terminant par un anneau de bronze ou de cuivre, auquel est fixée une courroie de deux pouces de large, deux pieds de long et finissant en pointe; on fait tremper cette courroie dans du lait, et on la sèche ensuite au soleil pour la rendre plus dure, et si en tombant sur le corps du patient elle venait à frapper à plat, elle couperait certainement comme un canif. A chaque sixième coup on change la courroie, une bonne provision étant toujours prête au besoin, et enveloppée avec plus de soin et de précaution que les enfans de l'exécuteur lui-même, assurément avec plus de propreté. Voici le récit d'une punition par le knout, qui a été fait par un témoin oculaire : « Le prince Jablonoski, polonais, revenant de la maison de campagne du comte Strogonoff, fut assassiné par son cocher; celui-ci ayant trouvé moyen de s'échapper, fut poursuivi, arrêté à Novogorod, reconduit à Pétersbourg et condamné à recevoir cent cinquante coups de knout, à avoir la face marquée d'un fer chaud, les narines arrachées, et s'il survivait, à passer le reste de ses jours en

Sibérie. C'était en septembre 1806 ; et j'ai choisi cet exemple pour montrer depuis combien les châtimens de ce genre ont été adoucis. Le 2 octobre la sentence fut mise à exécution de la manière suivante : le patient fut conduit sur le lieu de l'exécution par des gardes de police à pied et à cheval. On met toujours un certain appareil à ces cérémonies, bien qu'elles se renouvellent fréquemment. Le coupable était nu-tête ; il avait des fers aux pieds et aux mains. C'était un paysan barbu, vêtu du long habit bleu ordinaire et de pantalon rayé. Derrière lui marchaient deux exécuteurs, ayant leur knout sous le bras. Arrivé sur un échafaud en bois, dont il fallut chasser la populace qui l'avait envahi, on commença par une courte prière ; on dépouilla ensuite le malheureux, nu jusqu'à la ceinture, puis on le coucha sur une planche, où on le maintint en l'y attachant par le cou et les mains. Le premier exécuteur commença en prenant sa distance et en se levant sur la pointe des pieds pour lui mieux appliquer son coup, et à chaque fois il essuyait avec sa main le sang qui rougissait l'instrument, et laissait s'écouler un intervalle de quelques secondes avant de répéter son horrible manège. Au sixième coup il fut remplacé par l'autre exécuteur et changea de courroie pour recommencer à son tour. Le patient en recevant le premier coup poussa un cri perçant ; au sixième, un léger mouvement de ses doigts indiquait qu'il vivait encore, mais tout le reste de son corps avait l'apparence de la mort. Cette fois le coupable ne put recevoir que cinquante coups : les exécuteurs le délièrent alors et le replacèrent sur ses jambes ; l'un d'eux lui soutenait la tête qui était chancelante, tandis que l'autre s'empara de l'instrument qui, en s'appliquant sur la peau, trace les lettres *V O R* (voleur). Cet instrument est formé de pointes très rapprochées et assujéties sur une pièce de bois ayant un manche. Le patient en reçut l'application sur le front et sur chaque joue. Enfin l'exécuteur lui arracha les narines l'une après l'autre avec une pince de la grosseur d'une pince à sucrier. Les tortures du malheureux finirent pour ce jour-là ; il fut placé sur un char et reconduit en prison. »



RÉVERIE.

Encouragez ma naïve tendresse,
Vous qui savez le secret de mon cœur.

LE SYLPHÉ.

Les vapeurs s'élèvent sur le vallon, l'humide rosée descend sur les bruyères, l'ombre grandit, et déjà le pâtre a cessé l'air mélancolique que redit souvent sa flûte champêtre, son chien fidèle se lève, et le troupeau docile regagne l'abri protecteur, c'est le dernier bruit du jour au vallon, c'est la première heure du soir. La cloche a lentement sonné, le vieillard se recueille, la mère fait prier la jeune fille, et la nuit étend son voile; tout va dormir....., mais l'amour rêve et ne dort pas.

Erreur de mes jeunes ans, je me croyais heureux quand je suivais dans les camps cet homme si grand de renommée! Je me croyais heureux quand il plaça sur mon sein l'étoile de ses braves!.... Mais que sont devenues tant d'espérances de bonheur?.. Tout a fui, comme le léger rêve du matin!...

Aujourd'hui, je savoure un nouveau breuvage; il est plus doux; il donne aux âmes tendres des émotions ignorées; il m'a fait apprécier le charme entraînant de cette belle nature.....

Aujourd'hui, satisfait de plaisirs simples et tranquilles, ma vie s'écoule ici comme un songe bienfaisant... Les bois, les prairies, le bord des eaux, disposent mon âme à la méditation, et je ne sais quelle inspiration mystérieuse semble me mettre dans un rapport intime avec le puissant créateur. Non, les trophées de la gloire, les prestiges de l'ambition,

les succès du monde , le charme même de la liberté , ne séduisent jamais celui qui peut, dans la solitude , savourer le bonheur de vivre esclave de celle qu'il aime !....

O toi qui réalises les songes de ma vie , chère Marie , viens parcourir ces retraites sacrées ! Voici l'heure du silence et de la rêverie ; viens , Marie , viens encore près de ce lac paisible dont le saule couvre les bords. Te souviens-tu de cette solitude où l'écorce blanche du bouleau te rappelait notre amour ? Te souviens-tu de cette soirée où l'astre de la nuit glissait sa lumière parmi les ombres de la forêt ?... Une lueur furtive disputée au crépuscule argentait le cristal des eaux ; nous respirions la fraîcheur du soir , l'odeur des bois ; nous admirions ce grand et mélancolique tableau , que ne profanait aucun bruit du monde... Ce monde , vide d'affections , ou si facile à en changer , tu le fuyais comme moi , et ton ame , si pure , si angélique , contemplait avec bonheur cette scène muette et éloquente ! Nos cœurs battaient plus vivement , nos bras involontairement se pressaient davantage ; ta voix tremblait et me semblait plus douce encore ; j'essayai de parler de l'harmonie de la nature , de l'harmonie de nos âmes.... , et ta tête se pencha doucement sur moi !

Suis-moi maintenant vers cette voûte ombreuse ou ma pensée te cherche sans cesse , ou je crois toujours te trouver. Là , le bruissement du feuillage , les chants de l'oiseau timide et amoureux , tout y fait palpiter mon cœur.... Mais c'est une autre mélodie qu'il veut entendre !...

Viens , Marie ; que ta simple candeur soit ton égide et ton escorte : ici le cœur brûle et la vertu approuve ; viens , ces lieux discrets garderont un mystère que nos âmes seules peuvent comprendre.

Mais c'est en vain que je t'appelle : l'austère devoir te retient loin de moi... Serais-je donc toujours seul à rêver nos amours , et ne feras-tu qu'apparaître à mes yeux , comme l'étoile fugitive qui glisse sous la voûte des nuits ?..

Bois épais qui languissez quand le printemps se fait attendre , je sais vous comprendre maintenant , car l'absence est pour moi la mort !....

LE BARON DE M***.

Une Scène de Bohémiens.

(EXTRAIT DES MÉMOIRES D'UN JEUNE GREC.)

Je me trouvais en Valachie, chez un de mes amis, négociant comme moi, dans un de ces misérables villages composés de cabanes dont le premier venu peut se dire le seigneur s'il possède seulement un cheval proprement harnaché, des vêtemens étrangers et un commerce de quelques piastres. Dans ce pays soumis d'avance à qui prend la peine de le conquérir, et qui n'a d'autre industrie que celle de tirer le meilleur parti possible de sa servitude, le bâton est le seul lien qui existe entre le maître et l'esclave : l'un commande et frappe, l'autre tend le dos et obéit. Les différences, du reste, ne sont qu'à l'extérieur : au fond, même corruption, même ignorance, même dégradation : le riche n'a pas même le triste avantage d'un vernis d'élégance pour déguiser la sienne ; les mêmes vices habitent sous la pelisse de soie du seigneur et sous la tunique grossière du paysan valaque....

Des étrangers juifs, Grecs, Serviens et Bulgares, pour la plupart, exploitent le commerce de la Valachie. C'était dans ce but que j'étais venu vivre avec mon ami, issu lui-même d'une des familles franques les plus estimées de

Constantinople. Mais, à la tête d'une maison considérable, il était obligé à de fréquentes absences ; il menait depuis longues années cette vie dure, active, pénible du négociant dans l'Orient : il m'avait donc laissé seul dans son village. Jeune, sans expérience, au milieu d'une population dont je connaissais peu la langue et encore moins les mœurs, je passai mon temps, comme la plupart des riches Valaques, à fumer, à boire, à chasser, à monter à cheval et à m'ennuyer ; je n'avais que le passe-temps de battre les paysans.

Un soir, au moment où mes Valaques rentraient de leurs travaux, j'étais dans la cour, occupé à faire entourer de palissades des marchandises qui devaient y passer la nuit, lorsqu'un bruit subit et inconnu attira mon attention. Cette rumeur, d'abord éloignée, croissait et se rapprochait à chaque instant ; c'était à-la-fois des voix d'hommes, des chans aigus et bizarres, et je ne saurais rendre ce qu'avait d'effrayant, le soir, au milieu des longues plaines de la Valachie, cette discordante harmonie que le vent apportait jusqu'à nous. Si je me fusse trouvé dans le désert, j'aurais cru entendre une horde de Bédouins ou une caravane avec ses chameaux. Je ne m'étais pas trompé de beaucoup, car les déserts de la Valachie ont aussi leurs caravanes et sur-tout leurs Bédouins. Qu'est-ce donc, sainte mère de Dieu, demandai-je au premier domestique de mon ami, vigoureux paysan, dont on avait fait malgré lui un habitant du comptoir, qu'est-ce donc, Bivalaki ? « Encore une huitième plaie d'Egypte, monseigneur. — Comment, sont-ce des sauterelles ? — Non, monseigneur ; pire que cela : des Bohémiens. — Des Bohémiens, m'écriai-je à mon tour ; et je pâlis à l'idée des marchandises de mon ami, exposées en plein-air. Les longues lances d'une troupe d'Arabes m'auraient fait moins peur que l'idée de ces longs doigts crochus des Bohémiens suretant mes ballots. — Et vont-ils passer la nuit ici ? Il faut les renvoyer plus loin ; il faut qu'ils partent à tout prix. — Dame, monseigneur, nous ferons bonne garde cette nuit, et nos voleurs se rabattront sur les poules du village ; malheur à celles qui auront découché. — Mais nous ne pouvons pas souffrir que des ban-

dits viennent ainsi rançonner le village ; il faut réunir quelques hommes et les forcer à aller prendre gîte plus loin. Croyez-moi , monseigneur , n'ayez rien à démêler avec ces gens-là , c'est le plus sage ; les Bohémiens sont comme les chardons : ils font du mal à ceux qui les touchent. »

Cet avis était le plus sensé , aussi ne l'écoutai-je pas ; je fais signe de me suivre au brave Bivalaki , qui , pour avoir conseillé la prudence , n'en était pas moins prêt à me défendre des suites d'une sottise , et , me mettant en route avec lui , je fus bientôt arrivé au camp des Bohémiens , à deux cents pas environ du village. De mauvaises tentes en poil de chèvre composaient tout l'établissement , et la porte était tournée du côté opposé au village. J'arrivai donc sans être aperçu. J'appliquai l'œil à l'une des nombreuses déchirures de l'une des tentes , et je vis.... (l'œil d'un chrétien n'a pas été souvent régalaé d'un pareil spectacle) ; autour d'un vaste feu allumé devant la porte , je vis entassé pêle-mêle quelques créatures humaines dont je pouvais à peine distinguer la forme au milieu des nombreux quadrupèdes qui se confondaient avec elles ; la seule marque de supériorité que les bipèdes humains avaient pu s'arroger était de se placer plus près du feu , pour surveiller , sans doute , plus facilement l'importante affaire du souper qui s'apprêtait dans une mauvaise chaudière. Des enfans nus , suspendus au sein de leurs mères nues et basanées comme eux , formaient avec tout cela des groupes hideux de misère et de malpropreté. J'ai dit leurs mères , je me trompe ; car tout étant commun dans la république , femmes comme enfans , il n'y a pas plus d'épouses qu'il n'y a de mères. La nourrice donne le lait à l'enfant qui se trouve à côté d'elle , et qui , après tout , est peut-être le sien , mais elle n'en sait rien ; le cochon de lait tette l'ânesse , le jeune chien la truie , le chat la chienne : tout est pêle-mêle , tout est confondu. Les démarcations d'es races , les relations de famille n'existent plus dans cette horrible anarchie , dans ce chaos de la nature où l'homme n'a d'autre supériorité que celle de la force , d'autres liens que ceux du hasard , d'autres penchans qu'un brutal désir.

Mais mon espionnage fut bientôt trahi par quelque chien de la tribu, ou les oreilles non moins vigilantes de quelque Bohémien. Un mouvement général s'opéra dans cette masse confuse, où tout s'agita et parut prendre vie, comme dans une fourmilière que l'on dérange; deux ou trois hommes sortirent brusquement de la tente, et me demandèrent en langage valaque, d'un ton assez effronté, ce que je voulais. Les vêtemens étrangers qu'ils aperçurent les rendirent cependant plus humbles; et quand je leur eus fait connaître ma ferme détermination de les renvoyer chercher gîte plus loin du village, le vocabulaire si servile du paysan valaque n'avait pas d'expressions assez basses pour rendre leurs supplications. — Ils étaient si fatigués; les villages étaient si loin; il leur fallait si peu de chose, ce qu'on donne à un chien, un peu de terre pour s'y coucher, un peu d'eau pour se rafraîchir; je n'aurais jamais le cœur de renvoyer ainsi une pauvre tribu qui venait manger à ma porte le pain de la misère, sans même me demander les miettes de mon repas. Je l'avouerai, mes entrailles, d'ailleurs endurcies par le contact avec une population toujours mendicante et toujours affamée, étaient assez peu émues de ces longues litanies; j'insistai avec fermeté, et plus ma voix s'élevait, plus celle de mes antagonistes baissait de ton, surtout à la vue du redoutable bâton dont mon compagnon faisait parade, comme pour appuyer mon discours; car rien en Valachie ne résiste à cet argument; celui qui frappe a toujours raison. Enfin, dans mon impatience, j'arrachai de la terre une des cordes de la tente, et le fragile édifice chancela. J'eus tort, et ne fus pas long-temps sans m'en apercevoir: la tribu parut se soulever tout entière, quatre ou cinq femmes sortirent de la tente totalement nues; mais d'une nudité si rebutante, que nos langues civilisées manquent de mots pour la dépeindre. Ces mégères, couvertes de leurs longs et sales cheveux noirs, les yeux étincelans, et étendant vers moi leurs doigts crochus; se mirent à vomir, dans leur idiome barbare, toutes les malédictions que langue d'homme peut inventer. Enfin, quand les paroles leur manquèrent, quand leurs gorges enrouées ne purent plus ren-

dre aucun son, chacune d'elles, saisissant par le pied une de ces petites créatures qu'elles portaient dans leurs bras, leur firent décrire en l'air le cercle qu'un enfant imprime à sa fronde, et menacèrent de m'en frapper. Je reculai épouvanté de ce dernier trait d'éloquence; mon fidèle domestique était aussi atterré que moi, et son regard tourné derrière lui avec une inquiétude visible, paraissait me conseiller de chercher mon salut dans la fuite. Nous fûmes bientôt d'accord, et suivant un peu trop tard, l'avis que j'aurais dû céouter plus tôt, je me retirai à la hâte d'un pas qui ressemblait assez à une course, abandonnant à leur sort les tendres couples que j'avais dérangés. N'oublions pas d'ajouter que malgré la rapidité de ma retraite, je fus poursuivi jusqu'aux portes du village par toute la tribu, y compris les femmes, les enfans, les chevaux, les chiens, les cochons, et que leurs hurlemens discordans me poursuivirent encore long-temps après qu'ils se furent arrêtés à ces limites qu'ils n'osaient pas franchir.

Arrivé à ma porte, je me retournai pour attendre mon domestique, que j'avais laissé derrière moi. Il arriva bientôt; mais il n'était pas seul; il tenait par les cheveux (manière qui remplace les menottes en Valachie) un grand gaillard basané vêtu de la longue tunique de lin, de la ceinture de laine, des spartillas et du bonnet de peau de mouton, communs aux Bohémiens et au paysan valaque.

C'était le chef de la tribu. La seule marque de son autorité était un court et pesant fouet armé de lanières de cuir et de nœuds de fils de laiton, qu'il portait à sa ceinture, et qui lui servait à mettre l'ordre au milieu de sa bande indisciplinée. Mon homme l'avait rencontré devant une maison du village où il venait mendier ou voler selon l'occurrence. D'assez mauvaise humeur, comme on l'est quand on a tort, je ne fus pas fâché de cette capture, et je me promis de faire payer à ses épaules ma mauvaise aventure. Je le fis entrer, et bientôt une bastonnade légèrement appliquée, lui témoigna mes charitables intentions, qu'il n'avait que trop pressenties. Mon but, en le retenant, n'avait point été de satisfaire une mesquine vengeance, mais d'imposer

quelques soumissions à ses compatriotes en le retenant pour otage, et en mettant sa délivrance au prix de leur prompt départ. Malheureusement, j'avais compté sans mon hôte et surtout sans les hurlemens qu'il se mit à pousser dès le premier coup, au lieu de l'héroïque patience que les valaques déploient dans de pareilles exécutions. En un instant, l'inférieure tribu se trouva rassemblée sous mes fenêtres comme une troupe de djinns (génies). Il n'y manquait rien, ni bipèdes, ni quadrupèdes, ni surtout les noires sorcières avec leur fronde vivante qu'elles balançaient dans leurs mains, se pressant autour de mes frêles palissades, que je craignais de voir s'écrouler; elle me menaçaient de jeter leurs enfans sur le pavé de la cour, en me disant que je les paierais. Ces balistes d'un nouveau genre auraient effrayé la garnison la plus intrépide, aussi ne tardai-je pas à capituler; c'était leur chef qu'elles demandaient, qu'elles voulaient à tout prix: car un roi d'Asie n'inspire pas plus de respect à ses peuples qu'un chef de Bohémiens à sa tribu; ses paroles sont des lois, son regard est une faveur, son fouet lui tient lieu de sceptre; il est à la fois pontif, législateur et maître. Les articles de la capitulation furent bientôt dressés; je rendis à la tribu son fétiche vénéré, en me réservant seulement le redoutable fouet comme un trophée de ma victoire; je scellai sa liberté du don de quelques poules et la tribu se retira en me comblant de bénédictions.

Rw. SAINT-H....

(*Revue des Deux-Mondes.*)



M. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND.

Il faut voir ce grand écrivain dans son petit hôtel de la rue d'Enfer, absent du bruit et des hommes, ne s'occupant que des temps antiques de notre histoire, et travaillant depuis sept heures du matin, souvent jusqu'à celle où vous sortez du bal. Son cabinet, qui forme un carré long, est meublé et boisé en chêne, et regarde, d'un côté, sur un grand et beau jardin, où s'élève un calvaire majestueux; de l'autre côté, le poète pourrait apercevoir, si le soir encore la rêverie le réveille, l'astronome épier, du haut des tours de l'Observatoire, le passage d'une étoile ou d'une comète dans le champ de son télescope. Il est là, toujours dictant ou écrivant, à une large table recouverte d'un tapis vert, qui disparaît par intervalle sous des livres fermés, sous des livres ouverts, des manuscrits épars, des manuscrits roulés, des cartes de géographie, des tableaux, des gravures, des débris d'antiquités, des lettres entr'ouvertes, des cachets avec des armes, des cachets sans armes.... Dans la boiserie de chêne dont nous avons parlé sont, jusqu'à hauteur d'homme, les armoires où l'on trouve les ouvrages les plus curieux, les immenses travaux des bénédictins, et tout ce que l'on a écrit sur l'histoire de France, qu'il étudie depuis *quarante ans*. Aussi, ce sont là choses qu'il connaît comme nous autres nous connaissons Racine, Atala, Cimodocée; cependant il vous dira avec un doux sourire, sans lequel le trait vif et perçant de son œil ferait peur : *J'adore ces bons religieux; comme ils savaient! ils remuaient à la pelle les perles et l'or. Nous sommes des*

ignorans, nous autres, aujourd'hui; à peine âgés de vingt ans, nous avons déjà mis la plume à la main, et pris l'habitude, comme si l'on s'exerçait à un métier banal, de parler de tout sans rien savoir: il en résulte une paresse d'esprit que l'on ne surmonte plus. Mais quelquefois aussi viennent des fatigues de célébrité, des dégoûts de gloire; et des paroles qui attristent lui échappent. *C'est aux jeunes gens à entrer maintenant dans la carrière littéraire, vous dirait-il, pour moi, je vais la quitter bientôt pour aller quelque temps tourner en paix autour de ma tombe.* Mais il faut espérer que ce malheur est encore éloigné; ses entreprises, ses vues historiques sont trop vastes pour être abandonnées ainsi. D'ailleurs, le génie n'est pas toujours le maître de se taire: quand le dieu arrive, il force le silence le plus obstiné.

M. le vicomte de Châteaubriand n'a pas une dictée hâtive: souvent il revient sur sa phrase, et change des mots. Quand il écrit seul, sa voix fait entendre un léger bruit; c'est sans doute l'entretien de la muse. Malgré le peu de fortune du chantre des *Martyrs*, tout chez lui, comme chez l'auteur du *Télémaque* en exil, tout sent le grand seigneur qu'a vu le monde entier frayer avec ses plus marquans personnages, et passer par les premières dignités des empires. Cependant, croyez-moi, il est bien loin d'en être fier, et d'en faire étiquette, comme partout il se voit; et dire qu'il met son génie à être simple et bon, ce n'est qu'avancer la plus exacte vérité. Sur ses cheveux est noué en désordre un petit foulard jaune; sur ses épaules, larges et élevées, est jetée une petite redingote noire, où pas le moindre bout de ruban rouge n'apparaît: ajoutez à cela une pendule en bronze sur sa cheminée; aux deux côtés de la glace, deux cathédrales gothiques, dont l'une a les cintres percés à jour, par delà lesquels, dans les *arcades*, on verrait fuir la nue et planer l'aigle marin, et vous aurez une idée de l'intérieur du premier écrivain de l'Europe, et du premier écrivain de l'Europe dans son intérieur.

Les Tuileries et M. le vicomte de Châteaubriand, dévoilés par un homme de cour.

Chronique.

13 MARS.

La cour d'assises de Londres a été, il y a peu de jours, le théâtre d'une petite scène divertissante. A la formation des listes des jurés, plusieurs s'excusaient par lettres de ne pouvoir paraître pour cause de maladie. L'un d'eux présenta en personne un papier dans lequel il alléguait une surdité complète. Aussitôt, le lord-président lui demanda à haute voix : « Quel âge avez-vous, mon brave homme ? » Point de réponse. Même question d'une voix plus haute, même silence, et même silence à une troisième question. Eh bien ! mon ami, dit alors le président, vous êtes exempt de vos fonctions. — Ah ! grand merci, mylord, s'écrie le sourd en se retirant. Mais on arrête notre homme, et il va être jugé selon toute la rigueur qui punit la fraude en matière de jury. — Les préposés aux barrières de Madrid viennent d'être victimes d'un tour que leur a joué le 1^{er} régiment de la garde, en garnison dans cette ville. Ils ne voulaient point y laisser entrer plusieurs ballots contenant 1,500 pantalons de troupe, à moins que le régiment ne payât le droit d'introduction. Un beau jour, le régiment prend les armes, et, par manière de promenade militaire, il se rend

à Carabanchel, où se trouvaient les pantalons exilés. Là les soldats changent de toilette, après les avoir mis, ils renferment les vieux dans leurs sacs et rentrent fièrement en ville, enseignes déployées, tambour battant, musique en tête. MM. les douaniers s'aperçurent bien de la contrebande; mais ils ne jugèrent point à propos d'arrêter les contrebandiers. — La police correctionnelle vient d'être illustrée par des débats d'une célébrité nouvelle. Le tribunal avait à prononcer sur le sort de madame Herbez, comtesse de Bellefonds, veuve d'Abdula-Raam, princesse de Perse et de Mysaure, prétendue fille de S. M. Charles X et ayant vu le jour tout à la fois en Suisse, à Lyon et à Versailles. Dérogeant un peu à sa noble origine, la prévenue avait affaire à des postillons, aubergistes et autres vilains qui ne l'accusaient de rien moins que de vagabondage et d'escroquerie. Animée d'une vive indignation, la princesse a demandé vengeance; elle en a appelé aux mânes de son cher Abdula-Raam, à l'efficacité de son redoutable cimetière, tout en parsemant son invocation de petites digressions injurieuses pour MM. Franchet, Corbière et Delavau. Enfin, après son énergique plaidoirie, et celle plus savante de M^e. Amyot, la prévenue a été acquittée. — D'après ordonnance de la chambre du conseil de Tours, M^{me} Courrier a été mise en prévention, comme ayant provoqué l'assassinat de son mari. — Dans la nuit du 24 au 25 février, la diligence d'Avignon à Marseille a été arrêtée, entre Orgon et Sénas, par douze hommes armés qui l'ont détournée dans les terres jusqu'à un quart de lieue de la grande route. Là seulement les voleurs firent descendre et coucher à plat-ventre tous les voyageurs, après quoi, au jovial étonnement de ceux-ci, aucun rapt ni mal ne leur fut fait, car les brigands s'en allèrent paisiblement les laissant sains et saufs étendas à la belle étoile. Ces messieurs s'étaient mépris. Ils guettaient un fourgon portant à Toulon une forte somme d'argent, et, trompés par l'heure de son passage, ils avaient arrêté la diligence pour lui. — S. M. Schakka, roi des Cafres, a succombé, le 12 décembre dernier à une longue maladie. Quelques heures avant sa mort, ce mo-

narque a gracieusement daigné permettre à ses médecins de faire brûler vingt-une pauvres vieilles femmes, que les esculapes lui avaient dit être cause de sa maladie au moyen de certains maléfices. — M. Alexandre Dumas, vient de terminer un nouveau drame historique en cinq actes et en vers, intitulé *Charles VII*. — On assure que, parmi les fêtes projetées pour la réception du roi de Naples, figurera une seconde représentation du grand bal de l'Opéra, au profit des pauvres. Cette fois, les invitations seraient transmises, au nom du roi, par les dames qui ont reçu les premières souscriptions, et aux personnes seules qui ont souscrit pour la fête du 15 février. — Les paris de lord Exeter dans les courses de la dernière saison, ne lui ont pas rapporté moins de 25,000 livres sterlings (625,000 francs.) Ceci rappelle la splendeur du duc de Grafton. — En 1829, 68,104 personnes ont visité le Muséum de Londres. — C'est dans la salle de l'Opéra anglais qu'un incendie vient d'anéantir dernièrement, qu'eût lieu, en 1799, le premier essai d'éclairage par le gaz. — *La Contemporaine* est maintenant en Turquie. C'est le juif errant du 19^e siècle! — Une de ces courses que l'on nomme en Angleterre *chasse de clocher* (steeple chase), a eu lieu, pour la première fois dans notre pays, entre MM. le comte de Gembroke, prince de la Moscowa, comte Carolgi, comte d'Orsay, comte de Noailles, de Normandie, Allouard et Kanty. Le point de départ était le sommet de *la Butte aux Lapins*, au-dessus du village de Bièvre, et le terme de la course, l'aqueduc de Buc. Dans toute cette distance, qui est d'une lieue un quart, les coureurs devaient percer droit devant eux, franchissant les haies, les fossés, les cours d'eau, etc. Aussi, au quart environ de la course, quatre chevaux étaient déjà hors de combat, et la lutte n'était plus réellement engagée qu'entre le prince de la Moscowa et MM. Kanty et de Normandie. Mais les chevaux des deux premiers ayant été retardés par un éboulement de terrain lorsqu'ils franchirent la Bièvre pour la seconde fois, M. de Normandie prit l'avance et gagna la poule qui était de 2,000 francs. Le prince de la Moskowa arriva le se-

cond au but. Un grand nombre d'amateurs assistaient à cette partie de plaisir que nul accident n'a troublée. — Les journaux anglais annoncent deux découvertes intéressantes pour l'histoire naturelle. La première, est l'apparition, aux environs de Guernesey, d'un cheval marin : tout son corps ressemble à celui du cheval de terre ; mais sa queue, au lieu d'être en crin, est comme celle d'une carpe. La seconde consiste en restes fossiles, trouvés en Amérique, les plus gigantesques qu'on ait encore vus. C'est une mâchoire de vingt pieds de long et du poids de 1,200 livres ; plusieurs vertèbres ayant six pouces de diamètre et le long desquelles existe, pour la moëlle épinière, un passage long de neuf pouces sur six de large ; enfin plusieurs petites côtes qui n'ont pas moins de neuf pieds. On a calculé que l'animal auquel appartenaient ces restes devait être au *Mamouth* ce que l'*éléphant* est à l'*oiseau de paradis*.



Théâtres.

ODÉON. — *Le Veuf amoureux*, comédie en trois actes et en prose. — Cette nouvelle pièce est une nouvelle erreur de l'administration. N'étant, à peu de chose près, qu'une exhumation du *Veuvage*, comédie enterrée, il y a cinq ans, à ce théâtre, elle a, comme elle, été ensevelie dès son apparition et même un peu plus tôt que ne le permettent les réglemens funéraires. Voici le fait. Deux actes seulement avaient été joués, lorsqu'on voit avec surprise le troisième commencer par le premier des *Fausse Confidences*. Le public réclame à grands cris; il veut savoir comment finissent les amours d'un veuf et le régisseur paraît. Il répond que le mauvais accueil des spectateurs a décidé l'administration à retirer la pièce; que ce n'est que par égard qu'on a fait si grosse inconvenance; enfin, que l'on va continuer. Alors le calme renaît; mais déjà Vizen-tini était parti; on court chez lui sans le trouver; force est de lire son rôle, et le troisième acte, repris au milieu de l'hilarité générale, constate au moins dans les formes une mort à laquelle on voulait illégalement procéder.

VAUDEVILLE. — *Les Oubliettes*, pochade du 13^e siècle en deux actes, par MM. Bayard et Masson. — Depuis longtemps on parlait des *Oubliettes* comme d'une pièce histori-

que, ce qui pouvait faire espérer une production dans le genre de celle de *Marie Mignot*. De l'histoire, il n'y a que le nom, bien fait, il est vrai, pour caractériser une époque et fournir sujet à mélodrame, mais employé par les auteurs pour parodier seulement. Ils ont mis en scène un sir de Brûlard, qui a fait construire des oubliettes pour se mettre à la hauteur de l'époque et de ses petites animosités particulières; puis un page, un maçon et un chapelain, tous vraie chair à oubliettes, qui aussi tombent dedans, en reviennent, on ne sait comme, et forcent Brûlard à unir le page à sa jeune pupille, sous peine de faire lui-même un voyage aux enfers des châteaux-forts.

AMBIGU-COMIQUE. — PÉBLO, ou le *Jardinier de Valence*, mélodrame en trois actes, de MM. Jules Dulong et Saint-Amand. — Il était difficile de voir tomber un mélodrame joué par Frédéric et M^{me} Dorval, puis soutenu par les nombreux amis des deux auteurs, des deux acteurs et d'une active administration; mais, franchement, il serait difficile d'en voir un beaucoup plus mauvais.

AA.



Poëvue des Modes.

— Les chaperons sont décidément la coiffure préférée pour les toilettes de bal. Le plus joli que nous ayons aperçu était formé avec des têtes de plumes blanches montées sur une couronne d'épis en diamans : un bandeau et des girandoles en diamans accompagnaient cette coiffure, qui était portée avec une robe en velours cerise.

— Parmi les jolies coiffures, nous citerons aussi celle formée par une demi-couronne en marabouts excessivement longs, placés sur un côté de la tête et se recourbant sur une aigrette en pierreries qui tenait lieu de peigne.

— Une coiffure non moins jolie était composée d'un pavot nuancé rosé, placé au sommet de la tête entre les coques de cheveux. De ce pavot s'échappaient des épis en diamans, qui d'un côté descendaient en guirlande et s'arrêtaient dans la touffe des boucles.

— Aux derniers cercles de la cour, on a remarqué encore plus de manches en blonde que de coutume. Les unes étaient très-longues, jetées à la *Marino Faliero* sur des manches-berrets; les autres formaient des *sabots* qui descendaient jusqu'aux coudes. Les mantilles en blonde garnissent presque le tour de tous les corsages. Les draperies de la poitrine sont retenues au milieu par des attaches en diamans ou pierreries de la plus grande beauté. Les robes

y sont encore toutes en velours, satin, ou gazes lamées ; la plus grande partie des coiffures, ornées de plumes blanches et de bandeaux en pierreries.

— Au théâtre Italien, à l'Académie royale de Musique, et dans les grandes réunions, on voit une quantité de petits chapeaux en velours noir, dont la forme très-évasée est excessivement gracieuse. Quelques-uns sont ornés d'une seule longue plume blanche qui, attachée sous la passe, se recourbe sur la forme. D'autres ont autour de la forme une couronne de petites plumes qui, très-relevées d'un côté et inclinées de l'autre, ressemblent à un chaperon. On porte sur ces chapeaux beaucoup de plumes blanches.

— Dans les premiers jours de cette semaine, les promeneurs se dirigeaient en foule vers le bois de Boulogne, et les élégantes y ont été déployer les dernières richesses des toilettes d'hiver. La plus jolie que nous y ayons remarquée était une robe en cachemire blanc garnie en martre zibeline au bas du jupon, autour du bas des manches-berrets, des poignets et du cou ; le corsage était drapé en guimpe, un superbe boa en faisait trois fois le tour. Le chapeau, en velours bleu, était orné de plumes blanches.

— Plusieurs robes en velours noir ou grenat avaient des pèlerines pareilles garnies de franges torses : elles étaient portées avec des capotes de satin blanc ornées de voiles en blonde.

— On voyait aussi des robes en satin ornées de lizerets de velours au-devant de l'ourlet ; sous ces lizerets était attachée une frange. La pèlerine, en velours, était aussi garnie de frange, genre d'ornement qui paraît encore exister dans toute sa faveur.



Le Miroir Magique.

C'était sur le déclin d'une belle journée d'automne. Déjà les ombres du soir commençaient à s'étendre sur la ville de Florence, lorsque Cornélius Agrippa entendit frapper légèrement à sa porte, et vit entrer un étranger dans la chambre où il était occupé à étudier.

Quoique la taille de cet étranger fût avantageuse, que sa physionomie respirât la noblesse et la douceur, il y avait dans toute sa personne quelque chose d'indéfinissable et de mystérieux qui inspirait de l'éloignement et de la crainte. Il eût été difficile de dire son âge, car les signes de la jeunesse se confondaient en lui de la manière la plus extraordinaire, avec ceux qui caractérisent ordinairement la vieillesse. Aucune ride ne sillonnait ses joues ni son front; ses grands yeux noirs brillaient d'un vif éclat, mais son corps paraissait courbé sous le poids des ans, ses cheveux, épais et touffus, étaient presque blancs, et sa voix, touchante et harmonieuse, était cependant faible et tremblotante. Il portait le costume florentin; mais à la main il avait un bâton de pèlerin, et sa taille était serrée par une large ceinture de soie, où se lisaient quelques mots orientaux. Sur son visage régnait une pâleur mortelle, ce qui n'em-

pêchait pas ses traits d'être d'une beauté remarquable. Leur expression décélaît une profonde sagesse et indiquait en même temps que son âme était en proie à quelque chagrin poignant.

« Je vous demande pardon , monsieur , dit-il à Agrippa ,
 » de me présenter ainsi à vous. Comme la renommée de
 » votre science est répandue dans tous les pays , et que le
 » bruit en est venu jusqu'à moi , je n'ai pas voulu quitter
 » la belle ville de Florence sans vous avoir vu. »

« — Vous êtes le bien venu , monsieur , lui dit Agrippa ,
 » mais je crains fort que votre curiosité ne soit trompée ,
 » car vous ne verrez en moi qu'un homme qui , au lieu de
 » consacrer sa vie , comme tous les gens sages , à acquérir
 » des honneurs et des richesses , a passé de longues années
 » dans des études pénibles et sans profit , pour ravir à la
 » nature quelques-uns de ses secrets et tâcher de dévoiler
 » les mystères des sciences occultes. »

« — Que parles-tu de *longues* années , interrompit l'é-
 » tranger , appuyant sur ce mot avec un sourire mélancolique ,
 » toi qui as vu à peine s'écouler quatre-vingts
 » printemps depuis que tu as quitté le sein de ta mère ,
 » toi à qui la tombe tend déjà ses bras protecteurs et qu'elle
 » doit bientôt faire jouir d'un paisible et éternel repos. J'en
 » ai visité des tombes aujourd'hui , des tombes où règne
 » le silence , et je les ai vues s'embellir encore aux derniers
 » rayons du soleil couchant. Dans les jours de mon enfance ,
 » que de fois je formai le vœu de ressembler à ce soleil
 » dont la carrière est si longue , si brillante , si glorieuse.
 » Maintenant je pense qu'il vaut bien mieux dormir dans
 » la tombe que de lui ressembler. Ce soir , il s'est couché
 » derrière les montagnes , mais ce n'est point pour se re-
 » poser ; c'est pour continuer sa course , pour aller éclairer
 » les mêmes êtres , les hommes ! toujours les hommes ! Il
 » n'y a pas de tombe pour lui ! Les gouttes de rosée dont ,
 » chaque soir et chaque matin , la terre est baignée , sont
 » les pleurs qu'il verse sur sa douloureuse destinée. »

Admirateur passionné des beautés de la nature , observateur profond de ses phénomènes , Agrippa avait bien

souvent arrêté sa vue et sa pensée sur des scènes semblables à celles qui causaient tant d'agitation à l'étranger ; mais les idées et les impressions de celui-ci étaient si différentes de ce qu'il avait lui-même éprouvé jusqu'alors, que pendant un certain temps il demeura sans pouvoir parler. Cependant l'étranger reprit la parole.

« On m'a raconté des choses merveilleuses sur un miroir » fabriqué par la puissance de votre art ; on m'a dit que » ce miroir reproduisait l'image de la personne morte ou » absente dont on désirait contempler les traits. Hélas ! » il n'existe plus rien ici bas dont la vue puisse réjouir mes » regards. Le tombeau a dévoré tous les objets de mes affections , le temps a entraîné dans sa course tout ce qui » faisait autrefois ma félicité. Dans ce monde où l'on verse » tant de larmes, pas une n'est répandue pour moi ; la » source des pleurs est même tarie au fond de mon propre » cœur. Cependant je voudrais revoir encore un visage » que j'aimais ; je voudrais revoir ces yeux plus doux » et plus brillans, ces pas plus vifs et plus légers que ceux » de la gazelle, ce front si pur, où Dieu avait gravé sa » plus noble empreinte. Je voudrais reposer encore mes » regards sur cet être que je chérissais tant, et qui me » fut si cruellement ravi. Une telle image serait bien plus » douce à mon cœur que tout ce que peut offrir l'univers... excepté pourtant le tombeau. »

C'était toujours avec la plus grande peine que l'on obtenait d'Agrippa la permission de consulter le miroir magique créé par son art. Cependant les paroles de l'étranger firent une telle impression sur lui, qu'il consentit sans difficulté à satisfaire son désir.

« Quelle personne veux-tu voir ? » lui demanda-t-il.

« — Ma fille, répondit l'étranger, ma chère et tendre » Miriam. »

Cornélius ferma toutes les issues par où le jour extérieur pouvait pénétrer dans la chambre, plaça l'étranger à sa droite, et se mit à chanter à voix basse quelques vers lyriques dans un langage étranger. Plusieurs fois l'étranger crut entendre une voix répondre à celle du magicien ; mais

les sons étaient si faibles, si peu distincts, qu'il lui eût été très-difficile de dire s'ils frappaient réellement son oreille, ou si c'était une simple illusion de son imagination.

Tandis que le magicien chantait, la chambre s'éclairait par degrés, mais sans que l'on sût d'où provenait la lumière. A la fin, l'étranger aperçut dans le fond de la pièce un grand miroir, qui couvrait le mur tout entier, et à la surface duquel un nuage épais semblait passer et repasser avec rapidité.

« Votre fille est-elle morte dans les liens du mariage ? » demanda Cornélius.

« — Non, c'était une vierge pure et sans tache ! »

« — Combien y a-t-il d'années que la tombe s'est re-
» fermée sur elle. »

A cette question, le front de l'étranger s'obscurcit ; il répondit avec une sorte d'impatience : « Ah ! bien des
» années ! bien des années ! plus que je n'aurais le temps
» d'en compter en ce moment. »

« — Il faut cependant que j'en sache le nombre, dit
» Agrippa, car cette baguette doit tracer autant de cercles
» qu'il y a de dix années écoulées depuis la mort de votre
» fille, et ce n'est que lorsque le dernier sera achevé que
» vous pourrez la voir apparaître dans ce miroir. »

« — Commence donc tes cercles, dit l'étranger, en
» soupirant avec amertume, commence et ne crains pas
» de te lasser. »

Irrité de ce ton impératif, le magicien allait éclater ; il se retint, en songeant aux malheurs cruels que son hôte paraissait avoir éprouvés. Sa main se mit à tracer des cercles sans nombre ; mais la baguette semblait avoir perdu tout son pouvoir ; car la surface de la glace était toujours obscurcie par le nuage. Cornélius se tournant alors vers l'inconnu, lui dit :

« Homme étrange ! qui es-tu donc pour que ta présence
» trouble à ce point mes opérations ? cette baguette, con-
» duite d'après toutes les règles de mon art, a déjà décrit
» un espace de quatre cents ans, et la surface du miroir

» est toujours la même ! réponds : voudrais-tu te jouer de
» de moi ? La personne que tu m'as dépeinte a-t-elle jamais
» existé ? »

« — Continue , continue toujours. » Ce fut là la seule réponse que Cornélius obtint de l'étranger.

Il continua donc à tracer des cercles avec sa baguette. A force de l'agiter, son bras finit par se lasser ; il allait s'arrêter, mais la voix grave et solennelle de l'étranger fit encore entendre ces mots : « Continue, continue toujours. » Il continua encore. Suivant les calculs de son art, ce fut seulement lorsque la baguette eut parcouru une période de plus de douze cents ans que le nuage qui voilait la surface du miroir disparut. A cette vue, l'étranger laissa échapper une exclamation de contentement, il se leva et contempla avec ravissement le tableau qui s'offrait à ses regards.

Une magnifique campagne était devant lui. Dans le lointain s'élevaient de hautes montagnes couronnées de cèdres, un rapide torrent coulait au milieu. Sur le devant, on voyait paître des chameaux ; près de là un petit ruisseau où des brebis se désaltéraient, et un grand palmier sous l'ombrage duquel une jeune fille, d'une beauté remarquable, vêtue d'un riche costume oriental, était assise à l'abri des rayons ardents du midi.

« C'est elle ! c'est elle ! » s'écria l'étranger, avec force, et il allait s'élancer vers le miroir, quand Cornélius lui dit :

« Ne quitte pas cette place, homme imprudent ! car
» chaque pas que tu ferais pour t'approcher du miroir
» obscurcirait les objets qui s'y peignent en ce moment,
» et bientôt les ferait évanouir entièrement. »

Ces mots arrêterent l'étranger ; mais il était en proie à une agitation si violente, qu'il fut obligé de s'appuyer sur le bras du magicien. De temps en temps des expressions incohérentes de surprise, de plaisir, ou de douleur, sortaient de ses lèvres. « C'est elle ! répétait-il, c'est elle !
» Elle revit ! Comme elle est belle ! Miriam, mon enfant,
» parle-moi. O Ciel ! elle fait un geste, elle sourit ! Ah !

» ma fille bien-aimée, un mot, un seul mot de ta bouche,
 » ou seulement un souffle, un soupir !... Hélas ! tout est
 » silencieux, triste et désolé comme ce cœur. Elle sourit
 » encore ! C'est ce même sourire dont mille hivers n'ont
 » pu glacer le souvenir dans mon cœur. — Vieillard, con-
 » tinua-t-il, en s'adressant à Agrippa, c'est en vain que tu
 » tenterais de me retenir ; je veux la presser dans mes
 » bras. »

Et en prononçant ces derniers mots il se précipita avec une sorte de frénésie vers le miroir. La scène qui y était représentée disparut ; le nuage vint se replacer à la surface, et l'étranger tomba inanimé sur le plancher.

Quand il reprit ses sens, il se trouva dans les bras d'Agrippa, qui le contemplait avec des regards où se peignaient l'étonnement et la crainte. Reprenant subitement ses forces, il se dressa sur ses pieds, et serrant la main d'Agrippa, il lui dit : « Je suis bien reconnaissant de votre bonté, du service que vous m'avez rendu en faisant apparaître à mes yeux la douce mais cruelle image de ma fille chérie ! » En même-temps il glissa une bourse dans la main de Cornélius. Celui-ci se hâta de la lui rendre. « Non, dit-il, non, reprenez votre or. Je n'examine pas s'il convient à un chrétien de l'accepter ; le seul paiement que je vous demande c'est de me dire qui vous êtes ? »

« — Tiens, regarde, » dit l'étranger, en montrant un grand tableau d'histoire accroché à la muraille.

« — Quoi ? ce chef-d'œuvre de l'un de nos plus anciens maîtres, ce tableau représentant le portement de la croix. »

« — Oui, regarde, » répéta l'étranger, en fixant sur Agrippa un regard sombre, et en lui indiquant du doigt un personnage placé dans la partie gauche du tableau.

Cornélius leva de nouveau les yeux. Il vit avec la plus grande surprise une chose qu'il n'avait pas remarquée d'abord : c'était la ressemblance frappante qui existait entre la figure de ce personnage et celle de l'étranger.

» Que je regarde, dit-il, le misérable infidèle qui a

» osé frapper notre divin sauveur , pendant qu'il portait
» sa croix , afin de le faire marcher plus vite , et qui pour
» cette action , est condamné à errer sans cesse sur la terre
» jusqu'à la seconde venue du Christ ! »

« — Hélas ! s'écria l'étranger , ce misérable infidèle ,
« c'est moi ! c'est moi qui suis le *Juif-Errant* ! » Et en
disant ces mots il s'élança hors de la maison et disparut.

(*Forget me not.*)



L'Abbesse et le Peintre.

(EXTRAIT DES MÉMOIRES D'UN PRINCE.)

« Je vis arriver chez moi, en grande hâte, le marquis de Montesquiou. Je lus dans son regard qu'il avait quelque chose à me dire. Je lui fis signe de me parler ; il me fit signe qu'il ne le pouvait pas devant tout le monde. En effet, j'avais chez moi cinq ou six personnes : le duc de Lauzun, toujours fat ; le duc de Lauragais, toujours bavard ; M. de Polastron, qui était bien digne de son nom ; le duc de Polignac, qui me faisait bâiller, et le comte de Fersen, qui ne m'amusait pas d'avantage. Mais comment renvoyer ces messieurs ? D'un autre côté, comment laisser parler devant eux le marquis de Montesquiou ? Ce qu'il avait à dire devait être secret, et il ne l'eût pas été long-temps avec ce maudit Lauragais, qui avait cent langues, comme la Renommée cent trompettes, et qui ne les laissait pas dans sa poche, quand il était à l'orchestre de la Comédie-Française ou au foyer de l'Opéra. Je pris le parti de me débarrasser d'eux honnêtement : « Eh bien ! dis-je à Montesquiou, d'un air mystérieux et grave, avez-vous fait ma commission ? » En même-temps ces messieurs s'éloignèrent vers le fond de la salle. Montesquiou s'étant approché de moi : Qu'y a-t-il de nouveau ? lui dis-je.

» — C'est le marquis de R... qui demande à vous parler à l'instant même.

» — L'affaire est donc bien pressée ?

» — Oui, monseigneur.

» — Et me regarde-t-elle personnellement ?

» — Non, monseigneur.

» — En ce cas, repliquai-je, que le marquis attende. Je l'écouterai quand ces messieurs seront partis. Ils ne tarderont pas long-temps.

» Lauraguais s'en alla aux débuts d'une danseuse, à l'Opéra, Polignac alla raconter aux Tuileries tout ce qu'il avait vu et entendu chez moi, et les autres je ne sais où.

» Aussitôt Montesquiou m'amena le marquis. C'était un homme de naissance et de mérite, militaire distingué, fort goûté à la cour et très-riche, bien qu'il assurât le contraire pour ne pas prêter à ses amis. Il était pâle et défait. Mon cher marquis, lui dis-je, qu'avez-vous ?

» — Ah, monseigneur ! répondit-il d'un ton pitoyable, vous voyez devant vous un bien malheureux père.

» — Votre fils qui est dans les mousquetaires, se sera, je gage, battu en duel ?

» — Non, monseigneur.

» — La comtesse votre fille aura fait ses couches malheureusement ?

» — Monseigneur, elle se porte fort bien.

» — Quel malheur a donc frappé votre famille ? lui demandai-je.

» — Ah ! monseigneur, s'écria-il, ma famille est déshonorée ; mais quelle famille est sûre de conserver son honneur dans ce siècle dépravé, où l'audace des séducteurs ne respecte pas les lieux les plus saints. Ma fille l'abbesse, une personne si sage, si régulière, et qui observait avec tant d'austérité la règle de sa maison...

» — Ah ! marquis, m'écriai-je en l'interrompant, que me dites-vous là ?

» — Oui, monseigneur, continua-t-il, cette fille si sage est perdue, déshonorée, et nous tous avec elle, si vous nous refusez votre assistance. »

» Je fus fort touché de la douleur de M. de R... Elle avait plus d'un motif. L'abbaye ne valait pas moins de 40,000 l. de rente, dont la fille rendait une bonne partie à son père, et il eût fallu s'en démettre si la faute de l'abbesse eût éclaté. Je promis au marquis de conserver à sa fille sa réputation et son abbaye. J'écrivis sur-le-champ au ministre de la maison du roi et à celui de la feuille. L'abbesse fut enlevée de son monastère, en vertu d'une lettre de cachet, sous prétexte qu'elle avait tenu des propos offensans contre la personne du roi, et après quelques mois, elle fut rendue à ses religieuses, qu'elle édifia par sa piété jusqu'à l'époque de la destruction des couvens.

» A peine le marquis était-il sorti, que Montesquiou entra en riant; et comme il me voyait fort sérieux: « Monseigneur, me dit-il, l'histoire de madame l'abbesse ne vous a-t-elle pas diverti ?

» — Non lui repliquai-je, elle m'a au contraire attristé.

» — Je vois bien, continua-t-il, que le marquis ne vous a raconté que la partie tragique de l'aventure; elle a aussi son côté comique; permettez-moi de vous le faire connaître.

» Je vous dirai d'abord que madame l'abbesse a tout ce qui peut excuser sa faute et celle de son complice, car elle est jeune et sensible. C'est une blonde aux yeux bleus, Renfermée depuis l'âge de six ans dans un couvent, elle ne connaissait ni le pouvoir de ses charmes, ni la fragilité de son propre cœur, lorsqu'un peintre italien fut appelé dans son couvent pour décorer la chapelle de la Vierge et composer un grand tableau pour le maître-autel. Déjà il avait été employé dans les couvens d'alentour, où l'on avait été émerveillé de ses talens autant qu'édifié de sa piété. Il ne démentit pas sa réputation. La chapelle fut décorée avec un goût exquis; mais on admira surtout son imagination quand il proposa de peindre, pour le maître-autel, Samson vaincu par Dalila. Un héros vaincu par une jeune vierge! Quel sujet pouvait flatter d'avantage l'orgueil de ces saintes filles ?

» Pour exécuter ce tableau il fallait deux modèles. On décida qu'Angelino (c'est le nom de l'artiste) peindrait Sam

son d'après lui-même, car il était grand, bien fait, d'une physionomie fort belle; mais d'après qui peindrait-il la tête de Dalila? Le chapitre, assemblé pour en délibérer, décerna tout d'une voix cet honneur à madame l'abbessé. Angelino qui avait remarqué la douceur et la régularité de ses traits, approuva ce choix. Sœur Saint-Chrysostôme s'était mise sur les rangs; mais comme elle était brune et quelle n'était plus jeune, sur le conseil d'Angelino, elle fut écartée.

» Madame l'abbesse, pour obéir aux vœux de la confrérie, fut obligée d'aller de temps à autre passer quelques heures dans l'atelier du peintre. Sœur Saint-Chrysostôme, que la jalousie rendait clairvoyante, remarqua que les séances étaient longues et fréquentes, et que cependant le tableau n'avancait guère. Elle conçut des soupçons; elle se glissa dans un cabinet obscur, d'où elle observa le peintre et son modèle, et ses soupçons furent confirmés.

» Aussitôt une dénonciation fut par elle rédigée et adressée à l'évêque diocésain. Celui-ci est un vieillard aimable, qui réside à Paris et ne songe guère aux affaires ecclésiastiques. L'affaire fut donc renvoyée par le prélat à son grand-vicaire. Celui-ci est un jeune-homme sévère et d'une grande austérité de mœurs. Jaloux de tout vérifier par lui-même, il se rendit au couvent, fit chasser le peintre italien, resta deux mois auprès de l'abbesse, ayant avec elle de longs et fréquens entretiens. A la fin elle lui avoua sa faute et le triste état où cette faute l'avait réduite. Le grand-vicaire, touché de compassion, accourut à Paris. Comme il me connaissait un peu, ajouta Montesquiou, il est venu me demander conseil, nous sommes allés ensemble faire ce triste récit à M. de R...; et comme je connais l'inépuisable bonté de votre Altesse Royale, c'est moi qui l'engageai à venir solliciter votre protection. »



L'Éléphant Indien.

« Durant la dernière guerre que nous fîmes dans l'Inde, dit M. John Shipp, officier anglais, à qui nous empruntons ce récit (1), nous avions un éléphant très-grand qui servait au transport des tentes de quelques-uns des corps de l'armée. Un jour que nous étions en marche pour nous rendre à Seringapatam, un canonnier, assis sur l'affût d'une pièce de campagne, se laissa maladroitement tomber; l'une des roues de derrière allait lui passer sur le corps; l'éléphant, qui était tout près, voyant la position critique de ce malheureux, saisit de lui-même avec sa trompe la roue prête à l'écraser, la souleva en l'air et la tint ainsi suspendue jusqu'à ce que l'éloignement de la pièce eut écarté tout-à-fait le danger.

» Lorsque notre camp fut formé, comme la saison où les éléphants deviennent très-difficiles à gouverner était arrivée, on chargea les jambes du nôtre de grosses chaînes et ses gardiens veillèrent de près sur lui. Pendant le jour, il était assez tranquille, excepté toutefois quand il apercevait un autre éléphant, car, alors, il poussait des cris et s'agitait avec violence; dans ces momens de frénésie, il eut

* *Memoirs of the extraordinary military career of John Shipp, late a lieutenant in his majesty's 37^e regiment, etc.*, 3 vol. in-12. Londres 1829.

été dangereux pour ses gardiens de l'approcher ou de l'irriter par quelque mot dur ou offensant. Une nuit que l'obscurité était très-profonde, il parvint à briser ses chaînes et se mit à parcourir le camp en poussant d'effroyables cris et en rendant avec sa trompe un son semblable à celui de la trompette, ce qui, chez ces animaux, est une marque certaine de mécontentement. Hommes, femmes, enfans, animaux, tout être enfin capable de se mouvoir prit la fuite devant lui; ceux qui eurent la témérité de rester sur son passage se virent précipités à terre et foulés aux pieds. L'éléphant renversa les tentes, lança au loin tout ce qui gênait sa course; blessa un grand nombre de personnes et finit par tuer son conducteur d'un coup de trompe. Des hommes armés de lances et de sabres s'étant mis à sa poursuite, le percèrent en plus de vingt endroits différens; sa fureur s'en accrut, et il commença à donner des coups de trompe à droite et à gauche, avec la plus grande colère; ses hurlemens étaient épouvantables; dans la violence de sa rage, il ne cessait de frapper la terre. Lorsqu'il vit que son conducteur ne se relevait pas, il s'arrêta, jeta sur lui un regard d'attendrissement et de pitié et demeura comme pétrifié. Au bout de quelques secondes, il se remit en marche, dirigea ses pas vers le lieu d'où il était parti et vint tranquillement se placer auprès du poteau auquel on l'attachait ordinairement. Non loin de là était la petite fille de son conducteur, enfant de deux ans environ. Il la saisit par le corps avec sa trompe, aussi délicatement qu'aurait pu le faire sa propre mère, l'éleva en l'air, et, pendant quelque temps, lui fit toutes sortes de caresses. Les spectateurs frémissaient d'épouvante, craignant que la pauvre petite fille n'eût le même sort que son père. Mais l'éléphant, après avoir agité plusieurs fois l'enfant avec sa trompe, la reposa doucement à terre; il alla même jusqu'à ramasser l'une des parties de ses vêtemens qui était tombée et la lui remit sur le corps. Il fixa ensuite des regards attendris sur la petite fille, demeurant toujours fixé à la place où il était. Des pleurs de douleur et de repentir roulaient dans ses yeux; je puis l'affirmer, car j'en ai moi-même été témoin.

Il se laissa remettre ses chaînes par un autre gardien sans faire le moindre mouvement. Sa physionomie avait une expression de chagrin. Il semblait sentir qu'il avait causé un mal irréparable ; c'était sur-tout quand ses regards s'arrêtaient sur la petite orpheline qu'il avait l'air profondément affecté ; pour elle , habituée à vivre familièrement avec ce bon animal , elle jouait , pendant ce temps , avec sa trompe , sans paraître intimidée. De cet instant , l'éléphant demeura calme et paisible ; quand il voyait la petite orpheline , il témoignait toujours de la joie et lui faisait mille caresses. Mais sa santé , chancelante depuis la mort de son conducteur , s'altéra tout-à-fait. Il tomba malade et mourut au bout de six mois. »

(Traduction inédite.)



SOUVENIRS D'UN SOLDAT.

TORQUEMADA.

Lorsque l'on a, dans cette guerre
A Burgos charmé sa dona,
Pendu son moine à Celada,
On arrive à Torquemada,
Où l'on couche par terre.

(*Chanson des dragons.*)

« Monsieur, répondit le général, qui avait bien dîné, je n'admets pas le besoin de subsistances. »

— « Mais, mon général, si les hommes et les chevaux... »

— « Il y a vingt ans que je fais la guerre, monsieur, et je ne me suis jamais inquiété ni des chevaux ni des hommes. D'ailleurs je n'aime pas les observations. »

Il fallut obéir, et nous repartîmes à onze heures du soir. Notre colonel avait parlé de subsistances parce qu'il eût mieux aimé se coucher. Il passa une mauvaise nuit. Des guérillas s'étaient justement embusqués de ce côté. A peine avions-nous fait trois quarts de lieue que la fusillade commença. Du milieu des buissons, du fond des ravins, des fentes des rochers qui bordent la route, les balles volaient et sifflaient, que c'était une bénédiction. A de courts intervalles on voyait, dans l'obscurité, un éclair s'allumer au loin, et, avant que le bruit de la détonation parvînt dans

nos rangs, un homme tombait. Trente ou quarante restèrent en chemin. Cette ennuyeuse sérénade ne cessa que vers la pointe du jour. Accablé de fatigue, je m'étais endormi sur mon cheval, lorsque des cris, des éclats de rire, me réveillèrent en sursaut.

— « Oh ! bravo ! coup-d'œil magnifique ! »

— « Le curé est défunt ; la ville est en deuil ! »

— « Regarde donc, camarade ! »

Ce dernier mot s'adressait à un dragon courbé sur l'encolure de son cheval, les pieds fermes dans les étriers, et tenant d'une main une poignée de crins. Le camarade ne répondit pas ; il était roide mort.

Les soldats criaient toujours en battant des mains : « Le curé est défunt ; la ville est en deuil. »

J'ouvris de grands yeux, et crus dormir encore. Devant nous, sur les bandes bleues et rouges de l'horizon, une masse noire, irrégulière, semblable à la carcasse à demi-brûlée d'un grand feu d'artifice : c'était Torquemada, « Jolie petite ville, » selon le dictionnaire de géographie ; mais la division Lasalle avait passé par là.

— « Pays de malheur ! dit un vieux maréchal-des-logis, pressé de répéter ce qu'il avait appris à Burgos ; l'endroit a déjà été incendié sept fois, et cela fait huit. Voilà pourquoi on l'appelle Torquemada, *tour brûlée*. C'est la patrie de tous les inquisiteurs : l'habitant ne doit pas être très-affable ».

Cependant nous approchions. Auprès du pont, des palissades brisées, des débris d'armes rouillées, quelques cadavres nus et verdâtres, prouvaient que les Espagnols avaient défendu le passage. Maintenant on eût dit la paix faite. Le plus grand calme régnait dans la ville. Aux sons de nos fanfares, point d'Espagnols aux balcons pour saluer à coups d'escopettes notre entrée triomphale. Personne dans les rues ni sur les places publiques ; personne dans ces maisons sans fenêtres et sans portes : toute la population avait émigré.

J'ai souvent remarqué au début d'une campagne quelle singulière impression produit sur un régiment la vue des

premiers morts qu'il rencontre : silence subit dans les rangs, recueillement religieux. A cette espèce d'avertissement, les animaux même semblent réfléchir : le cheval s'arrête et renâcle. Dès le lendemain on y est accoutumé, et si un conscrit fait encore attention aux cadavres semés sur sa route, c'est pour jurer contre eux quand ils n'ont ni bottes ni habits qu'on puisse leur prendre. Mais en entrant dans une ville brûlée à demi, et complètement abandonnée, on est toujours saisi d'un sentiment de tristesse et de terreur. Chose étrange en effet que l'absence de la vie, le désert au milieu de cet amas de maisons ! Le silence ordinaire des tombeaux est moins lugubre que le retentissement des pas des chevaux dans ces rues sans peuple, dans cette solitude contre nature. J'aime mieux les cris des blessés sur un champ de bataille. Pourquoi ? Si j'étais poète, je saurais le dire.

J'entrai au hasard dans une maison que je croyais inhabitée comme les autres. Du haut en bas, pas un meuble. Des Français avaient bivouaqué au milieu du salon, à en juger par quelques inscriptions charbonnées sur les murs et par un tableau de la Vierge avec des moustaches noires et une pipe à la bouche. En pénétrant dans une salle basse (la cuisine sans doute, car il y avait une cheminée, seule chose qui indique une cuisine en Espagne), quelle fut ma surprise de trouver deux vieillards et un jeune garçon d'environ douze ans, accroupis devant le feu ! Au bruit de mon sabre traînant sur les dalles, l'enfant fait un signe de croix comme s'il voyait le diable, et se glisse derrière un grand fauteuil en bois, au-dessous d'une madone. L'un des hommes me regarde fièrement, et, sans lever, sans ôter son chapeau :

— « Seigneur officier, je me nomme Antonio Nunez. Voici l'ancien alcade de cette ville, mon frère. Trop vieux et trop malade pour suivre nos compatriotes, il a voulu mourir dans sa maison. Je suis resté pour le soigner et ce garçon pour nous servir. »

— « Pourquoi les autres ne sont-ils pas restés comme vous ? »

— « Je ne sais ; ils aiment les montagnes quand les nuits sont belles. »

Et un demi-sourire éclaira la face longue et jaune du malade.

Dans ce moment une grande rumeur m'appela au-dehors ; je vis sur la place , au milieu d'un groupe de soldats , un capucin à cheval , jurant en bon français et damnant l'Espagne et les Espagnols en termes fort peu catholiques. Son capuchon cachait un aide-de-camp du général Milhaud. Je le conduisis au colonel , que nous trouvâmes déjà endormi sur un lit de paille. Après quelques questions à l'aide-de-camp :

— « Le diable emporte le diable , dit-il ; voilà qu'on a besoin de nous du côté de Palencia. Allons ! à cheval ! Rapatier restera ici avec vingt-cinq hommes pour le service des estafettes. »

Rapatier fit la grimace : c'était le vieux maréchal-des-logis qui n'aimait pas les villes brûlées.

« Pays de malheur ! répéta-t-il , en hérissant sa moustache grise ; il n'y a pas seulement de l'eau à boire ». Et il me montrait les bords desséchés de la Pisuerga , dont on avait , selon lui , vendu l'eau pour payer le pont. Je lui indiquai la maison de l'alcade , et me hâtai de rejoindre le régiment , qui déjà galoppait vers Palencia. Guidés par le bruit de la canonnade , nous marchions plus vite que nous n'avions passé sous les espingoles des guérillas.

Cependant , nous arrivâmes trop tard : l'affaire était à-peu-près décidée. Seulement , vers la gauche , trois régimens d'infanterie espagnole formés en carrés tenaient encore. Belles troupes , ma foi ! De loin , on eût dit notre vieille garde ; et je crus que le choc serait rude. Mais de près , non ; à la première charge , ces barbes noires reculent sans combat. Tous se débandent , tournent le dos et fuient en recommandant leur âme à Dieu. Nous les suivons frappant et tuant , jusqu'au bout de la plaine. Là , un mur haut de quatre pieds , et , derrière , un ravin profond , barrière pour nous , sûr asile pour les fuyards. Ils en profitent , disparaissent , et nous laissent étonnés de notre victoire.

Un fait pourtant réhabilita les Espagnols à mes yeux. Un jeune tambour, qui n'avait pu courir aussi vite que les autres, sentant la pointe de nos sabres, s'arrête, et, pour demander grâce, agite en l'air son schako en criant : *Viva Napoléon!* Alors un officier du régiment de Cordoue (je le vois encore), à cheval sur le mur et déjà hors de danger, redescend indigné sur le champ de bataille, passe son épée dans la poitrine du tambour : *Muera el traidor!* (meure le traître!) et tombe lui-même haché de coups.

Tel est ce peuple : parfois un régiment ne vaut pas un homme, et un homme seul vaut tout un régiment. Nous eûmes bientôt une autre occasion d'éprouver quelle force d'âme, quel mépris de la vie peut montrer un Espagnol isolé, et agissant pour son compte,

Lorsque nous revînmes à Torquemada, Rapatier n'y était plus. Le colonel le crut parti avec ses vingt-cinq dragons pour escorter quelque convoi, et il alla se coucher. J'entrai chez l'alcade.

— « Où sont nos dragons ? »

— Bien loin tous ensemble, » me répondit Nunez d'un ton emphatique ; et, comme pour éviter de nouvelles questions, il se hâta d'ajouter, selon la formule espagnole : « Toute la maison est à votre disposition, mais dans la maison il n'y a rien. »

Heureusement nos soldats sont doués d'un instinct merveilleux pour trouver quelque chose dans ces maisons où il n'y a rien. Ils s'étaient déjà répandus comme une nuée de fourmis dans tous les coins de la ville, explorant caves et greniers, déterrants les plus secrètes cachettes. De la cuisine, où j'étais, on les voyait dans le jardin, marcher en faisant la chaîne, s'arrêter, sonder le terrain avec la baquette de leur carabine. Tout à coup, près de la fenêtre, dans un angle où la terre semblait fraîchement remuée :

— « Un trésor ! un trésor ! s'écrie un soldat ; c'est moi qui l'ai trouvé. »

Aussitôt les autres d'accourir, de se ranger en demi-cercle, et de creuser à grands coups de bêche. Bientôt un des

travailleurs rencontre un obstacle ; tous s'élancent à la fois, et le plus heureux serre dans sa main une main froide.... Puis un bras sort, puis une tête, puis un dragon tout entier ; deux, trois, quatre dragons, le détachement complet. Ils étaient *tous ensemble* ; l'Espagnol avait dit vrai, tous, la gorge coupée.

Qu'on s'imagine la stupeur, la rage de nos soldats. J'examinais la figure de mes hôtes. Nunez fumait un cigarre, et regardait cette scène avec l'indifférence d'un fossoyeur qui déjeune. Le petit garçon attisait le feu ; et sur un banc de pierre, l'alcade, au teint mauresque, en manteau brun, immobile, impassible, semblait une vieille statue enfumée.

En un instant la maison se remplit de dragons, de cris et de menaces. Sans moi, à la place des morts, l'alcade, son frère et l'enfant, étaient enterrés tout vivans. J'eus peine à les protéger jusqu'à ce qu'on eût réveillé le colonel. Alors, dans la cuisine même, en présence de ce monceau de cadavres, une cour martiale improvisée commença le procès des Espagnols.

— « Qui a égorgé ces dragons ? »

L'alcade ne daigna pas répondre.

— « Qui a égorgé ces dragons ? »

L'enfant reste muet.

— « Quand je vous jurerais que ce n'est pas moi, vous ne me croiriez pas, dit Nunez avec calme ; c'est moi.

— Toi seul ?

— Oui. Les Français ont trouvé de l'eau-de-vie ; ils se sont enivrés, et je leur ai coupé le cou. Hier soir cet enfant les vit tous endormis là-haut, et, ce matin, il m'aida à les enterrer. Mais, tandis que, avec ce couteau (et il tira de sa poche un énorme *navaja* de deux pieds), je vengeais ma patrie, Perico était ici, auprès de mon frère. S'il y a crime, moi seul l'ai commis.

— Homme ! s'écria sévèrement le vieux alcade, tu n'as agi que par mon ordre. » Puis, se levant avec effort : « Tuez-nous tous deux ; et que tout véritable Espagnol nous imite. »

— « Alcade, dit le colonel en baillant, vous serez pendus, vous et votre frère.

— Je le crois, répondit Nunez. »

De l'autre côté de Torquemada, sur la route de Valladolid, il y a une grande croix, entourée d'un bouquet d'arbres : ce fut le lieu du supplice. Au milieu d'une escorte de cinquante hommes, l'alcade marchait la tête haute et d'un pas assez ferme, malgré les douleurs que lui causait la goutte. Nunez le soutenait; et Perico, servant ses maîtres jusqu'à la fin, portait une échelle et des cordes. Arrivé au pied de la croix, l'alcade se met à genoux. Pendant qu'il pria, Nunez s'approche du capitaine Davin, chargé de présider à l'exécution.

— « C'est mon frère aîné, c'est l'alcade de cette ville; à ce double titre, je lui dois respect et honneur jusqu'à la mort. Empêchez, je vous prie, qu'aucun de vos hommes ne porte la main sur don Jose Nunez de Quintana.

— Arrangez-vous comme vous voudrez, dit le capitaine, mais dépêchez-vous : je n'aime pas ces expéditions-là. »

Nunez embrassa son frère et le pendit.

Mais pour pendre Nunez, ce fut une autre affaire. Aucun de ces soldats, si furieux un quart d'heure auparavant, ne voulut servir de bourreau.

— « Ce n'est pas mon métier.

— Je n'ai jamais pendu personne.

— Qu'on le fusille, à la bonne heure. »

Pendant cette discussion, Nunez attendait au haut de l'échelle, et, interprétant mal les scrupules de nos soldats : — « N'ayez pas peur, nous cria-t-il, » et il se passe lui-même la corde autour du cou, appelle Perico, qui monte à l'échelle, et le lance, comme on dit, dans l'éternité.

Il y avait là de braves soldats, mais pas un gendarme. Nous repartions tristes, silencieux, et Perico nous suivait en rapportant l'échelle.

— « A quoi bon te fatiguer? laisse cette échelle, lui dis-je. »

L'enfant me regarde, pose l'échelle contre l'arbre, et monte.

— « Que fais-tu donc ? il n'y a plus personne à pendre.

— Ah ! je croyais que mon tour était venu, répondit-il tranquillement.

— Non, mon ami ; on ne veut pas te pendre, toi.

— Comme il plaira à Dieu. »

Et il revint à la ville avec nous. Il nous vit remettre dans le trou ce pauvre Rapatier et ses vingt-cinq camarades. Le lendemain il avait pris la fuite, emportant le couteau de Nunez.

(*Le Globe.*)



Chronique.

20 MARS.

Il y a quelques jours, des étudiants de l'université d'Heidelberg proposèrent à un juif de leur vendre son corps après sa mort, pour faire sur lui des expériences myologiques. Séduit par quelques verres de vin et les souverains qu'on faisait briller à ses yeux, l'Israélite y consentit. Comme il se préparait à sortir, les étudiants le retinrent, et, sous prétexte d'éviter toute méprise et de pouvoir reconnaître un jour leur homme, ils le dépouillèrent, et sur ses épaules nues, laissèrent tomber goutte à goutte de la cire à cacheter ardente, ensuite, malgré les cris du patient, ils lui appliquèrent un énorme cachet et le laissèrent ainsi marqué d'un indélébile stygmate. — Dernièrement le célèbre tragédien Kean a été sifflé au théâtre de Drury-Lane, dans le rôle d'Henry V. Surpris d'un pareil accueil, cet acteur s'est avancé avec assurance et a harangué l'auditoire en ces termes : « Mesdames et Messieurs, j'ai eu l'habitude de » contribuer à vos plaisirs ; aujourd'hui, pour la première » fois, je subis la preuve de votre mécontentement. Vous » devez cependant admettre l'influence des effets (*l'ab-*

» *sence de mémoire*), et des causes (*un bon dîner*). Il paraît que j'ai tout perdu à vos yeux. (Ici les cris de *non ! non !* se font entendre.) Eh bien donc, Messieurs et Mesdames, je réclame votre indulgence. » Cette harangue, où ne figurait pas l'explication des effets et des causes, que nous avons indiqués pour plus grande intelligence, a produit le meilleur effet; et la tragédie a continué paisiblement son cours. — Le deuil de la Cour, qui avait fini samedi dernier, a repris mardi pour quatre mois, à l'occasion de la mort du prince Georges-Charles de Hesse. — D'après le tableau statistique du département de la Seine, les frais d'éducation des enfans de toutes les classes s'élèvent à la somme de 31,285,000 francs. — Il vient d'être soumis à l'Académie un cas de monstruosité fort rare. C'est un enfant mâle totalement dépourvu des deux globes de l'œil. De plus, sa tête est fort allongée de derrière en avant; de sorte que, à sa qualité d'aveugle, il joindra probablement encore celle d'idiot. — Dans un siècle où la perfection est à l'ordre du jour, les chevaliers de l'ordre de l'Industrie ne doivent pas rester en arrière. L'un d'entr'eux vient de jeter la désolation dans l'espèce quadrupède du département de la Moselle, par le nouveau genre de son commerce. Il débauchait toutes les honnêtes jumens du voisinage, les entraînait dans la forêt, et là les assassinait... pour vendre leurs cuirs 5 francs! Un autre, exploitant la crainte et la tendresse conjugales des femmes de comptoir, pendant l'absence de leurs maris, leur a présenté plusieurs faux billets, qu'elles se sont empressées de rembourser pour éviter un protêt. Enfin, toute une bande de ces industriels, établis à Lyon, s'est procuré plusieurs fortes sommes d'argent, au moyen d'effets souscrits à domicile, sans craindre d'avoir à les acquitter lors de l'échéance. Ils employaient une certaine encre qui ne laisse plus aucune trace après quelques jours, ensorte que tous les titres de leurs créanciers se trouvent réduits à une feuille de papier blanc. — Les prophètes météorologues annoncent pour cette année une automne qui, par l'abondance et la qualité du vin, ne le cédera en rien à celle

de 1811. — On parle, dans le monde, du prochain mariage de M. de Bourmont fils avec la fille de M. Sellière, le fournisseur-général. — Dans un de ses derniers accès de sublimité oratoire, M. L. s'écriait en parlant aux juges : « à cela, Messieurs, vos cheveux doivent se hérissier sur vos têtes. » Or, des cinq magistrats auxquels s'adressait cette brillante allocution, deux sont chauves et trois portent perruque. — En sciant une dent d'éléphant, un tourneur en ivoire, de Londres, a trouvé un diamant dont il a déjà refusé 335,000 fr. A ce prix là c'est un fort bon métier que celui de tourneur. — L. L. M. M. napolitaines sont attendues à Paris dans les premiers jours d'avril. — Un maître clerc de notaire, qui veut sans doute gagner les éperons de commissaire-priseur, a commencé ainsi, d'une voix glapissante, l'inventaire d'un mobilier : « *Item!* Quatre grands rideaux, » dont deux petits, avec leurs tringles, huit tasses, un su- » crier, le tout en porcelaine dorée. » — Sans attendre l'arrivée du souverain que l'on a adjugé à la Grèce, le président Capo-d'Istrias vient de créer un nouvel ordre de chevalerie, sous le nom de *Saint-Sauveur*. — Le succès de la bicéphalisation, a donné lieu à une spéculation barbare. Depuis quelque temps on exposait publiquement à Dublin deux jeunes filles réunies par les bras et les cuisses, ce qui excita un grand étonnement, jusqu'à ce qu'on découvrit la supercherie. Ces deux jeunes filles n'étaient point bicéphale : leur père, chirurgien français ruiné, leur avait réuni ces parties au moyen de bandages ingénieusement appliqués. On a l'intention de rendre ces deux victimes à la liberté individuelle en leur faisant subir une douloureuse opération. — Les magots de la Chine, qui passaient généralement pour des gens d'un caractère fort paisible, viennent de donner un petit échantillon de leur manière de procéder. S'étant réveillés un matin avec la fantaisie de goûter d'un nouveau mode de gouvernement, il ont massacré toute la famille impériale, ont brûlé son palais, et se sont érigés en république. Maintenant, il ne leur manque plus qu'un petit Mahmoud ou un petit Bonaparte pour être à la hauteur du siècle. — Un journal, qui porte à 632,000,000

la population de l'Univers, établit ainsi la probabilité du mouvement des naissances et des décès sur tout le Globe :

NAISSANCES.

En une année.	23,407,410
En une journée.	64,130
En une heure.	2,672
En une minute.	44
En une seconde.	1

DÉCÈS.

En une année.	18,588,235
En une journée.	50,927
En une heure.	2,122
En une minute.	35
En une seconde.	1





Théâtres.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — *François I^{er} à Chambord*, opéra en deux actes, musique de M. Prosper de G..., paroles de M..., divertissemens de M. Vestris, décors de Cicéri. — Le nouvel opéra, qui est attribué à deux officiers de la garde royale, devait être représenté à l'occasion de la Saint-Charles. Retardé jusqu'à ce jour, il a paru, dépourvu du mérite de la circonstance, et ce qui lui en restait n'a produit que peu d'effet. Le poëme, sans aucun intérêt est un vrai *libretti*. C'est en vain qu'on y chercherait ces détails gracieux auxquels M. Scribe a su nous habituer. Quant à la musique, et c'est ici la partie principale, M. Prosper a été plus heureux que son collègue, ce qui n'était pas difficile. Une instrumentation par fois brillante, des mélodies agréables, des chans pleins de goût et de correction; mais point d'originalité, de chocs vigoureux et quelques réminiscences, tels sont les qualités et les défauts du nouvel ouvrage, qui ne peut être un événement pour la scène lyrique.

ODÉON. — *Adrienne Lecouvreur*, comédie en trois actes et en prose, de MM. Antoni, Béraud et Valory. — Plusieurs fois déjà l'on a justement reproché aux jeunes aristarques du faubourg Saint-Germain une sévérité trop ex-

cessive dans leurs décrets, et même une précipitation trop grande pour motiver leur jugement. Un semblable reproche mérite attention, car c'est chose importante pour un auteur que le sort de sa pièce, et c'est chose grave et sujette à réflexion que la responsabilité de juge. La nouvelle comédie est tombée au bruit des sifflets et des cris; elle le méritait peut-être; mais une malveillance prématurée a prouvé l'évidence de l'injustice. — Les auteurs nous ont montré Mlle Lecouvreur dans cet instant de sa vie, pleine d'actions généreuses, où elle engage ses diamans pour fournir au maréchal de Saxe, qu'elle aime éperdûment, le moyen de s'éloigner à jamais d'elle, en allant prendre possession du duché de Courlande. Cette intrigue, déjà exploitée d'ailleurs, a été trop longuement délayée en trois actes. Cependant, on y trouve quelques détails spirituels qui auraient pu lui faire rencontre grâce devant un public moins sévère et plus patient.

VAUDEVILLE. — *La Convalescente*, vaudeville en un acte. — Deux auteurs avaient entrepris une malade qui, parvenue à sa convalescence, devait arriver à un parfait rétablissement. Mais le public, appelé en consultation, en a décidé autrement. Il a fait succomber la convalescente et n'a pas même voulu qu'on proclamât les noms de ceux qui l'avaient soignée.

VARIÉTÉS. — *Un Tour en Europe*, cauchemar en un acte et en six parties, par MM. Charles, Adolphe, etc. — Un jeune étourdi use de son droit de liberté individuelle pour casser des vitres, et la justice de son droit législatif pour le condamner à vingt-quatre heures de prison. Exaspéré, il veut fuir l'ingrate patrie qui récompense ainsi ses services, et, en attendant, il s'enivre, puis s'endort. Il arrive en Russie, où il est serf; en Turquie, où il perd une oreille; en Italie, où l'on veut lui retrancher l'autre; puis, en Angleterre, où il est assommé suivant les règles du *boxing*. Enfin, il sort de son cauchemar cosmopolite, et il réveille les spectateurs assoupis en leur criant aux oreilles que la France est encore le plus beau pays d'Europe, malgré ses bons gendarmes. Mais ici, quelques vigoureux

coups de sifflets lâchés en manière de plainte prouvent de nouveau qu'il ne faut jamais réveiller le chat qui dort.

PORTE SAINT-MARTIN. — *N, i, Ni*, amphigouri-romantique en cinq tableaux et en vers, par MM. Carmouche, de Courcy et Dupeuty. — Quoiqu'il soit convenu que tout animal à deux pieds et sans plumes, qui tient au titre d'animal raisonnable, ne puisse voir *Hernani* sans être en proie à une violente attaque de classicomanie, il faut cependant avouer que l'œuvre du Goth a eu tous les honneurs qu'obtiennent d'ordinaire les succès : l'admiration et son délire ; l'envie et ses haines ; enfin , jusqu'à la parodie, cette grotesque survivance du triomphe. Celle de la Porte Saint-Martin est une des meilleures qui naîtront à l'occasion de la grande escarmouche littéraire, et, bien qu'arrivée la première, peut-être retiendra-t-elle le public en dernier.

A. A.



Revue des Modes.

Les plus brillans costumes de bal qui ont paru cette semaine étaient une robe en *moirée* rose, ayant autour du corsage une mantille en blonde et des manches à la *dona Maria*. Les blondes étaient relevées au milieu de la poitrine par une agraffe de diamants. Point de garniture au-dessus de l'ourlet. Pour coiffure un rang de diamants sur le front, des cheveux en bandeau, et une guirlande d'épis de diamants à la *Cérés*. Des nattes de cheveux, placées très-bas derrière la tête, complétaient cette coiffure tout-à-fait à la grecque.

— Une robe en gaze satinée, couleur vapeur, avait une superbe frange en plumes blanches au-dessus de l'ourlet. Le corsage, à pointes, était garni d'un petit collet de gaze qui formait trois pointes sur chaque épaule, et deux revers sur la poitrine et le dos. Ces pointes étaient garnies d'une petite frange en plumes qui retombait sur une manche-berret. La coiffure était composée d'un bandeau de diamants et d'un chaperon en plumes blanches.

— Une robe en crêpe rose avait, au-dessus de l'ourlet, une broderie en argent moitié mat et brillant. Des nœuds de rubans en gaze rose lamée en argent étaient attachés au-dessus des épaules, et les bouts, divisés en huit, retom-

baient entre chaque pli de la manche-berret. Une couronne de ces mêmes rubans, pliés en pointes, était inclinée d'un côté de la tête, tandis, qu'entre les coques de chacun, s'échappaient des branches de fleurs d'argent dont tous les cœurs étaient formés par une émeraude. Un bouquet du même genre était placé sur le côté de la ceinture.

— A la première représentation de *François I^{er} à Chambord* sont reparus une quantité de ces jolis petits chapeaux en velours noir, qui ont été si à la mode cet hiver. Beaucoup étaient ornés de plumes roses. On voyait aussi des petits chapeaux en crêpe blanc ou rose surmontés de plumes. Des coiffures en cheveux, n'ayant pour ornement que les chaînes d'or ou les bandeaux en pierreries qui traversaient le front. Sur le cou, beaucoup d'écharpes en gaze de couleur. Avec les robes en velours ou étoffe de soie, les manches de gaze-blonde très-larges, et froncées autour du poignet, étaient en nombre égal avec les manches collantes.

— Aux promenades, on voit un grand nombre de redingotes et de douillettes en gros de Naples glacé; mais leur extrême quantité est justement ce qui semble présager leur fin. Cependant on en a vu encore de très-bien portées au bois de Boulogne, lieu où l'on est toujours certain de rencontrer les modes de bon ton.

— Les chapeaux à passes relevées, laissant une grande partie des cheveux à découvert au-dessus du front, ont fait adopter un genre de coiffure qui ajoute encore à l'élégance de la toilette : ce sont deux nattes placées en bandeau, au milieu desquelles se pose un riche camée.

— Les plumes sont toujours l'ornement le plus à la mode pour les chaperons. On en voit beaucoup de boiteuses, c'est-à-dire de deux couleurs. Les plus jolies que nous ayons remarquées étaient de deux nuances de vert, l'une très-pâle, l'autre très-foncée, placées sur un chapeau en satin vert.

— Les chemisettes, portées avec les redingotes à revers, ont presque toutes des jabots : quelquefois ils sont en maille.

— Quelques douillettes en satin grenat ou vert sont fermées sur le devant par des nœuds à bouts frangés, qui correspondent avec la frange qui entoure la pèlerine.

— On voit des redingotes de gros de Naples, dont les revers sont doublés en peluche. On en fait aussi en cachemire doublé en satin, et entourées de biais de satin, à la tête desquels est une torsade.



ALGER.

L'auteur original de cette relation est M. Pananti, poète italien, comme le sont tous les Italiens, amoureux de belles-lettres et de sciences, qui ayant ramassé à Londres quelque argent et beaucoup de livres à l'index, s'en revenait dans sa patrie, quand il fut fait prisonnier par une flotte barbaresque. Il lui fallut donc longer en esclave toute la côte de l'Afrique, côtoyer les rivages de la Numidie, de la Mauritanie, terres consacrées par les noms de Didon, de Syphax, de Jugurtha, des héros de Virgile et des guerriers de Salluste. Il vit de loin Tunis, Carthage, et toutes ces tristes ruines de l'Afrique que M. de Chateaubriand a si admirablement expliquées; puis enfin il vit Alger; Alger, avec ses mosquées, ses minarets, ses maisons blanches, ses jardins presque italiens, cercle perdu dans les airs, et dont le reflet s'étend dans la mer; puis il entra dans la ville; il traversa des rues étroites; il prit sa place dans le bague des esclaves, et tout fut dit.

Cette narration se fait lire; elle est attachante, bien que cependant, ôtez la gloire qu'il y aurait à prendre Alger, ce ne soit guère une conquête plaisante à proposer. C'est une ville triste, une rude terre, des barbares et des soldats de citadelles; tout cela entouré de déserts où rugit le lion, le chakal, la hyène, où se traîne le serpent boa, comme au

temps de Régulus ; et, dans les plus riches maisons , de petits scorpions dont la piqûre est mortelle ; puis , quand l'été est venu , des sauterelles , véritable plaie d'Égypte , qui se pressent , intrépides comme les armées de Gengis-Khan , qui dévorent jusqu'à l'écorce des arbres. Vous élevez des feux pour arrêter l'invasion ; les feux s'éteignent sous le nombre des morts ; vous creusez des fosses , les fosses se comblent ; il faut céder , et quand la sauterelle est d'un embonpoint raisonnable , des ailes lui poussent , et le fléau quitte la terre pour tourmenter les airs. Pour tout dédommagement , vous n'avez , par intervalle , que la caille fatiguée , quand , transfuge de nos bruyères parfumées , elle s'abat sur le rivage , incapable d'aller plus loin.

Outre ces maux généraux , parmi lesquels j'ai oublié les sables du désert et les périls qu'on va chercher à dos de chameau ou sur les pas légers du dromadaire , et le *simoon* , espèce d'ouragan de terre , peste de chaque jour , *corruption* comme l'appelle l'Écriture , vous êtes exposés à mille infortunes particulières. Vous vous perdez dans une population mêlée ; des Turcs , des Maures , des Juifs , des Chrétiens , des Arabes Bédouins , les seuls hommes supportables de la contrée , tous ces gens-là vous méprisent souverainement pour peu que vous soyez chrétien. S'ils vous font prisonnier , mieux vaudrait , pour vous , être le plus malheureux forçat d'un bague flottant condamné à perpétuité. On fait moins de cas d'un esclave que d'un chat dans ce triste pays. Prenez donc garde , si vous entrez là , de n'y entrer qu'en maîtres et aux fanfares guerrières. Ainsi soit-il ! quoi-que la chose ait été rare depuis Charles-Quint.

La victoire même , toujours honneur à part , ne peut pas avoir de charmes sur ce roc. Il ne s'agit pas cette fois de descendre vainqueur dans la molle Italie après avoir gravi les Alpes jusqu'au ciel , ou de pénétrer la nuit dans une rue de Séville , aux sons plaintifs de la guitare. Le peuple d'Alger est un peuple qui ne vit pas ; ce n'est pas un peuple ; à ces Ottomans vulgaires , ôtez la pipe et quelques moments d'un repos assez doux , quand un vrai croyant , mollement couché sur un tapis , fume et ne songe à rien , il

ne leur restera plus rien d'un homme. On étrangle les chefs pour exciter l'émulation parmi les subalternes. On vole les juifs qui s'enrichissent par l'usure; on est à peu près juste envers tout le monde, excepté envers les Francs. Pour ceux-ci, je n'ai jamais tant entendu parler de bâtons, de soufflets, d'amendes, de mains coupées, de nez fendus, d'apostasies arrachées par la torture, et de coups de poignard par derrière.

Vous avez fait des liaisons dans la ville avec des Turcs; vos amis turcs vous appellent chiens et *cornudos*; passe une femme, une grosse et large femme, car l'embonpoint est l'idéal à Alger, et on n'y comprend guère les frêles beautés de notre Europe; voilée des pieds à la tête, elle lève ses belles mains sur son front, et vous fait les *cornes*; ou bien elle vous lance une vive œillade, comme aux environs de Paris, dans un bal champêtre; vous êtes galant et tendre, vous la suivez, le mari vous surprend, et on vous coupe le cou; ou bien encore, elle ose vous attendre, et vous êtes assez heureux pour lui parler d'amour; voilà qui va bien; mais un muet vous dénonce; on jette votre maîtresse à la mer, cousue dans un sac, comme dans *le Giaour* de Byron, et on vous coupe le cou.

Mais, dira-t-on, s'il en est ainsi d'Alger, à quoi bon ces bains parfumés, ces broderies élégantes, ces schalls soyeux, et ces maisons espagnoles dont le balcon est sur les toits, et ces maris qui dorment nuit et jour? je sens bien que c'est là un énorme contresens. Mais Alger, encore une fois, n'est pas une ville, c'est un camp; le monde connu ne ressemble en rien à ce coin de terre.

Il n'y a que deux bonnes choses dans ce pays, l'opium, cette poésie de la brute, ce drame passionné que s'improvise à lui-même l'homme heureux qui en mange à doses régulières; puis l'essence de roses. Pour ma part, je voudrais voir la grave figure d'un Musulman qui distille goutte à goutte cette précieuse odeur, qui effeuille la rose blanche; image du temps qui lâche d'une main avare quelques plaisirs fugitifs, une vaine odeur qui s'enfuit!

C'est pourtant là la même terre de Numidie et de Mauri-

tanie, si célèbre dans les histoires par ses élégantes sciences et ses poétiques souvenirs, jadis heureuse patrie de l'astronome Abumaser, de l'alchimiste Giber, qui devint, comme tant de ses confrères, un bon chimiste en cherchant l'or potable; là naquit aussi le grand philosophe et à la fois le grand croyant Al-Ascary, qui rendit à l'islamisme le même service que Voltaire nous rendit plus tard, unissant la philosophie à la croyance, et qui fit long-temps école en Espagne; et enfin le grand poète Ibni-al-Chalil-Raisi, dont les vers se mêlent à l'histoire de Grenade avec tant d'honneur, quand Grenade avait encore une histoire. C'est en effet la même terre, bien plus, il n'y a presque rien de changé, si ce n'est qu'elle est soumise aux atroces gouvernemens d'Alger, de Tunis et de Tripoli.

Le gouvernement d'Alger est ce qu'il y a de plus incroyable même pour des Ottomans. Le pouvoir appartient à une milice étrangère volée chez les Turcs, aventuriers et soldats de fortune, hommes de violence et de rapine, tels sont les maîtres de cet Empire heureux. Le chef de cette république militaire peut tout faire; il n'a au-dessus de lui que la corde et le poignard; chef par un assassinat, un assassinat le renverse; souvent, au plus fort de son pouvoir, les janissaires s'assemblent aux portes du palais, par désœuvrement, et crient *hourra!* Il faut que le Dey abandonne la place; sa garde l'ordonne, sa garde le veut; il faut obéir: il sort; on lui tranche la tête, par cette grande maxime politique fort usitée dans les régence. « Que l'épée soit toujours tirée pour que l'État soit en repos. »

Après quoi, on élit un autre chef, jusqu'à un nouvel assassinat. Tant que le nouveau Dey est le maître, il administre la justice, il entend les hurlemens de la populace sous ses fenêtres, après quoi il faut qu'il meure. *Il était Dey, il doit mourir;* c'est la loi. Un pauvre maître d'école, moins heureux que Denis le tyran, règne huit jours sur ce peuple; on le dépossède, il demande *grâce!* on lui répond *que ce n'est pas l'usage.* Il se sauve sur les toits, on le tue à coups de carabine; c'était bien la peine de régner!

La justice s'administre à peu près comme dans *l'Ours et*

le Pacha : ceux qui ne seront pas contents, qu'on les empale. Le Coran sert de Code civil, de sorte qu'on retombe toujours dans le droit *divin*. On étrangle, on mutile, on donne la bastonnade, on rançonne, on vous fait esclave, on vous brûle, voilà les peines les plus douces de l'endroit.

D'ailleurs l'espionnage y est fort bien organisé; les moindres paroles ont leurs censeurs : il en est d'Alger comme autrefois de Venise : un étranger demandait l'heure à un passant ; celui-ci porta long-temps autour de lui des regards tremblans et craintifs, et quand il fut bien assuré qu'il pouvait parler sans crainte : « Il est dix heures et demie, Monsieur ; mais ne dites pas que je vous l'ai dit. »

Il n'y a de vie vraiment supportable que celle du soldat algérien ; c'est une espèce particulière de deys qui n'ont pas à craindre d'être étranglés. Ils sont libres et riches ; ils ont le droit, en temps de paix, d'être corsaires pour leur propre compte. Il paraît que c'est un grand bonheur d'être corsaire ; la mer est pour eux un véritable joyau : ils sont les amis de la mer ; la mer est à eux, avec ses basses côtes, pour les protéger contre les grands vaisseaux de l'Europe. Toute leur histoire nationale n'est qu'un tissu d'aventures hasardeuses, de sermens violés, de vaisseaux incendiés, de passagers vendus ou massacrés, du feu, des flammes ; la sainte-barbe qui saute, les doublons d'Espagne, et les marchandises de l'Amérique, voilà, pour ces Maures, qui vaut mieux que toutes les histoires des *Mille et Une Nuits*. Aussi Soliman-Dey avait-il l'habitude de dire, avec un orgueil tout ottoman et cette figure grave et posée que ces bandits relèvent avec tant de fierté et de noblesse : *Les Algériens sont des voleurs, et je suis leur chef* ; et quand par hasard il avait à se plaindre de quelque navire franc : « Vous n'avez point agi avec justice, disait-il ; on doit nous passer ces sortes de choses, à nous qui sommes des brigands et regardés comme tels, mais on ne peut vous les passer, à vous qui vous vantez d'être justes. »

(*Journal des Débats.*)

Une Nuit d'Hôpital.

EXTRAIT DE MÉMOIRES INÉDITS.

Il n'y a pas, je pense, de plus triste séjour que celui d'un hôpital, à moins peut-être que ce ne soit celui d'une prison. Pour moi j'ai souffert l'un et l'autre, et je déclare n'avoir jamais été en proie à d'aussi pénibles sensations que dans l'hôpital militaire de Châlons, où je restai si longtemps dans l'hiver de 1813 à 1814. A chaque instant il nous arrivait de nouveaux compagnons. Un soir surtout, l'ennemi était aux portes de la ville, nous avons entendu gronder le canon depuis le point du jour; on nous amena plusieurs convois de blessés que l'on fut forcé de coucher sur la paille dans l'espace étroit qui séparait les lits. Plusieurs d'entre nous partagèrent le leur avec les nouveaux-venus.

Vers six heures on apporta près de moi un homme qui n'avait pas le costume militaire. Il était vêtu d'une blouse de toile bleue, sous laquelle il avait cependant un vieux gilet d'uniforme. Une culotte de velours complétait son habillement. Ses cheveux ouverts sur le front et tombant des deux côtés de la tête, achevèrent de me faire penser que c'était quelque paysan alsacien qui avait pris les armes comme volontaire. Une balle lui avait traversé la jambe,

mais il ne paraissait pas beaucoup souffrir de sa blessure. Jamais je n'oublierai la figure de cet homme, ses yeux bleus et perçans, son front large, les pommettes saillantes de ses joues et sa longue moustache grise.

Plus tard on plaça au pied de notre lit un jeune sous-lieutenant qui, sans doute, était sorti récemment d'une école militaire. Il avait été atteint vers l'épaule d'un coup de lance, et il me sembla tout de suite que sa vie était en danger.

La nuit était déjà avancée; une sorte de calme s'était établi dans les salles éclairées faiblement par des lampes placées de loin à loin. On n'entendait plus que les gémissemens des blessés qui ne pouvaient étouffer le cri de leurs souffrances. Le jeune sous-lieutenant s'était caché la figure pour qu'on ne pût s'apercevoir qu'il versait des larmes, et il mordait sa paille avec désespoir; j'imaginai que les peines de l'esprit ajoutaient encore à ses douleurs. Mon compagnon avait sans doute fait les mêmes réflexions que moi. Il s'était soulevé sur son séant et le regardait avec l'air du plus profond intérêt. Lui-même était agité par la fièvre, et des paroles entrecoupées lui échappaient par intervalles: «Malheureux jeune homme! disait-il, s'adressant tantôt à moi et tantôt répondant à ses propres pensées, malheureux jeune homme! trop jeune pour faire une campagne et une campagne si dure. Il n'a pas encore appris à souffrir, à souffrir la soif et la faim, à dormir sur la neige sans eau-de-vie et sans manteau. Voilà qu'il dort maintenant. Il rêve peut-être à la maison de sa mère. Pauvre femme! Dieu sait si elle le reverra jamais. Ah! il doit-être bien difficile, si jeune encore, de ne plus y songer. Et moi qui ai tant vu de champs de bataille, j'y songe bien encore quelquefois. Il y a pourtant long-temps que je roule par le monde. Bien des années se sont passées sans que j'aie pu dire où était ma maison, et aujourd'hui que je commence à devenir vieux c'est encore la même chose. Ils ont brûlé celle que je m'étais bâtie, et ils ont bivouaqué dans le champ qui me faisait vivre. Elle a bien fait de mourir ma pauvre Marie, pour ne pas les voir. Elle ne voudrait pas le croire si on allait lui raconter là-bas que les habits blancs ont détruit sa chaumière.»

Cet homme commençait à m'intéresser. Je ne pouvais trouver le repos et je cherchai à lui faire raconter son histoire, qui était sans doute celle de beaucoup d'autres Français, mais qu'il paraissait sentir vivement. La fièvre, qui troublait ses sens, ajoutait encore à l'énergie de ses paroles. Je regrette beaucoup de ne pouvoir les rendre fidèlement.

Il m'apprit qu'il avait quitté le service après la deuxième campagne d'Italie, qu'il était venu alors s'établir près de Sainte-Marie-aux-mines, où il était né. Il avait envoyé ses enfans à Paris dès qu'il avait vu l'ennemi dépasser nos frontières. Pour lui, il avait repris ses armes déposées depuis longtemps. « Ce n'est pas la première fois, me dit-il, que je me bats sur la terre de France. J'ai déjà vu les Prussiens dans les plaines de la Champagne. J'ai vu même une guerre plus triste et plus cruelle. Après la prise de Mayence on nous fit passer dans la Vendée. J'étais encore bien jeune, presque aussi jeune que le sous-lieutenant que voilà devant nous.

» Peu de jours après notre arrivée, le colonel m'envoya en ordonnance dans un village qu'on nomme Saint-Martin. On était au commencement du printemps, et le jour paraissait à peine. Je galopais dans un chemin creux, bordé de buissons, à travers des collines couvertes de bruyères et de bois. Tout-à-coup plusieurs coups de feu partirent tout autour de moi, et mon cheval tomba pour ne plus se relever. Une douzaine d'hommes sortant de derrière les haies me saisirent avant que j'eusse pu me dégager, et ils m'emmenèrent en courant dans le bois; ils avaient tous l'air stupide et méchant. Un d'eux, tout habillé de noir, était armé d'un fusil de chasse qui me parut d'un grand prix. Il avait un large chapeau, les cheveux longs et plats, et à son bras un mouchoir blanc brodé de fleurs de lis. Je l'aurais pris pour un prêtre s'il n'avait pas été armé. Au bout de quelque temps d'une marche précipitée, on s'arrêta dans une clairière, et les brigands se rangèrent en rond autour de l'homme au mouchoir blanc. Je compris que mon sort dépendait de lui; je le regardai attentivement; mais il n'y avait sur sa figure aucune trace de pitié. Je sentis que je n'avais rien à espérer. Tout ce que j'avais entendu dire de

la cruauté des Vendéens me revint en mémoire. J'aurais donné bien des choses en ce moment pour être couché sur la paille, ou même devant une commission militaire ou dans le plus triste des cachots. Pendant que l'homme noir parlait à voix basse à ses compagnons, deux d'entre eux creusaient une fosse profonde. Je m'attendais qu'il allait me faire fusiller ; mais il aurait trouvé trop doux apparemment de me faire mourir de la mort d'un soldat. A son ordre on me fit descendre debout dans la fosse, et on la referma jusqu'à ce que ma tête seule restât à découvert. Les brigands foulèrent la terre sur mon corps et ils s'éloignèrent sans rien dire. Quelques-uns d'entre eux cependant semblaient avoir horreur de ce qu'ils venaient de faire ; ils demandèrent à l'homme noir de dire quelques prières sur ma tombe ; mais il leur répondit : « Non, non ! périsse son âme avec son corps ! périssent de même tous les ennemis de l'autel et du trône ! il me regarda quelques instans en ricanant, et ils s'en allèrent tous à travers la forêt.

« La rage me suffoquait et m'empêchait de comprendre tout ce que ma position avait d'horrible. En ce moment je ne désirais qu'une chose, c'était de tenir entre mes mains le misérable qui m'avait fait enterrer tout vivant. Mais quand de longues heures se furent passées et que ma colère se fut calmée, alors je commençai à réfléchir que tout était fini pour moi et que je n'avais plus à espérer que la mort. Une grosse pierre était placée à quelque distance de ma figure : oh, comme j'aurais voulu pouvoir me briser la tête contre cette pierre ! Le soleil s'éleva et brilla au-dessus des grands arbres, il descendit ensuite, et rien ne fut changé. La tristesse à chaque instant s'emparait de moi d'avantage, je songeais à nos montagnes et à ma mère et aux jeunes filles de mon village. Je me mis à pleurer. J'essayai de crier, quoique sans espoir d'être entendu ; mais ma voix ne s'étendait pas au-delà de la clairière. Tous les objets s'obscurcirent peu à peu et la nuit commença, la nuit la plus longue que j'aie passée de ma vie. Non, pour toute la gloire du général Bonaparte je ne voudrais pas en passer une pareille. Par momens je croyais m'entendre appeler, j'avais

des visions comme une vieille femme. Des figures longues et blanches me semblaient rôder autour de moi, et je voyais l'horrible face de l'homme au mouchoir blanc éclater de rire auprès de la mienne. Je ne sentais plus mon corps paralysé par la fraîcheur et le poids de la terre. Un instant il me sembla que j'avais cessé de vivre, que ma tête seule, séparée par la hache, conservait encore un peu de sentiment. Je rêvai que je venais d'être guillotiné.

» Quand le jour reparut, une soif ardente me dévorait, j'allongeais mes lèvres pour lécher un brin de bruyère qui était là devant moi humide de la rosée de la nuit, mais je ne pus l'atteindre, je parvins à saisir des cailloux avec ma bouche, je cherchais à les avaler espérant abrégier mon supplice, mais je ne pus mourir. Les arbres et les collines me semblaient tourner rapidement autour de ma tête. Les mouches s'attachaient déjà à ma figure et suçaient mon sang sans que je pusse m'en défendre; un poids horrible pesait sur ma poitrine. Ah, camarade, j'étouffe... Parlez-moi donc un peu, camarade. Je n'aime pas à rappeler cette aventure. »

Je lui parlai en effet et je cherchai à distraire le vieux soldat de ses souvenirs, mais je ne pus moi-même m'endormir que bien tard; quand je m'éveillai, il était fort mal. Le jeune sous-lieutenant était mort dans la nuit. Quelques jours après je quittai l'hôpital sans savoir la fin de l'histoire du paysan alsacien.

(*Gazette Littéraire.*)



UNE AUDIENCE

DU

Pacha d'Égypte.

« Après notre présentation à sa Hautesse, on nous apporta du café, mais pas de pipes ; sir Hudson Lowe est un des derniers à qui l'honneur d'en avoir une en présence du pacha ait été accordé. Le chancelier, qui se trouvait près de moi, me répéta plusieurs fois le conseil de ne pas m'asseoir à mon aise sur le divan, mais de me placer tout-à-fait sur le bord, comme faisaient les autres Francs ; « car, dit-il, quand sir » Hudson Lowe vint visiter sa Hautesse, il s'assit d'une » manière si respectueuse, qu'à peine touchait-il le siège ; » aussi sa Hautesse en fit-elle la remarque quand il fut » parti, et ajouta-t-elle que, jusqu'alors, elle n'avait point » encore vu d'Anglais d'un aussi grand mérite. » C'était la première fois que j'entendais dire que le siège du mérite était placé sur *l'os sacrum* ; et comme je n'avais pas la prétention de supplanter l'ex-gouverneur de Sainte-Hélène dans l'esprit du Musulman, je m'assis comme tout Anglais d'un rang honorable aurait pu le faire devant un soldat turc. La conversation roula d'abord sur le siège de Bhurt-

pore. Le pacha demanda s'il était vrai que les Anglais eussent pris la ville et massacré la garnison. M. Salt, notre consul, répondit qu'en effet la place avait été prise, mais que, comme la garnison avait refusé de capituler, il y avait eu beaucoup de monde de tué. Le pacha se mit à rire : « Vous êtes vraiment d'habiles gens en Angleterre, dit-il, » vous portez la guerre dans l'Inde, vous massacrez des » garnisons, vous en agissez comme il vous plaît avec vos » prisonniers, et personne ne parle contre vous, personne » n'appelle l'attention sur vos épées teintes de sang. Mais » que mes soldats tuent quelques giaours dans Missolonghi, » aussitôt tout le fanguestan crie au meurtre, tous les » chrétiens appellent mon fils Ibrahim un chien sangui- » naire. » M. Salt eut la politesse de dire que jamais il n'avait entendu qualifier ainsi Ibrahim, et il en appela à mon témoignage. Naturellement je ne pouvais pas avoir entendu une chose que le consul de ma nation n'avait pas entendue. Mais le pacha ne nous crut ni l'un ni l'autre, et, pendant plus d'une demi-heure, il continua à parler, dans le même sens, de Bhurtpore et de Missolonghi.

» J'aperçus à côté du pacha une gazette française ; un de ses interprètes venait probablement de la lui traduire, car il ne sait pas d'autre langue que le turc, pas même l'arabe, et il n'y a pas long-temps qu'il a appris à écrire son nom. Dans cette gazette, il était sans doute question du pape, car M. Salt ayant demandé une audience particulière au pacha, au moment où nous venions de nous retirer, celui-ci, au lieu de s'occuper de l'affaire dont M. Salt désirait l'entretenir, se mit à parler de sa Sainteté. « Il est donc » vrai, dit-il, que l'on lui baise l'orteil? Quelle chose ex- » traordinaire que de baiser l'orteil d'un muphti ! Si j'allais » à Rome, est-ce qu'on me forcerait aussi à lui baiser l'or- » teil? » M. Salt lui assura qu'il pourrait aller à Rome quand il lui plairait, sans être tenu de baiser aucune partie du corps de sa Sainteté. Il ajouta que les Anglais avaient aussi leur muphti, ou du moins un chef de leur Église, mais que jamais on ne lui baisait les pieds. « Je sais bien, » dit Mehemet-Ali, que vous ne relevez point du muphti

» de Rome ; mais n'avez-vous pas quelque part, hors de
 » Londres, une moitié de votre nation qui relève de lui ?
 » — Non certainement, répondit M. Salt. Je crains que les
 » Francs qui sont ici ne trompent votre Hautesse dans ce
 » qu'ils lui racontent sur l'Angleterre. — Mais, dit le pa-
 » cha, n'avez-vous pas quelques-uns de vos rayas qui sont
 » d'une croyance différente de la vôtre ? Ne les traite-t-on
 » pas comme des esclaves ? Ne se sont-ils pas révoltés, et
 » ne les avez-vous pas châtiés avec l'épée ? Le sultan ne
 » s'est pas mêlé de tout cela. Cependant c'étaient vos rayas,
 » vous les avez traités comme il vous a convenu ; jamais
 » nous ne vous avons demandé pourquoi vous avez foulé
 » aux pieds ces chiens de giaours. Maintenant, dites-moi
 » de quel droit vous envoyez de l'argent et des armes à nos
 » rayas pour les faire se révolter contre leur maître, pour-
 » quoi vous demandez au sultan leur affranchissement ? »
 Ces questions ne laissaient pas que d'être fort embarrassantes ; M. Salt m'avoua qu'il avait eu beaucoup de peine à y répondre. Au lieu de chercher à excuser la conduite de l'Angleterre, il s'étendit longuement sur le désintéressement de notre politique et sur la tolérance de nos lois. Le pacha l'avait écouté avec beaucoup de calme et de gravité, et comme s'il ajoutait foi à toutes ses paroles ; car les Turcs sont extrêmement polis dans la discussion, et préfèrent paraître convaincus à l'ennui d'exposer une seconde fois les motifs de leur dissentiment.

Mehemed-Ali peut avoir soixante-trois à soixante-quatre ans ; c'est un vieillard de bonne mine et d'une santé robuste, dont les yeux sont vifs et perçans : ce qui rachète un peu l'expression vulgaire de sa physionomie.

(*Madden's Travels.*)



Voltaire et Brissot.

Avant de quitter définitivement Paris, je ne dois pas oublier une autre bonne fortune qui m'arriva le jour même de mon départ, avec Franklin, qui y résidait depuis plus de deux ans. Voltaire faisait déjà l'admiration de la capitale, et y recevait à la fois les hommages des gens de lettres, des grands-seigneurs, de tout ce que la cour et la ville renfermaient de plus distingué. Il n'était bruit que du grand homme, de ses conversations, de ses saillies, de tout ce qu'on faisait et disait autour de lui, ou à son occasion.

J'étais un matin chez un confrère de M. Amante, M. Horeau, chargé de terminer une affaire embrouillée qui les divisait, et dont j'avais eu anciennement la clé. C'était une mission que j'avais acceptée par complaisance, et que je m'applaudis vivement de n'avoir pas refusée. M. Horeau était la tête la plus forte, l'esprit le plus fin, le procureur le plus retors qu'on pût voir au parlement; hors de là, l'esprit le plus borné, le plus épais, l'ignorant le plus encroûté qu'on pût trouver en France.

Pendant que je dissertais diplomatiquement au nom de celui qui m'envoyait, il entra un vieillard d'une taille élevée, à l'œil vif et perçant, au regard d'aigle; homme sec et adroit malgré son grand âge et une figure souffrante, et qui tenait en ses mains une canne à bec à corbin, sur la-

quelle il semblait à peine avoir besoin de se soutenir. Il venait demander des nouvelles d'un procès arriéré et dont il indiqua l'objet. Je n'ai rien oublié de lui. Une longue robe de chambre bigarrée enveloppait son corps ; sa tête était au fond d'une vaste perruque noire, surmontée d'une espèce de bonnet carré. C'était bien là le plus bizarre accoutrement que j'aie vu de ma vie.

Horeau commença par lui faire répéter le sujet de sa visite. « — Je vous demande, dit le vieillard, où en est le procès que M. de Voltaire vous a chargé de poursuivre, il y a quelques années, et dont il n'a plus entendu parler? » A ce nom de Voltaire, vous m'eussiez vu tressaillir de la tête aux pieds. Mon procureur ne s'en émut pas plus que s'il eût été question de Pierre ou de Jérôme ; il alla droit à ses dossiers.

« — Je ne me rappelais plus, dit-il en revenant, que j'avais M. de Voltaire au nombre de mes cliens. Que fait-il donc à son Ferney? — A son Ferney? répondit le vieillard, il cherche à éclairer le monde, et, depuis qu'il est ici, il s'aperçoit que la lumière n'est pas encore universellement répandue. — Quoi! serait-il à Paris? répliqua Horeau. » Alors je vis passer sur les lèvres du vieillard ce rire sardonique qui me l'avait déjà révélé. « — Oui, Monsieur, il est à Paris et chez vous, quoique vous n'ayez pas l'air de vous en douter. » En effet, le rustre chicaneur ne témoignait pas plus d'égards à l'illustre visiteur, que s'il se fût agi du plus obscur particulier. Il se civilisa pourtant ; car si, pour Horeau, l'homme de génie n'était rien, il voyait du moins en lui un client et un procès.

Pour moi, heureux et honteux à la fois de me voir chez un tel homme, et si près du sublime auteur de tant d'immortels ouvrages, je tâchais de m'effacer, de me faire disparaître, rougissant du procureur, comme si j'eusse été complice de sa rusticité. Mais je ne perdais pas un mot, un geste, un mouvement de Voltaire. Mes yeux le parcouraient, le dévoraient. Je voulais le contempler cette fois pour toujours ; car, qui me disait que je pusse le revoir jamais?

Chronique.

27 MARS.

On voit en ce moment à Danay un homme, âgé de 38 ans, connu sous le nom de *squelette ambulante*, dont l'organisation est bizarrement remarquable. Quoique pourvu d'assez d'embonpoint, il a la faculté de contracter ses muscles et d'effacer ses chairs, jusqu'à paraître écorché : tous ses os saillent ; il devient squelette. A cette faculté déjà assez surprenante, il en joint encore d'autres non moins extraordinaires. Il avale impunément toutes sortes de poisons, arsenic, acide sulfurique, sublimé corrosif, et mange avec la même élégance des charbons incandescens. Il peut aussi se débarrasser de quelques liens ou chaînes que ce soit. Les gendarmes les plus experts lui ont appliqué les pommets, les menottes, les garrots, mais en vain ; en un instant il s'en est débarrassé. Une triple chaîne, serrée autour du corps avec des écrous, tombe à ses pieds après deux ou trois mouvemens dont lui seul a le secret. Voilà un gaillard qui, au temps des miracles, en aurait fait une jolie pacotille pour sa part. Il se nomme Jean-Pierre Décure, et est né en Afrique, d'un père et d'une mère quarterons. — A la première représentation de *Hernani*, un spectateur, importuné de l'insatiable enthousiasme d'un de

ses voisins, lui cria : « *Paix donc ! perruquier !* » L'hernaniste, se croyant insulté, demande raison ; on la lui promet pour l'entr'acte. En effet, un peu plus tard, l'apostrophant réjoint l'apostrophé dans le foyer, et lui dit : « Monsieur, je vous ai appelé *perruquier*, et cela vous a » fâché : peut-être êtes-vous *coiffeur* ? Désarmé par cette singulière question, le champion d'Hernani borna là son héroïsme castillan, et se retira en riant à la française. — Un individu accusé de vol fut conduit à l'office de Bowstreet pour y être interrogé. « Comment vivez-vous, lui dit le juge ? — Pas mal, Monsieur, je mange ordinairement du pudding et du rosheaf. — Vous ne comprenez pas. Je vous demande de quelle manière vous vous procurez votre pain. — Ah ! mon pain ! dam ! chez le boulanger. — Vous ne répondez pas à ma question ; je vous demande *how do you do ?* (Ces mots signifient à la fois : Que faites-vous ? Comment vous portez-vous ?) — Mais je me porte assez bien ; et vous, monsieur le juge ? » — Le duc régnant de Brunswick n'a pas été présenté à la cour. S. A. doit quitter Paris à la fin du mois, pour se rendre à Carlsrouhe, auprès de ses augustes parens. — Aux assises d'Ennir, en Islande, le 8 de ce mois, M. Comyn, accusé d'avoir incendié Scotland-Lodge, sa propre demeure, a été déclaré coupable par le jury. M. Comyn sera pendu le 1^{er} avril. Il était lié avec les premières familles des comtés de Clare et de Galway, et lui-même avait rempli des fonctions de magistrature dans trois comtés. — Un journal de Nuremberg annonce que plusieurs prêtres catholiques, secondés des conseils de leurs paroissiens les plus éclairés, se sont mariés, après quoi ils l'ont avoué à leurs supérieurs spirituels, leur déclarant avec une respectueuse fermeté que si l'on cherchait à s'y opposer, ils embrasseraient, ainsi que toutes leurs communautés, la religion de Luther. — Un maître de café de Perpignan vient d'inventer un singulier moyen d'obtenir la vogue. Il a fait tailler ses morceaux de sucre en bustes de célébrités en tous genres. Un classique, par exemple, peut sucrer sa demi tasse avec Molière, Boileau, La Fontaine et Quinault ; un romantique peut édulcorer une onde

transparente avec M^{me} de Staël, Shakspeare et Schiller. On a vu, ces jours derniers, un anglais faire une grimace épouvantable en avalant un bol de punch qui avait été sucré avec des Jean-Bart, des Tourville, des Lamothe-Piquet, et autres comestibles du même calibre. — Le célèbre mécanicien Matz, des chiens mécaniques duquel nous avons parlé dans notre 3^e livraison, vient d'achever à Boston, un nouveau travail en ce genre, digne des plus grands éloges. C'est un orchestre complet, composé de quarante-deux automates, qui exécutent les partitions les plus difficiles, entr'autres, les ouvertures de *Don Juan*, de *la Vestale*, et d'*Iphigénie*, aussi bien que les premiers virtuoses dont ils imitent tout-à-fait le jeu et les mouvemens. Une société a déjà offert 300,000 dollars de cette belle mécanique, que M. Matz ne veut pas céder à moins 500,000. Certains de nos théâtres auraient bon besoin d'une pareille acquisition. — La comtesse de Rossi paraîtra encore cette année sur le théâtre de Berlin, sous le nom de M^{lle} Sontag. Son mari, qui est attaché à la mission de Sardaigne près la cour des Pays-Bas, ne l'accompagnera pas en cette ville. On assure que M^{lle} Sontag, en rentrant dans la carrière dramatique, débute par une œuvre de bienfaisance, un concert au profit des pauvres. — Par arrêt de la chambre des mises en accusation de la cour royale d'Orléans, M^{me} Courier, reconnue innocente de l'assassinat de son mari, a été enfin rendue à la liberté. Il paraît qu'une plainte sera portée en dénonciation calomnieuse par les enfans de M^{me} Courier. — La France vient de perdre une de ses honorables illustrations dans la personne du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, qu'une attaque de goutte dans la tête et la poitrine a emporté le 17 de ce mois. — Une lettre de Madrid, du 11 mars, annonce que les médecins ont déclaré la grossesse de la reine; mais pas encore d'une manière assez positive pour que la *Gazette* le publie officiellement. — Un brillant coup-d'œil, une réunion d'environ 1,000 personnes et 30,000 francs de recette, tel a été le résultat du bal anglais donné dans la salle des Menus-Plaisirs, au bénéfice des indigens de cette



nation qui se trouvent à Paris. — Des réjouissances publiques viennent d'avoir lieu à Alexandrie, en Egypte, à l'occasion de la circoncision de trois jeunes princes, dont deux enfans du pacha, et l'autre de son fils Ibrahim. Les fêtes ont duré sept jours ; et chaque nuit a été marquée par des feux d'artifice et des illuminations. Deux personnes étrangères ont seules été admises parmi les convives musulmans, le consul général de Suède, et M. Briggs, négociant anglais. Les dames européennes portaient pour la plupart des vêtemens d'homme. — On a ouvert à Varsovie une nouvelle salle de spectacle, sous le nom de Théâtre des Variétés, où des acteurs français joueront les meilleurs vaudevilles de Paris.





Théâtres.

GYMNASE. — *Zoé, ou l'Amant prêté*, Vaudeville en un acte, de MM. Scribe et Mélesville. — L'Amant prêté! voilà deux mots qui comportent à eux seuls toute l'in vraisemblable analyse d'une bluette où l'on voit le caprice d'une coquette faire confier pendant trois heures son amant à une accorte jardinière. En dire plus serait nuire à cette intrigue qui n'a échappé à l'insuccès que par l'abondance de l'esprit qui en gracieuse jusqu'aux moindres détails. C'est un nouveau tour de force de M. Scribe. Encore quelques-uns comme celui-là, et une comédie-vaudeville deviendra un prétexte à pointes, calembourgs et couplets tous étrangers les uns aux autres, mais qui toujours feront fortune débités par M^{me} Carmouche et Legrand.

PORTE-SAINT-MARTIN. — Les *Botteuses*, comédie en un acte. — Un fatal sabot enchanté jeté le 21 mars sur la scène Saint-Martin est venu faire boîter toutes les figurantes du 6^e arrondissement, et trébucher deux auteurs, ce qui fait que le tout pourra bien marcher quelque temps encore, mais toujours clopin-clopant. Heureusement cette œuvre estropiée trouvera un ferme soutien dans *N, I, Ni*, pièce qui attire chaque soir la foule, et que déjà Madame duchesse de Berry et la famille d'Orléans ont honorée de leur présence.

AMBIGU-COMIQU. — *Le Vieux Fou*, mélodrame-comique en trois actes. — L'esprit du siècle se distingue par une fièvre réformatrice dont les innovations turbulentes excitent les clameurs de la paisible routine. Cette tentative de nouveauté *quand même* ! les nouveaux mélodramaturges ont voulu l'introduire dans leur pièce, en mettant en regard un oncle léger, extravagant, vieux fou, et son neveu, jeune censeur, morose et moraliste. Mais le public, gent routinière s'il en fût, a encore protesté contre cette inverse velléité, ce qui n'ôte rien au talent vraiment comique du débutant Serres.

GAÏTÉ. — *Hocnani*, imitation grivoise de *Hernani*, par M. Durand. — Tous les soirs le poulailler littéraire de la Gaïté se dilate la rate à cette seconde parodie, surtout au dénouement, lorsque le Sosie de l'implacable don Gomez, après avoir empoisonné ses deux victimes, dit dans son remords : « quand y en a pour deux, y en a pour trois ! » qu'il boit aussi, et, tout-à-coup, s'écrie : « oh ! désespoir ! j'm'ai trompé ! *c'est du vin à trente!!!* »

CIRQUE-OLYMPIQUE. — *Youly*, ou *les Souliotes*, mélodrame de MM. Henry et Minette, mise en scène d'Adolphe Franconi. — Souvent il arrive dans les discussions que celui qui crie le plus fort a raison ; c'est là le principal élément de succès au théâtre chevaleresque. Les coups de fusil et de canon y décident toujours en faveur des paroles qu'ils empêchent d'entendre, et font le charme des yeux qu'ils endommagent. Pour le nouveau spectacle militaire, il mérite qu'on aille braver tapage et fumée pour applaudir à son éloquente argumentation, en attendant le *Déluge*, qui fera diversion ; car, si l'on s'y bat, espérons au moins que ce ne sera qu'à l'arme blanche.

A. A.



Revue des Modes.

LE BAL ANGLAIS.

— Le bal donné au profit des Anglais indigens, dans la salle des Menus-Plaisirs, a été moins nombreux que ne le faisaient pressentir les longs préparatifs qui l'ont précédé. Cependant, indépendamment de toute l'élite de la société anglaise qui se trouve à Paris, beaucoup de Français de distinction se sont rendus avec empressement à cet appel fait par le plaisir à la bienfaisance. Mille personnes environ s'y étaient réunies. L'avenue de la salle et de l'escalier était d'un bel effet, tandis que la salle elle-même était terne, confuse et sans aspect. La musique y paraissait sourde, et l'air y était si rare, qu'on s'est vu obligé de venir s'en approvisionner jusque sur l'escalier. Les honneurs étaient faits par des commissaires anglais, le capitaine Drummont, et M. Craddocket, la fleur du *dandysme* et l'élite de la *fashionibility*.

Le duc de Chartres, en habit noir et cordon bleu, a dansé la première contredanse avec une dame anglaise, et une valse avec la marquise de la Ch..... On remarquait encore

dans l'assemblée le duc de Brunswick, et le prince de S... , celui qui est accusé devant la chambre des lords d'avoir troublé le mariage de lord Ellenborough. Les membres du corps diplomatique abondaient dans cette réunion.

On voyait aussi lord Stuart, le duc et la duchesse de Guiche, le comte de Ménars, le comte de Lowenhielm, etc. Les parures des femmes n'offraient rien de très-remarquable. Elles étaient la copie de toutes celles qui ont paru dans nos derniers bals. On sait que le comité directeur des modes de femmes ne brille point à Londres, tandis que c'est de Londres, au contraire, que les costumes d'homme reçoivent l'impulsion. Enfin, cette soirée brillante nous a révélé tout ce que Paris possède de grâces et de beautés anglaises, et les jolis cheveux blonds, et les yeux bleus au doux regard, et les sourires pleins de sentimens, opposaient leurs charmes irrésistibles aux attraits que la coquetterie, la légèreté et la grâce parisienne, avaient été importer dans cette réunion anglomane. Les toilettes y étaient, en général, fraîches et variées. Beaucoup de ceintures étaient nouées sur le côté de la taille et laissaient flotter de longs bouts terminés par des effilés. On comptait très-peu de robes dont le corsage et les manches ne fussent ornés de plusieurs rangs de blonde. Celles placées sur les manches berrets sont d'une telle hauteur, qu'elles retombent jusques aux coudes, et sont relevées en dedans du bras par une agrafe ou un nœud. La plupart des coiffures étaient en plumes ou ornées d'aigrettes de pierreries. Voici quelques-uns des plus jolis costumes.

— Une robe de gaze de Chambéry, couleur cerise, avait au-dessus de l'ourlet une guirlande appliquée en feuilles de velours cerise. Ces feuilles étaient entourées d'une petite torsade dor, et les queues formées par une torsade beaucoup plus grosse, d'où s'échappaient des filagrammes en or qui couraient dans l'intervalle des feuilles. Le corsage était entouré derrière par une mantille de blonde. Les draperies du devant arrêtées par une branche de feuilles de laurier en or qui s'évasait en formant gerbe. De semblables feuilles formaient une couronne sur le front, et

étaient surmontées d'une seconde couronne en têtes de plumes blanches qui entouraient les coques de cheveux.

— Une robe de crêpe blanc avait sur l'ourlet trois rouleaux en satin, autour desquels serpentait une tresse d'or. Les bouts de ces rouleaux se réunissaient d'un côté du jupon, sous un nœud de ruban de gaze blanche lamée en or, et dont les bouts frangés en or retombaient sur l'ourlet. La ceinture pareille était nouée sur le côté, et un même ruban séparé en cinq bouts flottait sur la manche berret, au haut de laquelle ils étaient réunis sous une agrafe de topaze. Trois aigrettes en topaze, montées avec une légèreté admirable, étaient placées en demi-couronne sur la tête.

— Un dessin gothique, brodé en argent sur une robe en gaze bleue, était d'un effet aussi élégant que distingué. La coiffure était formée de plumes bleues entremêlées de bouquets de fleurs en argent qui avaient l'éclat des diamans. Les colliers, boucles d'oreilles à la Sévigné, étaient en argent, mais d'un travail si parfait, qu'ils avaient le mérite des plus riches bijoux. Les manches étaient à la *Marino Faliéro*.

— On commence à déployer dans nos magasins des étoffes d'été; mais il faut encore quelques jours pour déterminer la mode exacte. Aussi remettons-nous à un autre numéro le détail des tissus, couleurs et dessins, qui devront fixer le goût des premières toilettes de printemps.



Table des Matières

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME

DU MERCURE DES SALONS.

	PAGES.
Le Mercure des Salons.	1
La Mort du prince Caraccioli.	4
Les Voyageurs en Suisse.	10
Apparition d'un nouveau Prophète en Afrique.	18
Anecdotes sur le comte Daru.	23
Aperçu historique sur les modes françaises.	25
Le Représentant du Peuple aux armées.	33
Arrestation d'un ministre.	38
Prise du voile par M ^{lle} de La Vallière.	43
Le Monstre marin et le Plongeur.	45
Notice sur Hoffmann.	48
Louis XV et le marchand de coco.	52

	PAGES.
Chronique.	54
Théâtres.	56
Revue des Modes.	59
Napoléon en Provence.	65
Histoire du célèbre diamant le Régent.	72
Le docteur Francia.	74
Un Épisode du devin de St.-Paul.	80
Voltaire et Piron.	86
Chronique.	88
Théâtres.	91
Revue des Modes.	94
Pierre-le-Grand à Paris.	97
L'Enlèvement, (légende italienne.)	102
Lettre de Louis XVIII à M. d'Avray.	105
Chronique.	109
Théâtres.	113
Revue des Modes	116
Séjour de Walter Scott à Bruxelles en 1816.	121
Le violon de Mozart.	128
La Fille de la veuve ou le Brigand de Bovine	131
Vengeance d'une Juive.	135
Chronique.	137
Théâtres.	140
Revue des Modes.	142
Milan.	145
Le Prisonnier de Ste.-Hélène.	151
La Religieuse sous-licutenant.	158
Fido et Bianco.	163
Catacombes des Lapins.	166
Demidoff.	167
Chronique.	168
Théâtres.	172
Revue des Modes.	175
Paganini.	177
Documens sur la Restauration.	183
Les Femmes en Turquie.	190
Tradition du Moyen Age.	194
Sel fondu.	197
Chronique.	200

	PAGES.
Théâtres.	204
Revue des Modes.	206
L'Hôtel St.-Paul en 1407.	209
Billy Mac-Daniel ou le petit Vieillard.	214
Une Nuit chez les Sauvages de la Nouvelle-Hollande.	221
Lettre du docteur Pariset.	226
Histoire des Nains.	229
Chronique.	232
Macédoine théâtrale.	236
Revue des Modes.	238
Florence.	241
Le Toupet miraculeux.	248
Chronique de Robert le diable.	251
Mémoires de Lord Byron.	255
Rondino.	260
Chronique.	264
Théâtres.	268
Revue des Modes.	270
La Tribu d'Orangs-Outangs.	273
Le Maréchal et le capitaine Argo.	277
Le Souterrain.	285
Italie, — Tremblement de terre de 1783.	287
Bizarrerie.	292
Chronique.	295
Théâtres.	299
Revue des Modes.	302
Rome.	305
Napoléon et le Bourreau.	312
Supplice du Knout en Russie.	317
Réverie.	319
Une scène de Bohémiens.	321
M. le vicomte de Châteaubriand.	327
Chronique.	329
Théâtres.	333
Revue des Modes.	335
Le Miroir magique.	337
L'Abbesse et le Peintre.	344
L'Éléphant indien.	348
Souvenirs d'un Soldat.	351

	PAGES.
Chronique	359
Théâtres	363
Revue des Modes.	366
Alger.	369
Une Nuit d'Hôpital.	374
Une audience du Pacha d'Égypte.	379
Voltaire et Brissot.	382
Chronique.	385
Théâtres.	389
Revue des Modes.	391

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



1830.

Modas de Paris. N.º 1



Le Mercure des Salons.

Boulevard des Italiens, N.º 2, près le passage de l'Opéra.
Manteau en Pluche. Gilet noir. Pantalon de Casimir sortant des Ateliers de M.
Barle et Tomadère Place de la Bourse. Chapeau Claque à l'Anglaise Coupe
de cheveux de M. Lamoureux rue des fossés montmartre N.º 10.



Le Mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o 2, près le passage de l'Opéra
 Coiffure Exécutée par M^{lle} Narcisse rue neuve des Mathurins N^o 31. Robe en étoffe du
 Roi de Suède Des magasins de M^{lle} de Lisle rue d'Anne N^o 46. garnie d'hermine et faite
 à la Marino Falero par M^{lle} Michel rue neuve de Petits-Champs N^o 33.



Le Mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra
 Coiffure Exécutée par M. Nardin, ornée d'oiseaux Des magasins de M. Pontier rue de
 Richelieu N.º 62 Robe en étoffe Duchesse Façon de M.º Etienne rue S.º Florentin N.º 14.
 Manteau garni de palones en application de velours Des magasins S.º Anne.





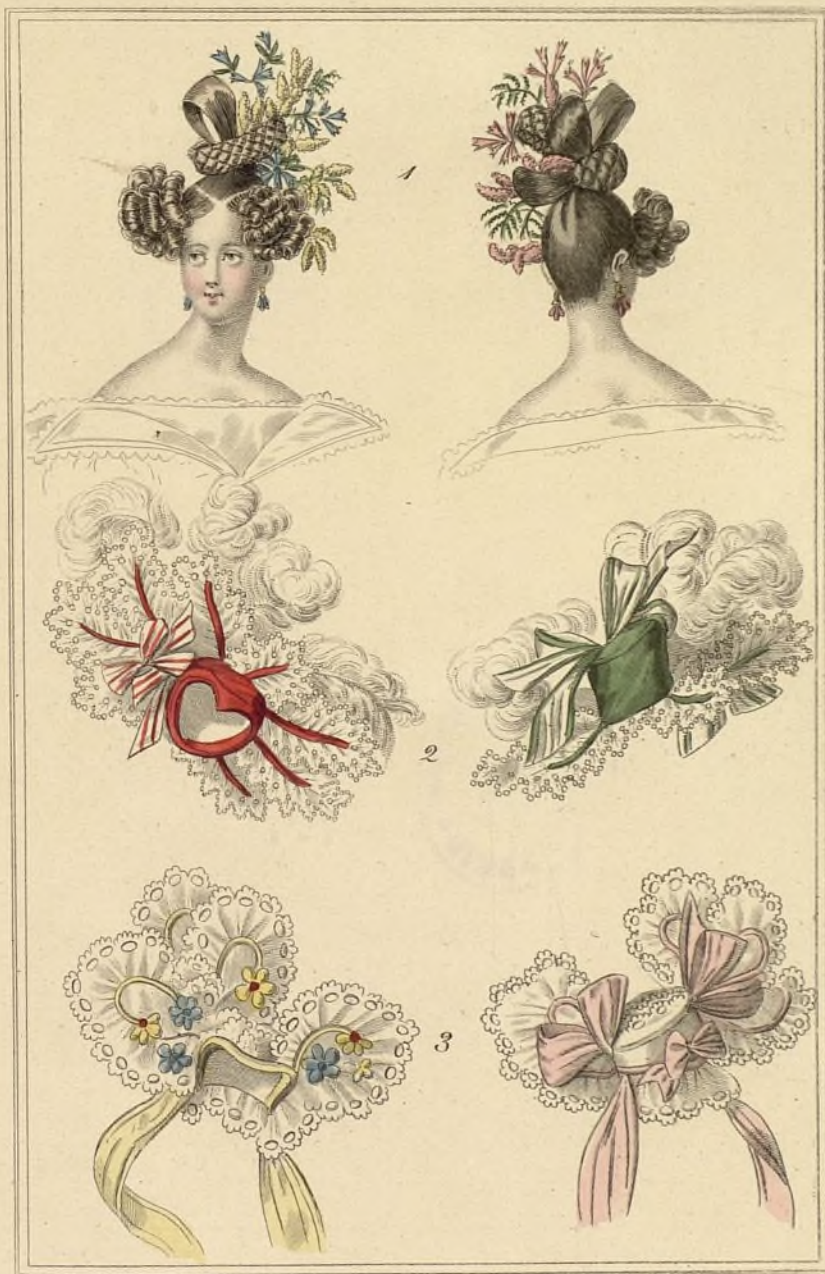
Le Mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N. 2. près le passage de l'Opéra
 Coiffure Exécutée par M. Croizat rue de Volvion. Robe de velours garnie de franges en
 chenilles, façon de M^{me} Bourard rue Lepelletier N. 27.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 2¹. près le passage de l'Opéra
 Chapeau de Satin, Redingote à la Louise en gros d'Orient brodée.
 Chemisette en blonde, Manchon d'hermine Gilet en gros de Naples faites
 par M^{lle} Agnette rue Tanne N^o 10¹¹





Le mercure des Salons
 Boulevard des Italiens N^o 6. 2^e. près le passage de l'Opéra
 Coiffure Exécutée par M^{lle} Nardin ornée de fleurs de M^{lle} Poutier rue de
 Richelieu N^o 62 2^e Toque en velours et blonde 3. Bonnet de blonde Des
 magasins de M^{me} Fayant rue Montmartre N^o 167





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
 Coiffure Exécutée par M^{lle} Croizat Robe de crêpe garnie de franges
 en plumes et Or Ceinture Des magasins de la Belle Anglaise N^o 20.



1880

Modas de Paris. N^o 8.



Le mercure des Salons
Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra
Bonnet alsacien en velours épinglé Des magasins de M^{me} Rousseau l'aveugle
rue de Richelieu N^o 87 Robe de crêpe brodé Des magasins de la belle
Anglaise rue de la Paix N^o 20



1830.

Modes de Paris. N^o 9

Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens 96. et. près le passage de l'opéra
 Coiffure Exécutoe par M^{lle} Narrosse rue neuve des Mathurins N^o 31, ornée de
 fleurs de M^{lle} Cartier Boulevard des Italiens N^o 2, parure des Magasins de M^{lle}
 Beauvignonn passage de l'opéra Robe de gaze broché et garnie de fleurs des
 Magasins de M^{lle} Gayelin rue de Richelieu N^o 93.
 Ayuntamiento de Madrid



1830.

Modes de Paris. N^o 10.



Le mercure des Salons.
Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opera
Diebitsch en drap garni de brandebours d'astracan et de soie des
ateliers de M^{lle} Geisenhoffer à l'Althénie des moines rue de Richelieu
Coupe de cheveux de M^{lle} Nalin Palais R^o N^o 50.



1830.

Modes de Paris. N.º 11.



Le mercure des Salons.
Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra
Chapeau de crêpe Robe de velours. Manches de blondes. Boa de martre
Zibeline



1830.

Modes de Paris. N^o 12.



Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o 62, près le passage de l'Opéra
Coiffure à la Dona Maria Exécutée par M^{re} Nardin fleuris des Magasins
de M^{re} Fontier rue de Richelieu N^o 62. Robe en gaze de Saint-Vallier.
Ceinture en Passementerie de la fabrique de M^{re} Tosolin rue S^{te} Martin N^o 289.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
 Coiffure des Magasins de M^{me} Sauriet rue de Monsieur N^o 1 Robe de
 satin Royal façon de M^{me} Pousard rue Lepelletier N^o 7 Bague et
 Cassolette en Email.





Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra
 1. Turban exécuté par M^{lle} Crozat rue de l'Orfèvre 2. Bonnet en étoffe lamée
 d'argent 3. Bonnet de tulle des Magasins de M^{lle} Saurat rue Monsieur V. 1.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
 Coiffure créée par M^e Narcisse chez d'une guirlande des Magasins de M^e Carlier 31^e des
 Italiens Robe de crêpe, l'œuvre en l'amie des Magasins de M^e Bourguignon passage de l'Opéra.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens 96.^e près le passage de l'Opéra.
 Chapeau de Velours, Robe en Cachemire Issus des Magasins D'élite rue S.^t
 Anne N. 26. Garniture en Manté.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 21. près le passage de l'Opéra.
 Robe de gaze Donna Maria Coiffure ornée d'un Chaperon de fleurs des Magasins
 de M^{rs} Cartier et Exécutée par M^{rs} Nardin.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
 Chapeau Napolitain, Cravate en Velours, Gilet en gros de Naples, Redingote
 à Collet et revers d'un seul morceau.





Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
*Coffre Caricaturé par M. Croizat rue de l'Écluse Robe de Crêpe Brodée des Magasins
 de la Belle Anglaise rue de la Paix N^o 20. Colonne grec de chez Gilot Boulevard des Capucines*





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
 Chapeau de Satin des Magasins de M^{me} Rousselot l'ancien rue de Richelieu N^o 87
 Robe de velours, Echarpe de Crêpe Broché des Magasins du grand Carré rue St. Honoré N^o 213





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 6. $\frac{1}{2}$. près le passage de l'Opéra.
 Robe de Crêpe faite par M^{me} Michel Coiffure. Exécutée par M^{me} Nardin rue du Felder
 N^o 27. Ornée de fleurs des Magasins de M^{me} Pontier.

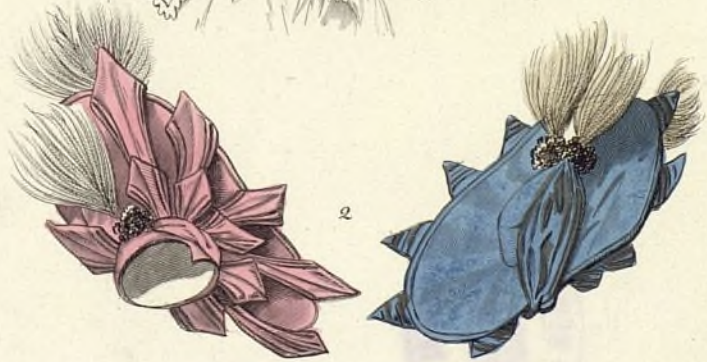
1830



1830

Modes de Paris.

N^o 22



Le mercure des Salons
 Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
 Coiffure ornée de Silas Exécutee par M^{me} Narcisse rue neuve des Mathurins N^o 31.
 1. Bonnet de Crêpe 2. Bonnet de Velours.





Le mercure des Salons.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
 Coiffure ornée d'un chaperon en plumes Exécutée par M^{lle} Marciote rue neuve des
 Mathurins N^o 31. Robe de crêpe brodée, ornée de frange en perles des Magasins de M^{lle}
 Agutte rue St Denis N^o 350. Cornu manubous des Magasins de M^{lle} Cessier Boulevard rue de
 Richelieu N^o 81.



1830.

Modes de Paris.

N^o 24.



Le mercure des Salons.
Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
Berret en gaze Dona Maria. Robe de Crêpe garnie de Rabans.





Le mercure des Salons.
 Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
 Coiffure exécutée par M^r Croizat rue de l'Odéon vis-à-vis de Savelli des Magasins de M^r
 Cartier Boulevard des Italiens, Robe de gaze Donna Maria façon de M^{me} Beauvillard rue Lepelletier
 N^o 17.





Le mercure des Salons
 Boulevard des Italiens N^o 1/2. près le passage de l'Opéra
 Rabit de Cheval ouvert sur la poitrine, Gance au bord et à boutons d'acier. Gilet
 de Cachemire. Chemise à jabot et à Col sans couverture devant. Pantalou de Drap
 Blanc, Canne d'Osier.





2004

2001

